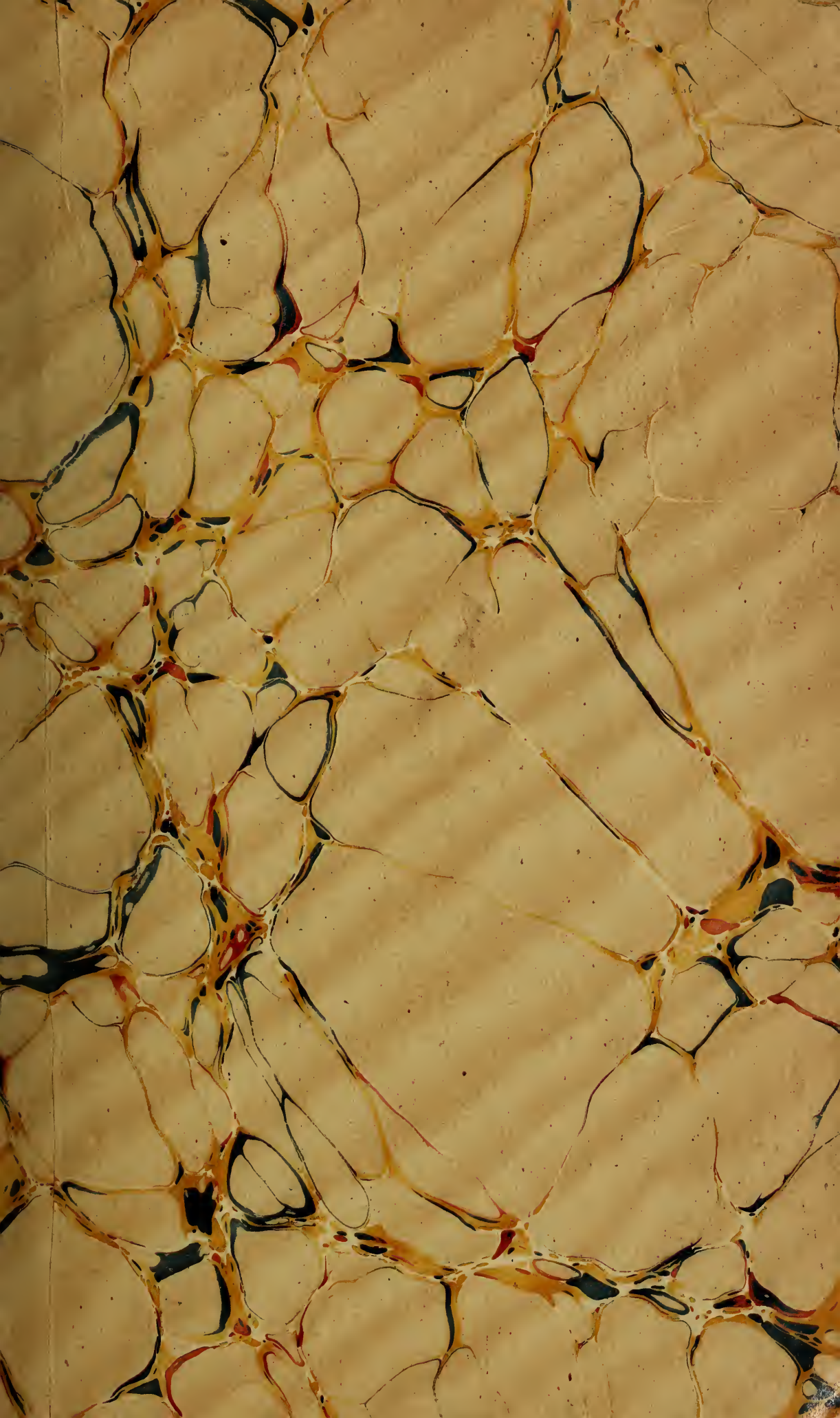
3 1761 08695551 5

J.M. TEQUEM
BOOKSELLER
PARIS 18 RUE SCRIBE
NEW YORK 16 BEAVER ST



DRAMES RELIGIEUX

DE

CALDERON

LES CHEVEUX D'ABSALON

LA VIERGE DU SAGRARIO

LE PURGATOIRE DE SAINT PATRICE

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

Avec des Notices et des Notes

PAR

LÉO ROUANET

PARIS

A. CHARLES, ÉDITEUR

8, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 8

1898

Tous droits réservés.

DRAMES RELIGIEUX

DE

CALDERON

A LA MÊME LIBRAIRIE

Ouvrages traduits ou publiés

PAR

Léo ROUANET

FORMAT IN-18

CHANSONS POPULAIRES DE L'ESPAGNE.	1 vol. à 3 fr. 50
INTERMÈDES ESPAGNOLS DU XVIIe SIÈCLE.	1 vol. à 3 fr. 50
AUTO SACRAMENTAL NUEBO DE LAS PRUEBAS DEL LINAJE UMANO Y ENCOMIENDA DEL HONBRE (1605).	1 vol. à 2 fr. 50

En préparation :

THÉATRE CHOISI

DE

GUILLEN DE CASTRO

LES EXPLOITS DE JEUNESSE DU CID (1re et 2e partie)

L'AMOUR CONSTANT

LA FORCE DE L'HABITUDE

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-1re, PARIS.

S
C1465dr

DRAMES RELIGIEUX

DE

CALDERON

LES CHEVEUX D'ABSALON

LA VIERGE DU SAGRARIO

LE PURGATOIRE DE SAINT PATRICE

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

Avec des Notices et des Notes

PAR

LÉO ROUANET

PARIS

A. CHARLES, ÉDITEUR

8, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 8

1898

Tous droits réservés.

109572
29 7 11

INTRODUCTION

Le théâtre sacré de Calderon, quoiqu'il forme une partie considérable — presque la moitié — de son œuvre, est très peu connu en France. Sous cette dénomination de *théâtre sacré*, je comprends : 1° les *autos*, au nombre de quatre-vingts environ ; 2° une quinzaine de *comedias* ayant pour sujet des épisodes bibliques, des légendes pieuses, des vies de saints, etc. (1).

De ces cent pièces, quatre, pas davantage, ont été traduites en notre langue : un *auto*, *Le festin de*

1. Il n'est pas rare de voir nos compatriotes confondre les *autos* avec les drames religieux. Toute confusion est cependant impossible. Les *autos sacramentales*, ou représentations en l'honneur du Saint-Sacrement, étaient des pièces jouées sur les places publiques, le jour de la Fête-Dieu (*Corpus*), et consacrées à l'exposition et au développement de tel article de foi, de tel dogme de la doctrine catholique, relatifs plus ou moins au mystère de l'Eucharistie. Les *autos*, par leur forme et leurs personnages allégoriques, ne sont pas sans quelque rapport avec nos vieilles *moralités* ; mais ils en diffèrent complètement par leur fond théologique. Les drames religieux, au contraire, se représentaient dans les salles de spectacle (*corrales*) devant un public payant, et leurs personnages, qu'ils fussent d'origine humaine ou divine, n'en étaient pas moins des êtres réels, et nullement des entités.

Balthazar (par M. Sandret), et trois drames religieux, *Le prince constant*, *Le magicien prodigieux* et *La dévotion à la Croix* (par MM. Damas Hinard, Antoine de Latour, etc.).

Cette proportion est évidemment insuffisante. Il faut — pour permettre au lecteur d'apprécier par lui-même l'ensemble et la variété du génie calderonien, — lui faciliter la connaissance des formes diverses sous lesquelles se manifesta ce génie.

Tel est le but que je me propose. Le présent volume y contribuera pour sa part, en attendant une collection d'*autos*, qui paraîtra en son temps.

Les trois drames que l'on va lire me semblent être des plus beaux parmi ceux du même genre et du même auteur qui n'ont pas encore pénétré jusque chez nous. J'aurais voulu y joindre *Les deux amants du ciel*. Mais cette œuvre, d'une conception si élevée, si riche en détails poétiques et sublimes, est malheureusement entachée de défaillances et de longueurs qui en rendent par endroits la lecture fastidieuse. J'ai craint qu'une traduction n'accentuât encore ces défauts.

On me reprochera peut-être d'avoir sacrifié trop de place aux notices qui précèdent chaque pièce. Telles quelles, ces notices ont pourtant leur raison d'être et je ne crois pas me tromper en voyant en elles le complément indispensable de ma traduction.

Lope de Vega vient de trouver en M. Menéndez y Pelayo un commentateur digne de lui. Pareille fortune n'échut jamais à Calderon. Si le texte de ses œuvres a été soumis à un examen critique, par J. G. Keil d'abord, et plus tard par Hartzenbusch, leur histoire n'est encore qu'ébauchée en partie. A quelle occasion et dans quelle pensée ces œuvres furent-elles écrites? Quelles en sont les sources, les antécédents? En quoi sont-elles originales, ou imitées d'œuvres analogues? Comment le poète a-t-il interprété les faits historiques ou légendaires qui servent de base à ses drames?... Questions qui, le plus souvent, restent sans réponse, et qui, élucidées com m il convient, jetteraient un jour nouveau sur le théâtre de Calderon.

Quelque utile et intéressant qu'il soit, le livre de Valentin Schmidt, *Die Schauspiele Calderon's*, ne peut être considéré que comme un recueil de notes trop brèves, prises parfois au courant de la plume et forcément incomplètes. J'en dirai autant des observations publiées par Hartzenbusch, à la fin du tome XIV de la *Biblioteca de autores españoles*. Seul, M. Morel-Fatio, dans une édition justement célèbre, a étudié les particularités extrinsèques de *El mágico prodigioso* avec la méthode sévère et la conscience rigoureuse qu'il apporte à tous ses travaux.

Si je me suis permis de prendre à mon tour la parole là où il eût mieux valu, semble-t-il, la laisser

au seul poète, c'est qu'on ne saurait aborder sans quelques éclaircissements préalables la lecture d'œuvres aussi pleines d'allusions, de réminiscences, d'esprit national et de saveur populaire que celles de l'ancien théâtre espagnol. Des maîtres qui me sont chers m'avaient donné l'exemple. Je me suis efforcé de le suivre, dans la mesure de mes facultés.

LES
CHEVEUX D'ABSALON

NOTICE

SUR

LES CHEVEUX D'ABSALON

Amon en voulst deshonnourer,
Faignant de menger tartelettes,
Sa seur Thamar, et desflorer,
Qui fust inceste deshonnestes.

VILLON.

Les critiques espagnols se sont montrés particulièrement injustes envers *Les Cheveux d'Absalon.* S'ils ont parlé quelquefois de ce drame, ç'a été pour le condamner d'un mot bref. Toutes les beautés qu'on y remarque appartiennent en propre, affirment-ils, à Tirso de Molina, et c'est à *La Venganza de Tamar* que Calderon emprunta ses principales scènes et un acte tout entier. Voilà ce que chacun sait et ne se lasse pas de répéter. Mais nul, à ma connaissance, n'a pris la peine d'y regarder de plus près, et je crains bien que l'on ne confonde souvent ces deux œuvres, faute de les comparer avec attention. On ne saurait, semble-t-il, accepter sans appel un arrêt aussi péremptoire, s'il n'est d'abord sérieusement motivé. Qu'on restitue à Tirso ce qui lui appartient, rien de plus équitable. Mais faut-il pour cela dépouiller Calderon de tout mérite, rejeter sans examen tout ce qu'il a tiré de son propre fonds? Je ne le crois pas.

Schack, si je ne me trompe, fut le premier à signaler *La Vengeance de Tamar* comme une des œuvres les plus remarquables de Tirso. « Peu de poètes dramatiques espagnols, écrit-il (1), se sont élevés dans la poésie tragique aussi haut que Tirso dans cet admirable drame. Rien de plus pathétique que le caractère du vieux David et le tendre amour qu'il témoigne à ses enfants, malgré la passion qui les égare... » Il fait ensuite ressortir la beauté incontestable de plusieurs passages, en une analyse qui

1. *Historia de la literatura y del arte dramático en España, traducida por Eduardo de Mier*, t. III, p. 452

serait ici trop sommaire et qui contient d'ailleurs de légères inexactitudes (1).

Voyons maintenant en quels termes le célèbre critique apprécie *Les Cheveux d'Absalon* : « Cette magnifique tragédie occupe une des premières places parmi les œuvres de Calderon. Une vie puissante bout en elle. A son mouvement imposant et solennel, aux nombreuses beautés de ses détails, tour à tour gracieux, brillants, rudes ou passionnés, se mêle un délicat sentiment artistique qui en modèle toutes les parties. Elle peint avec le plus grand naturel les aberrations les plus véhémentes de la passion, sans que la sérénité et la beauté idéale de ce tableau sublime en soient troublées le moins du monde. Les luttes des fils désobéissants et dégénérés du vieux David contre leur père, dont la douceur et la longanimité ne font qu'augmenter leur rage et diminuer leur affection filiale, — telles sont les bases de cette composition dramatique d'une saisissante beauté. Dès la superbe scène initiale où, sur la pompe du triomphe, plane déjà comme un nuage menaçant le prochain désastre, l'action se précipite avec une force irrésistible, de plus en plus violente et sombre. La scène de l'inceste est horriblement belle. Le poète y montre toute la puissance de son art, qui a su nous présenter une action de l'immoralité la plus répugnante sans nous causer la moindre impression de dégoût, et nous inspirer au contraire une horreur purement idéale. Non moins admirable est la scène de la mort d'Absalon, toute resplendissante de la plus sublime poésie. Mais à quoi bon signaler la perfection des détails, lorsque ce drame, construit symétriquement et avec des matériaux de choix, forme un tout parfait (2). »

Cette citation, quoique longue, était indispensable. Elle constitue le second terme de la comparaison, dont on n'a jusqu'à présent tenu aucun compte. A ceux qui, pour diminuer l'œuvre de Calderon au profit de celle de Tirso, invoqueraient l'autorité de Schack, il fallait tout d'abord opposer son propre témoignage. Cette première objection réfutée par avance, nous pourrons poursuivre plus librement notre étude.

Hartzenbusch a eu l'heureuse idée de publier dans le même

1. On peut lire aussi une analyse de *La Vengeance de Tamar* dans Alphonse Royer, *Histoire universelle du théâtre*, Paris, Franck, 1869-70, t. III, p. 361-365.

2. Schack, *Historia...* déjà citée, t. IV, p. 396-397. — Voir aussi, dans le présent volume, p. 129, l'appréciation de Shelley, avec laquelle concorde celle de Schack.

volume (1) *Los Cabellos de Absalon* et *La Venganza de Tamar*. Le lecteur peut ainsi consulter d'un coup d'œil les deux textes et se livrer par lui-même à un intéressant travail de critique. Ni le but, ni le format de la présente publication ne me permettant de traduire en entier la pièce de Tirso, j'en donnerai du moins une analyse et quelques extraits qui la fassent suffisamment connaître.

Amon revient de la guerre, accompagné de ses valets Jonadab et Eliacer. Il n'aime pas, comme les aima jadis son père, le tumulte des batailles, ni les prouesses héroïques. Aux plus beaux assauts il préfère « une heure de Jérusalem. » Eliacer ne s'explique pas comment son maître, ennemi de l'amour et de toute galanterie, déteste en même temps les armes. C'est, pour lui, « chose nouvelle. » — « Nouvelle, oui, Eliacer, et c'est pourquoi elle me plaît. En tout je suis singulier, et quiconque n'invente pas chose nouvelle me semble indigne d'intérêt. » Surviennent, en habits de voyage, Absalon, Adonias et leur suite. Comme leur frère, ils ont hâte d'arriver à Jérusalem, le seul endroit où l'on puisse passer agréablement les dix jours de trêve accordés par David aux Ammonites. Absalon assimile au guerrier l'amant qui escalade des murs, fait le guet, donne le mot de passe. Il raille Amon de sa froideur. N'y a-t-il donc à Jérusalem aucune dame capable de l'émouvoir? « Elisabeth n'est-elle pas jolie? — Vue de près, non; elle a des marques de petite vérole. — Et Esther? — Son teint est bon, mais sa dentition mauvaise. — Déborah? — Elle a la bouche grande. — Athalie? — Cette folle, pas plus haute qu'une naine!... — Maria, elle, n'a point de défauts. — N'en est-ce pas un que d'être minaudière? .. » Et la *scène des portraits*, toujours chère aux écrivains du XVIIe siècle, continue, alerte et spirituelle (2). « Tu n'assisteras donc pas demain à la noce d'Elise, qu'épouse Joseph d'Isacar? La mascarade promet d'être brillante. — Je plains les maris, qui ont une femme à supporter. — En cela tu ne ressembles guère à notre

1. *Biblioteca de autores españoles*, t. IX.

2. On la retrouve, en Espagne, au premier acte de *La moza de cántaro* de Lope de Vega, et, beaucoup plus étendue, dans *El exámen de maridos*, d'Alarcon. En Angleterre, dans *Le Marchand de Venise*, de Shakespeare ; dans *'Tis a pity she's a whore*, de Ford. Chez Molière, au deuxième acte du *Misanthrope*, etc Il faut encore citer une scène semblable dans *Les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, ce beau livre d'Elémir Bourges qui restera comme un des plus purs monuments de la langue et du génie français au XIXe siècle.

père. Non content de ses épouses, il a, dit-on, des concubines d'une merveilleuse beauté. » Absalon avoue qu'il aurait grande envie de les connaître. Une de ces fillettes, qu'il a entrevue, lui a ravi l'âme. « Entends-tu, cet Absalon? Les femmes même de son père!... — Ma mère seule exceptée, les femmes du vieux roi me font envie, et je voudrais les posséder toutes. »

A la suite de cet édifiant entretien, les trois frères se séparent. Le bel Absalon court à un rendez-vous galant; Adonias, au jeu dont il raffole. Amon, jaloux des Psaumes qu'a composés son père, passera la nuit à écrire des vers. Tout à coup, une curiosité étrange s'éveille en son esprit. Que doivent faire, par cette chaude soirée, les femmes de David? Elles sont sans doute à bavarder et à prendre le frais dans ce parc, dont un mur le sépare. Il veut, sans être vu, écouter leur conversation. Ses serviteurs ont beau le détourner de ce projet, le voilà qui s'accroche à un lierre, escalade le mur et disparaît dans le jardin. Eliacer, resté seul avec Jonadab, lui déclare que lorsque son maître « a une idée en tête, quatorze prédicateurs ne sauraient l'en dissuader. »

A l'intérieur du parc, Tamar et Dina sont seules assises sous les arbres. Tamar étouffe; les feux de son amour pour Joab lui rendent plus insupportable encore la chaleur de l'atmosphère. Elle chante pourtant, à l'invitation de Dina. — Cette scène a un grand charme de poésie mystérieuse et tendre. — Amon, à la faveur de la nuit, s'est glissé jusqu'auprès des deux femmes. Déjà ému par la voix de Tamar, il fait un faux pas, tombe, et doit pour expliquer sa présence, se donner pour le fils du jardinier. Il affecte un langage et des manières rustiques, saisit sans qu'elle s'en aperçoive un des gants de Tamar, et en profite pour lui baiser deux fois la main. Ses plaisanteries triviales font excuser sa hardiesse. Quelque invraisemblable que soit cet épisode, il est gaillardement traité et bien dans l'esprit voulu par l'auteur. « Pardieu! vous chantez si joliment que je vous écouterais douze jours sans dormir. — Vous êtes satisfait? — Oui, certes. Vous avez chanté comme un géant Goliath. » Tamar, en se retirant, apprend à sa compagne qu'elle assistera le lendemain à la noce d'Elise, et qu'elle portera une robe rouge. Amon se promet de la reconnaître à ce signe.

Adonias et Absalon causent avec Abigaïl et Bethsabée, femmes de David, de l'absence du roi, du siège de Rabbatha, de la fête qui se prépare. « Comme vous voilà galant, Absalon! — Je suis de noce, aujourd'hui. » Amon paraît. Il se demande, tout songeur, s'il va retrouver son inconnue. « Pour vous, lui dit Absa-

lon, amour et mariage sont matières à moquerie. — Je ne sais que vous en dire. » A ce moment vient à passer le cortège nuptial. En la dame aux vêtements rouges, Amon reconnaît sa sœur Tamar. Son premier mouvement est de repartir pour la guerre; mais il se ravise aussitôt, demande un déguisement et un masque. Il se mêle ainsi sans être reconnu à la foule qui félicite les nouveaux époux, s'approche de Tamar, lui rappelle la scène du jardin, et s'enhardit jusqu'à lui prendre un baiser. La jeune fille, offensée, ordonne de courir après cet insolent, de le mettre à mort.

Au deuxième acte, nous voyons Amon dans sa chambre, atteint d'une invincible mélancolie. Les contes facétieux d'Eliacer ne peuvent lui arracher un sourire. Un mot de son maître d'armes excite sa colère; il se lance, l'épée à la main, sur lui et sur les assistants. Mais des tambours se font entendre; c'est David qui rentre à Jérusalem. Le roi, après plusieurs allusions aux exploits de son jeune âge, publie sa récente victoire, la prise de Rabbatha. Ses femmes, ses enfants, lui prodiguent mille tendresses. Mais pourquoi Amon n'accourt-il pas avec eux?... Aussitôt informé de son mal, David se rend auprès du prince :

« David. — Quoi ! mon fils chéri, lorsque ton père vient d'accroître le royaume qu'il cherche à conquérir pour toi, son aîné et son héritier, te laisses-tu consumer de chagrins imaginaires? Veux-tu changer en deuil la joie triomphale qui accueille mon retour? Ces trophées, qu'admire Jérusalem, ne sauraient-ils te rasséréner? Je t'ai conquis tout un royaume. Lève les yeux; regarde-moi. Viens nouer tes bras à mon cou. Veuille accepter cette couronne, dont l'or rappelle celui de tes cheveux. Refuses-tu de me parler? Relève ta tête tristement penchée, si tu ne veux que la tristesse me tue.

Absalon. — Frère, la courtoisie n'a-t-elle pas toujours triomphé en vous du chagrin le plus profond? Le roi, mon seigneur et père, est là qui vous parle. Ne le voyez-vous pas?

Adonias. — Si vous gardez à Adonias l'amitié que vous lui avez toujours témoignée, il vous supplie, au nom de cette amitié, de parler au monarque qui se tient en pleurs devant vous.

Salomon. — Ne troublez pas la joie de cet heureux jour.

Tous. — Prince, revenez à vous.

David. — Amon!

Amon, relevant la tête. — Dieu! l'ennuyeuse insistance!

David. — Qu'as-tu, chère copie de ce triste original? Je suis prêt, pour soulager ta tristesse, à te donner la moitié de mes Etats. Prends-la, et ne sois plus si sombre. Jette les yeux sur

moi, objet de toute ma tendresse. Ne voile pas l'Apollon de ta face. Bannis la douleur. Parle, demande. Quel est ton désir?

Amon. — Que vous vous en alliez et me laissiez seul.

David. — Si c'est là ton unique désir, je veux bien m'y conformer. Ta tristesse sera cause que je vivrai dans le désespoir. Tu me gâtes l'allégresse qu'a manifestée Israël. Mais, est-il une joie qui puisse compenser le chagrin que cause un fils? Quoi! ne méritè-je pas, fût-elle mensongère, la moindre parole d'affection? Non, diras-tu? Prince, un seul regard. Tu es cruel envers mes cheveux blancs? Qu'as-tu? Qu'éprouves-tu? Que désires-tu?

Amon. — Que vous vous en alliez et me laissiez seul.

Absalon. — Le plus sage est de le laisser, puisque nos encouragements sont inutiles.

David. — Si je perds le prince, que m'importe, mes enfants, le royaume que je viens de gagner (1)? »

Tous sortent. Amon retient Tamar et lui confesse sans difficulté qu'il est tombé amoureux d'une jeune Ammonite, morte depuis à la prise de Rabbatha. Telle est la cause de sa tristesse mystérieuse. Sa sœur pourra l'adoucir en écoutant, comme l'eût fait sa dame, ses déclarations d'amour. Tamar, sans la moindre objection, se prête à cette comédie équivoque : « Je commence, dit-elle, à jouer mon rôle, mais j'ai grand peine à m'empêcher de rire. » — Voici la fin de cette scène :

« Tamar. — Comment te trouves-tu?

Amon. — Mieux.

— Plaisante comédie!

— D'amour.

— Ce lieu n'est pas sûr, va-t'en.

— N'es-tu pas ma sœur?

— C'est pourquoi nous devons être circonspects.

— Congédie-moi comme si j'étais ton amant.

— Soit, puisqu'il importe à ta guérison.

— Adieu, bien-aimée.

— Adieu.

— M'aimez-vous beaucoup?

— Infiniment.

— Et vous agréez mon amour ?

— Je l'agrée.

— Qui est votre époux?

— Vous.

1. Comparer la scène correspondante dans *Les Cheveux d'Absalon* p. 31.

— Viendrai-je cette nuit?
— A onze heures.
— M'oublierez-vous?
— Jamais.
— Etes-vous triste que je vous quitte?
— J'en suis émue.
— Resterez-vous toujours la même?
— Je serai de bronze.
— Vous dormirez?
— En rêvant de vous.
— Quel bonheur!
— Le doux rêve!
— Ah! mon bien.
— Ah! mon âme.
— Adieu, mes yeux!
— Adieu (1)! »

Joab, général de David, a surpris cet entretien et reproche à Tamar son inconduite. S'il vient de se signaler à la guerre par des prodiges de bravoure, c'est qu'il aimait la jeune fille et espérait ainsi l'obtenir. Mais il n'éprouve plus que du dégoût pour son crime monstrueux, et va tout révéler au roi. Tamar s'excuse. C'est pour flatter l'imagination malade de son frère qu'elle se prêta à son absurde fantaisie. Doit-on faire cas d'un fou et de ses exigences?... Joab se laisse facilement convaincre. Il jure « de ne plus ajouter foi désormais à ce que verront ses yeux » et s'éloigne après avoir baisé la main de Tamar.

Témoin secret de ce baiser, Amon exhale tout haut ses plaintes et sa jalousie.

« Qu'as-tu, seigneur? lui demande Jonadab.
— J'ai le cœur malade; je suis jaloux.
— Jaloux? Ne pourrais-je savoir de qui?
— Si. Puisque je meurs, je ne peux ni ne veux le celer. Je brûle d'amour pour Tamar.
— Que dis-tu!
— Pas de conseils. Donne-moi la mort, il vaut mieux.
— Insensé est ton amour. Mais, pour que tu n'aies rien à me reprocher, ma loyauté bien connue viendra en aide à ta passion. Perde Tamar son honneur plutôt que toi la vie!... Couche-toi et feins d'être malade.
— Mon tourment n'a rien de fictif.
— Dissimule ton affection et fais appeler le roi, qui t'adore.

1. Comparer la scène correspondante, p. 41.

Demande-lui que Tamar, ta sœur, vienne t'apporter à manger. Lorsqu'elle sera en ton pouvoir... je n'ai pas de conseil à te donner. Tu n'es pas sot; l'occasion te dira ce que tu as à faire.

— Ce remède sera ma vie ou ma perte. Va, appelle mon père; qu'attends-tu (1)? »

Tamar, à la prière de David, vient en effet, comme le prince le désirait :

« Sors, Jonadab! s'écrie Amon. Ferme la porte, Eliacer. Je veux manger sans témoins ce mets qu'espérait mon âme.

— Considère ce que tu fais, dit Tamar.

— Il n'y a plus rien à considérer. Ce mets, ce sera toi seule, toi, dont l'avarice tient depuis si longtemps mon âme affamée, alors que tu aurais pu lui fournir des aliments.

— Cher frère (tu me coûteras assez cher, si tu restes impitoyable!), tu es prince d'Israël. Tous ont droit à ta protection. Mon honneur est un miroir limpide où je me mire avec complaisance et respect. Il ne pourra, si tu le brises, souffrir d'être ainsi déprécié. Toi, tu n'y gagneras qu'une réputation d'infamie et d'extravagance. Je suis ton sang.

— C'est ainsi que je t'aime.

— Calme-toi!

— Il n'est plus temps.

— Que veux-tu?

— T'aimer, Tamar (2).

— Arrête!

— Je suis Amon, j'aime (3).

— Appellerai-je le roi?

— J'appellerai l'amour.

— Je suis ta sœur.

— L'amour m'enflamme.

— Traître!

— Jamais l'amour n'est traître.

— Ta loi...

— L'amour ne connaît point de loi.

— Ton roi...

— C'est l'amour qui est mon roi.

— Ton honneur...

— C'est mon bon plaisir (4). »

1. Comparer la scène correspondante, p. 43.
2. *Tamar, amar.*
3. *Soy Amon, amo.*
4. Comparer la scène correspondante, p. 55.

Jusqu'à l'entrée de David, *La Vengeance de Tamar* est, on a pu s'en convaincre, une délicieuse comédie *de cape et d'épée*, alerte, spirituelle, pleine d'incidents ingénieux, d'aimable fantaisie, de scènes brillantes. Mais on y chercherait en vain un souffle épique ou seulement une émotion soutenue. Encore moins se conforme-t-elle à l'esprit de la Bible. Jérusalem, c'est Madrid. Ces jeunes seigneurs aux allures cavalières, dont le hardi persiflage s'attaque à tout et à tous, ne sont autres, sous leurs noms hébreux, que des courtisans du XVIIe siècle. Ce parc, où le murmure des fontaines accompagne en sourdine de mièvres chansons d'amour, on se le représente volontiers comme un de ces coins du Retiro, d'Aranjuez ou de la Villa Médicis que peignit souvent Velazquez. Que dire du lever d'Amon qui, en galant négligé (1), écoute d'une oreille impatiente les balivernes de ses bouffons et les mélodies des musiciens? Les violences du prince contre son maître d'escrime diffèrent-elles sensiblement du dépit qu'éprouve un jeune muguet désespéré par les rigueurs de Cloris ou de Sylvie? A peine çà et là un accent plus énergique, quelques vers d'un ton plus vibrant viennent-ils nous rappeler que nous avons sous les yeux une tragédie sacrée. Les contemporains de Tirso ne se piquaient guère d'observer avec exactitude le costume ni les mœurs des personnages qu'ils mettaient en scène; mais lui, particulièrement, s'est montré en cette œuvre dédaigneux de toute couleur locale.

C'est par le retour triomphal de David que débutent *Les Cheveux d'Absalon* ; c'est par là que doit commencer le parallèle entre les deux drames.

Cette scène, dans Tirso, est pompeuse, écrite avec art, mais superficielle en somme ; elle plaît à l'oreille, satisfait l'esprit, mais n'arrive point jusqu'au cœur. Il ne s'en dégage à aucun moment cette angoisse menaçante, cette sourde fatalité que, dès les premiers mots, à travers les acclamations joyeuses, on sent peser sur les personnages de Calderon. La tendresse paternelle du vieux roi, qui s'épanchera au troisième acte en vers frémissants et sublimes, semble encore indécise, guindée, en quelque sorte officielle. Dans *Les Cheveux d'Absalon*, en revanche, l'exposition est, à mon avis, un pur chef-d'œuvre. Tout le drame s'y trouve contenu en germe ; chaque caractère s'y montre dessiné d'un trait, sans artifice apparent. A peine l'intrigue s'engage-t-elle que nous connaissons la mansuétude de David, la prudence de Salomon, la duplicité jalouse d'Aquitofel, l'humeur

1. « *Visticndose de ropa y montera*, » dit le texte.

guerrière de Joab. En quelques paroles d'une brutalité cynique, Absalon (1) nous révèle la sécheresse de son cœur et son ambition effrénée. De ce conflit de passions doit résulter une catastrophe imminente et terrible.

Calderon s'est soigneusement abstenu de mêler à ses personnages les femmes de David, dont la présence dans la pièce de Tirso produit un effet si malséant. S'est-il souvenu que, chez les Hébreux, mères et jeunes filles vivaient retirées au gynécée? Une réplique de Tamar (2) le laisserait entendre. Mais il a certainement compris ce que le spectacle de la polygamie orientale aurait de répugnant pour des catholiques espagnols et combien en serait diminué l'intérêt de son poème, où doit dominer l'idée de famille.

Je ne prétends pas examiner vers à vers les deux drames, ni mettre constamment un texte en regard de l'autre. Mais je crois pouvoir démontrer par quelques exemples que, dans les scènes mêmes empruntées à Tirso, Calderon a réussi à se montrer original et supérieur parfois à son modèle.

Dans *La Venganza de Tamar*, Amon résiste mollement à l'amour incestueux qui le pousse vers sa sœur. Si nous le voyons inquiet et malade, c'est qu'il ne sait où ni comment assouvir sa passion. Il la confesse sans rougir à Jonadab qui l'interroge. « Tout ce qui est nouveau et singulier a pour moi de l'attrait, » a-t-il dit, au premier acte. Sa psychologie, très habilement résumée en cette

1. « Dans les deux premiers actes, dit M. Adolf Schaeffer, *Geschichte des spanischen nationaldramas*, t. II, p. 24, Absalon reste tout à fait au second plan, tandis qu'il est le héros du troisième acte. » Il suffit de suivre sans parti-pris le développement psychologique de ce caractère pour se convaincre que pareille appréciation n'est guère justifiable. Absalon, au premier acte, manifeste sans ambages son désir de régner, une première fois dans la chambre où languit son frère, et, plus tard, lorsque les prédictions de Teuca viennent encourager son espérance. Mais Amon vit encore; Absalon ne sait comment le supprimer pour se pousser à sa place. Le viol de Tamar lui offre une occasion favorable. Aussitôt il prend en main la conduite de l'action et devient, en effet, le héros principal. N'oublions pas cependant ses répliques, au premier acte, courtes, mais terriblement significatives; au deuxième, son arrogance envers Adonias, sa longue scène avec David et surtout, lorsqu'il place sur sa tête la couronne, ce monologue qui est le pivot du drame. M. Schaeffer, s'il eût étudié plus attentivement ces divers passages, devrait convenir sans doute que l'attitude d'Absalon n'est en rien celle d'un personnage de second plan.

2. *A mi, señor, pregúntasmelo en vano;*
Que, en mi cuarto encerrada,
Vivo aun de los acasos ignorada.

phrase, pèche peut-être par excès de simplicité. Enivré d'un charme pervers, il s'abandonne à sa convoitise monstrueuse. Pas un scrupule en son esprit. A cet inconscient toute morale semble étrangère. Dans *Les Cheveux d'Absalon*, l'âme du prince est tout autrement complexe, et ses réticences, ses fluctuations, ses élans mal contenus, ne sont pas les moindres beautés de cette œuvre. Tamar parle. « A cette voix je réponds ! » soupire l'infortuné. Et ces mots ouvrent à notre pensée un horizon sans fin de passion trouble et orageuse. Mais, ce secret qui l'étouffe, Amon l'ensevelira au plus profond de son cœur. Il le taira aux instances de Jonadab ; il voudra se le taire à lui-même. Seule la vue de Tamar le fera hésiter sur ses lèvres, impatient et honteux à la fois de s'exhaler. Lutte inutile. La curiosité du ruffian a surpris le mystère; ses bouffonneries battent en brèche les plus nobles sentiments. David lui-même, en son aveugle sollicitude, ménage l'occasion à son fils, qui succombe, éperdu d'horreur et de volupté.

On pourrait, par certains côtés, comparer le génie de Tirso à celui de Shakespeare. Il a la verve, la grâce, la désinvolture, parfois l'invention exquise qui nous charment dans les comédies de ce dernier; quoique de son esprit espiègle (1) il ne faille attendre ni la pénétration, ni la logique, ni l'émotion intarissable du grand tragique anglais. Si on la considère isolément, détachée de ce qui suit et de ce qui précède, la scène où Tamar, sous un nom supposé, prête l'oreille aux divagations amoureuses de son frère, pourrait avoir un rapport lointain avec les duos d'Orlando et de Rosalinde (2). Par malheur ce thème, traité par Tirso à différentes reprises et pour lequel il eut toujours une prédilection marquée, ne l'inspira jamais qu'à faux (3). Dans *La vie d'Hérode*, Mariamne, répétant avec Josèphe, qui la requiert d'amour, les effusions de tendresse qu'elle compte prodiguer à son époux, fait preuve d'une inconcevable imprudence; de moins

1. Cette vivacité espiègle de Tirso est généralement admise comme caractère distinctif de son théâtre. Mais il faut tenir compte qu'il écrivit sans doute *El burlador de Sevilla* et *El condenado por desconfiado*. D'ailleurs, a remarqué avec raison M. Cotarelo y Mori, *Tirso de Molina*, p. 16, on ne saurait juger définitivement l'œuvre de ce poète, ni apprécier toute son importance littéraire, sans connaître l'ensemble de ses pièces, perdues en grande partie.

2. Shakespeare, *Comme il vous plaira*.

3. Il ne faudrait pas en conclure que Tirso n'a pas su aborder heureusement les situations les plus risquées. Je n'en veux pour preuve que la belle scène de *La mujer que manda en casa* où Jézabel, par un sommeil simulé, cherche à provoquer les entreprises amoureuses de Naboth.

jaloux que le Tétrarque auraient cru à un outrage réel. La candeur de Tamar, écoutant sans la moindre alarme instinctive (1) les propos les plus délirants, est tout aussi invraisemblable. De plus, la fable inventée par Amon, l'histoire de cette jeune étrangère tuée au siège de Rabbatha, paraît ici hors de propos.

Calderon, en s'appropriant cette scène, ne lui a-t-il pas donné sa forme parfaite et définitive ? Cette subtilité de sentiments, cette métaphysique amoureuse dont il abuse avec tant de complaisance et qui ne servent ailleurs qu'à fatiguer l'attention, ne deviennent-elles pas, en ce cas spécial, de merveilleux procédés d'analyse ? Le langage ambigu d'Amon exprime admirablement l'espoir et la crainte, le désir et la honte, qui tour à tour cèdent, triomphent ou se confondent en son cœur. Tamar, loin de rire d'une feinte qu'elle devine dangereuse, ne s'y aventure qu'avec défiance et finit par couper court un entretien dont l'étrangeté l'effarouche. Car la véhémence de cette passion, quoique inavouée, altère déjà la surface limpide de son âme et la prépare à l'attentat fatal que ne conjureront ni ses prières, ni ses larmes, ni ses cris où perce la menace.

Nous voici arrivés au cœur même de la question, à ce fameux acte — le troisième de *La Venganza de Tamar*, le deuxième de *Los Cabellos de Absalon*,— que Calderon a inséré tout entier dans son drame. Le plagiat est évident; impossible de le nier. De tous ceux que l'on cite ou que l'on découvre chaque jour dans la littérature dramatique espagnole, il est à la fois le plus complet, le plus prémédité, — le plus impudent, allais-je écrire; mais nous verrons qu'il faut malgré tout faire quelques réserves.

Calderon en a usé librement avec ses prédécesseurs ; en particulier avec Tirso (2). On peut se convaincre par un examen attentif qu'il étudia de près ses procédés et son style, qu'il sait pasticher au besoin. Et lorsque, le 16 juillet 1635, il signe l'ap-

1. « Je vais jouer mon rôle, mais j'ai grand peine à m'empêcher de rire. » Et, plus loin, lorsque Amon couvre ses mains de baisers : « C'est parce que je suis ta sœur, dit-elle sans plus s'émouvoir, que je tolère ces folies. »

2. Il est hors de doute que plusieurs pièces de Calderon lui furent inspirées par des œuvres antérieures de Tirso. Le sujet et jusqu'au titre de *A secreto agravio, secreta venganza* se trouvent déjà dans *El celoso prudente*, où on lit les vers suivants :

El agravio que es secreto
Secreta satisfaccion
Pide...

probation d'un recueil de ses comédies (1), il agit en connaissance de cause et non pas en censeur qui s'acquitte d'une formalité. Jamais, néanmoins, il n'avait poussé la licence jusqu'à copier d'un trait un millier de vers environ. A la décharge de notre poète nous devons observer tout d'abord que les imitations, emprunts, pirateries littéraires, ou comme on voudra les qualifier, étaient dans les mœurs du XVIIe siècle espagnol. « N'oublions pas, dit M. Morel-Fatio (2), que les notions de plagiat et de propriété littéraire n'avaient point en ce temps la précision qu'elles ont acquise par la suite. Un drame, aussitôt après sa publication, que dis-je? sa représentation, entrait dans le domaine commun, se perdait dans la masse; l'auteur souvent l'oubliait, et si un confrère trop pressé ou peu inventif jugeait commode de s'approprier quelques morceaux de l'œuvre en circulation, nul n'y trouvait à redire, pas même l'auteur. »

Plus que toute autre, la tragédie de Tirso fut prédestinée à ce sort. Si Calderon en a transcrit une journée entière, un autre est allé plus loin encore. Une *Venganza de Tamar* (3), attribuée au docteur Godinez, reproduit presque à la lettre le texte des trois actes originaux. L'auteur — le copiste, dirait-on plus exactement, — a supprimé nombre de vers, mais il n'en a pas ajouté cent de son cru. Cet auteur est-il réellement Felipe Godinez? Je n'oserais l'affirmer. Son nom, en tout cas, n'est pas incompatible avec l'œuvre, car il affectionna les sujets tirés de l'Ancien Testament. Remarquons, par parenthèse, qu'un sans-gêne aussi délibéré n'a point provoqué l'indignation des critiques. Il ne faut en rien passer les bornes. Un plagiat, que l'on vitupère comme il convient lorsqu'il ne s'étend qu'à un acte, a sans doute le droit de rester inaperçu s'il embrasse un drame entier.

Donc Calderon a pris un acte à Tirso de Molina. Enregistrons ce fait à notre tour, après tant d'autres. Le constater, c'est bien. Essayer d'en déterminer les causes et le but eût peut-être valu mieux.

L'histoire d'Amon et de Tamar, telle que la relate la Bible, ne constitue pas par elle-même un tout complet. Elle nous est

1. *Quinta parte de comedias del Maestro Tirso de Molina*, Madrid, 1636.

2. *Revue critique des travaux publiés en Espagne à l'occasion du centenaire de Calderon*, Paris, 1881, p. 28.

3. Mon exemplaire est une *suelta* sous ce titre : *La Venganza de Thamar, | comedia | famosa | del doctor Felipe Godinez.* | A la fin : *Con licencia: En Sevilla, por Francisco | de Leefdael, en la Casa del | Correo Viejo.* | (Premier tiers du XVIIIe siècle.)

présentée comme un incident ou épisode, d'où il faut déduire cette conséquence : David a péché ; il sera puni en la personne de ses enfants. Tamar est la première, la seule innocente victime que sacrifie Jéhovah. La mort d'Amon n'est que le résultat fatal de son crime. Le châtiment d'Absalon, rebelle et meurtrier, couronne cette œuvre de justice vindicative. Telles sont les trois phases du récit biblique ; telles, les trois étapes du drame de Calderon. Au-dessus des personnages principaux, au-dessus de David lui-même, se dresse, dans le Livre sacré, la figure d'Absalon qui domine les événements et les dirige. C'est lui qui, pour servir ses desseins ambitieux, bien plus que par piété fraternelle, excite sa sœur à la vengeance ; lui qui avive la discorde là où le pardon et l'oubli auraient prévalu peu à peu. Supprimez son rôle, le drame cesse d'exister. Godinez l'a si bien compris que, s'écartant en cela seul de son modèle, il réunit la mort des deux frères en un même dénouement.

Un des sujets chers à Tirso fut, on l'a répété bien des fois, l'aventure d'une jeune fille séduite, puis délaissée, qui parvient, sous un déguisement de paysanne, à reconquérir l'infidèle. La tragique histoire d'Amon et de Tamar pouvait, à la rigueur, lui fournir une variante de son intrigue favorite. C'est peut-être dans cette pensée qu'il composa les deux premiers actes. Mais, arrivé au meurtre d'Amon, que les convenances, la tradition ne permettaient pas de passer sous silence, Tirso, sans doute, se sentit profondément ému, pris aux entrailles par l'horreur sublime de cette catastrophe. Emporté alors par une inspiration nouvelle, il écrivit sans défaillance ce troisième acte qui, par son accent héroïque, diffère si complètement des deux premiers.

Calderon était doué d'un jugement critique très clairvoyant et très juste. Il est rare, dans les sujets qu'il traita de seconde main, qu'on ne le trouve pas supérieur à ses devanciers, ou tout au moins personnel. Les beautés éparses dans la tragédie de Tirso durent frapper vivement son imagination. Mais il s'aperçut qu'un pareil drame, pour mettre à profit les éléments multiples contenus dans l'Ecriture, pour acquérir son développement normal et son véritable intérêt, ne devait point se limiter à la vengeance de Tamar ; que ce fait, d'ordre purement privé, devint le signal des plus graves dissensions politiques. Il commença par rejeter, comme hors-d'œuvre, toutes les scènes piquantes où l'humeur enjouée de Tirso s'était donné libre cours. Sans doute les anachronismes que tout le monde y remarque aujourd'hui n'offensaient guère le goût de Calderon ; mais ils lui parurent peu conformes au texte de la Bible qu'il s'était proposé pour

modèle. La troisième journée de *La Venganza de Tamar* forma le centre de son œuvre. A ce noyau d'emprunt vinrent s'agréger ses propres conceptions. Il remania un acte, en écrivit entièrement un nouveau, développa le caractère de David, compléta ceux de Tamar et d'Absalon, emprunta au *Livre des Rois* la figure d'Aquitofel, créa celle de Teuca. Si la collaboration involontaire de Tirso entra pour une bonne part dans l'économie de *Los Cabellos de Absalon*, il serait souverainement injuste, on le voit, d'en attribuer à lui seul tout le mérite. Ecartons de notre esprit toute idée fâcheuse de plagiat, — prévention exclusivement moderne et que rien n'autorisait, au XVIIe siècle espagnol,— c'est dans ces conditions seulement que nous pourrons juger ce drame, et qu'il nous paraîtra ce qu'il est en réalité : l'un des plus beaux et des plus puissants que l'on connaisse.

Les sources où Calderon en a puisé l'argument sont faciles à indiquer. Son poème suit fidèlement le récit de la Bible, *Livre II de Samuel, ou des Rois, XII*, 26, *à XIX*, 6 (1). C'est, je suppose, la version de la Vulgate que l'auteur eut sous les yeux, et à laquelle il n'apporta que de légères modifications.

Dans le récit biblique, quarante-sept années environ s'écoulent entre la prise de Rabbatha et la révolte d'Absalon. Le poète espagnol, lui, ne suppose qu'un intervalle de deux années entre son deuxième et son troisième acte (2). Cette mesure lui fut imposée par les exigences du théâtre. Mais l'action, ainsi condensée, présentée en raccourci, a donné lieu à diverses invraisemblances.

D'après la Bible, le meurtre d'Amon ne fut consommé que deux ans après l'inceste. Absalon rumina sournoisement sa vengeance, et l'on comprend que David, rassuré à la longue, ait consenti sans soupçons au banquet de Baalhasor. Dans le drame, au contraire, à peine les dernières imprécations de Tamar ont-elles retenti que le vieux roi, sur de vagues promesses de réconciliation, laisse partir ensemble ses enfants, tout agités encore de rancunes implacables : Tirso, qui écrivit cette scène, Calderon après lui, ont senti probablement ce qu'elle avait de défectueux, mais ils n'ont pu, malgré tout leur art, ni en corriger, ni en atténuer l'imperfection.

Il en est de même au troisième acte. Après le meurtre de son

1. Schack mentionne aussi, avec raison, Flavius Josèphe. Voir *Antiquités judaïques*, livre VII, ch. VII à X.

2. *Que tenga*
Fin de Absalon el enojo.
Dos años ha...

frère, Absalon, dit le texte sacré, se retira à Gessur où il demeura trois ans. Tellement que David, « s'étant consolé de la perte d'Amon, renonça à le poursuivre. » Lorsque, cédant enfin aux prières de Joab, il rappela le coupable à Jérusalem, ce fut pour le tenir deux années encore éloigné de sa vue. Quarante années passèrent ensuite, qu'Absalon employa à préparer sa révolte et à se concilier des partisans. Tout cela, y compris les batailles, la prise de Jérusalem, la fuite de David et la mort d'Absalon, a dû, sur la scène, être résumé en un seul acte. Il en résulte forcément certaine confusion.

Tous les personnages du drame, à l'exception de Teuca, figurent dans la Bible. On lit pourtant dans le *Livre* II *des Rois*, *ch.* XIV, qu'une femme de Thecua vint, à l'instigation de Joab, implorer en faveur d'Absalon la clémence de David. Dans ce passage, qui est devenu sous sa plume une scène des plus émouvantes, le poète a trouvé le nom de son Ethiopienne. Il n'a eu, comme il en fait la remarque, qu'à changer en nom de personne un nom de village (1). La race ni la nationalité de la pythonisse n'ont rien qui puisse nous surprendre. Les nègres, Maures, etc., parurent sur la scène espagnole dès l'origine du théâtre (2). Calderon se plaisait à les introduire dans ses pièces; généralement, il est vrai, à titre de bouffons. Dans *La Venganza de Tamar*, la paysanne Laureta prophétise l'avenir. De ce rôle assez effacé Calderon a fait un de ses principaux personnages, celui de la sibylle. On sait l'influence que les prédictions de ces femmes mystérieuses exercèrent pendant des siècles sur les esprits les plus cultivés, sur les consciences les plus orthodoxes. « Les sibylles, dit M. Jubinal (3), étaient autrefois chantées à Noël dans les églises, et le concile de Narbonne (4) fut obligé de les proscrire par un

1. *... y qué nombre es el suyo?*
— Por patria y por nombre es Teuca.

2. Voir mes *Intermèdes espagnols du* XVIIe *siècle*, p. 310, et, dans le présent volume, le rôle du *gracioso* Ali (deuxième journée de *La vierge du Sagrario*).

3. *Mystères inédits du* XVe *siècle*, Paris, Téchener, 1837, t. II, p. 381. Sur les sibylles on peut aussi consulter Pedro Mexia, *Silva de varia lección*, 3ª part., cap. XXXIV (ou la traduction française de Claude Gruget); Alonso de Villegas, *Flos sanctorum*, etc.

4. 1609. Voici l'article auquel M Jubinal fait allusion : « *Non fiant in ecclesiis aliqua indecentia, nec repræsententur quæ oculos proborum Catholicorum offendunt, et populum ad risum provocant : uti repræsentatio Prophetarum aut Pastorum in nocte Natalis Domini; cantus prædictionum Sibyllarum...* »

article formel. Malgré son arrêt, il continua cependant à être question des sibylles à la messe des morts, dans la prose du *Dies iræ*, au troisième vers qui était ainsi conçu :

Teste David cum Sibylla.

Aujourd'hui on l'a remplacé par ces mots :

Crucis expandens vexilla. »

Michel-Ange, suivant un vieil usage, n'a pas craint de mettre les sibylles au rang des prophètes. Saül, après avoir interrogé en vain l'Eternel, n'alla-t-il pas consulter la pythonisse d'Endor? Calderon pouvait donc, sans irrévérence, mêler la sienne aux héros de la Bible. Loin de se trouver déplacée dans ce milieu de légende religieuse, Teuca devient un des ressorts les plus essentiels de l'action, dont elle ménage ou suspend à propos l'intérêt. Ce personnage a été repris par le poète, sous les traits de la reine de Saba, dans son *auto* intitulé *El arbol del mejor fruto*, et dans *La Sibila del Oriente*.

Tamar, après son infortune, fut consolée et recueillie par son frère Absalon. A partir de ce moment, la Bible ne nous apprend plus rien à son sujet. Les dernières paroles que prononce la Tamar espagnole font allusion à cette incertitude : « Je vais, dit-elle, m'ensevelir vivante dans le milieu le plus obscur. *On ignorera si j'y vis, puisque l'on ignore si je meurs.* » Mais, avant de se perdre dans l'oubli, elle joue sur le théâtre un rôle qui modifie sensiblement sa physionomie historique. L'héroïne principale ne pouvait disparaître tout à coup au milieu du deuxième acte. Calderon, d'accord en cela avec Tirso et Godinez, la fait assister au meurtre d'Amon, à Baalhasor. Puis, se remémorant, je suppose, certaines amazones de l'histoire sacrée ou profane, telles que Jahel, Judith ou Zénobie ; sacrifiant sans doute à son propre goût autant qu'à celui de ses contemporains pour les « belles guerrières », il n'hésite pas à l'associer aux luttes politiques du troisième acte. Pareille exception n'est pas sans exemple dans les mœurs antiques de l'Orient, et l'on s'explique fort bien que cette âme de jeune fille, d'abord affectueuse et passive, se redresse, après l'outrage, toute frémissante d'une farouche énergie.

L'histoire de David a inspiré quantité d'écrivains dramatiques de tous les temps et de tous les pays. Mais ils se sont attachés, pour la plupart, à transporter sur la scène la première partie

de cette histoire : la lutte contre Goliath, les persécutions de Saül, l'amitié de Jonathas, les amours du roi avec Michol, Abigaïl ou Bethsabée. Nous laisserons de côté (1) cette longue série de pièces qui n'ont qu'un lointain rapport avec notre sujet, pour rechercher de préférence celles qui traitent d'Absalon ou de Tamar. Je ne me flatte pas d'en donner la liste complète, quoique je n'aie rien négligé pour éviter des omissions trop grossières.

I. — Pièces en latin.

1. *Absalon, tragœdia*, autore Joanne Watson (xvie siècle).

2. *Thamar*(?), *comœdia sacra*, Cornelii Laurimanni (xvie siècle), citée parmi les desiderata de M. de Soleinne (2).

3. *Amnon, tragœdia sacra;* autore Rev. Dom. D. Jacobo Cornelio Lummenæo á Marca. Gandavi, apud Corn. Marium, 1617.

4. *Tragœdia Absalon exhibenda a Poësios studiosis Collegij Societatis Iesu.* Gandaui, Typis Ioannis Kerkhouii, 1625.

5. *Absalom impius das ist : Tragœdia vonn dem trewlosen Abfall Absalonis, vnnd Verfolgung seines mildreichen Vatters vnd Königs Dauids. Gehalten im Gymnasio der Societet Iesu zu Augspurg auf den* 10 *vnd* 14 *Tag Octobris Im Iahr Christi* 1630. Gedruckt zu Augspurg, durch Andream Aperger auff vnser lieben Frawen Thor. Anno M. DC. XXX.

6. *Tragica ambitionis scena... Das ist Vnglückliches verderben Absolonis insonderheit, darnach desz Amans, vnd anderer welches jhnen der Ehrgeitz verursachet hat. Vom Gymnasio der Societet Iesu zu Hall auffs Theatrum gebracht. Den* 6 *october, Anno* 1642. Gedruckt zu Ynsprugg, durch Michael Wagnern.

7. *La désobéissance punie, ou Absalon, Tragedie, qui sera représentée sur le Theatre du Collège de Vallongnes, le* 17 *Iuillet* 1657. *Pour la distribution des prix.* A Caen, chez Marin Yuon.

---

1 Citons pourtant, en Espagne : *Jonatas en el monte de Gelboe*, de Diaz Tanco de Frexenal; *Farsa del rey David*, de Diego Sánchez de Badajoz; *David perseguido y montes de Gelboe*, de Lope de Vega; *La harpa de David*, de Mira de Amescua; *La prudente Abigaïl*, de Antonio Enriquez Gomez; *Lágrimas de David, ó el rey mas arrepentido*, de Felipe Godinez; *Niñeces y primer triunfo de David*, de Manuel Antonio de Vargas; *Trabajos de David y finezas de Michol*, de Cristóbal Lozano; *La honda de David*, de Antonio de Zamora; etc.

2. *Catalogue de la bibliothèque dramatique de Soleinne*, t. I, p. 83. — Je marque d'un point d'interrogation les pièces intitulées *Tamar* que je n'ai pu lire, ignorant si elles ont pour héroïne la sœur d'Amon ou la bru de Juda, dont il sera question plus loin.

8. *Absalon Dauidis Trewloser Sohn, Dem Edlen vnd Gestrengen Herrn, Ioanni Thomae Dyrnizl zum Hienhart, der Churfürstl : Durchl : in Bayrn Rath, vnnd Pfleger zur Linden. Als Freygebigen Herr Praemiatorn zu Ehren vnd Nutz der Iugendt Tragicè Auff dem Theatro von dem Löbl : Gymnasio der Societet Iesu vorgestelt, In der Churfürstlichen Hauptstatt Straubing, Den* 6 *Septemb.* 1657. Gedruckt in der Chur-Fürstl: Hauptstatt Straubing, bey Simon Haan.

Autre édition de la même pièce : Amberg, 1682.

9. *Absalom impietatis in patrem punitae exemplum... Absalom Ein Bey-Spil der gestrafften Bosz-heit an dem Vater verübet. Auff einer Schau-Pin Vorgestellet. Von der Studierenden Jugend desz Chur-Fürstl. Gymnasij zu Burghausen. Den* 4 *und* 6 *Tag Monat September* 1691. München, Gedruckt bey Sebastian Rauch.

10. *La mort d'Absalon, Tragedie Latine, qui sera représentée sur le Théâtre du collège de Rouen, le* 8 *Février* 1741, *pour la distribution des prix.* A Rouen.

11. Vers 1747 une pièce intitulée *Mors Àbsalonis* fut représentée dans un collège de Bruxelles.

II. — En espagnol.

12-13. Au XVIe siècle parurent en Espagne deux tragédies d'*Absalon*. L'une de Diaz Tanco de Frexenal; l'autre de Juan de Mal-Lara. De ces deux pièces l'on ne connaît aujourd'hui que les titres.

La *Farsa de Tamar*, publiée à la même époque dans la *Recopilacion en metro* (1) de Diego Sánchez de Badajoz, retrace l'aventure d'une héroïne entièrement distincte de la nôtre. Cette Tamar épousa tour à tour les deux frères, Her et Onan, et, après eux, son beau-père Juda (Genèse, XXXVIII.)

III. — En français.

14. L'épisode d'Amon et Tamar et l'histoire, très écourtée, de la révolte d'Absalon, font partie du célèbre *Mistère du viel Testament* (2), (vers 31.920 à 32.333).

1. *Recopilación en metro del bachiller Diego Sánchez de Badajoz...* Sevilla, 1554. — L'unique exemplaire connu, provenant de la bibliothèque Salvá-Heredia, a été adjugé à la Biblioteca Nacional de Madrid, le 23 mai 1892, pour la somme de 3.600 francs. Cet ouvrage a été réimprimé dans la collection des *Libros de antaño*.

2. *Le mistère du viel testament, publié par le baron James de Rotschild*, Paris, Firmin-Didot, 1878-1891. T. IV.

15. A la fin du XVIe siècle : *Amnon et Thamar, tragédie en 5 actes,* par N. Chrestien (1). — Cette pièce est certainement la meilleure que j'ai lue, après celles de Tirso et de Calderon.

16. L'*Absalon* de Duché, représenté plusieurs fois devant Louis XIV par les demoiselles de Saint-Cyr, valut une pension à son auteur et eut plusieurs éditions successives.

17. *Absalon, tragédie en 5 actes,* par le R. P. Pierre-Xavier Marion, de la Compagnie de Jésus. Marseille, chés la veuve de J. P. Brebion, 1740. — Cette pièce fut écrite dans le but de corriger la précédente.

18. *Absalom, tragédie sainte en 3 actes, par l'auteur des Cantiques adaptés à la doctrine chrétienne et à la méthode d'Heidelberg, et de l'élégante Traduction de Phèdre* (Gross, pasteur à Diesse). Lausanne, Fr. Grasse et Cie, 1797.

19. *Absalon, tragédie en 5 actes, en vers,* par M. Bourguignon d'Herbigny, 1820.

20. *Thamar, tragédie en 3 actes* (en vers), Montpellier, typographie de Boehm, 1849 (2).

IV. — En italien.

21. *Tamar* (?) *azione tragica de Giambattista Velo, di Vicenza, rappresentata nella cittá di Vicenza dalla compagnia nuova, l'anno* 1586. In Vicenza, per Agostino della Noce, 1586.

22. *Assalone, Tragedia di Gio. Ramelli, da Castel del Piano.* In Siena, per Matteo Flore, 1607.

23. *Il Figlio ribello, ovvero David dolente. Opera scenica tragicomica del Dott. Giacinto Andrea Cicognini, Fiorentino.* In Venezia, per Sebastiano Menegatti, 1691.

24. *Absalone, ovvero la Superbia punita, oratorio.* In Mantova, nella Stamperia Ducale di Giambatista Grana, 1699.

25. *Assalone. Oratorio cantato nell'augustissima Cappella della Sac. Ces. e Catt. R. M. di Carlo* VI. *Imperadore de' Romani, sempre Augusto, l'anno* 1720. *Musica di Antonio Caldara, Veneziano.* In Vienna, per Gio. Van Ghelen, 1720.

---

1. *Les tragédies de N. Chrestien, sieur des Croix, argentois.* A Rouen chez Théodore Reinsart, 1608.

2. L'éditeur du *Mistère du viel testament* signale à tort, dans la notice du t. IV, une *Thamar*, par le chevalier de Rutlidge. L'héroïne de cette pièce est la bru de Juda, dont nous avons déjà parlé, et n'a rien de commun avec la sœur d'Absalon.

V. — En allemand.

26. *Tragedi Absalom mit Dauid. 26 October 1551. Das ander Buch Schr Herrliche Schöne Artliche vnd gebundene Gedicht, mancherley art. Als Tragedi, Comedi, Spiel, Gesprech... Durch den sinnreichen vnd weytberümbten Hans Sachsen...* Nürnberg, durch Christoff Heuszler, 1570.

27. *Tragedi. Thamar mit Ammon vnd Absalom. 12 mai 1556. Das dritt vnd letzt Buch. Schr Herrliche Schöne Tragedi, Comedi vnd schimpf Spill... Durch... Hansen Sachsen.* Nürmberg, bey Christoff Heussler, 1561.

28. *Absolom Ein Spyl von einer jungen Burgeschafft zu Zürych zu vszgendem Angsten gespillt : wie nach vielen übelthaaten Absolom, ouch sinen vatter Künig Dauiden, vsz seinem Rych vertreib, vnd zu letst, zur Straff in schlacht verlor, an einer eych erhangt, vnd ertödet ward. Genommen vsz dem II buch Samuels, vnd gemacht durch Iosen Murer Zürych...* Getruckt zu Zürych by Cristoffel Froschower, imm M. D. LXV. Iahr.

29. *Absalon, Comödie in 5 Hand lungen in artige liebliche Reymen gefaszt von Heinrich Räteln dem Eltern.* Görlitz 1603.

Autre édition de la même pièce : Leipzig, 1603.

30. *Absolon.* Un mystère de ce titre fut représenté à Rain, canton de Lucerne, en 1805.

31. *Absalon. Trauerspiel. Von Freimund Fiedler.* Königberg. Gebr. Bornträger, 1825.

VI. — En anglais.

32. *Absalom, a Scriptural Drama* (xvie siècle).

VII. — En polonais.

33. *Absalon, drama w 5 aktach J. Nep. Stronskiego.* W. Warszawie, 1806 (1).

parmi les poèmes.

34. *Amnon y Thamar, sucesso que refiere el Sagrado Texto en el segundo de los Reyes, cap.* xiii. S. l. imp. ni a. Poème en oc-

1. Les numéros 1, 4 à 11, 18 à 33 sont cités d'après la notice qui précède le tome IV du *Mistère du viel testament.*

taves de Cristóbal de Torreblanca (vers la fin du XVIIe siècle).

35. *Absalon et Achitophel.* Curieux pamphlet de Dryden, où le roi Charles Ier, le duc de Monmouth et le comte de Shaftesbury figurent sous les noms de David, Absalon et Achitophel(1).

W. Schlegel a traduit en allemand des fragments de *Los Cabellos de Absalon.*

On trouvera, dans les notes réunies à la fin du drame, la traduction de plusieurs poésies relatives aux personnages et aux événements principaux.

1. Taine. *Histoire de la littérature anglaise*, 2e éd. t. III, p. 239.

LA GRANDE COMÉDIE

LES CHEVEUX

D'ABSALON

DE DON PEDRO CALDERON

de la Barca

IMPRIMÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS

EN

1684

PERSONNAGES

Le roi DAVID.
JOAB.
ABSALON.
SALOMON.
ADONIAS.
AMON.
JONADAB.
AQUITOFEL.
ELIAZAR.
SEMEÏ.
ENSAÏ.
TAMAR.
TEUCA.

ETHIOPIENS, BERGERS, SOLDATS, DAMES, MUSICIENS.

LES

CHEVEUX D'ABSALON

PREMIÈRE JOURNÉE

Roulements de tambour.

Entrent, par une porte, DAVID et JOAB, et par l'autre, ABSALON, SALOMON, ADONIAS, TAMAR et AQUITOFEL.

SALOMON.

Heureux ton retour! que le laurier couronne ton front sublime, champion d'Israël, fléau du Moabite sacrilège!

ADONIAS.

Qu'un rameau de l'arbre immortel ceigne d'un cercle étroit la neige de tes cheveux, défenseur de Dieu et de sa sainte loi, terreur du Gentil idolâtre!

ABSALON.

Que la renommée, de ses lèvres de métal, de sa voix de diamant, chante tes louanges, royal capitaine de Jéhovah, glaive fatal au Philistin!

TAMAR.

Qu'en ce jour les filles charmantes de Jérusalem, couronnées de fleurs et d'étoiles, célèbrent de nouveau et par des chants plus glorieux la victoire remportée sur un second Goliath!

DAVID.

Chers objets de ma tendresse, bâtons vivants de mes

vieux jours, tendez-moi tous vos bras. (Il embrasse d'abord Salomon, puis Absalon, Adonias et Tamar.) Que mes ans trouvent un renouveau dans la douceur de vos chères étreintes. Oh! mes bien-aimés, j'ai le bonheur de vous revoir! Viens, vaillant Adonias, viens encore une fois. Et toi, prudent Salomon, presse-toi encore sur mon cœur qui se fond en larmes de tendresse. Très bel Absalon, viens renouveler mille fois le plaisir que me cause ta vue en cet heureux jour. Et toi, ma Tamar, ne reste pas en arrière. Si je t'ai réservé mon dernier baiser, ô ma Tamar, c'est afin que mon cœur, ne se sentant plus attendu par d'autres, jouisse à loisir d'un bonheur si précieux. — Rabbatha, cette citadelle du cruel Ammon, est tombée en mon pouvoir malgré ses murs et ses soldats. J'ai laissé en ruine ses remparts inexpugnables; ses tours superbes, branlantes ou abattues; ses rues, baignées dans la pourpre du sang. Grâces en soient rendues d'abord au grand Dieu d'Israël, puis au vaillant Joab, mon général. C'est à sa bravoure que je dois mon succès.

JOAB.

Sire, tu honores en moi ta créature.

AQUITOFEL, à part.

Malheureux le soldat que ne favorise point la fortune! Mes loyaux services ne m'ont pas valu un mot d'éloge.

DAVID.

Mais quelque signalée qu'ait été cette victoire, je ne la compte pour rien. Ma vraie victoire, c'est de vous revoir. Pourquoi faut-il qu'en un concours si flatteur d'allégresses, en cet heureux jour où je rentre triomphant dans l'alcazar somptueux de Sion, où vous venez tous, pleins d'émoi, me recevoir à son seuil, pourquoi

faut-il qu'en une circonstance si solennelle j'aie à regretter qu'Amon seul ne se trouve point parmi vous? Amon, mon fils aîné et mon héritier, qu'en sa qualité d'aîné j'estime et je chéris tant... Pour quelle raison, Adonias, ne vient-il pas augmenter mon bonheur ?

ADONIAS.

Moi, seigneur, je ne sais rien.

DAVID.

Salomon, imaginaire, un malheur est plus pénible que réel. Qu'est-il arrivé à Amon? Parle, je t'en conjure.

SALOMON.

Absalon vous le dira. Je ne sache pas, pour ma part, qu'il ait rien pu lui arriver.

ABSALON.

Moi, pas davantage.

DAVID.

A travers vos réticences je sens un malheur palpable. — Tamar, que sais-tu de ton frère?

TAMAR.

C'est en vain, seigneur, que tu m'interroges. Enfermée en mes appartements, j'y vis dans l'ignorance de tout ce qui peut se passer.

DAVID.

Nul ne peut-il rien me dire d'Amon ?

AQUITOFEL.

Moi, sire. Je suis ton serviteur ; l'amour que j'ai pour toi m'oblige à ne te rien celer. Je pourrais sans doute trouver d'ingénieuses raisons pour ne point t'apprendre une nouvelle que chacun, parce qu'elle est pénible, hésite à t'annoncer ; mais, au fond de ma conscience, une raison plus forte me défend de prolonger ton incertitude. On n'a cure d'un mal que l'on ignore, mais à

un mal que l'on connaît on cherche à porter remède. Voilà bien des jours, sire, qu'Amon, ton fils, est atteint d'une mélancolie et d'une tristesse si profondes que, ne pouvant souffrir plusieurs morts et ayant pris en haine la lumière du soleil, il vit au milieu des ténèbres, sans jamais ouvrir une fenêtre, ni voir cette lumière éclatante et souveraine. Son aversion pour lui-même est si grande que les aliments nécessaires à la vie provoquent sa répugnance. Il se refuse à recevoir tout médecin. Enfin Amon se meurt sous le poids de la tristesse, tribut exigé par la nature.

DAVID.

Quoiqu'elle émane d'un cœur loyal, cette nouvelle que tu m'apprends, Aquitofel, je t'en aurais dispensé volontiers. Le chagrin et l'affliction sont d'une nature si inquiète que, la vérité même qu'ils souhaitaient connaître, ils voudraient, à peine en ont-ils appris toute l'amertume, ne l'avoir jamais connue ; car ils ne la connaissaient déjà que trop. Le mal qui accable un infortuné est tellement intraitable que, connu ou ignoré, il ne cause pas moins de souci ; puisque, ignoré ou connu, ce n'en est pas moins toujours un mal. Je n'irai me reposer dans mon appartement qu'après être entré dans celui d'Amon. Venez tous avec moi. Je suis un ingrat, ô mon Dieu, un ingrat, je le répète, indigne de toutes vos faveurs. Mes doléances le prouvent bien en ce jour où quatre enfants, que je retrouve pleins de santé, ne sauraient consoler ma sollicitude du tourment que lui inflige la maladie d'un seul. Ingrate et chagrine nature que la nôtre, humains qui jamais ne savons garder de mesure !

ABSALON.

Voici la chambre d'Amon. Ton affection, plutôt que tes pas, t'a conduit jusqu'à elle.

DAVID.

Ouvrez cette porte.

On tire un rideau qui laisse voir AMON, assis devant une table où il s'accoude. En face de lui, JONADAB.

JOAB.

La voilà ouverte, sire. A la faible clarté que le roi des astres nous dispense par cette ouverture, on voit le prince assis sur une chaise.

TAMAR.

N'est-il pas étonnant de le surprendre si absorbé par sa tristesse qu'il ne nous a pas même entendus?

DAVID.

Amon!

AMON.

Qui m'appelle?

DAVID.

Moi.

AMON.

Quoi! seigneur. Toi ici?

DAVID.

Paies-tu mes succès d'une telle indifférence, mon amour paternel d'une affection si restreinte, que tu n'accoures pas sur-le-champ entre mes bras? Ce sera donc moi, ô mon fils, qui, malgré la froideur de ton accueil, me jetterai dans les tiens. Mais comment, lorsque je suis le premier à te témoigner ma tendresse, la joie n'agit-elle pas sur ton cœur? Qu'as-tu, Amon? Que se passe-t-il? Quoiqu'on m'ait fait part de ta tristesse, j'espérais que ma vue adoucirait la violence de ton mal. Tu ne me souhaites même pas la bienvenue, lorsque je rentre victorieux à Jérusalem? Mes triomphes mêmes ne sauraient vaincre tes ennuis? Un prince, héritier d'Israël, dont l'héroïque valeur devrait affronter avec une fière assu-

rance les rebuffades de la fortune et les injures du destin, doit-il céder à ses passions et à ses peines au point d'interdire à ses yeux la lumière du soleil? Doit-il, s'abandonnant à une tristesse désordonnée, fermer la porte à ses rayons d'or? Amon, que veut dire cela? Si ta tristesse a une cause, je pourrai la vaincre, j'en suis certain. Tout mon empire est à toi; disposes-en à ton gré, d'une frontière à l'autre. Si elle est sans cause déterminée, et seulement l'apanage de notre humaine poussière, reprends courage! L'homme n'est pas sans empire sur lui-même, et l'énergie humaine, pour peu qu'on l'appelle à soi, répond généreusement à nos efforts. Ne cède pas à toi-même; ne sois pas l'esclave craintif de tes propres sentiments. Prends-y garde, la tristesse est un monstre qui se nourrit des vies humaines qu'alimente l'oisiveté. Sors de cette chambre, et, puisque tes frères m'ont tous accompagné jusqu'ici, parle avec eux. — Approchez, vous, puisque mes tendres propos ont si peu d'influence sur Amon.

ADONIAS.

Prince!

ABSALON.

Frère!

SALOMON.

Seigneur!

TAMAR.

Amon!

AMON, à part.

A cette voix je réponds (2).

TAMAR.

Qu'as-tu?

SALOMON.

Qu'éprouves-tu?

ABSALON.

Qu'est-ce qui t'afflige?

ADONIAS.

Qu'est-ce qui t'inquiète?

DAVID.

Qu'est-ce qui te fait envie?

TOUS.

Que désires-tu?

AMON.

Seulement que vous me laissiez seul.

DAVID.

Si en cela strictement consiste ton désir, sortons d'ici. (A part.) C'est pour revenir lui parler seul à seul que j'y consens. Peut-être ne veut-il pas se déclarer devant ses frères. — Venez. — Nous te laissons seul. — Ah! infortuné, que de plaisirs, que de joies, que de bonheurs empoisonne un seul chagrin! (Il sort.)

JOAB.

Quelle étrange mélancolie! (Il sort.)

AQUITOFEL.

Quel silence inexplicable! (Il sort.)

ADONIAS.

Quel mal violent et cruel! (Il sort.)

SALOMON.

Quelle terrible affection! (Il sort.)

TAMAR.

Dieu sait, Amon, combien je déplore ta tristesse.

ABSALON, à part.

Moi, non pas.

TAMAR, à part.

Peux-tu parler ainsi, Absalon?

ABSALON, à part.

Certes. N'est-il pas l'héritier présomptif de David? S'il vient à mourir, je me rapproche du trône. Pour qui aspire à régner chaque frère est un obstacle.

TAMAR, à part.

Quelque peine que me causât sa mort, je serais heureuse de te voir sur le trône. Toi et moi, en effet, sommes frères de père et de mère. (Ils sortent. — Restent seuls Amon et Jonadab.)

AMON.

Jonadab, sont-ils enfin partis?

JONADAB.

Oui, seigneur, les uns après les autres, comme les deniers de l'homme qui les dépense un à un, s'imaginant qu'un réal par-ci, un réal par-là, ne fait pas brèche. Mais, lorsqu'il s'y attend le moins, son sac, quelque dodu qu'il ait été, se trouve métamorphosé en un squelette de toile grossière.

AMON.

C'est bon. Sors aussi, comme les autres.

JONADAB.

Oublies-tu que je suis ton favori?

AMON.

Oui, je sais, tu es le seul dont je tolère la présence et les soins, à mes heures de divagation. Mais je désire rester seul.

JONADAB.

Je te laisserai sans me faire prier, les moments que l'on passe auprès d'un maître saturnien et hypocondre n'étant pas des plus agréables. Mais, une question, avant que je m'en aille. Comment as-tu pu répondre ainsi que tu l'as fait à ton père et à tes frères? Se peut-il

que nul ne te semble digne de connaître l'origine de tes maux?

AMON.

Nul. Si je pouvais à moi-même m'en dissimuler la cause, je le ferais ; car, j'en conviens, il me suffit de la nommer pour me faire honte à moi-même. Elle est telle que parfois mon silence même me fait peur, parce que les yeux, m'a-t-on dit, savent parler silencieusement. Ce secret, je l'ai si soigneusement déposé au plus intime de mon sein, que je le cache même à mon cœur, de crainte que mon cœur, tressaillant d'épouvante s'il venait à le découvrir, ne batte un coup plus fort que l'autre. Je le tiens si étroitement prisonnier dans les entrailles de mon être, que le souffle même qui vient y apporter les principes vitaux n'en sait rien ; de crainte que l'air indiscret ne puisse dire d'un soupir que je pousse avec plus d'ardeur : « Ce souffle s'exhale brûlant ; c'est donc qu'il connaît la cause. » Ma douleur, enfin, est tellement enchaînée au plus profond de mon âme, que mon âme même, geôlière du cachot, ne connaît pas ce prisonnier confié à sa garde, qu'elle-même pourtant a conçu. (3)

JONADAB.

Il faut donc que tu sois sodomite (4), je ne vois pas d'autre raison qui oblige à un silence aussi absolu.

AMON.

Seras-tu toujours aussi fou?

JONADAB.

Il ne dépend pas de moi d'être sage. (On entend un bruit de pas.)

AMON.

Quels sont ces pas que j'entends?

JONADAB.

C'est ta sœur Tamar qui, après avoir accompagné David jusqu'à ses appartements, revient chez elle par ce corridor.

AMON, à part.

Comment, ô mes passions secrètes, me maîtriser en cette occasion? Mais il le faut, ô mon désir! Ne fût-ce que pour voir son visage, je ne dois pas franchir ce seuil... Oh! qu'inutilement, hélas! je lutte contre l'influence de mon étoile. A peine me dis-je résolu à ne pas sortir pour la voir, que pour la voir je prends place. O cieux! que veut dire ceci? Ne suis-je pas conscient du danger? Pourquoi, alors, m'y exposer librement? Un autre que moi vit-il en moi? Non. D'où vient donc qu'un autre commande en moi avec tant d'autorité qu'il m'entraîne où je ne veux pas aller?

JONADAB.

Ou je ne suis qu'un sot, ou voici venir...

AMON.

Que regardes-tu là?

JONADAB.

J'ai par ici quelque peu affaire.

AMON.

Ne t'ai-je pas dit de t'en aller?

JONADAB.

Oui, seigneur. C'est même pour ça que je n'en ai rien fait.

AMON.

Entre là.

JONADAB, à part.

Je vais rester à cette porte. Nous autres, valets, comme dit l'autre, nous sommes des galants qui, quelle

que soit leur *incurie*, n'en sont pas moins toujours *curieux*. (Il se cache.)

AMON.

D'ici je verrai Tamar. Allons, ne soyons pas si ému. Je veux croire que je sortirai de cette épreuve à mon honneur. Oui, pour prouver à mes soucis que j'ose les braver et les combattre, je prétends la voir et lui parler. Il n'est ni vaillant ni héroïque, le cœur qui, avant d'affronter le danger, se proclame victorieux. (Entre Tamar.) Très belle Tamar!

TAMAR.

Vous autres, n'entrez pas avec moi; attendez-moi à la porte. — Combien je te sais gré, Amon, de m'avoir appelée au moment où, laissant mon père entouré de tout son royaume, je regagnais mes appartements. Pour tant que mon cœur compatisse à ta tristesse, je ne serais pas entrée de moi-même, sachant bien que toute compagnie est importune aux affligés. Mais, puisque j'entends mon nom sur tes lèvres, puisque je te dois cette occasion, j'aurais tort de ne pas en profiter. Puisse-je mériter ta confiance et t'arracher à force de prières le secret de ta farouche douleur! Ce n'est pas une légère consolation que de confier son chagrin à autrui avec l'assurance qu'il sera partagé. Et puisque me voilà disposée à payer tes paroles de mes larmes, accepte ma foi en caution. A tes lèvres de faire leur devoir; mes yeux sauront remplir le leur. Fais-moi entendre comme tu souffres; je te ferai voir comme je pleure.

AMON.

Si, divine Tamar, je pouvais dire ma peine, si ma voix pouvait exprimer l'excès de ma douleur, s'il m'était possible de m'expliquer, c'est, hélas! à toi seule que je me confierais. Mais du moment que je te cache

mon secret, crois bien que je ne le confierai à personne, puisque à toi-même je ne le confie pas. C'est, à la vérité, une peine si profonde et si étrange, d'une nature si subtile, qu'à toi seule je voudrais la confier et à toi seule la cacher. Et, — remarque les contradictions de mon esprit anxieux, — serais-tu la seule, hélas! à ignorer ma chimère, que je la confierais au premier venu plutôt que de la confier à toi.

TAMAR.

Si l'objet même de ta peine me donne le droit d'en être informée, tu m'offenses en la taisant. Ma curiosité te fera la guerre dans le but de la savoir. Ignores-tu que je suis femme, et que j'y mettrai de l'insistance, et que je désire d'autant plus la savoir que tu ne peux me la dire?

AMON.

Puisque, sans issue possible, la force des choses m'oblige à me taire, en ce qui me concerne, à parler, en ce qui te touche, je vais t'obéir sans manquer à ces obligations contradictoires. Ecoute... Mais, prends-y garde, ce que je dois dire, tu dois l'ignorer... J'aime, Tamar. Un amour impossible, telle est la cause de ma douleur. Vois s'il faut qu'il soit grand, pour être impossible en même temps qu'amour!

TAMAR.

Ceci me confond davantage encore. Dis, qui aimes-tu? Quoique tes paroles me mettent au courant, elles ne sont guère explicites.

AMON.

Ah! ma Tamar, je t'ai promis de dire pourquoi je meurs, mais non pour qui.

TAMAR.

Si je te le demande, c'est que je m'étonne qu'il puisse

exister une femme qui, aimée de toi, ne soit pas sensible à ton amour, en supposant qu'elle n'y réponde pas.

AMON.

Non, la faute n'est pas à elle. Quoique je meure pour elle, elle ignore que je l'aime et n'en saura jamais rien.

TAMAR.

Pourquoi?

AMON.

Parce que l'amour m'est plus cher que l'espoir. J'aime mieux, tant elle m'inspire de crainte, renoncer à être aimé que m'exposer à être haï. C'est pourquoi j'ai gardé le silence, sachant bien que mes aveux l'offenseraient. Plutôt mourir, Tamar, victime de mon étoile, que désespéré par ses rigueurs. Oui, plutôt mourir que la voir offensée.

TAMAR.

Pourquoi s'offenserait-elle de voir que tu l'aimes? La femme la plus altière n'est-elle pas femme, au demeurant? Elle pourra sans doute, faisant parade de son honneur, ne pas agréer ton amour; mais y être insensible, non pas. Ne te laisse intimider en rien. Qui tarde à se déclarer ne tarde pas à se plaindre du dédain le plus tyrannique. Déclare-toi donc.

AMON.

Je ne puis.

TAMAR.

Pourquoi?

AMON.

J'hésite et je crains.

TAMAR.

Dis ta douleur.

AMON.

Je reste muet.

TAMAR.

Exprime ton mal.

AMON.

Je n'ose.

TAMAR.

Parle.

AMON.

Quand je lui parle, je reste confondu.

TAMAR.

Ecris-lui.

AMON.

Ce serait l'offenser.

TAMAR.

Fais-lui signe.

AMON.

Je tremble à sa vue.

TAMAR.

C'est donc plus qu'une femme?

AMON.

Oui.

TAMAR.

Alors, Amon, ne te plains que de toi.

AMON.

De moi, non, mais de mon étoile, dont l'influence est si maligne qu'elle m'oblige à mourir, Tamar, avant d'avoir dit à ma dame : « Je t'aime et je t'appartiens. Tu es la gloire pour quoi je meurs, la cause pour quoi je pleure, celle devant qui je ne sais m'expliquer, le ciel où j'aspire, la grâce qui me charme, la beauté que j'adore. Aie pitié de moi, bel impossible; tu m'as si bien vaincu que me voici mourant à tes pieds. »

TAMAR.

Assez; il suffit. J'ai voulu seulement t'encourager par mes conseils à te déclarer à elle, mais non à moi.

AMON.

M'est-il échappé par hasard un mot de plus que je ne

lui dirais? Je puis en effet te l'avouer, tes encouragements m'ont donné tant d'assurance que j'ai déjà, en grande partie, perdu ma timidité. Et, puisque l'examen que je subis m'a rendu quelque courage, aide-moi, Tamar, à vaincre peu à peu la crainte qui m'empêche de parler. Permets — les illusions sont salutaires à l'imagination malade d'un insensé, — que ma douleur continue à répéter son rôle. Elle le saura mieux, lorsqu'il lui faudra s'exprimer devant celle que je chéris.

TAMAR.

Je me fais un si juste devoir d'adoucir ta peine, que je veux bien, dans cette espérance, me prêter à ta fantaisie. Puisse-t-elle te procurer quelque soulagement!

AMON.

Suppose donc que tu es la beauté pour qui je meurs, et voyons si, malgré son dédain, je saurai me déclarer.

TAMAR.

Je jouerai mon rôle, mais peut-être ne le saurai-je pas très bien.

AMON.

Du jour où je te vis dans un jardin (5), bel impossible, je mis à tes pieds ma vie et mon âme que je t'offre ici de nouveau, quoique des objets de ma haine ne soient pas un don digne de toi. Si mon audace fut grande, la faute n'en est pas à moi; car en moi seul le libre arbitre est né esclave. Je ne sais quelle planète néfaste pouvait dominer ce jour-là. Bien des fois auparavant ta beauté m'était apparue, mais ce jour-là fut le premier où je me pris à t'aimer, ô ma très belle Tamar... Mais, qu'ai-je dit?

TAMAR.

Arrête. Oublies-tu que je joue un rôle et que je ne suis pas Tamar?

AMON.

C'est vrai. Mes yeux et mes lèvres, dans le saisissement de ma cruelle douleur, ont si bien confondu leurs attributions que, par une erreur explicable, les lèvres se sont laissé égarer par ce que voyaient les yeux.

TAMAR.

S'il en est ainsi, aux yeux et aux lèvres je pardonne leur erreur, et je reviens à notre fiction. — Amon, prince, seigneur, quelque flattée que je sois de votre amour, abstenez-vous de toute insistance en considérant qui je suis. Et, sachez-le, si vous me parlez de la sorte, je ne vous écouterai plus de ma vie.

AMON.

C'est là ta réponse?

TAMAR.

Oui. Mais pourquoi t'en affliger, si tout ceci n'est qu'une feinte?

AMON.

Eh bien, si ce n'est qu'une feinte, pourquoi m'avoir parlé ainsi? Que t'importait, Tamar, de payer de quelque espérance une si loyale soumission? T'en eût-il coûté davantage de feindre une réponse agréable qu'une réponse affligeante?

TAMAR.

Non, mais de même que tes lèvres et tes yeux, abusés par une erreur réciproque, t'ont persuadé que c'était moi ta dame, ne vois-tu pas que mes sens, abusés eux aussi par tes paroles, ont commis une erreur plus explicable encore, et que mes lèvres ont répondu à ce qu'entendaient mes oreilles? Crois-moi, puisque cette feinte ne peut t'être d'aucun secours, puisqu'elle ne sert qu'à accroître le mal qu'elle devait amoindrir, restons-en là. Il n'est pas facile, Amon, de payer d'apparences le

plaisir, ni la douleur. Aime en ton cœur qui tu aimes. Tamar ne saurait jouer le rôle d'une dame qui parle autrement que parlerait Tamar. (Elle sort.)

AMON.

Vit-on jamais malheur plus grand! Faut-il que même une feinte charitable se change pour moi en une souffrance plus amère que la réalité! Qui me donnera un conseil?

JONADAB, paraissant.

Moi, dont l'aveugle curiosité a pu découvrir enfin de quoi tu souffres et pour qui. Celui qui reluque un joueur voit son jeu, en somme, aussi bien que lui-même.

AMON.

Tu as donc pénétré la cause de ma passion?

JONADAB.

Sans doute. Y a-t-il un reluqueur qui n'ait d'abord tenu les cartes?

AMON.

En ce cas, je te demande un conseil.

JONADAB.

La commune opinion prétend qu'un trompeur a plus besoin de ruse que de force; mais c'est une erreur, en matière d'amour. L'amour demande plus de vigueur que de ruse.

AMON.

Tamar est ma demi-sœur.

JONADAB.

Je te dis ce que je ferais, fût-elle ma sœur entière, si ma bile venait à s'échauffer.

AMON.

Comment lui donner confiance? Il est clair que Tamar ne reviendra plus ici.

JONADAB.

A ton amour d'inventer un adroit prétexte, qui la force à revenir. Lorsqu'elle sera là...

AMON.

Prends garde, mon père vient d'entrer.

JONADAB.

Bien. Ne parlons plus de ça.

AMON.

A quoi bon? Ne suis-je pas désormais résolu à tout? A un grand mal, un grand remède; c'est ce qui convient à mes malheurs.

Entre DAVID.

DAVID.

Retenu, Amon, par les longues protestations de fidélité du peuple qui me souhaitait la bienvenue, je n'ai pu venir te retrouver plus tôt.

AMON.

Je te remercie, seigneur, de tant d'égards.

DAVID.

Paie-moi donc de retour en ne me refusant pas une consolation que je viens te demander.

AMON.

Tu me trouveras toujours soumis et obéissant à tes ordres.

DAVID.

Apprends-moi l'origine du chagrin qui te bouleverse.

JONADAB.

Je vais te la dire, moi, seigneur.

AMON.

Tais-toi, fou. — Les médecins ont distingué la mélancolie de la tristesse en ce que la tristesse a pour cause un événement malheureux, au lieu que la mélancolie est une inclination naturelle. Je ne saurais t'en dire davantage.

DAVID.

En serait-il ainsi, d'où vient que tu cèdes à ce mal? En est-il un seul qui soit sans remède?

AMON.

Je fais usage du meilleur.

DAVID.

Quel est-il?

AMON.

Souffrir ce que je souffre.

DAVID.

Ce n'est pas là un remède, c'est, au contraire, aider le mal dans ses efforts.

AMON.

Que puis-je faire autrement?

DAVID.

Rechercher de joyeuses distractions.

JONADAB.

Je lui parlais précisément d'une distraction assez réjouissante.

AMON.

C'est bon. Toutes me fatiguent plus qu'elles ne me soulagent. J'ai si peu de goût pour les plaisirs que tous deviennent pour moi un surcroît de peine ; car il est prouvé que les aliments se transforment en l'humeur prédominante.

DAVID.

Quoique tu aies parlé par métaphore, je veux à propos d'aliments, prendre ce mot au sens matériel.

N'est-ce pas une manière de désespoir, qu'un homme sensé se refuse même ce tribut nécessaire à l'existence?

JONADAB.

Oui, certes. Qu'il mange, et de tout! C'est ce que j'étais en train de lui dire. Mais il ne veut rien entendre.

AMON.

Toutes nourritures me semblent insipides; et soit pour cette raison, soit parce qu'elles entretiennent la vie, toutes me font horreur.

DAVID.

N'importe, tu vas faire quelque chose pour moi.

AMON.

Volontiers.

DAVID.

Quelle friandise, Amon, serait le plus de ton goût? Je veux m'en occuper moi-même et tu m'accorderas de ne pas la repousser.

AMON.

Je ne pense pas avoir de préférence; nul mets n'excite mon appétit. Mais, s'il me fallait prendre quelque nourriture, le soin, la propreté des servantes de Tamar vaincraient, je crois, ma répugnance, et je mangerais des mets qu'elles apprêtent. Surtout si Tamar me les apportait elle-même. Car, plus que les aliments, la délicatesse de la main qui les offre a de l'attrait pour un malade.

JONADAB.

C'est bien vrai. Une dame qui, de la pince de ses doigts, coupe de menues bouchées, les ferait avaler à un mort.

DAVID.

Eh bien, Amon, je vais dire à Tamar de venir elle-même au plus tôt t'apporter quelque nourriture. Je t'enverrai en même temps des musiciens, pour voir si leurs chants peuvent te divertir.

AMON.

Le ciel prolonge tes jours! Je vais attendre, dans cette chambre, ces marques de ta faveur. (David sort.) Viens, Jonadab.

JONADAB.

Tout s'est bien passé jusqu'ici.

AMON.

Mal, au contraire, puisque mon désespoir me pousse traîtreusement à entasser faute sur faute, incendie sur incendie, peine sur peine, erreur sur erreur, crime sur crime et péril sur péril. (Ils sortent.)

Un clairon sonne. — Entre DAVID.

DAVID.

Quelle est cette nouvelle fanfare dont les accents guerriers font retentir les airs et nous reviennent affaiblis par l'écho?

Entrent ABSALON et SALOMON.

SALOMON.

Donne-nous des étrennes (6), seigneur.

DAVID.

A quel propos, si je n'espère point de joie?

ABSALON.

Parce que la flotte d'Ophir est arrivée à bon port.

Entrent JOAB et AQUITOFEL.

JOAB, à David.

Tu dois savoir la cause de cette fanfare guerrière?

DAVID.

Oui, Joab.

AQUITOFEL.

Elle fait retentir les airs une seconde fois.

Clairon.

Entrent SEMEÏ, TEUCA, des ÉTHIOPIENS et des SOLDATS.

SEMEÏ, à genoux.

Donne-moi, sire, ta royale main à baiser.

DAVID.

Relève-toi et sois le très bien venu, Semeï.

SEMEÏ.

Comment ne le serais-je pas, lorsque je me vois à tes pieds? J'arrive, envoyé par Hiram, avec ta flotte et tes navires, prodiges de deux éléments. Je t'apporte bien des richesses : or, argent et bois de cèdre, matériaux incorruptibles destinés à la construction du temple que tu te proposes d'élever à l'Arche du Testament. Mais parmi tous ces présents, je ne saurais trop te vanter cette divine Éthiopienne, dont un esprit emprunte la voix barbare pour prédire les événements, favorables ou funestes.

DAVID.

Ton message, Semeï, me cause à la fois du plaisir et de la peine. Je suis heureux de ton arrivée et de ton zèle, que j'apprécie. Mais ton ignorance m'afflige, si tu supposes que je puisse admettre en mon palais des devins et m'en faire gloire. Dieu parle par la bouche de ses prophètes. Le démon, contraire aux vérités de Dieu, parle en des poitrines dont il s'est rendu maître, et qu'il opprime tyranniquement. Bannis à l'instant de ma cour cette vile pythonisse. Cela fait, que l'on mette en réserve les matériaux que tu as apportés. Il n'est pas

temps encore de commencer les travaux. Je ne suis pas digne d'élever à Dieu une maison; mon successeur l'édifiera. — Que mon exemple, ô mes fils, vous enseigne à vivre pieusement. Si le Dieu suprême ne permet pas que je construise son temple, c'est que j'ai souillé mes mains de sang idolâtre. (Il sort.)

TEUCA, à part.

J'aurais voulu répondre au roi; je n'ai pu. En sa poitrine réside un esprit plus noble qu'en la mienne. Et cet esprit qui me possède, forcé de se taire en sa présence, se venge maintenant sur moi et me déchire le cœur. — Hélas! je vis dans la rage. Hélas! je meurs de rage.

ABSALON.

Quelle frénésie, quel transport s'empare de l'Ethiopienne?

SALOMON.

Qu'a-t-elle?

AQUITOFEL.

Elle s'arrache les cheveux; elle déchire ses vêtements.

SEMEÏ.

Teuca!

TEUCA.

Perfide sacrilège, arrête! je tremble à ta vue.

JOAB.

Remarque...

TEUCA.

Arrière, homicide déloyal! je veux te fuir. (A Joab.) Toi qui lances des javelots, (à Semeï) et toi qui ramasses des pierres, vous me faites horreur. Mais vous serez héritiers de votre mort, qui sera la clause d'un testament.

AQUITOFEL.

Quelles étranges folies! Considère...

TEUCA.

Je ne veux pas écouter un conseil de toi, Aquitofel. N'est-ce pas assez que, à la suite d'un conseil, ton infâme désespoir te prive de sépulture?

SALOMON.

Reviens à toi.

TEUCA.

Pour toi, Salomon, j'y consens; car je ne puis rien te dire. Le monde doit ignorer si ta fin sera bonne ou mauvaise.

ABSALON.

Quels propos incohérents! — Vois-tu, Ethiopienne...

TEUCA.

Je vois que tu te verras, dans ton ambition, haut placé par les cheveux. — Hélas! je vis dans la rage. Hélas! je meurs de rage. (Elle sort.)

SALOMON.

Suivez-la. Je crains que sa fureur ne la pousse au désespoir.

SEMEÏ.

Je la suis, interdit par ses prédictions que je ne comprends pas. (Il sort.)

SALOMON.

Il lui est échappé d'étranges divagations.

ABSALON.

Quoique je les tienne pour telles, ce qu'elle a dit de moi n'a pas laissé de me faire plaisir.

SALOMON.

Que t'a-t-elle dit?

ABSALON.

Si je me rappelle bien ses paroles, elle a dit, Salomon, que je me verrais haut placé par les cheveux.

SALOMON.

Comment interprètes-tu ces mots?

ABSALON.

La beauté est une lettre de recommandation que délivre le ciel à l'adresse de l'homme et de la sympathie publique. Ma beauté à moi — chacun me l'apprendrait, si je n'en croyais mon miroir, — est si grande que, chaque année, lorsque je coupe mes cheveux, rien que ces déchets de sa splendeur me rapportent une somme ronde de talents. Les dames de Jérusalem me les achètent; avec ces aliments que je lègue à leur coquetterie, elles entretiennent quelque passion. Ainsi, je suis aimé de tous. Ce qui résultera de cette adoration générale, il m'est facile de le prévoir. C'est que le peuple en masse me proclamera roi, lorsque les fils de David se partageront son royaume. Et comme mes cheveux surtout accréditent ma beauté, n'ai-je pas raison d'en conclure que je leur devrai une position si haute? C'est ainsi que je me verrai alors haut placé par les cheveux.

SALOMON.

C'est certainement par eux que tu as tiré cette explication! Comment veux-tu qu'une beauté efféminée n'engendre pas dans tous les cœurs moins de sympathie que de haine?

ABSALON.

Pourquoi cela? Si la beauté échoit à un homme aussi vaillant que je le suis?

SALOMON.

Parce qu'il est des fils de David dont les mérites sont préférables au tien.

ABSALON.

Du moins, ne sera-ce pas toi, reliquat de deux crimes,

l'homicide et l'adultère. Je n'en veux pour témoins que Bethsabée et Urie, l'une séduite et l'autre assassiné (7).

SALOMON.

Tu as médit de ton père, Absalon. Certes, je pourrais de mes mains châtier une audace aussi sacrilège; mais le ciel me lie les mains, se réservant sans doute de te punir. Car les offenses faites à un père, le ciel toujours les prend à sa charge. (Il sort.)

JOAB.

Il a sagement répondu.

AQUITOFEL.

Très sage toujours est la peur.

JOAB.

Très brave, au contraire, fut toujours la sagesse.

ABSALON.

Qu'y a-t-il?

AQUITOFEL.

Joab, qui est du parti de Salomon...

ABSALON, à Joab.

Toute la vie vous me serez donc contraire?

JOAB.

Je prends toujours, seigneur, la défense de la raison.

ABSALON.

L'intimité de mon père vous rend bien orgueilleux, Joab. Vous vous souviendrez de moi lorsque j'occuperai la haute position que me promet ma valeur.

JOAB.

Alors j'agirai de même, et peut-être aurai-je plus occasion encore d'agir ainsi. (Il sort.)

ABSALON.

Oses-tu me menacer!

AQUITOFEL.

Arrête, seigneur. Il n'est pas encore temps, prends-y garde, de divulguer ce qui est convenu entre nous. Il est nécessaire de gagner d'abord quelques volontés.

ABSALON.

En tout, Aquitofel, je veux suivre tes conseils.

AQUITOFEL.

Ils t'élèveront à la place où aspirent tes pensées.

ABSALON.

Je m'en rapporte à eux et à toi... (Musique au dehors.) Mais qu'est-ce ?

AQUITOFEL.

Accompagnée d'une suite nombreuse, Tamar sort de ses appartements et se dirige vers ceux d'Amon.

ABSALON.

Elle espère, par cette musique, faire diversion à sa tristesse. Sortons, Aquitofel. Je ne veux en ce moment parler d'autre chose que de nos desseins. (Ils sortent.)

Entrent des MUSICIENS, des DAMES portant des plats et des serviettes, puis TAMAR.

LES MUSICIENS, chantant.

Des tristesses d'Amon
L'amour est la cause, c'est certain.
Seul l'amour peut avoir l'audace
De blesser un cœur aussi illustre.
Mais croire qu'il est atteint à mort,
Combien, hélas! c'est s'abuser.
Il n'aime pas,
Celui qui garde le silence (8).

Entrent AMON et JONADAB.

JONADAB.

Voici Tamar qui entre dans ta chambre.

AMON.

Que ma pensée, entreprenante en son absence, devient timide à sa vue! Me voilà tout tremblant.

TAMAR, entrant.

Ne me sache pas gré de ma visite, Amon. Je ne viens te servir que pour obéir à mon père.

AMON.

Je ne t'en remercie pas moins, puisque ton obéissance me procure ce bonheur. (A part.) Je me sens mourir.

TAMAR.

Voici de la musique et des mets, pour flatter tous tes sens à la fois.

AMON.

Tu fais injure au plus précieux.

TAMAR.

Lequel?

AMON.

La vue. Si à mon goût tu offres des mets, de la musique à mon ouïe, oublies-tu donc (je me meurs!) qu'à mes yeux tu offres ta beauté? Si tu ne la comptes pour rien, c'est je suppose, que tu me crois aveugle.

TAMAR.

Ces madrigaux sont-ils les restes de notre feinte interrompue? Tu les dépenses en pure perte, je t'en avertis. Je cherche ici à soulager tes peines par des réalités plus que par des fictions.

AMON, aux musiciens.

Chantez, vous autres. Et pour que vos voix, entendues de loin, semblent plus douces, chantez dans la salle voisine.

JONADAB.

En effet, musique et peinture paraissent meilleures de loin.

TAMAR.

Vous pouvez chanter là dehors. (Sortent les musiciens.)

AMON.

Hé! Jonadab.

JONADAB.

J'entends. Les portes fermées, et que tous chantent à la fois. N'est-ce pas ce que tu veux dire?

AMON.

Oui. (Sort Jonadab.)

TAMAR.

(9) Mange, toi, tandis qu'ils chantent.

AMON.

Je me plais à les écouter...

AMON ET LES MUSICIENS.

Il n'aime pas,
Celui qui garde le silence.

AMON.

C'est pourquoi, divine Tamar, ne t'étonne pas de ma témérité, si tu me vois violer ici les lois de la bienséance et du respect. Que cette belle main blanche ne change pas ses lis en serpents, et permets qu'elle serve d'antidote à mon poison.

TAMAR.

Amon, lâche ma main. Te plaindre d'une fiction, c'en est trop.

AMON.

Oui, si c'en était une. Mais il est temps que la passion brise les liens de ma douleur...

AMON ET LES MUSICIENS.

Il n'aime pas,
Celui qui garde le silence.

AMON.

Je meurs pour toi, Tamar. Puis-je pousser la folie plus loin que de mourir pour toi ? Ma confiance m'a tué.

TAMAR, à part.

Qui aurait pu le prévoir ? — Considère, Amon...

AMON.

Plus rien !

TAMAR.

... que je suis ta sœur.

AMON.

Il est vrai. Mais un proverbe dit : « Le sang bout sans feu. » Que ne fera-t-il pas, lorsque le feu le dévore !

TAMAR.

Notre loi autorise le mariage entre parents. Demande-moi à mon père (10).

AMON.

Il est trop tard pour avoir recours à la prière.

TAMAR, appelant.

Holà !

Entre un MUSICIEN.

AMON.

Chantez, Tamar vous l'ordonne.

TAMAR.

Moi ?

LE MUSICIEN.

Nous obéissons. (Il sort. — La musique se fait entendre sans discontinuer jusqu'à la fin de l'acte.)

AMON.

Je ne renoncerai pas à te posséder. — Jonadab, ferme à l'instant.

JONADAB, du dehors.

Voilà la porte fermée.

TAMAR.

Songe aux conséquences...

AMON.

Je ne les crains pas.

TAMAR.

Père ! Seigneur ! Absalon !

AMON.

Etouffés par cette douce harmonie, tes cris ne servent à rien.

TAMAR.

Je crierai donc vers le Ciel.

AMON.

Le Ciel est longtemps à répondre.

TAMAR, lui arrachant son épée.

Eh bien, si tu me suis, je te frapperai de ce fer. Je ne manque ni de force, ni de courage.

AMON.

Tu m'as blessé en l'arrachant du fourreau. C'est peut-être un présage, mais il n'est plus rien que je craigne, au moment de commettre ce viol. J'irai jusqu'au bout, puisque je me suis déclaré. Car il est certain que...

AMON ET LES MUSICIENS.

Il n'aime pas,
Celui qui garde le silence (11).

DEUXIÈME JOURNÉE

Entrent AMON et TAMAR.

AMON.

Va-t'en, sors d'ici, poison que contient une tasse dorée, sépulcre magnifique au dehors, harpie dont le séduisant visage cache un monstre dégoûtant! Image du basilic, tes regards dardent du venin, et tu attentes à ma jeunesse, frappée à mort d'un cruel désespoir. Se peut-il que je t'aie aimée? que je t'aie voué quelque tendresse? horrible fruit de Sodome, dont la pulpe n'est que charbon sous une écorce vermeille. Va-t'en, tu es l'horreur et le châtiment de ma vie! Sors, j'ai peur. Je me sens pour toi plus de haine que je n'eus d'amour tout d'abord. — Holà! qu'on la chasse.

TAMAR.

Ces injures dont tu m'accables sont plus odieuses encore que ne le fut le vil égarement de ta frénésie amoureuse. Est-ce ainsi qu'après avoir satisfait ton caprice, tu bafoues celle qui te consacra tant de soins? Méritè-je pareils outrages?

AMON.

Oh! devenir aveugle et sourd, pour ne pas te voir ni t'entendre! Femme, ne veux-tu pas t'en aller (12)?

TAMAR.

Où irais-je sans honneur, ingrat? Qui voudrait bien m'accueillir? Une femme sans honneur n'est-elle pas

un trafiquant sans marchandise? Sache mieux respecter ta sœur que tu n'as su te respecter toi-même. Qui multiplie les chaînes du péché succombe dans leurs fers, prisonnier de sa propre aberration. Brelandier qui n'as vu en mon honneur qu'un enjeu, tu m'as gagné par des manœuvres déloyales un joyau que je te redemande en vain. Prends aussi ma vie, puisque j'ai perdu ce que j'avais de plus précieux. Ne sois pas si pressé d'abandonner la partie, alors que ma perte est irréparable. Quelque importun que soit le perdant, un beau joueur ne se lève pas tant qu'il y a un reste sur le tapis. Il y reste ma vie, ingrat; mais je suis disposée à la perdre, parce que c'est une vie sans honneur. Traître, épuise le jeu, et fais-moi largesse de la mort.

AMON.

Enfer, non plus de feu, puisque tes tourments me glacent ! serpent, monstre, sors sur-le-champ !

TAMAR.

Quels affronts ne souffre pas le perdant, pourvu que l'on tienne le jeu ! Tiens le jeu, tyran, jusqu'à ce que j'aie perdu mon dernier reste. Coupe, ôte-moi la vie. A toi la main ! Tu ne feras que devancer la mienne.

AMON.

Vit-on jamais tourment comme le mien? — Holà ! N'y a-t-il ici personne? C'est insensé.

Entrent ELIAZAR et JONADAB.

ELIAZAR.

Seigneur?

AMON.

Chassez-moi d'ici cette vipère, cette peste.

ELIAZAR, à part.

Vipère? Peste?... Que sera-t-il advenu d'elle?

AMON.

Enlevez-moi cette femme; fermez la porte sur ses pas.

JONADAB, à part.

Il en est de Tamar comme d'une lettre; après l'avoir lue, il s'empresse de la déchirer.

AMON.

Jetez-la à la rue.

TAMAR.

J'y serai à ma place. Il est juste, puisque le crime s'est accompli ici dedans, que mon déshonneur publie de rue en rue ton forfait.

AMON.

Je m'en vais, pour ne pas t'entendre. (Il sort.)

JONADAB.

N'est-ce pas étrange, Eliazar? Tant de haine après tant d'amour!

TAMAR.

Tu ne tarderas pas à voir, infâme, la vengeance de Tamar. (Ils sortent.)

Entrent ABSALON et ADONIAS.

ABSALON.

Si tu n'étais mon frère et si nous n'étions dans le palais, ambitieux, tu ne tarderais pas, barbare, à abandonner avec la vie tes prétentions outrecuidantes et téméraires.

ADONIAS.

Si en tes veines ne coulait pas le sang dont mon père te fit l'honneur immérité, Adonias n'hésiterait pas à les vider de leur pourpre pour s'en faire des brodequins.

ABSALON.

Tu as la prétention de régner, toi, misérable fou? Tu aspires, toi, après qu'Amon aura succombé au mal qui le consume, à monter sur ce trône glorieux qui réunit douze tribus sous sa puissance? Ne sais-tu pas que je suis ton aîné! Qui oserait rivaliser avec Absalon, aux pieds de qui la fortune a déposé en hommage vaillance, richesse et beauté?

ADONIAS.

Si la royauté devait être l'héritage du plus délicat, du plus coquet et du plus beau, Israël — quoique je ne sois un monstre ni de corps, ni de visage, — courberait le col sous ton joug. Chaque tribu, ensorcelée, resterait suspendue à l'or d'Ophir de tes cheveux, et, transformant les exploits en délices, te paierait une redevance de rubans et de fard. Des dames te tiendraient lieu de ministres ; des tresses, de couronne. Une estrade remplacerait le trône où est assis tristement ton vieux père. Tes armes seraient le brocart et la hollande ; pour armoiries tu prendrais un miroir, et, enamouré de ta propre image, au lieu de l'épée que je m'exerce à manier, tu t'escrimerais sans doute de l'éventail. La nature t'a donné un majorat qu'Israël contemple avec des yeux éblouis. Le Ciel a placé des rentes sur ta tête, puisque tu vends aux dames les boucles de tes cheveux. Chaque année, lorsqu'il te plaît de la soulager de son poids et de récolter les fruits de ta beauté, ce trésor, réparti dans les boutiques, on te l'achète deux cents sicles d'argent. Qu'il te suffise donc d'être le roi de ta beauté ; laisse-moi le royaume d'Israël. Le contraire serait offenser ta mollesse délicate.

ABSALON.

Ferme, manant, tes lèvres insolentes. N'en déplaise

à ta jalousie, le royaume, a dit un sage, est dû à la beauté. Elle est l'indice de la noblesse d'une âme, car un bel hôte n'habita jamais qu'une belle maison. Lorsque mon père assaille l'ennemi, je ne reste pas à la cour adonné à une oisiveté voluptueuse. Ma valeur, garantie par mes prouesses, est de bon aloi et d'un titre élevé. L'incirconcis a émaillé mon glaive de son sang. La guerre, qui affranchit du sacerdoce (13), semble vouloir prouver, par mes exploits, que beauté et bravoure ne jurent pas ensemble. Mais pourquoi, en la discutant, ai-je l'air de mettre en doute une assertion aussi évidente ? Brille seulement cette épée, objet de tes sottes railleries ! tu verras si, quoique beau, je suis lâche.

ADONIAS.

Tu ne la ceins, j'imagine, que comme une vaine parure. Ne la tire pas, l'Amour t'en garde ! Tu t'évanouirais en la voyant hors du fourreau.

ABSALON.

Si le roi n'entrait pas ici !...

ADONIAS.

S'il n'entrait pas !...

Entrent DAVID et SALOMON

DAVID.

Bethsabée, votre mère, m'a parlé en votre faveur, cher Salomon. Grandissez, devenez homme. Si, comme le dit votre nom, vous êtes l'aimé de Dieu (14), j'espère de sa bonté que vous monterez sur le trône, où votre gloire remplira d'étonnement les siècles futurs.

SALOMON.

Je ne mériterai cette gloire, sire, qu'en vous prenant pour modèle.

DAVID.

Princes!

ABSALON.

Illustre seigneur?

DAVID.

Que concertez-vous là?

ADONIAS.

Nous employons les loisirs de la paix à nous occuper de modes nouvelles. La jeunesse a le goût des élégances comme la vieillesse celui des réflexions chagrines.

ABSALON.

La chasse, qui nous préserve de l'oisiveté, nous invite à chercher les solitudes. C'est une chasse suivie de fêtes que nous projetons... Mais, Dieu m'assiste! quels sont ces cris?

Entre TAMAR en pleurs.

TAMAR.

Puissant monarque d'Israël, descendant du lion que, pour venger ses injures, donna à Juda le vieux Jacob (15), mes larmes, mes soupirs, ma plaintive voix qui en appelle de l'injure la plus dégradante, en est-ce assez pour émouvoir ta compassion? Si c'est trop peu, souviens-toi que je suis ta fille. C'est en ce nom que je t'exhorte à châtier l'outrage fait à ton sang. Mon âme s'écoule avec mes larmes. Je porte le deuil de mon honneur. Mes soupirs s'exhalent vers le ciel, vengeur de l'innocence. Ma tête est couverte de cendres. Telle est la récompense d'un amour insensé! Voilà ce qu'il reste de son feu! Des cendres qu'emporte le vent... Mais ces cendres-là ne sont pas de celles qui effacent les taches de l'honneur. Le sang, oui! c'est le meilleur savon!... La maladie mortelle du prince, ton indigne fils, était une peste contagieuse qui

a infecté mon honneur. J'ai dû, pour t'obéir, lui apprêter un mets qui flattât son vil appétit. Mieux eût valu du poison! Ce mets était substantiel; mais à quoi est bonne la substance, modifiée par l'accident de la sensualité? C'est en son âme qu'il avait faim. L'impudent en mon malheur apprêta mon outrage; l'occasion servit de piment. J'eus beau lui représenter, ô roi, que j'étais ta fille et sa sœur, il mit dehors tous ses gens, et, au mépris de mes plaintes, de son rang, de sa loi, de son Dieu, pénétra à huis clos dans le temple de ma réputation et le sanctuaire de mon honneur. M'ayant outragée, il m'abhorra. Quoi d'étonnant? La possession et le désir ne sont-ils pas ennemis déclarés? Le misérable me chassa ignominieusement. Il me rendit opprobre pour plaisir; digne rémunération d'un seigneur tel que lui! Les rues de ta capitale m'ont vu pleurer mon déshonneur, et leurs pavés se sont émus. Le soleil couvre ses rayons de nuages, pour n'être pas témoin d'un aussi atroce méfait. Tout implore ta justice. Justice! invincible seigneur. Amon, diras-tu, est ton sang. Mais le vice l'a corrompu. Purge-toi de ce sang, si tu veux conserver saine ton autorité. Tu as des fils, des héritiers. Ils sont l'image de ta bravoure et de tes vertus. Ne laisse pas te succéder celui qui, en déshonorant sa sœur, vilipenda ta réputation. Quels affronts n'infligerait-il pas à ceux qu'il aurait pour vassaux? Allons, noble rejeton de cet Abraham qui n'hésita pas à lever le couteau sur son fils innocent! Il n'en avait qu'un; tu en as plusieurs. Il était innocent; Amon ne l'est pas. Sa fermeté fut agréable à Dieu; la tienne ne le sera pas moins. Sois comme Abraham. Sache, ô roi, te vaincre toi-même. Que la justice l'emporte sur la tendresse paternelle; c'est un exploit plus glorieux que

de mettre en pièces un lion (16). — Et vous, mes frères, joignez-vous à moi pour demander justice. Bel Absalon, un même père nous a engendrés, une même mère nous a mis au monde. Mon déshonneur ne touche les autres qu'à moitié; ils ne sont que mes demi-frères. Vous, qui l'êtes de père et de mère, vengez-moi entièrement, sinon, vivez dès aujourd'hui diffamé, avili à jamais. (A genoux.) Père, frères, Israélites, cieux, astres, lune, soleil, animaux, poissons, oiseaux, éléments, tant que vous êtes, à vous tous je demande justice d'un traître qui a violé sa loi et sa sœur !

DAVID.

Relevez-vous, ma Tamar. — Qu'on appelle le prince Amon. — Est-ce là, Ciel, avoir des enfants? La douleur me laisse muet. Des larmes, au lieu de paroles, exprimeront ce qu'éprouve mon cœur. Roi, dois-je écouter la justice? Père, dois-je écouter l'affection? L'une m'astreint, l'autre me presse. Laquelle des deux l'emportera?

ABSALON.

Ma sœur, — plût à Dieu que tu ne l'aies jamais été! — sois accessible à la raison, puisque nous ne trouverions pas en la vengeance le moyen de réparer semblable tort. Amon est ton frère et ton sang; c'est lui-même qu'il vient d'outrager. Tirons la porte sur mon ressentiment et sur ton déshonneur. Je possède un domaine en Ephraïm et des métairies à Baalhasor. Ce furent des maisons de plaisance, ce seront des maisons de deuil. C'est là que tu vivras avec moi. Le séjour de la capitale ne convient pas à une femme perdue de réputation. Nous verrons si le temps sera un médecin assez habile pour soulager ta douleur avec le remède de l'oubli.

TAMAR.

Tu dis bien. Vive parmi les bêtes qui chez les hommes se perdit. Si j'eusse vécu parmi elles, certes, mon honneur serait encore vivant. (Elle sort.)

ABSALON, à part.

Incestueux tyran, Absalon ne tardera pas à t'arracher la vie et le royaume, pour tirer de toi une vengeance méritée. (Il sort.)

ADONIAS.

En un cas si prodigieux, il n'y a ni paroles pour conseiller, ni raisonnements pour consoler. Je me retire triste et confus. (Il sort.)

SALOMON.

L'infante est ma sœur, je suis frère du prince. Je déplore le déshonneur de Tamar; je crains des dangers pour Amon. Le roi est saint et prudent. L'attentat fait horreur. Le mieux est d'attendre les surprises que nous réserve le temps. (Il sort. — David reste seul.)

Entre AMON.

AMON, à part.

Le roi, mon seigneur, m'appelle. Paraîtrai-je devant le roi, mon seigneur? Oserai-je le regarder en face sans crainte et sans confusion? Je me sens trembler devant ces cheveux de neige (17). Ah! les péchés sont les froides cendres du feu qu'alluma l'amour. Avant la faute, quelle n'est pas la jactance du pécheur? Mais qu'il est lâche, après l'avoir commise!

DAVID.

Prince!

AMON.

Me voici à tes pieds.

DAVID, à part.

La justice ne doit pas avoir ici plus d'influence que la tendresse. Je suis père, si je suis roi. Il est mon fils, s'il fut l'agresseur. Ses yeux me demandent grâce ; l'infante satisfaction. Le ferai-je arrêter en punition de son crime ? Non. Il sort à peine du lit ; à sa pâleur je devine son angoisse. Mais que devient alors mon autorité ? Que va dire Israël d'une aussi absurde indulgence ? Vive la justice et meure le prince criminel ! — Amon !

AMON.

Mon tendre père ?

DAVID, à part.

Ce mot m'a percé le cœur. Mon tendre père, a-t-il dit ! Il implore ma tendresse à son secours. Mais non ; qu'il meure ! — Comment vous trouvez-vous ?

AMON.

Mieux, mon bon père.

Entre ABSALON, qui écoute sans être vu.

DAVID, à part.

Lorsque je le regarde, mon courroux est une cire qui fond au soleil. Tout adultère et homicide que j'étais, le Juge équitable me pardonna pour un « J'ai péché ! » prononcé d'un cœur contrit. La pitié, en lui, l'emporta sur la justice. Ne suis-je pas son image ici-bas ? Le châtiment est la main gauche ; la main droite le pardon. Mais c'est un défaut que d'être gaucher. — Veillez sur vous, prince. Ayez souci de vos plaisirs (18). — Cher enfant de mon cœur ! (Il sort.)

AMON.

Oh ! héroïque puissance de l'Amour, dieu sans rival, qui a aujourd'hui vaincu David, ce monarque invinci-

ble. « Veillez sur vous, » m'a-t-il dit. Quelle affectueuse remontrance! La sagesse sait déguiser un blâme tacite sous un avertissement. Il craignait de m'affliger. Non, il n'a point parlé à un ingrat. En reconnaissance d'une tendresse si affectueuse, je veux ne plus l'offenser désormais. (Il sort.)

ABSALON.

Quoi! il n'a pas trouvé un mot pour lui témoigner son indignation? Pas même un regard sévère! Tamar n'est-elle pas sa fille, s'il est son fils? Mais peu importe. La vengeance est légitime et je m'y décide. Puisque l'amour aveugle mon père, la mort du coupable satisfera et la justice et mon ambition. Est-il digne de commander au monde, celui qui ne sait pas commander à ses appétits? Mes avantages et son crime seront les fondements de mes droits. Si je ne suis que le second fils de David, ses fautes m'ont mis en premier lieu. Je veux parler à mon père et l'éveiller du rêve où ont pu le plonger les charmes toujours flatteurs de l'amour. (Il tire un rideau qui laisse voir David endormi auprès d'une table sur laquelle est posée une couronne.) Il est là. Mais, que vois-je sur ce bassin? La couronne dont mon père ceint solennellement son front royal? A cette table, où est servi le plat qui me fait envie depuis si longtemps, je suis convié sans doute. Si la royauté est aussi savoureuse que l'affirment les ambitieux, pareil morceau n'est pas à dédaigner. Amon ne doit pas jouir de vous, cercle où je circonscris mon désir; car vous êtes d'or, et il fut de fer, le violateur de Tamar. Je veux que ma tête ait l'honneur de ceindre votre diadème. Mais peut-être vous y refuserez-vous dans la crainte que, même en si haut lieu, l'or de ma chevelure ne fasse pâlir votre or. (Il place la couronne sur son front.) Vous me seyez, couronne, comme si je vous

tenais de naissance. Et, pouvais-je mieux dire? si je suis né de sang royal et si, vous, vous naissez pour moi. Saurai-je vous mériter? Oui. Et vous conserver? Egalement. Qui y a-t-il à Jérusalem qui puisse m'en empêcher? Amon? Je le tue. Et si mon père veut le venger? Tuer mon père...

DAVID, s'éveillant.

Tuer qui?

ABSALON.

Ciel! — Quiconque n'est pas fidèle sujet de Votre Altesse. (Il tombe à genoux.)

DAVID.

Ma couronne sur ta tête et toi à mes pieds, comment concilies-tu cela? (19)

ABSALON.

Je pense en hériter un jour, puisque le prince ne va pas mieux.

DAVID.

Tu t'es bien pressé de la ceindre! Pourtant tu ne succéderas pas à Amon, si j'en juge d'après cette couronne. Elle vaut bien un talent, mais un talent supérieur au tien.... Ainsi, tu veux me tuer?

ABSALON.

Moi?

DAVID.

Ne viens-tu pas de le dire?

ABSALON.

Si tu m'avais bien entendu, tu saurais reconnaître mon amour. « Si je venais aujourd'hui, disais-je, à régner sur Jérusalem, il éprouverait ma colère, celui qui s'est acquis une réputation de traître, ce tyran qui veut tuer mon père. »

DAVID.

Soit. Mais à qui peut s'appliquer pareille qualification?

ABSALON.

Qui a violé sa sœur est capable aussi, je pense, de tuer son père.

DAVID.

Parce que Tamar et toi avez eu la même mère, tu es courroucé contre Amon. Mais, tiens-le pour avéré, quiconque sera son ennemi ne vivra pas en bonne intelligence avec moi.

ABSALON.

Tu t'irrites sans raison. Moi seul te trouve cruel.

DAVID.

Quoi d'étonnant? Ne l'es-tu pas toi-même envers Amon?

ABSALON.

Nul, en Israël, ne l'aime mieux que moi. Je voudrais même, illustre seigneur, que Votre Altesse vînt avec lui et les princes assister à la tonte de mes troupeaux, qui a commencé à Baalhasor (20). Accordez-moi cette faveur. Je suis si loin d'une ridicule pensée de vengeance que je fais préparer un banquet digne d'hôtes tels que vous. Honorez de votre présence, sire, la fête de nos troupeaux. Ce sera une diversion au chagrin que vous a causé ce malheureux événement. Je n'ai d'autre intérêt, vous devrez le reconnaître, que de me ménager votre amour.

DAVID.

Tu en serais le phénix, si tu oubliais ce qui s'est passé. Tu serais, si tu pardonnais au prince, non le vil Caïn, mais Abel.

ABSALON.

Dieu veuille, si j'en conserve la mémoire, que contre

moi s'acharne tout ce que dore et enveloppe le soleil! Que, révolté contre toi, je meure entre ciel et terre, suspendu par les cheveux!

DAVID.

Si tu tiens parole, cher Absalon, je te pardonne tes incartades. Viens, que je te couronne de mes bras; c'est la meilleure couronne.

ABSALON.

Tends tes pieds à mes lèvres et, si tu es satisfait, sire, ajoute encore à tant de faveurs en venant honorer notre fête. La paix te laisse des loisirs; profites-en pour te distraire.

DAVID.

Nous serions pour toi une occasion de dépenses. Non, mon fils; garde ton bien. Le royaume réclame la vigilance de ma vieillesse aux cheveux blancs.

ABSALON.

Je ne puis obtenir de toi cette faveur? Laisse du moins venir à ta place Salomon et Adonias. Qu'ils puissent, ainsi qu'Amon, s'assurer ainsi de mon sincère amour.

DAVID.

Amon? Non; pas lui, mon fils.

ABSALON.

Il est enclin à la tristesse; les troupeaux, les champs, le fleuve dissiperont ses soucis.

DAVID.

Je crains d'avoir encore à déplorer quelque nouvelle extravagance.

ABSALON.

Je suis surpris du peu de foi que tu as en ma sincérité.

DAVID.

Guidé par l'expérience, je sais que la rancune, quand

elle se déguise sous les dehors de la paix, est l'ennemi le plus redoutable.

ABSALON.

N'ai-je pas pour garants le plaisir et le régal que je lui prépare? Je compte faire de mon mieux.

DAVID.

Il est toujours bon d'être méfiant.

ABSALON.

Si jamais j'offense le prince, permette le ciel qu'un bâton, pour me pendre, fasse l'office d'alguazil. (A genoux.) Je ne me relèverai pas, mon père, que tu ne m'aies accordé Amon.

DAVID.

Nul n'est plus cher à mon âme; mais, pour te témoigner ma confiance, j'y consens.

ABSALON.

Je ne doute plus à présent de ton amour.

DAVID, à part.

Que soupçonnez-vous encore, froide appréhension?

ABSALON.

Je vais le prévenir.

DAVID.

Oublie, mon fils, toute offense.

ABSALON.

Ne crains rien.

DAVID.

Ah! mon Absalon, je te prouve combien je t'aime.

ABSALON.

Adieu.

DAVID.

Sache bien que tu emportes la moitié de mon cœur. (Ils sortent.)

Entre TAMAR, le visage couvert d'un voile. Quelques bergers l'accompagnent.

UN BERGER, chantant.

Venez tondre, compagnons,
Déjà bêlent brebis et agneaux.
Compagnons, venez tondre,
Déjà nous appelle le maître-berger.

PREMIER BERGER.

Heureux dès aujourd'hui seront les troupeaux qui boivent le cristal liquide du Jourdain et paissent le thym salé. En vous voyant si belle, nos prés, pour tant que le soleil les dessèche, se couvriront de verdure, si vous les foulez de vos pieds. D'où vient votre douleur, belle Tamar dont les yeux charmants remplissent de joie ces montagnes? La cour, dit-on, est partout où se trouve le roi (21). Puisque vous êtes reine à Bethléem, la cour est ici; il n'y en a point d'autre. Allons, infante, de l'entrain! Mirez votre beauté dans ces eaux qui vous offrent leur cristal pour miroir.

TAMAR.

Je n'ose m'y regarder.

DEUXIÈME BERGER.

Si c'est par crainte de vous enamourer de vous-même, vous faites bien. Un ange vous a conduite parmi nous. Penchez-vous néanmoins sur le fleuve. Vous verrez quel fidèle portrait vous offrira sa surface. Le joli tableau que ce sera! Les fleurs, pour le mettre en relief, lui feront un cadre d'or et d'azur. Faites donc à cette eau l'honneur de vous mirer en elle.

TAMAR.

Quoique vous m'appeliez belle, j'ai une tache qui me fait honte. Si je la vois, je ne puis m'empêcher de pleurer.

DEUXIÈME BERGER.

Une tache? Raison de plus. Nous avons ici des

miroirs d'une bienveillance exemplaire. Les taches qu'ils montrent, ils les effacent. Chez vous, les miroirs ne sont bons qu'à accuser les défauts et qu'à vous les jeter au visage. Nos miroirs, à nous, ce sont ces eaux qui montrent les taches quand on s'y mire et les effacent quand on s'y lave.

TAMAR.

S'il ne fallait que de l'eau pour laver cette tache, il en coule assez de mes yeux. Seul, le sang d'un traître serait capable de l'effacer.

PREMIER BERGER.

Voilà un onguent qui m'était inconnu. Ici, notre fard c'est le miel vierge, maintenant que les visages eux-mêmes vendent une virginité postiche... Que n'employez-vous le sublimé ?

TAMAR.

Il ne reste plus, berger, d'arsenic pour en faire. Je le porte tout en moi.

PREMIER BERGER.

Pardi ! quoi qu'il en soit, chantons et oublions nos chagrins ; c'est folie que tout le reste. Mais voici venir Teuca. Elle vient, je pense, de cueillir des fleurs au jardin.

TAMAR.

Tout n'est qu'amertume et tristesse.

Entre TEUCA le visage couvert d'un voile. Elle porte des fleurs dans une corbeille.

DEUXIÈME BERGER.

Tu peux, Teuca, découvrir ton visage en toute sécurité. N'aie pas peur que le soleil le hâle. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il te connaît.

TEUCA, à Tamar.

Toutes ces jolies fleurs, j'en ai dépouillé le printemps. Vous pouvez rivaliser avec elles, puisqu'elles sont l'emblème de l'amour. Ma corbeille est pleine de jasmins et de roses, des plantes les plus belles et les plus fraîches, depuis l'œillet jusques au thym. Voici la mignonnette, l'étoile-de-mer couleur de turquoise et la sombre violette que parfument les pas de l'Amour. Prenez ces dépouilles des champs et plongez-y vos lèvres, votre haleine, vos cheveux, votre sein, votre front, vos sourcils et vos yeux. (Elle lui donne un bouquet.)

TAMAR.

Toutes les fleurs qu'émaille avril pérdent leur éclat si je les touche. Amie, la plus précieuse me manque !

TEUCA

Tu ne tarderas pas à te venger.

TAMAR.

Je n'ai pas d'autre espérance. S'il me fallait y renoncer, puisse la terre m'engloutir !

TEUCA.

Tu peux bien te consoler.

PREMIER BERGER.

Soyez gaies ! A quoi pensez-vous ?

TEUCA.

Je crois que les princes sont arrivés. Ils veulent bien nous faire honneur aujourd'hui.

PREMIER BERGER.

Qu'attendez-vous donc ? Courons, pendant le festin, jusqu'à ce joli bois, pour y cueillir des fleurs, des plantes et des branchages dont nous tapisserons la maison.

DEUXIÈME BERGER.

Bonne idée, Cardenio. Courons, bergers. Mais la plus

belle fleur, le plus frais rameau valent-ils la vue d'Absalon ? (Ils sortent.)

TAMAR.

Teuca, allons-nous-en d'ici.

TEUCA.

A quoi bon? Ce déguisement te rend méconnaissable.

TAMAR.

Dis plutôt qu'il rend manifeste mon déshonneur... Je suis hors de moi !

Entrent ABSALON, ADONIAS, SALOMON, AMON, AQUITOFEL et JONADAB en vêtements de chasse.

AMON.

Que la campagne est belle !

ABSALON.

Mai est le plus galant des mois. Il prodigue les fleurs.

JONADAB.

C'est, tout au moins, le plus soigneux. Voyez que de pièces il coud à son sayon.

AMON.

Ah ! voici des paysannes.

JONADAB.

Et pas trop mal de tournure, ni de prestance.

ABSALON.

Elles sont de mon domaine, et je vous assure que les dames de la cour pourraient envier leur propreté et leurs charmes.

AMON.

Heureuses celles qui doivent leur beauté à la nature plutôt qu'aux fards et aux artifices.

ABSALON.

Celle-ci est étonnante. Elle prédit l'avenir, et ces rustres la tiennent pour prophétesse.

SALOMON.

Dit-elle des choses d'importance?

AMON.

Faire cas de ces sortes de gens, ce serait folie. Pour une vérité, ils disent cent mensonges... Mais, pourquoi sont-elles voilées?

ABSALON.

L'une d'elles est une charmante bergère qui pleure certain outrage. Ses servantes font comme elle.

JONADAB.

Elle a de la patience de reste.

AMON.

Ne verrons-nous pas ses traits?

ABSALON.

Elle ne veut pas ôter son voile avant d'avoir recouvré l'honneur.

JONADAB.

Drôle de caprice!

AMON.

D'accord, s'il en est ainsi. (A Teuca.) Approchez, belle paysanne.

TEUCA.

Votre Altesse, si je cède à ses sollicitations, s'empressera de me fuir.

AMON.

Vous semblez devineresse, en effet... Toutes ces fleurs que vous portez, ne les accorderez-vous pas à nos prières courtoises?

TEUCA.

Ces prés sont le théâtre où l'on applaudit Amalthée. Tenez, ne vous plaignez pas. A chacun de vous quatre je donnerai une fleur.

AMON.

Et cette autre paysanne, pourquoi ne dit-elle rien?

TEUCA.

Elle est muette.

AMON.

Muette?

TEUCA.

Elle a perdu la voix en même temps que l'honneur.

AMON.

L'honneur existe donc, dans vos villages?

TEUCA.

Certes! Et plus incorruptible qu'ailleurs, car nous n'avons ici ni princes, ni courtisans aux mœurs faciles. Mais laissons cela et revenons à nos fleurs.

AMON.

Laquelle me destinez-vous?

TEUCA.

Ce lis à l'odeur suave. (Elle lui donne un lis et un glaïeul.)

AMON.

C'est me traiter en homme pudique.

TEUCA.

Je sais que l'odeur du lis vous est agréable. Mais, n'allez pas l'effeuiller. Voyez ce glaïeul; il a la forme d'un glaive. Ces petits grains d'or, s'ils réjouissent la vue, tachent la main qui les saisit. Toute leur richesse consiste à rester intacts. Gardez-vous, Amon, d'effeuiller une fleur que défend le glaïeul de l'honneur; et si vous la flétrissez, veillez sur vous.

AMON.

Je vous sais gré de ce conseil. (A part.) C'est le démon que cette femme!

SALOMON.

Que t'a-t-elle dit?

AMON.

Rien dont il faille faire cas. Je la tiens pour folle.

ADONIAS.

Et moi, quelle fleur m'échoit ?

TEUCA.

Etrange fleur ! Un éperon-de-chevalier.

ADONIAS.

Je l'aime pour ce nom.

TEUCA.

L'éperon est parfois dangereux.

ADONIAS.

Je suis habile.

TEUCA.

Oui, vous l'êtes assez. Gardez-vous pourtant de vous éprendre d'une vierge mariée. Ne vous perdez pas, pour vouloir piquer trop haut (22).

ADONIAS.

Je ne vous comprends pas.

ABSALON.

Je passerai le dernier. A vous, mon frère.

SALOMON, à part.

Tous deux restent interdits. (A Teuca.) Ne pourrai-je obtenir que vous vous expliquiez plus clairement avec moi?

TEUCA.

Voici une couronne-de-roi. C'est une fleur brillante, parfumée et souveraine. Jouissez de ses qualités. Quoique vous soyez destiné à être le miroir des rois et le meilleur des meilleurs, je crains que des fleurs d'amour ne vous perdent, si, vieux, vous êtes jeune.

AMON.

Excellente fleur !

JONADAB.

Avec son assaisonnement.

ABSALON.

Et moi, laquelle aurai-je?

TEUCA.

Le narcisse.

ABSALON.

N'est-ce pas lui qui s'enamoura de lui-même?

TEUCA.

Profitez de son exemple, Absalon, pour n'être pas autant épris de vous. A force de vous glorifier, de vous estimer et de vous chérir, vous deviendrez l'effroi d'Israël. Votre beauté rend folle toute la nation. Vous êtes un Narcisse, Absalon, et vous en avez la vanité. Coupez ces belles boucles, Si vous les laissez croître, vous ne tarderez pas à vous voir haut placé par les cheveux.

ABSALON, bas à Teuca.

Si tu dis vrai, Teuca, je saurai te récompenser et me rendre maître d'Israël.

AMON.

Nous restons interdits.

JONADAB.

Allons, princes, à table!

ABSALON, à part.

Je me verrai, la couronne au front, sur le trône de mon père. Meure Amon pendant ce festin. Tamar sera vengée et rien n'empêchera Absalon d'hériter de la couronne. (Il sort.)

UN BERGER, entrant.

Le repas, qui se refroidit, appelle Vos Altesses.

AMON.

J'aimerais voir les traits de cette bergère. Elle me trouble.

ADONIAS.

Ne nous fais pas attendre. (Il sort.)

JONADAB.

Pour moi, je ne m'attarde pas ici, étant invité à la table d'Absalon. (Il sort.)

AMON.

Je suis, bergère, la victime de vos doux yeux qui doivent être des filous, puisqu'ils m'ont gagné l'âme. Ne m'accorderez-vous pas une revanche ?

TAMAR.

Vous vous fatigueriez vite du jeu. La première mise gagnée, vous vous empresseriez de quitter la table.

AMON.

Les jolies mains!

TAMAR.

De bergère.

AMON.

Donnez-m'en une.

TAMAR.

A quoi bon donner la main à qui vous glisse entre les mains et n'aime pas plus tôt qu'il déteste.

AMON.

Je saurai bien la prendre, enhardi par sa beauté.

TAMAR.

La prendre? Et comment?

AMON.

Par force.

TAMAR.

Comme la violence vous est chère!

AMON.

Hé! vous vous piquez donc toutes ici de divination?

TAMAR.

Nous nous étudions à nous moquer de vous, qui vous moquez si bien.

AMON.

Vous portez aussi des fleurs?

TAMAR.

Chacune, humble ou hautaine, cherche ce qui lui manque.

AMON.

Je vous aime, bergère. Donnez-moi une fleur.

TAMAR.

Vos moindres paroles en sont une. Croyez, seigneur, que si je n'avais perdu une fleur, je n'aurais pas à souffrir ce que je souffre.

AMON.

J'aurai une fleur de ta main.

TAMAR.

De Tamar, voulez-vous dire.

AMON.

Donnez-la-moi de bonne grâce ou je vous l'enlève de force.

TAMAR.

Comme la violence vous est chère !

AMON.

Otez ce voile.

TAMAR.

Impossible.

AMON.

Je te verrai, te dis-je.

TAMAR.

Arrière!

AMON.

Comme ceci, il faudra bien... (Il écarte le voile.) Va-t'en, femme. Ciel! Monstre, est-ce toi? Que ne me suis-je arraché les yeux plutôt que de te voir, honte de ton sexe! Je m'en vais, et, je le crains, frappé à mort. Ta vue m'a tué. Maudit festin! Je ne m'attendais pas à une pareille entrée! (Il sort.)

TAMAR.

Pire est le dessert que l'on te réserve, barbare, cruel, ingrat. On te servira pour dernier plat la vengeance de Tamar. Amon, le jour de ta mort est arrivé. Une femme que l'on outrage...

SALOMON, à l'intérieur.

Est-il pire trahison!

ABSALON, de même.

Tu paieras ce repas de ta vie, infâme.

AMON, de même.

Frère, pourquoi me tuer!

ABSALON, de même.

Pour venger Tamar.

Un rideau que l'on tire laisse voir une table couverte de vaisselle d'argent. AMON, ensanglanté, gît sur la nappe en désordre.

ABSALON.

C'est en ton honneur, Tamar, que j'ai donné ce banquet. Ce plat, s'il n'est guère appétissant, a toutefois assouvi notre rancune. Puisse-t-il te profiter! Bois son sang, Tamar, et tâche d'y laver la souillure de ton honneur. Tu le pourras sans peine; la lessive est chaude. Je vais, moi, me réfugier à Gessur, dont le roi, mon aïeul, est père de notre mère outragée.

TAMAR.

Je rends grâce au ciel, vaillant Absalon, de n'avoir

plus à pleurer cette injure. Mon honneur est ressuscité. Je pourrai regarder les gens en face. Le sang du traître, c'est la réhabilitation de l'innocent. (Au cadavre d'Amon.) Reste là, barbare, ingrat. On t'a donné le tombeau que tu mérites. Table, tasses et plats, c'est le sépulcre du débauché.

ABSALON.

Je vais tout mettre en œuvre pour hériter du royaume.

TAMAR.

Que le ciel te sourie et te guide.

ABSALON.

J'ai des amis. Grâce à leur concours, tout Israël, comme le disait hier Teuca, pourra me voir haut placé par les cheveux. (Ils sortent.)

Entre DAVID.

DAVID.

Amon, prince, mon fils ! est-ce toi ? Les instants me semblent des siècles éternels. Où es-tu, cher Amon ? Vienne le soleil de ton charmant visage fondre les glaces de mes transes. Rends la vue à un aveugle. Absalon se serait-il vengé ? Dois-je craindre qu'Absalon m'ait manqué de parole ? Non. Il tiendra son serment, j'en suis sûr. Il est son frère, après tout. A quoi bon tous ces discours ? Le sang bout sans feu, et notre sang vient d'une hérédité fatale (23). Amon, d'ailleurs, est coupable. Mais Absalon ne m'a-t-il pas juré de ne lui faire aucun tort ? Que vais-je craindre ? Ni l'amour ni la vengeance, hélas ! ne gardent jamais leur serment. En ce débat incertain l'espoir et la crainte plaident le pour et le contre. Prononcez, ô cieux, un arrêt favorable !... J'entends des chevaux... Seraient-ce mes fils

bien-aimés? Mon âme, concentrez-vous en mes yeux. Mes yeux, ouvrez-vous pour les voir. La crainte me met des fers aux pieds, alors que mon impatience se précipiterait par les fenêtres.

Entrent ADONIAS et SALOMON.

ADONIAS.

Seigneur!

DAVID.

Ne vous est-il rien arrivé? Où sont vos deux frères, Amon et Absalon? Qu'y a-t-il ? Vous ne répondez pas ? Vous vous taisez? Le silence fut toujours l'ambassadeur des catastrophes. Vous pleurez? C'est autant de messagers qui confirment mes soupçons. Mes pressentiments n'étaient pas vains. Absalon a-t-il tué son frère ?

SALOMON.

Oui, seigneur.

DAVID.

Que la consolation perde tout espoir de rentrer en mon âme, puisque j'ai perdu Amon ! Que les larmes, puisqu'elles doivent être éternelles, prennent à jamais possession de mes tristes yeux et finissent par les laisser aveugles ! Que ma langue n'articule plus que des gémissements ! Que mes oreilles n'entendent plus que des lamentations ! Ha ! mon Amon ! mon héritier, hélas ! Courez à la recherche d'Absalon. Que des armées partent sur-le-champ à sa recherche !

ADONIAS.

Considère, seigneur...

DAVID.

Il n'y a pas ici à me conseiller. — Hélas ! Amon de mon âme, toi et Absalon vous m'avez frappé à mort.

(Ils sortent.)

TROISIÈME JOURNÉE

Entrent, parlant en secret, JOAB, SEMEÏ et JONADAB.

JOAB.

Où est cette femme ?

SEMEÏ.

Jonadab qui est allé la chercher à Baalhasor, nous le dira.

JONADAB.

Elle attend, là dehors, déguisée et méconnaissable sous des vêtements israélites. Elle aurait pourtant bien pu s'en dispenser. La nature, en supprimant en elle toute blancheur, l'a condamnée au deuil le plus sévère.

JOAB.

Enfin, Semeï, vous êtes certain qu'elle saura parler au roi.

SEMEÏ.

Il n'y a pas au monde femme d'une science plus éminente, ni d'un esprit plus subtil.

JOAB.

Quel est son pays, son nom ?

SEMEÏ.

Son nom est Teuca ; c'est aussi celui de sa patrie.

JOAB.

Est-ce la pythonisse?

SEMEÏ.

Elle-même. Je la tenais cachée en attendant le résultat de sa prédiction relative à nous deux.

JOAB.

Ne nous a-t-elle pas dit que, moi dardant des javelots, vous lançant des pierres, notre mort serait la clause d'un testament? Mais il ne s'agit pas de cela, et je ne crains point que sa prédiction s'accomplisse... Dites-moi, Teuca est-elle informée de ce que ma loyauté désire tenter aujourd'hui en faveur d'Absalon?

SEMEÏ.

Oui. Mais avant qu'elle entre dans la salle d'audience apprenez-moi, je vous en prie, quel dessein est le vôtre.

JOAB.

Après le dénouement tragique de cette funeste journée où Amon, de sa pourpre royale, ensanglanta la table de son frère, celui-ci, quittant le royaume, se réfugia à Gessur, province où règne son aïeul Tolomeï. J'ignore si Tamar l'accompagna. Nul, en Israël n'a plus parlé d'elle, depuis le jour où, s'étant plainte à David de la violence qu'on lui avait faite, Absalon l'envoya à Baalhasor. Elle doit, d'après cela, vivre sous la protection de son frère; mais tout ce que j'en pourrais dire, dès ce moment, ne serait que conjecture gratuite. Moi, voyant qu'on me soupçonnait d'être contraire à Absalon, j'ai, pour faire taire la médisance et pour dissiper les soupçons, sollicité son retour. Mais toute mon influence n'a pu, quelle que soit la mansuétude du roi, ouvrir son âme au pardon. Le ressentiment a fermé au prince le cœur de David, comme les griefs celui de tout le royaume. Persuadé enfin qu'une peine n'en guérit pas une autre, j'ai, renonçant à la prière, eu recours à la ruse et cherché une femme avisée. Puisque vous me répondez de celle-ci et qu'elle connaît mes intentions, faites-la entrer et parler au roi. Il ne risque pas de voir

son visage ; les veuves, lorsque le roi leur donne audience, lui parlent toujours couvertes d'un voile. Je vais d'ailleurs, pour lui faciliter la tâche, plaider ici même la cause d'Absalon, et, par cette feinte, éloigner de David toute idée de défiance.

SEMEÏ

Le voici venir.

JOAB.

Qu'il ne nous voie pas parler ensemble.

SEMEÏ.

Je vous obéis en tout. — Pour toi, Jonadab, ne manque pas, aussitôt que cette femme aura parlé au roi, de retourner avec elle en Ephraïm. Un esprit, il est bon que tu le saches, habite sa poitrine. S'il t'arrivait de la voir en fureur, il n'y a rien à craindre ; ce n'est qu'un démon qui la tourmente.

JONADAB.

Si, il y a à craindre, et beaucoup ! ne fût-ce que pour cette raison.

SEMEÏ.

Tais-toi, le roi entre.

Entrent DAVID et AQUITOFEL.
Le roi prend les placets que lui tendent quelques soldats.

AQUITOFEL.

Telle est ma prétention.

DAVID.

Je vous ai déjà accordé la faveur d'une place dans mon Conseil de guerre.

AQUITOFEL.

Cette place, seigneur, n'est pas ce que je désire.

DAVID.

C'est pour cela même que je vous l'ai donnée ; vous

apprendrez ainsi à quelles obligations sont tenus ceux qui donnent des conseils. — Joab dans la salle d'audience?

JOAB.

Oui, sire. J'y suis le premier solliciteur.

DAVID.

Toi? Et que réclames-tu?

JOAB.

Que l'exil d'Absalon prenne fin. Voilà deux ans...

DAVID.

Arrête, ne me parle pas d'Absalon.

JOAB.

Considère...

DAVID.

Je ne veux rien considérer. — Voyez s'il y a quelqu'un qui désire me parler.

SEMEÏ.

Voilée de noir et vêtue de deuil, une femme, sire, demande audience.

DAVID.

Eh bien, qu'elle entre.

JOAB, à part.

Veuille le ciel que mon expédient réussisse!

Entre TEUCA en vêtements de deuil et couverte d'un manteau.

JONADAB.

Ne lui suffisait-il pas, à cette négresse endiablée, d'avoir la peau noire?

TEUCA, à genoux.

Je suis, sire, une pauvre veuve qui, prosternée à vos pieds, implore votre protection contre une violence qu'exercent envers moi vos juges. Sans doute, ils invo-

quent la loi à l'appui de leurs prétentions, mais la prudence, en certains cas, ne doit-elle pas modérer la justice? Pousser la loi jusqu'à ses limites extrêmes, peut-on douter que ce soit tyrannie?

JONADAB, à part.

Il ferait bon voir qu'elle vînt à se trémousser devant le roi.

DAVID.

Levez-vous, parlez.

TEUCA.

J'avais deux fils, sire, qui, depuis la mort de mon mari, étaient toute ma consolation. Un jour, aux champs, ils se prirent de querelle, — amer héritage des premiers frères! Il ne se trouva personne pour les séparer, et l'un d'eux, transporté de fureur, tua l'autre. Ho! aveugle et barbare passion de la colère qui, lorsqu'elle vient à s'irriter, ne connaît même plus son propre sang!... Le fratricide vint à la maison me demander de quoi s'enfuir et échapper à la justice. Moi qui, ayant déjà perdu un fils, étais à la fois, en ce conflit de douleurs, la partie plaignante et la partie adverse, je cherchai à cacher le survivant, afin de ne pas les perdre tous deux. Or, les juges d'Israël, après l'avoir cherché par tous les moyens possibles, ont prononcé contre moi un arrêt d'après lequel je dois ou leur livrer mon fils, ou mourir pour l'avoir caché. Voyez, sire, s'il est juste que je livre mon fils unique, en qui seul aujourd'hui revivent les cendres de son père. Quoique son crime m'ait affectée, le soin de protéger sa vie m'affecte encore davantage; car, livrer le second après avoir perdu le premier, ne serait-ce pas donner double prise à la douleur? Pitié, illustre seigneur, je vous en prie!

DAVID.

Ne pleure pas, femme, ne crains rien. Comment pourrais-tu mériter la mort pour avoir protégé ton fils ! Va, ce fut une juste commisération que la tienne. N'aurais-tu pas été plus coupable cent fois en l'accusant du meurtre de son frère ? N'est-il pas évidemment plus difficile de pardonner une offense que de la venger ?

TEUCA.

Tu en juges ainsi ?

DAVID.

J'en juge ainsi. Mille fois comme une, ma langue répétera que tu as pieusement agi en le cachant.

TEUCA.

Te voilà donc convaincu par cet exemple ?

DAVID.

De quoi ?

TEUCA.

De l'injustice de cette colère que tu affectes envers Absalon ; puisque, contrairement à ta sentence, l'un de tes fils étant mort et l'autre exilé, tu veux les perdre l'un et l'autre. Rappelle Absalon, fais-lui grâce, ou crains qu'Israël ne te blâme de ne pas agir conformément à tes décisions.

DAVID

Arrête, femme, attends ! Non que je veuille punir ta supercherie, mais pour savoir si tu l'as entreprise sur les conseils de Joab. Parle, et garde-toi de mentir.

TEUCA

Oui, sire.

DAVID.

C'est bien. Va en paix. Je ferai ce qu'il convient.

SEMEÏ, à part.

Voici, cette fois, Joab déchu de son crédit.

AQUITOFEL, à part.

Le ciel le veuille !

SEMEÏ, à Jonadab.

Va avec Teuca.

JONADAB.

Si elle a le diable pour l'accompagner, est-il nécessaire que je l'accompagne aussi ? (Il sort avec Teuca.)

DAVID.

Joab !

JOAB.

Moi?

DAVID.

Ne vous troublez pas. Faites qu'Absalon revienne me voir. Il serait injuste que, après avoir déclaré une chose équitable, je fisse le contraire. Je l'ai dit et j'en suis convaincu, un de mes fils étant mort et l'autre vivant, mon devoir est de pleurer l'un et de protéger l'autre. Mon ressentiment ne saurait porter remède à la perte du premier, et je dois accueillir le second, si je ne veux les perdre tous deux.

JOAB.

Donne-moi tes pieds, que je les baise mille fois.

AQUITOFEL.

Puisque tu y consens, Absalon ne tardera pas à venir te voir.

DAVID.

Où est-il?

AQUITOFEL.

Confiant en ta clémence, il est, je crois, en bonne santé à Hébron.

DAVID, à part.

Il me déplaît, non pas qu'il y soit en bonne santé,

mais que tu en sois informé si bien. — Va le chercher; qu'il vienne à l'instant. (Sort Aquitofel.)

VOIX, au dehors.

Vive le grand roi de Judée!

DAVID.

Quelles sont ces clameurs?

JOAB.

Le bruit a déjà couru que tu venais de pardonner à Absalon, et la ville entière s'en réjouit.

DAVID.

Comme ta versatilité montre bien, ô peuple, que tu es un monstre à mille têtes! Ce que tu blâmais hier, hostile à Absalon, tu l'approuves aujourd'hui.

Entre ENSAÏ, vieillard.

ENSAÏ (24).

Je suis, sire, un pauvre soldat, tellement fils de la guerre qu'à la guerre je suis né et qu'à la guerre j'espère mourir en vous servant. J'aspire à faire partie de votre Conseil. Ma vieille expérience des combats et mes longues années m'enhardissent à solliciter une place qui est vacante.

DAVID.

Je viens de la donner à Aquitofel. Il m'inspire de la crainte et j'ai voulu lui témoigner ainsi mon désir de l'obliger. Mais, à la première occasion, je récompenserai vos cheveux blancs.

ENSAÏ.

C'est à Aquitofel que vous l'avez accordée? Dieu veuille que, de nous deux, ce ne soit pas le favorisé qui vous offense et l'évincé qui vous rende service!

Entrent ADONIAS et SALOMON.

ADONIAS.

L'amitié que nous éprouvons pour Absalon se plaît à venir te remercier de la grâce que tu lui as faite.

SALOMON.

C'est en son nom que je baise ta main.

DAVID.

Le temps qui, avec la lime sourde des heures (25), sait sans bruit attaquer nos passions, a usé mon ressentiment. Et, s'il faut dire la vérité, mon cœur trouve qu'Absalon tarde beaucoup à paraître en ma présence.

JOAB.

Pas trop. Il semblait n'attendre qu'un mot de toi.

(Musique de hautbois.)

SALOMON.

Le voici qui entre dans le palais. Une foule nombreuse l'accompagne.

Entrent le plus de monde possible, ABSALON et AQUITOFEL.

ABSALON, à genoux.

Heureux mille fois le jour où, après tant de tourmentes, ma fortune à la dérive vient aborder, sire, au port sacré de tes pieds royaux.

DAVID.

Relève-toi, Absalon, viens dans mes bras, avant qu'à leur étreinte succèdent celles de Salomon et d'Adonias.

SALOMON.

Sois le bienvenu, bel Absalon.

ADONIAS.

Le ciel prolonge tes jours !

ABSALON.

Frères, qu'il garde les vôtres.

DAVID.

Je ne te parle pas de Tamar, pour ne pas éveiller en cette circonstance la moindre rancune.— Et maintenant que vous avez vu avec quelles démonstrations de joie je l'ai accueilli, sortez tous de cette salle. De père à fils le pardon doit être public, mais non les remontrances qui accompagnent le pardon. Laissez-nous seuls. (Tous sortent, hormis David et Absalon.) Tu supposes certainement, Absalon, que j'ai voulu rester seul avec toi pour te reprocher ta désobéissance ? Comme tu te méprends ! Il ne pardonne pas d'un cœur sincère, celui dont le pardon laisse un mot à dire à la crainte, un geste à faire à la honte. Pour bien te prouver, Absalon, combien mes intentions sont amicales et contraires à ce que tu imagines, je ne t'adresserai pas des reproches, mais des excuses pour le temps que j'ai tardé à te pardonner. Et d'abord, il est bien certain que j'en avais, en toute sincérité, plus envie que toi. Oh ! que de fois j'ai maudit ma rigueur ! Cher Absalon, elle était nécessaire. Non pas qu'il n'y eût en mon âme assez d'indulgence pour excuser de pires mutineries ; mais l'avenir, plus encore que le passé, me fait peur, si j'en crois ce que chacun me rapporte de ton naturel. Je ne te dirai pas les soupçons, les méchancetés, les préventions, les arguties qui sont parvenus jusqu'à mes oreilles ; il me répugne de les répéter. Sache seulement, et ne l'oublie pas, que je vis, que je règne, que le diadème sacré est bien affermi sur mes tempes, où il est moins un poids qu'un fardeau, et que je saurai... Mais ce n'est pas aujourd'hui le jour de te parler de la sorte. Je ne crains rien, je ne doute

en rien de ton affection, ni de ton obéissance. Soyons amis, Absalon, c'est moi qui te le demande avec des larmes de tendresse. Si cette pourpre, si ces cheveux blancs le permettaient, tu me verrais à tes pieds te supplier humblement de m'obéir comme un fils, puisque je te chéris comme un père. Et — vois si je doute peu de ta bonne foi, — je ne veux pas que tu me répondes, afin que tu ne puisses croire que j'ai pu douter de ta réponse. (Il sort.)

ABSALON.

Quel radoteur que mon père ! Prétendrait-il m'attendrir par ses larmes, alors que, je le sais, il compte léguer son royaume à Salomon. Mais, auparavant...

AQUITOFEL, entrant.

J'attendais que le roi sorte. Que t'a-t-il dit?

ABSALON.

Mille impertinences. Croirais-tu qu'il m'a engagé à lui être reconnaissant de son pardon? N'a-t-il pas pardonné à Amon? Or, n'est-il pas plus excusable de venger un crime que de le commettre?

AQUITOFEL.

Oui, certes. Mais, tout bien considéré, c'est à toi la faute.

ABSALON.

La faute de quoi?

AQUITOFEL.

De ce qu'il s'imagine t'avoir créé des obligations en agissant comme il a fait. Ne t'aurait-il pas beaucoup mieux valu rentrer les armes à la main et user de la violence plutôt que de la prière? Plusieurs provinces ne sont-elles pas convoquées? N'attendent-elles pas, pour se déclarer, que tes trompettes donnent le signal dans

Hébron? A quoi bon, alors, ces cérémonies? N'eût-il pas été plus prudent et plus sage de l'obliger à te craindre plutôt qu'à te pardonner?

ABSALON.

Il est vrai; je suis en correspondance avec divers alliés, qui, si je leur dis de me suivre, se mettront en campagne aussitôt. J'ai tenu, néanmoins, à feindre cette réconciliation. En temps de guerre, un seul ennemi au cœur de la place est plus redoutable qu'un grand nombre au dehors. D'ailleurs, je manque encore de partisans, et je compte en gagner ici par ma présence.

AQUITOFEL.

De quelle manière?

ABSALON.

Comme ceci. Tu sais que les audiences d'Israël se donnèrent de tout temps aux portes de la ville. Je me tiendrai dans les champs voisins et, dès que j'entendrai un solliciteur se plaindre soit d'une rémunération insuffisante, soit d'une sentence défavorable, je l'appellerai et m'engagerai à lui faire justice, à condition qu'il me soit soumis. Il faudra bien ainsi que les mécontents marchent à ma suite et m'acclament.

AQUITOFEL.

Tu as raison. La justice, étant une et indivisible, ne saurait se trouver de deux côtés à la fois. Il est donc inévitable que, dans toute cause, il y ait au moins un mécontent.

ABSALON.

Pendant que ces soins m'occupent ici, pars et avise nos hommes d'avoir à se réunir un à un et secrètement à Hébron. Tamar s'y tient déjà cachée avec les troupes de Gessur. Je vais lui écrire de se rapprocher de Jérusalem,

où tu verras flotter mes étendards. Oui, tu me verras combattre à feu et à sang père et frères, et couronner ma tête de leurs lauriers.

AQUITOFEL.

Tu y réussiras si tu entraînes à ta suite les mécontents. Car, tous les hommes ayant de leurs mérites la plus haute opinion, il en est peu de satisfaits et beaucoup de dépités. (Ils sortent.)

Entrent JONADAB et TEUCA.

JONADAB, à part.

Je puis me vanter d'avoir éprouvé par moments une jolie peur, mais jamais je n'en ai éprouvé ni n'en éprouverai une telle qu'en la compagnie de cette antipode de l'aurore.

TEUCA.

A quoi penses-tu, Jonadab? Tu sembles distrait.

JONADAB.

Distrait? Moi? (A part.) La belle distraction que d'avoir le diable pour camarade!

TEUCA, à part.

Je voudrais bien n'avoir pas d'autre motif de rage et ne pas me sentir attristée, confondue et égarée par un doute qui me touche au vif de l'âme.

JONADAB, à part.

Elle parle entre ses dents. Le diable voudrait-il faire des siennes?

TEUCA, à part.

Si le puissant esprit qui habite en moi est un esprit de haine et de colère, de rancune et de discorde, comment se fait-il qu'il ait réconcilié David et Absalon?

JONADAB, à part.

Elle parle toute seule. Je crois que le diable est en train de s'endiabler.

TEUCA, à part.

Moi, négociatrice de paix ! Moi, mettre d'accord deux volontés si discordantes !... Mais pourquoi pas? si tout ceci doit aboutir à d'atroces désastres.

Entrent TAMAR et des SOLDATS.

TAMAR.

Qui pousse ces cris de frayeur?... Mais n'es-tu pas Jonadab?

JONADAB.

Je le fus jadis. Mais je ne suis plus, madame, qui j'avais coutume d'être.

TAMAR.

N'as-tu pas été l'instigateur de cet outrage dont je me suis vengée déjà sur mon ennemi et dont j'espère me venger sur tout Israël, le jour prochain où Jérusalem sera témoin de mes exploits?

JONADAB.

J'étais valet, je jouai mon rôle de fripon. Mais, depuis, je suis devenu un saint.

TAMAR.

D'où viens-tu par ici? Pourquoi ces cris? Parle. Qu'as-tu?

JONADAB.

En ce sombre jour, en compagnie de cette sombre négresse, je traversais cette sombre montagne. Le sombre chemin que nous suivions, elle-même te le dira (26).

TAMAR.

Puisque ce valet est tombé entre mes mains...

JONADAB, à part.

Ah ! malheureux.

TAMAR.

... je le retiendrai prisonnier. — Teuca !

TEUCA.

Divine Tamar !

TAMAR.

D'où viens-tu par ici ?

TEUCA.

De parler à David qui m'a donné audience. Je le quitte, après l'avoir réconcilié avec Absalon.

TAMAR.

Quel plaisir tu me fais en m'apprenant cette nouvelle ! Grâce à ce simulacre de paix, mon frère pourra plus facilement, sans doute, exécuter ses projets et les miens, et, confirmant nos espérances, montrer de quelles représailles sont capables son ambition et mon ressentiment. J'attends ses ordres à Hébron, ceignant le clair acier, à la tête des troupes de Gessur et des tribus qui viennent s'y rallier. Quoi qu'en puisse dire la renommée, l'outrage que j'ai subi m'a astreinte à ces fonctions de capitaine (A ses soldats) Et, puisque ce valet a eu connaissance de mes desseins, précipitez-le du haut de cette roche, afin qu'il n'en puisse rien révéler. Attachez-lui les mains derrière le dos.

JONADAB.

Sort pénible !

VOIX DIVERSES, au dehors.

Au vallon ! — A la forêt ! — A la montagne !

TAMAR.

Un moment. Ecoutez. Quelles âpres voix déchirent l'air de quatre côtés différents ?

JONADAB.

Je puis aller voir ce que c'est.

TEUCA.

Ce sommet se couronne d'une multitude confuse. Un autre escadron occupe le bois. La montagne, par ici, semble vomir des soldats. Là, un autre détachement nous coupe le chemin.

TAMAR.

Des hommes de guerre ne marcheraient pas ainsi à la sourdine. S'ils prennent ces précautions, c'est pour arriver jusqu'à moi, dont ils viennent, hélas! s'emparer. Mais je vendrai d'abord ma vie, qu'il leur faudra marchander l'épée au poing. Pour nombreux qu'ils soient, ils ne me font pas peur.

Entre AQUITOFEL, une lettre à la main.

AQUITOFEL, à ses soldats.

Faites halte. (A Tamar.) Donne-moi tes pieds à baiser.

TAMAR.

Ami Aquitofel...

AQUITOFEL.

Tu vois en moi un humain tournesol qu'attire le radieux soleil de ta beauté. (Lui remettant la lettre.) De la part d'Absalon.

TAMAR.

Voyons ce qu'il se propose.

AQUITOFEL, à part.

N'est-ce pas là la pythonisse? Je suis content de la trouver ici pour savoir ce que le destin me réserve.

TAMAR.

Ecoute ce que m'écrit Absalon. (Lisant.) « Je disposede nombreux soldats prêts à me suivre. Pour ceux qui

arriveront aujourd'hui à Hébron sous la conduite d'Aquitofel, ils ne doivent pas s'y arrêter un seul instant. Pars à leur tête, belle Tamar, et rapproche-toi de la ville. Que l'on n'entende ni le son des trompettes, ni les tambours, excitant au combat. Avancez-vous au contraire en un si profond silence qu'il semble que vous ayez la peur pour général. Je t'attendrai dans la plaine d'Hébron. En t'apercevant, je t'accueillerai par des clameurs de bienvenue. Elancez-vous alors, aux cris répétés de : « Vive Absalon! » Que la foudre, en cette brusque attaque, éclate avant que le tonnerre l'ait annoncée. » Voilà ce que m'écrit mon frère à qui je suis redevable de tant d'honneurs. Pour lui prouver combien je respecte ses ordres, obéissons en silence.

TEUCA.

Je te suivrai.

TAMAR.

Quant à ce valet...

JONADAB.

J'espérais qu'on m'avait oublié.

TAMAR.

... qu'il soit le premier à mourir.

TEUCA.

C'est lui qui m'a accompagnée jusqu'ici ; permets, je t'en conjure...

JONADAB, à part.

La couleur noire fut toujours reconnaissante.

TEUCA.

... qu'il ne meure pas.

TAMAR.

Soit. On le retiendra prisonnier, afin qu'il ne puisse nous trahir. (Les soldats attachent les mains de Jonadab.) Que nos

gens se séparent et marchent divisés en petits groupes. Si j'arrive avec eux sous ses murs, Jérusalem me verra, dans le feu et le sang, détruire ses créneaux, renverser ses tours, jeter à bas son palais superbe, dont il restera à peine des ruines. Couche-toi, soleil caduc ! Un autre se lève, dans l'éclat de sa jeunesse, dont les cheveux splendides et bouclés jettent d'éblouissants rayons. (Elle sort.)

JONADAB.

Ainsi, je dois rester prisonnier ?

AQUITOFEL, aux soldats.

Laissez-le aller. Je le prends sous ma garde.

JONADAB.

Dis-leur donc, seigneur, de m'ôter ces liens et de ne pas me maltraiter avec rage.

AQUITOFEL.

Ils suivront mes ordres. Attends-moi là. (Il dénoue la corde qui liait Jonadab et la garde à la main.)

JONADAB.

Au diable qui attendrait sans s'esquiver, à présent que tu as eu la bonté de me débarrasser de cette corde ! (Il se sauve.)

AQUITOFEL, à Teuca.

Ecoute.

TEUCA.

Parle, que me veux-tu ?

AQUITOFEL.

Je désirerais savoir ce que signifient — peine cruelle ! — ces mots effrayants que tu m'as dit : « Tu auras l'air pour sépulture. »

TEUCA.

Je ne sais. L'esprit qui réside en mon sein ne m'inspire pas en ce moment. Mais, en voyant entre tes mains ce nœud coulant, je devine, comme à travers les ombres confuses d'un songe, qu'il est venu y chercher son maître.

AQUITOFEL.

Si c'est son maître qu'il cherche, il l'a trouvé. Loin de m'en étonner ou de m'en offenser, j'espère, puisqu'il en est ainsi, être nommé juge d'Israël après le couronnement d'Absalon. Je serai alors maître de la corde qui punit les malfaiteurs. Que tous me craignent, si je suis chargé de faire justice! Voici, entre mes mains, l'instrument de ma rigueur. (Ils sortent.)

Entrent ABSALON et ENSAÏ.

ABSALON.

Si je vous ai amené jusqu'à cette salle, c'est parce qu'elle est plus solitaire. Mon affection, que vous ont gagnée tant de loyaux services, désire vous récompenser. Je sais que vous avez à vous plaindre de mon père. Mais moi, dont le seul souci est de voir ses sujets contents, à tous — à vous surtout en considération de votre grand âge, — je compte donner satisfaction. Soyez donc assez raisonnable pour vous en rapporter à moi. Cette injustice dont vous vous affligez, non sans motif, je ne tarderai pas à la réparer.

ENSAÏ.

Vous êtes mon prince et mon protecteur, pauvre et humble vieillard que je suis.

ABSALON.

Puisque le roi, sans égard pour votre requête, ne vous a pas nommé de son Conseil, je vous nomme, moi, du mien.

ENSAÏ.

Je ne vous entends pas. Quel Conseil avez-vous, dont vous puissiez me nommer membre?

ABSALON.

Nous sommes seuls, je vais donc parler plus clairement. Le temps amende bien des choses. Ce Conseil, que je n'ai pas, j'espère l'avoir avant peu.

ENSAÏ.

Le roi vivant, je ne saurais sans déloyauté accepter cette charge.

ABSALON.

Est-ce là ce qui vous embarrasse?... Le roi n'a plus longtemps à vivre.

ENSAÏ.

Son âge avancé le met, j'en conviens, aux portes du tombeau. Mais êtes-vous sûr qu'il vous nomme son successeur?

ABSALON.

C'est aussi pourquoi j'entends me nommer moi-même. Ne suis-je pas petit-fils de rois? Et, puisque je me suis déclaré à vous, le sort en est jeté, songez-y bien! Vous allez me donner votre parole de me seconder, ou je vais, moi, vous donner la mort.

ENSAÏ, à part.

Qui se vit jamais en une alternative plus cruelle? Que faire, hélas? Je suis traître si je dis oui; je suis mort si je dis non. Mais quoi! j'hésiterais? La mort n'est-elle pas moins redoutable, moins terrible cent fois que l'infamie? Si je meurs, pourtant, qui pourra informer David de ce qui se passe? Oui, il faut ici avoir l'air de se laisser convaincre.

ABSALON.

Qu'as-tu à hésiter?

ENSAÏ.

Des confidences aussi graves, l'esprit les écoute tou-

jours irrésolu. Mais ne crois pas, seigneur, que je me demande quelle doit être ma réponse.

ABSALON.

Eh bien, quelle doit-elle être? Parle.

ENSAÏ.

La voici. Biens, vie et honneur, je mets toujours tout à tes pieds; et puisque le roi récompense si mal mes services, je suis heureux que tu m'offres l'occasion de me venger. A toi je fus et à toi je suis. Dès ce jour, je ne vis que par toi.

ABSALON.

Ces mots sont la preuve de ta sincérité. Rentre chez toi, prends les armes et fais-les prendre à tes serviteurs. A peine entendras-tu crier : « Vive Absalon! » — c'est le mot de ralliement, — sors dans la rue et marche avec le parti qui m'acclamera.

ENSAÏ.

Salomon vient de ce côté.

ABSALON.

Retirons-nous; qu'il ne nous entende pas.

ENSAÏ, à part.

J'avertirai le roi, vive Dieu!

ABSALON.

Rentre en ton logis. Je vais, moi, au-devant des troupes qui ne tarderont pas à arriver d'Hébron, et dont je veux prendre le commandement. Haut le cœur! régner ou mourir. (Ils sortent.)

Entre SALOMON.

SALOMON.

L'amitié que mon père a renouée avec Absalon ne saurait me faire ombrage; elle me trouble, cependant.

Je crains que mon frère ne cherche à s'opposer au choix qui me favorise et que, s'il ne peut l'empêcher, il en retarde au moins l'effet. Or, comme un atermoiement pourrait avoir de fâcheuses conséquences, je viens, de la part de Bethsabée, plaider ma cause auprès de mon père... Il dort. Je ne dois pas l'éveiller. (Un rideau, que l'on tire, laisse voir David endormi.)

DAVID, en rêve.

Mon fils, ne me tue pas!

SALOMON.

Son agitation extrême est l'indice d'un rêve pénible. Il serait bon de le réveiller et de ne pas laisser ses sens accablés par la léthargie. — Seigneur!

DAVID, en rêve.

Quelle cruauté! C'est toi, mon fils, qui complotes ma ruine? Toi, qui m'outrages? Toi, qui me tues? (Il s'éveille.)

SALOMON.

Moi? seigneur. Non, je t'éveille. Témoin de ton sommeil agité, j'ai voulu te rendre le calme. Comment peux-tu imaginer que je te tue ou que je t'offense?

DAVID.

Ah! fils de mon âme, en quelles mortelles angoisses m'a plongé, pendant mon sommeil, un triste et funeste songe! Mais tes étreintes mettent fin à toutes mes alarmes. L'un me tuait pendant mon sommeil; l'autre m'éveille entre ses bras. Ne dois-je pas rendre grâce à Dieu, dont la bonté a permis que ma peine fût imaginaire et que réelle soit ma joie?

SALOMON.

Que rêvais-tu donc?

DAVID.

Que sais-je? Des cauchemars incohérents, hallucinations de ma vieillesse chenue.

SALOMON.

Raconte-les moi.

DAVID.

Je veux bien. Puissè-je y prendre quelque plaisir. Je rêvais simplement qu'une foule entrait dans Jérusalem, aux cris répétés de...

VOIX, au dehors.

Vive Absalon !

DAVID.

Ciel ! qu'ai-je entendu ?

SALOMON.

Quel horrible scandale !

DAVID.

C'est à présent la peine qui est réelle, et la joie imaginaire.

Entre ENSAÏ, l'épée nue à la main.

ENSAÏ.

David, infortuné monarque d'Israël, apprends, quoiqu'il soit tard pour t'avertir du danger où tu te trouves, qu'Absalon a réuni une nombreuse armée et vient de pénétrer dans la ville. On n'entend de tous côtés que les cris de...

VOIX, au dehors.

Vive Absalon !

ENSAÏ.

Avec lui marche Aquitofel. Vois quel homme est celui qu'ont honoré tes faveurs, et quel, celui que désobligèrent tes refus. La vie qu'il a hâte de t'arracher, je cherche, moi, à la défendre. Je n'ai pu t'avertir plus tôt. Mais je vais, pour te dévoiler quels qu'ils soient les desseins de tes ennemis, me conduire en traître loyal. Quiconque me verrait dans leurs rangs sache bien que, malgré les apparences, c'est ta cause que je sers. (Il sort.)

Entrent ADONIAS et SEMEÏ.

ADONIAS.

Seigneur, n'attends pas un moment de plus. La ville est un volcan d'où s'exhale de la fumée, d'où jaillissent des flammes.

SEMEÏ.

Ecueils de la mer Rouge, les hautes murailles semblent bâties dans le sang, qui forme des golfes de carmin.

DAVID.

Qu'attends-je alors? Le premier, je sortirai...

JOAB, entrant.

Arrête, sire, ne sors pas. La plèbe, tu le sais, est un monstre forcené. Il n'est pas de remontrance capable de la contenir, lorsque, n'obéissant qu'à sa furie, elle se précipite. Toute nouveauté lui sert d'abord d'aliment et l'entraîne sans effort à sa suite, grossie à chaque pas. Laisse-la donc briser sur elle-même son premier élan. Attends qu'ayant perdu courage, elle soit frappée des inconvénients qui vont naître. Détourne la tête, sire, de ce premier choc. La ville, penses-y, était si loin de s'attendre à une aussi brusque surprise, qu'un craquement a suffi pour la remplir d'épouvante. La mêlée est si confuse que l'on ne distingue pas les traîtres des sujets restés fidèles. La plupart, sans prendre parti, se tiennent dans l'expectative; car, dans toute guerre intestine, les traîtres ce sont les vaincus, et les fidèles, les vainqueurs.

DAVID.

Attendre la mort sans résistance, n'est-ce pas s'exposer au pire danger?

JOAB.

Nous allons garder toutes ces portes. Sors par celle-ci qui s'ouvre sur la montagne.

SALOMON.

Au prix de nos morts nous protégerons ta vie.

DAVID.

Quoi ! mes enfants, prétendriez-vous que je m'échappe seul, en vous laissant ici ? Non, fuyons ou mourons ensemble.

JOAB.

Si telle est ta résolution, mieux vaut nous résigner à la fuite qu'aventurer un seul moment ta vie. Ce n'est pas la peur qui me fait parler; mais, pourvu que tu restes vivant, ton autorité et ta présence suffiront à tout rétablir.

DAVID.

Suivez-moi donc tous. — Qui voudrait croire que David en fuite s'échappe ainsi de son superbe alcazar ? Ah ! cher Absalon, que tu me paies mal la reconnaissance que tu me dois ! (Ils sortent.)

On bat la charge. — Entre JONADAB.

VOIX au dehors

Vive David !

JONADAB.

Vive, vive David !

AUTRES VOIX, au dehors

Vive Absalon !

JONADAB.

Qu'il vive et règne ! Je n'ai pas l'intention de me tuer pour que vive cet un ou cet autre. Je veux bien être soldat, mais sans entrer en exercice. Mon épée, comme une clef de chambellan, est purement honoraire. Pas plus que cette clef n'ouvre ni ne ferme de porte, mon épée ne m'ouvre un passage dans la bagarre.

Entrent ABSALON, AQUITOFEL, ENSAÏ et des SOLDATS.

ABSALON.

Entrez et n'épargnez personne qui ne crie : « Vive Absalon ! »

JONADAB.

Vive Absalon! N'ayons rien à nous reprocher.

AQUITOFEL.

Te voilà, seigneur, maître de la ville et même de la campagne, que Tamar occupe avec ses troupes.

ABSALON.

Qu'une garnison de mes soldats veille sur les murs d'enceinte pendant que je fais raser le palais.

AQUITOFEL.

C'est ici l'appartement du roi.

ABSALON.

Mort ou prisonnier, ne le laissez pas échapper.

ENSAÏ.

Tu t'y prends tard pour t'assurer ce triomphe. Il s'est enfui dans la montagne.

ABSALON.

Par quelle négligence n'ai-je pas fait garder les portes!

VOIX, au dehors.

Vive David!

ABSALON.

Quels sont ces cris?

AQUITOFEL.

C'est la foule qui veut suivre le roi.

ENSAÏ.

Tous abandonnent la ville. Femmes, enfants, vieillards se dirigent vers les monts.

ABSALON.

Comment faire cesser cela? Un roi sans sujets ne mérite plus le nom de roi.

AQUITOFEL.

Entre fils et père, ces esclandres aboutissent le plus souvent à une réconciliation, et la haine finit par faire place à la tendresse; c'est ce qui empêche bien des gens de se déclarer en ta faveur. Ils craignent de te voir pardonné et de se voir condamnés comme traîtres. Aussi ferais-tu bien, pour leur donner confiance, de te livrer à telle manifestation qui, entre ton père et toi, rendît à jamais tout raccommodement impossible. Tu verrais comme chacun s'empresserait alors de t'acclamer.

ABSALON.

Et quelle devrait être cette manifestation?

ENSAÏ, bas à Absalon.

Prends garde. Ne te laisse pas entraîner à ta perte par les conseils d'Aquitofel.

AQUITOFEL.

Injures, outrages, meurtres, perfidies, trahisons, rien de tout cela n'ébranle nécessairement l'amitié. A une seule chose elle ne saurait résister ; c'est à la jalousie. Peut-il se dire noble, délicat, raisonnable, vaillant, celui qui renoue amitié avec l'homme qui excita sa jalousie? Surtout si l'honneur est en cause ; car nulle offense alors n'est plus douloureuse à l'âme... Cela étant, derrière cette porte se trouvent les concubines de ton père...

ABSALON.

Assez! n'achève pas. Je t'ai compris. Il est des choses qui semblent moins monstrueuses à faire qu'à entendre... Que mes soldats entrent dans cette salle et que, sans en excepter aucune, ils traînent les femmes sur la grande place. Je veux aujourd'hui épouvanter l'univers (27).

(Il sort.)

ENSAÏ.

Quelle bête féroce, quel monstre furieux et dépourvu de raison aurait pu donner un aussi ignoble conseil?

AQUITOFEL.

Ignores-tu que l'impitoyable raison d'Etat est rarement d'accord avec la loi religieuse et morale! Cette mesure contribuera à établir une inimitié durable.

ENSAÏ.

Et, plus encore, à servir la malveillance de tes perfides intentions.

AQUITOFEL.

Mes intentions sont loyales. Je ne cherche qu'à fixer la couronne au front d'un roi dont la justice soit intègre à jamais.

ENSAÏ.

C'est possible; mais pareils dérèglements...

AQUITOFEL.

Tes paroles, Ensaï, me donnent lieu de soupçonner qu'Absalon n'a pas en toi un partisan des plus sûrs.

ENSAÏ.

Tu peux en conclure, au contraire, que je le veux pour roi, puisque je le veux parfait.

AQUITOFEL.

Peut-il ne pas user de tyrannie?

ENSAÏ.

Non; mais il pourra, s'il est un tyran miséricordieux, n'être pas deux fois un tyran. (Bruit au dehors.)

ABSALON, au dehors.

Voici les portes enfoncées. Entrez, soldats, et traînez-les à travers rues et carrefours, exposées aux outrages de la populace.

ENSAÏ, à Aquitofel.

Oh! maudits soient tes conseils!

AQUITOFEL.

Remercie Dieu qu'Absalon revienne vers nous. Je t'aurais fait sentir, autrement, à quoi t'expose ton insolence.

ABSALON, rentrant.

Qu'y a-il? Vos voix sont courroucées.

AQUITOFEL.

C'est Ensaï, seigneur, qui trouve à redire à ta conduite.

ENSAÏ.

Il est vrai. N'est-ce pas le propre de mes attributions, moi que tu as fait ton conseiller?

ABSALON.

Eh bien, de quoi s'agissait-il?

ENSAÏ.

Puisque ton règne, seigneur, ne fait que de commencer, concilie-toi tout d'abord les cœurs par la clémence et la miséricorde. Une monarchie fondée sur la rigueur ne saurait se maintenir, et celui-là même l'ébranle qui cherche à la consolider.

ABSALON.

C'est juste. Mais il est tard et nous perdons le temps. Laissez donc là vos contestations et, dites-moi, que croyez-vous que je doive faire à présent? Jérusalem est soumise à mes armes; mon père fugitif gravit la montagne et se cache en son sein. Vaut-il mieux que je reste ici, assurant la sécurité de la ville, ou que je poursuive David et que je tâche de l'atteindre?

AQUITOFEL.

Ce que je dois loyalement te conseiller, c'est de le suivre, de le faire prisonnier et de le mettre à mort. Reste dans la ville pendant que, pour suffire à tout, je

vais, de mon côté, le poursuivre à la tête d'un détachement.

ENSAÏ, à part.

Oh ! si je pouvais donner à David le temps de fuir ! — On ne doit pas s'exposer, seigneur, à perdre le bénéfice d'un succès. Conserver ce que l'on a conquis, c'est la bataille la plus sûre. Tu tiens sous tes pieds la grande Jérusalem ; il y aurait deux inconvénients à en retirer des soldats. Le premier, c'est que les indécis, encouragés en la voyant moins bien défendue à l'intérieur et au dehors, en profiteraient peut-être pour tenter une sédition. Si, en second lieu, celui que tu enverras à la poursuite de David venait à perdre un seul homme dans les escarpements de la montagne, tous les autres seraient pris de défaillance pour peu qu'ils le vissent, à la suite de cette perte, reculer d'un seul pas. Souviens-toi qu'on ne saurait tout faire en un jour et contente-toi pour aujourd'hui d'une victoire. Demain, tu pourras le poursuivre.

ABSALON.

Tes avis sont sages. Tu es déjà mon conseiller, Ensaï, je te nomme, de plus, juge d'Israël.

AQUITOFEL.

Cette charge, ne me l'avais-tu pas promise ?

ABSALON.

Es-tu si pressé, Aquitofel, que je te paie ce que tu as fait pour moi ? Me mettre déjà en demeure de m'exécuter !... Tu es un créancier ponctuel !

AQUITOFEL.

Il est tels créanciers, capables de faire ou de déposer des rois (28) qui pourraient...

ABSALON.

... Demain en susciter un nouveau. N'est-ce pas ce

que tu veux dire ? — Viens avec moi, Ensaï. — Et toi, Aquitofel, sache qu'avoir recours à un traître, c'est bon pour une fois seulement. (Sortent Absalon et Ensaï.)

AQUITOFEL.

Est-ce bien celui dont j'espérai tant de faveurs qui me parle de la sorte ? Des invectives, voilà toute ma récompense. Avec quelle rage, quelle âpreté me mord au cœur la vipère de l'envie ! Je perds l'existence et le souffle. Il me semble que le soleil s'éclipse ; la terre se dérobe sous mes pas ; le vent lui-même m'offense. Mon cœur, dégoûté de la vie, désirant la mort acerbe, voudrait s'échapper à morceaux de ma poitrine. (Il tire de son sein la corde qui attachait les mains de Jonadab.) Ce serpent que j'ai abrité dans mon sein me mord, hélas ! Teuca ne parlait pas au hasard lorsqu'elle m'a dit que cette corde cherchait en moi son maître. Je suis ministre de ma mort. Puisque je n'ai plus rien à attendre d'Absalon, qui me hait, ni de David, que je hais moi-même, il ne me reste plus qu'à m'abandonner au désespoir. Air, accorde-moi une sépulture que me refusera la terre. Celui qui, de son vivant, voulut toujours dépendre d'un homme, n'est-il pas juste, lorsqu'il meurt, qu'un lacet le tienne suspendu? (Il sort.)

Entrent DAVID, ADONIAS, SALOMON et JOAB

SALOMON.

Nous voici, seigneur, au plus inaccessible de la montagne.

ADONIAS.

Ce versant est le plus secret et le mieux retranché.

JOAB.

Attends en ce lieu ; à l'écart, sinon à l'abri, des menaces de la mort.

DAVID.

Est-il croyable que le malheureux qui chemine en cet équipage, seul, à pied, harcelé et recru, soit David fuyant devant Absalon? Jaillissez à flots, épanchez-vous, mes larmes (29)!

ADONIAS.

Le peuple en foule a quitté la ville pour te suivre, seigneur.

SALOMON.

Divisé en troupes, il s'est répandu à travers la montagne.

JOAB.

A cette place, tu pourras commodément nous attendre et te reposer, tandis que nous prendrons soin de parcourir l'horizon pour enrégimenter ces hommes.

DAVID.

Jaillissez à flots, épanchez-vous, mes larmes.— Allez et concentrez-les ici, non pour me défendre, mais parce que, se trouvant réunis, ils se défendront eux-mêmes plus efficacement et seront moins exposés.

JOAB.

Je vais les recueillir et les concentrer.

ADONIAS.

Nous irons tous avec toi.

SALOMON.

Prenons chacun un sentier différent et battons la montagne. (Ils sortent.)

DAVID.

Jaillissez à flots, épanchez-vous, mes larmes! Hélas! Absalon, mon fils chéri, à quels funestes conseils n'as-tu pas cédé! Si ton erreur criminelle m'arrache des larmes, ce n'est point parce que j'en suis victime, c'est dans la crainte que Dieu ne te châtie. Ces larmes, je les

lui offre en ton nom, afin qu'il te pardonne la pensée ambitieuse qui t'a induit en cette erreur (30).

SEMEÏ, entrant.

Maudit soit qui nous entraîna à endurer tant de souffrances! (Apercevant David, à part.) Mais, que vois-je? C'est lui, seul et à l'écart. Aurait-il entendu mes paroles?

DAVID.

Oui, mais n'en sois pas inquiet, Semeï. La douleur est ton excuse. Tu as raison. Seulement, maudis le destin et non pas moi, puisque, seul, le destin est coupable.

SEMEÏ.

Je vais m'armer de pierres contre toi. C'est tout le profit que tu as à attendre de Semeï et du destin!

DAVID.

Frappe! je suis prêt à subir la peine que je mérite. Il est juste que je sois lapidé par mon vassal.

SEMEÏ.

Je ne serai content qu'après t'avoir arraché la vie et m'être vengé de mes propres mains. (Il lui jette des pierres.)

ENSAÏ, survenant.

Que fais-tu, traître, sacrilège homicide? Des pierres contre ton roi! C'est à moi de te châtier, puisque j'arrive à propos.

DAVID.

Garde-t'en. Je lui pardonne, ne le maltraite pas. (Sort Semeï.) Ah! Semeï, ne fuis pas ma présence. Je t'en donne ma parole, jamais de ma vie je ne me vengerai de toi ni de tes imprécations. Tu es le ministre envoyé de Dieu pour me punir, et, puisque tu exécutes ici sa justice, de ma vie je ne t'adresserai le moindre reproche. (A Ensaï.) Dis-moi maintenant, ami, que s'est-il passé?

ENSAÏ.

Absalon s'est fait couronner roi à Jérusalem.

DAVID.

Je voudrais que Jérusalem fût la métropole de l'univers, afin que mon Absalon, le front ceint de la couronne, régnât sur l'univers entier.

ENSAÏ.

Il désire si peu regagner ton affection qu'il n'a pas craint de profaner le sanctuaire le plus sacré de ton honneur. Il viola...

DAVID.

Arrête. N'en dis pas plus long, si c'est ce que j'imagine. J'aime mieux l'ignorer, de crainte, ô mon Dieu! que la douleur ne m'arrache quelque malédiction. Je veux encore espérer que le ciel lui pardonnera.

ENSAÏ.

Ce fut sur les conseils du barbare Aquitofel, qui, de désespoir...

DAVID.

Ah! Dieu!... Que votre justice, Seigneur, modère son châtiment.

ENSAÏ.

Ton cruel ennemi s'est donné lui-même la mort. Absalon se propose de te livrer aujourd'hui la bataille qui fut, hier, différée sur mes instances. Son armée, transportée de fureur, s'avance contre toi dans la montagne. Mon devoir, désormais, est de ne plus te quitter et de consacrer ma vie à te défendre.

Tambours et trompettes.

Entrent JOAB, ADONIAS, SALOMON, et des SOLDATS.

JOAB.

J'ai disposé nos troupes en trois corps.

DAVID.

Tu as très bien fait, Joab, de prendre ces dispositions. Puisque Absalon vient nous livrer bataille, je serai le premier à mourir.

ADONIAS.

Non, seigneur, ne prends pas part au combat. Tout serait perdu si nous te perdions.

SALOMON.

Il serait imprudent, seigneur, d'aventurer ta vie. Adonias et moi suffirons à la défendre.

DAVID.

Si je vous vois en péril, mes bien-aimés, c'est un nouveau combat qu'auront à soutenir mes sens. Quelle heureuse issue me sera-t-il possible d'espérer si, en deux camps ennemis, je vois mes fils aux prises? Le bras qui portera les coups et celui qui les détournera, ne sera-ce pas le même? Et si, dans cette mêlée où vous serez tous confondus, un coup vient à me frapper mortellement, ne serai-je pas à la fois celui qui en est atteint et celui qui l'a asséné?

JOAB.

Tu as raison. Qu'Adonias et Salomon restent avec toi à l'écart.

SALOMON.

Permettras-tu pareille injure?

DAVID.

Faites ce que je vous dis.

ADONIAS.

C'est infamer notre réputation !

DAVID.

Puisque tu as divisé nos troupes en trois sections, cher Joab, et que tu comptes attendre l'ennemi en cet

ordre, prends le commandement de l'une ; Abisaï et Ensaï commanderont les deux autres.

JOAB.

Le clairon sonne.

DAVID, à ses fils.

Nous autres, retirons-nous. (A Joab) Porte-toi à leur rencontre. — Venez, mes fils.

SALOMON.

Prétendre ainsi nous séquestrer !

DAVID.

Nos capitaines livreront la bataille.

ADONIAS.

Que tes exigences sont tyranniques, Joab ! (Tambours et trompettes.) Déjà l'on entend se rapprocher les clameurs guerrières, déjà l'on aperçoit les drapeaux.

DAVID.

Joab

JOAB.

Sire ?

DAVID.

Je te confie mon honneur, mais n'oublie pas qu'Absalon est mon fils. Tu me réponds de sa personne. Que tes soldats, dans leur emportement, n'aillent pas me le tuer. Il est le cœur de ma poitrine, l'objet le plus cher à mes yeux. Veille bien sur lui. Je crois que je mourrais s'il recevait la moindre blessure.

JOAB.

Prends garde que le combat s'engage dans toute son ardeur.

DAVID.

Prends garde, toi, qu'Absalon est mon fils. (Sortent, d'un côté, David, Adonias et Salomon, et, de l'autre, Joab, Ensaï et les soldats.)

Roulements de tambours. Bruits de bataille.

Paraît ABSALON à cheval.

ABSALON.

Israélites fugitifs, qui, dans les déserts abrupts de ces montagnes, protégez une vie qui m'est odieuse, venez, venez en rase campagne. Je vous offre le combat afin que vous soyez deux fois mes vassaux, et par la naissance, et par la conquête. Dites à David, mon père, que je ne le traiterai pas mieux, et que, si je le harcèle, c'est pour prouver jusqu'où va mon audace. S'il se souvient du temps où il était jeune, si son âme a gardé quelque vestige de cette ardeur passée, pourquoi se cache-t-il à moi? Je l'attends, sur ce champ de bataille, pour le tuer au mépris de sa couronne et de son rang. Dites-lui d'amener ses fils. Puisqu'il doit mourir de mes mains, que j'en finisse d'une seule fois avec eux tous. — Et vous, mes soldats, aux armes ! Que la violence de nos chocs fasse gémir la terre piétinée, fasse bramer le vent refoulé.

Tambours et trompettes. On livre la bataille. Des SOLDATS entrent et sortent en combattant.

VOIX DIVERSES, au dehors.

Guerre ! guerre ! — Vive Absalon ! — Vive David ! il est notre roi.

ABSALON.

Que vois-je ? Là-bas, un escadron sortant de la montagne où il se tenait à couvert, a pris les nôtres de flanc et en fait un grand carnage ! Je cours les secourir. (A son cheval.) O toi, rapide animal de la terre et du vent, toi qui, par ta naissance, es le prodige de deux éléments à la fois, cours, vole ! Les tiens sont en péril, à leur secours !... Mais, hélas ! insensible au frein, il s'emporte

et refuse d'obéir. Il pénètre dans les fourrés de chênes qui me barrent le passage. Ha ! qu'est-ce, ô ciel, que m'arrive-t-il? Mes cheveux s'emmêlent aux branches touffues!... (Il prononce ces dernières phrases derrière un rideau qu'on a tiré.)

On bat aux armes.

Entrent, armés de javelots, JOAB, ENSAÏ et des SOLDATS.

VOIX DIVERSES, au dehors.

Guerre! guerre! — Vive Absalon! — Vive David! il est notre roi.

ENSAÏ.

Ne poursuis pas plus loin les fuyards, Joab, sans t'arrêter devant un prodige que je viens de voir dans la montagne.

JOAB.

Quel est ce prodige?

ENSAÏ.

Absalon suspendu, accroché par les cheveux, et ayant l'air pour patrie.

JOAB.

Pourquoi, si tu l'as vu, ne lui as-tu percé la poitrine d'un javelot? Je t'en aurais généreusement récompensé.

ENSAÏ.

Pour tout l'or du monde je ne toucherais pas à un seul de ses cheveux. Il est fils de mon roi qui nous a fait, à tous, la même recommandation.

JOAB.

Qu'importe une mort, fût-ce celle d'un prince héritier, si elle assure la paix à tout un royaume? L'inflexible raison d'Etat ne saurait se réduire à des maximes d'amour (31). Je vais le tuer. (A Absalon qu'on ne voit pas.)

Meurs, présomptueux, quoique le roi m'ait défendu de te toucher. (Il lui lance un javelot.)

ABSALON, dans la coulisse.

Ha! ciel!

JOAB.

Il vit encore. Donne-moi un autre javelot. (Il le lance.) Meurs en l'air, beau Narcisse d'Israël.

ABSALON dans la coulisse.

C'en est fait de moi !

JOAB.

Deux ne me suffisent pas. C'est trois javelots que le ciel m'incite à te lancer. Le premier s'adresse au fratricide, le second à l'impudique, le troisième au fils rebelle. (On tire un rideau qui laisse voir Absalon suspendu par les cheveux, le corps percé de trois javelots).

ABSALON.

Je meurs, comme le ciel en a ordonné, haut placé par les cheveux, ni dans le ciel, ni sur terre, entre terre et ciel. (Il meurt.)

JOAB.

Trêve à vos clameurs, Israélites, et venez tous, venez contempler un prodige si étonnant.

Entrent SEMEÏ, JONADAB, TEUCA, et diverses personnes.

ENSAÏ.

Quel triste spectacle !

TEUCA.

Le ciel a tenu sa promesse.

SEMEÏ.

Je fuyais le roi, mais ici je m'arrête, confondu.

JONADAB.

Tout porc que je suis, je ne mangerai pas des glands de ce chêne. Je vais porter cette nouvelle au roi comme si elle était des meilleures. Eh bien, voulez-vous parier que, pour si lentement que j'aille, j'arrive encore trop vite ? (Il sort.)

TAMAR, entrant.

Cruels fils d'Israël, que regardez-vous là plein de stupeur? Quoique les méfaits d'Absalon aient mérité pareil châtiment, qui ne se sentirait ému à le voir dans cet état ? Couvrez son corps de feuilles et de branches. Ne vous réjouissez pas d'une tragédie si lamentable, d'un si funeste châtiment. Moi, pour ne plus voir désormais les atomes même de l'air, je vais m'ensevelir vivante dans le milieu le plus obscur. On ignorera si j'y vis, puisque l'on ignore si je meurs. (Elle sort.)

Entrent DAVID, SALOMON et ADONIAS

DAVID.

Ah ! mon fils, mon Absalon ! Que ne suis-je mort plutôt que toi (32) !

JOAB.

Voici venir David tout en larmes. Je tremble à sa vue.

SEMEÏ.

Je ne tremble pas moins, moi qui suis coupable envers lui d'un si grand sacrilège.

JOAB.

Sire...

DAVID.

Ne me dis rien, Joab. Je sais que la victoire me reste. Mais, cette victoire, je la donnerais au prix d'une seule vie. — Tu étais là, Semeï ?

SEMEÏ, à genoux.

Sire, je...

DAVID.

Lève-toi, ne crains rien. — Terrible Joab, je ne puis oublier tant de victoires que je te dois, et je te promets, ma vie durant, de ne pas te payer d'ingratitude. (A Semeï.) Tu communiquas aux pierres la rage qui inspirait tes malédictions; jamais de ma vie pourtant je ne te punirai, sois-en certain. Et quoique vous m'ayez offensé tous deux, (à Joab) toi, lançant des javelots, (à Semei) et toi, faisant pleuvoir des pierres, je vous pardonne et ne me venge pas. — Mon testament, Salomon, te dira ce que tu as à faire (33). — Et maintenant, publiez cette victoire, non par des fanfares joyeuses, mais par de rauques accents. Je rentre à Jérusalem vaincu plutôt que vainqueur, et ainsi finissent LES CHEVEUX D'ABSALON. Pardonnez-en les fautes nombreuses.

NOTES

1. Textes consultés par le traducteur :

I. — *Octava parte de comedias del celebre poeta español Don Pedro Calderon de la Barca...*, Madrid, Francisco Sanz, 1684.

II. — *Comedias nuevas de los mas celebres autores y realzados ingenios de España*, Amsterdam, David Garcia Henriquez, 1726.

III. — *Las comedias de D. Pedro Calderon de la Barca... dadas á luz por Juan Jorge Keil*, Leipsick, Ernesto Fleischer, 1827-1830 (t. IV).

IV. — *Comedias de Don Pedro Calderon de la Barca, colección... hecha é ilustrada por Don Juan Eugenio Hartzenbusch*, Madrid, Rivadeneyra, 4 vol. de la *Biblioteca de autores españoles* (t. II de Calderon, IX de la collection).

2. Une situation de la *Comedia Aquilana*, de Torres Naharro, offre quelque analogie avec ces premières scènes de Calderon, postérieures d'un siècle et demi environ. Le prince Aquilano est reçu amicalement à la cour du roi Bermudo, qui ignore la noblesse de sa naissance. Le jeune homme va succomber à un mal mystérieux. Les médecins, soupçonnant qu'il aime en secret, font passer devant ses yeux toutes les dames de la cour. A la vue de Felicina, fille de Bermudo, Aquilano se trouble et laisse deviner que c'est la princesse qu'il aime.

3. Juan Claudio de la Hoz, dans les premières scènes de *El Abraham castellano y blason de los Guzmanes*, semble s'être souvenu de ces scrupules d'Amon.

4. Quoique les allusions à ce vice fussent déjà fréquentes dans les œuvres de Gongora, Quevedo, etc., je me demande si la plaisanterie de Jonadab ne fut pas suggérée à Calderon par quelque scandale contemporain. En 1636, on découvrit à Madrid une association de sodomites qui avaient inscrit sur leurs tablettes les noms de quatre-vingts personnes considérables. Deux d'entre eux furent brûlés publiquement, au mois de décembre. Plusieurs de leurs complices ayant été arrêtés, d'autres prirent

la fuite. — Voir *Memorial histórico español*, t. XIII, p. 508 et 541. — Si l'on voulait chercher, en s'aidant de ces détails, la date où furent représentés *Los Cabellos de Absalon*, on devrait tenir compte que *La Venganza de Tamar* fut publiée en 1634 et que Calderon résidait à Madrid en 1637, puisqu'il signa en cette ville les approbations des *Obras varias al real Palacio del Buen Retiro*, publiées cette annnée-là par Manuel de Gallegos chez le libraire Maria de Quiñones.

5. Calderon, en écrivant ces vers, pensait à la scène du premier acte de *La Vengeance de Tamar*. Il n'est point question dans la Bible de cette première entrevue, ni de ce jardin.

6. *Albricias,* étrennes, don que l'on accordait à ceux qui apportaient les premiers une nouvelle heureuse. C'est une expression très fréquente chez les anciens auteurs espagnols.

7. Livre II des Rois, ch. XI.

8. Ce couplet est comme une réponse à celui que chantent les musiciens au deuxième acte de *La Vengeance de Tamar* :

« Oiselets qui saluez l'aube
Par vos joyeuses chansons,
Chantez pour Amon.
La tristesse consume sa vie,
Et il ne sait s'il est triste d'amour,
Et il ne sait si d'amour il est triste. »

9. Ces derniers vers ont été déjà traduits, non sans erreurs, par M. Albert Savine, en appendice au beau livre de M. Félix Rabbe, *Shelley*, *sa vie et ses œuvres*, p. 528.

10. Ce passage a été interprété de différentes manières par les exégètes. La plupart ne trouvant pas dans la Bible de texte formel qui autorise les paroles de Tamar, s'accordent à dire que la jeune fille cherche, par cette vague promesse, à gagner du temps afin d'échapper aux poursuites d'Amon.

11. Shelley éprouvait pour les drames de Calderon une admiration enthousiaste. « Plusieurs d'entre eux, écrivait-il, sont certainement dignes d'être placés parmi les plus grandes et les plus parfaites créations de l'esprit humain. Calderon surpasse tous les dramaturges modernes, excepté Shakespeare, auquel il ressemble cependant par la profondeur de la pensée, par la finesse de l'imagination et par ce génie qui lui permet, dans ses œuvres, de mêler aux situations les plus tragiques des traits délicats et

d'un comique vigoureux, sans diminuer l'intérêt de ces scènes. Je le place beaucoup plus haut que Beaumont et Fletcher. » Mais Shelley, qui avait peint par deux fois l'inceste, sous des couleurs poétiques dans *Laon et Cythna*, et sous des couleurs atroces dans *Les Cenci*, semble avoir eu une prédilection particulière pour le premier acte des *Cheveux d'Absalon*. Je suis heureux de pouvoir citer ici la charmante lettre qu'il adressait de Florence, le 16 novembre 1819, à Mme Gisborne, admiratrice passionnée de Calderon, qu'elle avait fait connaître au grand poète anglais :

« Madonna, — ces jours derniers je naviguais sur la mer sans mon pilote, et, malgré ma voile souvent déchirée, ma barque faisant eau, mon loch perdu, je flottais quand même sur les eaux, en suivant une route quelconque d'une île à une autre ; en vue tantôt de magnifiques rochers escarpés et de montagnes, tantôt d'îles revêtues de mousse et de fleurs, rayonnantes de ruisseaux, tantôt de déserts stériles. *Je lisais Calderon sans vous.* J'ai lu *La cisma de Ingalaterra*, les *Cabellos de Absalom* et trois ou quatre pièces encore. Ces pièces, plus faibles que celles que nous avons lues ensemble (au moins plus faibles que le *Principe constante*), si belles dans leurs parties détachées, — sont peut-être plus sublimes au point de vue de l'ensemble du caractère fini, qui vous donne le sentiment de la satisfaction. Dans le drame les *Cabellos de Absalom*, se trouvent des traits les plus profonds et les plus tendres, pris au vif de la nature même. Rien ne peut être plus pathétique par sa conception que le caractère du vieux David et son amour tendre et impartial pour ses fils haineux et désobéissants, — amour qui s'élève au-dessus de toutes les insultes et de tous les crimes. La scène de l'inceste entre Amon et Tamar est pleine d'une beauté terrible. C'est très à propos que Calderon fait dire à Amon :

Si sangre sin fuego hiere
Que fara sangre con fuego?

L'inceste est, comme beaucoup d'autres choses incorrectes, une circonstance très poétique. Il peut être un excès d'amour ou de haine. Il peut être un défi intrépide jeté au monde entier au nom de l'amour pour un autre être, s'enveloppant dans la gloire du plus haut héroïsme , ou bien il apparaît comme une cynique frénésie qui, confondant les conceptions habituelles du bien et du mal, se fraie précipitamment un passage à travers eux, s'éprenant de la révolte d'égoïsme et de haine. Calderon, en suivant les historiens juifs, a représenté l'action d'Amon comme une chose des plus viles. Son Amon est un sauvage plein de préjugés ;

il accomplit ce qu'il abhorre, et il abhorre ce qu'il y a d'inévitable dans son crime. — Adieu, Madonna. Votre dévoué P. B S. »

Je dois la communication de ces précieux documents au traducteur russe de Shelley, M. Constantin Balmont. M. Balmont, excellent poète lui-même, sait apprécier et comprendre dans leurs nuances les plus délicates les œuvres des anciens poètes espagnols. Il se propose de faire connaître prochainement à sa patrie les drames religieux de Calderon qui « est, dit-il, doux et délicat comme un lis. Mais, ce n'est pas un de ces lis que nous voyons souvent dans notre climat tiède, sous nos cieux incolores. C'est un lis indien qui croît sur des Montagnes Bleues. Cette plante dépasse la taille d'un homme et sur sa tige s'épanouissent douze calices profonds et gigantesques. » Que M. Balmont reçoive ici l'assurance de ma gratitude bien vive.

La dernière partie de la lettre à Mme Gisborne a été traduite par M. Félix Rabbe, dans son livre *Shelley, sa vie et ses œuvres*, Paris, Savine, 1887. On pourra lire dans cette œuvre de forte et pénétrante critique diverses appréciations de Shelley à propos du théâtre de Calderon.

12. Voici la traduction de deux poésies inspirées par l'aventure d'Amon et de Tamar. La première est un sonnet d'Agustin de Salazar y Torres, publié en 1681 dans le tome I de la *Cythara de Apolo*, sous le titre suivant :

Sur le double excès d'amour et de haine qu'éprouva Amon avant et après le viol de Tamar.

« Avec quelle soumission, avec quelle humilité Amon, le barbare, adore la beauté de sa sœur! Il craint, souffre, soupire, se tait et pleure. Il pleure? Déjà son amour lui coûte cher.

« Il possède Tamar et voit se convertir en haine son amour. Ah! passion vile et traîtresse ! Celle qui t'enflamma hier te glace-t-elle à présent? Ce que l'on a adoré, l'abhorre-t-on si vite?

« Désirer et obtenir des ivresses si violentes et si opposées, une aussi légère circonstance suffit-elle à transformer tout un dieu?

« Mais comment s'étonner d'un changement aussi soudain? L'amour n'est-il pas un extrême? Comment douter, alors, que de la haine à l'amour il n'y a pas la moindre distance? »

La deuxième poésie est un romance insérée sous le n° 452 dans le *Romancero* de Agustin Durán, et sans nom d'auteur. Les poin-

tes et les équivoques qu'on y remarque prouvent assez qu'il date de la décadence. Je le donne ici à titre de curiosité :

« Amon, dans son amour pour Tamar, simule une grave maladie. Qui aime n'est que trop malade ; il n'a pas besoin de feindre ! Par les yeux de la sœur le frère est percé de flèches, si bien que, s'ils étaient plus chastes, ce serait la Sainte-Confrérie (1). Il prie Tamar de venir le guérir. Elle seule, dit-il, possède le remède qui convient à son mal. Tamar lui donna à manger, et, voyant sa beauté, Amon transposa son goût dans ses yeux et mangea du regard. Pour ne pas attendre plus longtemps, le galant Hébreu la viola, et, tout juif qu'il était, renonça dès lors à attendre (2). L'ayant violée, il la haït, car le dégoût suit de près le plaisir. Outragée par la violence, elle le fut davantage encore par le dédain. Violée et détestée, elle va chercher vengeance. Fuis, Amon ! Prends garde à toi ! Elle est femme et saura la trouver. »

A la suite de ces deux poésies espagnoles, il ne sera peut-être pas sans intérêt de citer un fragment emprunté à la tragédie française de Nicolas Chrestien. (Voir p. 22.)

AMNON.

Oste toy, sors d'ici, puisque j'ai fait de toy,
Ie ne veux plus te voir gisante auprès de moy,
Retire toy d'ici, malheureuse insensée,
Après avoir iouy, mon amour est passée.

THAMAR.

Crime plus outrageux que ton premier forfait.
. . . . . .
Hélas au moins attens que les nocturnes ombres
Ayent voilé ton crime, et mes cruels encombres,
Attens la noire nuict, ton péché sera teu,
Ma plainte moins ouye, et mon malheur moins veu.
. . . . . .

1. « L'étendard de la Sainte-Hermandad (Sainte-Confrérie) avait en guise de hampe une flèche. Les membres de cette association, à ses débuts, se servaient de cette arme parce que c'était alors la plus redoutable, ou, d'après certains, parce que les rois Ferdinand et Isabelle leur donnèrent pour insignes les flèches qu'eux-mêmes portaient dans leurs armoiries. Ces archers n'y ont pas renoncé et lancent encore des flèches avec leurs arbalètes. » Lic. Pedro de Herrera, *Descripción de la capilla del Sagrario*, Madrid, 1617, f° 51.

2. Allusion aux juifs qui attendaient le Messie, très fréquente chez les auteurs espagnols.

AMNON.

Tu me desplais autant que tu me pleus iadis.

. . . . . .

THAMAR.

Ie suis un temple obscur de péchez et de maux,
Où de mon cher honneur paroissent les tombeaux.

13. « *...filii autem David sacerdotes erant.* » II Samuel, VIII, 18. Calderon qui, en écrivant son drame, avait toujours la Bible présente à la mémoire, s'est souvenu ici de ce passage.

14. « *S'elomoh*, Félix. On traduit ordinairement *Pacifique...* La racine marque un état d'intégrité, de santé, de perfection, de salut. » Edouard Reuss, *Histoire des Israélites*, p. 363 *n.*

. . . . . Salomon
(Que es lo mismo que decir
Pacifico y manso) . . . . .

Calderon. *La Sibila del Oriente.* J. I.

15. J'ai adopté la version de l'édition originale. *La Venganza de Tamar*, 1634 :

Gran Monarca de Israel
decendiente del Leon,
que para vengar injurias
diò a Iudà el viejo Iacob...

Plusieurs éditions postérieures ont remplacé le dernier vers par celui-ci :

dio ayuda al nuevo Jacob...

ce qui devrait alors se traduire : « ...descendant du lion qui, pour venger ses injures, donna aide au nouveau Jacob. » La première interprétation me semble beaucoup plus claire. Ce lion, que Jacob donne à [la tribu de] Juda, c'est son fils Juda lui-même. Allusion à ce passage célèbre de la Bible : « *Catulus leonis Juda. Ad praedam, fili mi, ascendisti. Requiescens accubuisti ut leo, et quasi leaena, quis suscitabit eum?* » Genèse, XLIX, 9.

16. « *Dixitque David ad Saul : Pascebat servus tuus patris sui gregem, et veniebat leo vel ursus, et tollebat arietem de medio gregis ; et persequebar eos et percutiebam, eruebamque de ore eorum ; et illi consurgebant adversum me, et apprehendebam mentum eorum, et suffocabam, interficiebamque eos.* » I Samuel, XVII, 33-35, M. Reuss observe dans une note (*Histoire des Israélites*,

p. 288) que David ne se flatte pas par ces mots d'avoir, *une fois par hasard*, tué un lion, — comme on l'a compris généralement. Il avait l'habitude de défendre ses troupeaux contre les fauves qui les attaquaient. Cette prouesse du jeune berger dut frapper vivement l'imagination des poètes dramatiques espagnols. On la trouve rapportée dans la plupart des pièces qui ont David pour héros.

17 Où suis-je? de mon roi soûtiendrai-je l'aspect,
De ce roi dont le front imprime le respect?...

dit l'Absalon de Duché, acte IV, sc. I.

18. *Mirad, Principe, por vos,*
cuidad de vuestro regalo...

Ces deux vers, sous forme d'un conseil affectueux, mettent Amon en garde contre les dangers qui pourront être les conséquences du repas servi par Tamar, et pronostiquent aussi que le prince sera victime du festin où le conviera Absalon.

19. Comparer à cette scène la scène de *Henri IV* (2e partie), où Shakespeare nous montre le prince de Galles, plus tard Henri V, posant sur son front la couronne de son père.

20. La tonte du bétail était l'occasion de réjouissances champêtres. I Samuel, XXV, 4 sq.; II Samuel, XIII, 24.

21. « *Corte es llamado el lugar do es el rey...* » *Siete partidas*, Part. II, tit. IX, ley XXVII.

22. Lorsque David fut vieux et glacé par l'âge, les médecins lui conseillèrent de prendre auprès de lui une vierge, pour se réchauffer au contact de son corps. On lui amena donc Abisag la Sunamite. Le roi dormait avec elle, mais ne la connut point. Après la mort de David, Adonias demanda pour femme à Salomon la vierge veuve de son père. Mais Salomon, irrité par une précédente révolte d'Adonias, le fit mettre à mort. III Rois, I à II, 25.

23. Le texte de *La Venganza de Tamar* s'exprime plus clairement : « Mais, hélas! dit-il, notre sang nous l'avons hérité de qui vendit son propre frère. Et David pleurera comme Jacob, en apprenant que, comme l'envie tua Joseph, la vengeance a tué Amon. »

24. Hartzenbusch a remplacé ce nom par celui de *Cusaï*, que

l'on trouve en effet dans la Bible. Mais c'est bien *Ensaï* que portent les premières éditions.

25. *Mal te perdonaran á ti las horas,*
Las horas que limando estan los dias,
Los dias que royendo estan los años.

Gongora, *Sonetos varios*, xxx, éd. de Hozes, Madrid, 1634, f° 32 vo.

26. *Por una negra señora*
Un negro galan doliente
Negras lagrimas derrama
De un negro pecho que tiene
. . . . . .

Gongora, *Romancero general*, B. de A. A. E., t. XVI, p. 518.

27. Calderon a dû atténuer ici le texte de la Bible : « *Dixit autem Absalom ad Achitophel : Inite consilium quid agere debeamus. Et ait Achitophel ad Absalom : Ingredere ad concubinas patris tui quas dimisit ad custodiendam domum, ut cum audierit omnis Israel quod fœdaveris patrem tuum, roborentur tecum manus eorum. Tetenderunt ergo Absalom tabernaculum in solario; ingressusque est ad concubinas patris sui coram universo Israel.* » — II Samuel, xvi, 20-22. — Calderon a parfaitement compris et expliqué les conséquences politiques de cet acte odieux, que l'on trouve exposées tout au long dans Reuss, *Histoire des Israélites*, p. 377, *n.*

28. Calderon semble s'être souvenu ici des fameuses paroles de Du Guesclin, si souvent citées par les auteurs espagnols : « *Yo no quito rey, ni pongo rey, pero libro á mi señor.* »

29. *Salid sin duelo, lagrimas, corriendo.*

Vers de Garcilaso de la Vega qui revient, comme un refrain, à la fin des stances de Salicio (1re églogue).

30. David, fugitif à travers la montagne, rappelle nécessairement le roi Lear errant à travers la bruyère.

31. Valentin Schmidt, *Die Schauspiele Calderon's*, p. 260, croit que Calderon, en écrivant ces vers, faisait allusion à la mort mystérieuse du prince Don Carlos. Je doute que le poète ait voulu excuser publiquement, aux yeux des sujets de Philippe IV, le crime, réel ou supposé, de son aïeul. Mais il est évident que l'auteur des *Cheveux d'Absalon* s'est souvenu, en écrivant cette

pièce, de l'admirable drame de Diego Ximenez de Enciso, *El principe don Carlos*. Un parallèle serait facile à établir entre le David et l'Absalon de Calderon, et le Philippe II et le Don Carlos du poète sévillan. Certaines scènes de ces deux œuvres offrent des analogies frappantes.

32. « Plein de rage, le roi David se déchire le cœur, ayant appris que dans le combat on lui a tué Absalon. Il couvrit sa tête et monta sur sa terrasse. Des larmes de ses yeux il baigne ses cheveux blancs. De sa bouche s'échappe cette plainte : « *O! fili mi, o! fili mi, o! fili mi Absalon!* (1) » Qu'est devenue ta beauté, ta perfection extrême ? Tes cheveux dorés semblaient des rayons de soleil ; tes beaux yeux bleus, des hyacinthes de Sion. Oh ! mains qui commirent pareil crime, ennemies de toute raison ! Ah ! Joab, qu'as-tu fait ? Il ne le méritait pas ! N'as-tu pas considéré qu'il était mon fils, dont fut béni l'engendrement ? Que lui donner la mort c'était doubler ma passion ? Tout désobéissant qu'il était, je lui eusse accordé mon pardon. Si tu avais suivi mes ordres, tu me l'aurais ramené prisonnier. Oh ! mère qui le mis au monde, comment pourras-tu te consoler ? Que tes entrailles se déchirent, que se brise ton cœur ! Pleurons, père et mère, notre enfant béni. « *O! fili mi, o! fili mi, o! fili mi, Absalon!* ».

Romancero general, n° 453

« Joab et le bel Absalon se sont rencontrés en Ephraïm avec deux puissantes armées. Ils se sont livrés une bataille où la victoire, très indécise, resta longtemps en suspens. Vingt mille hommes d'armes y périrent. Absalon y fut tué et son armée taillée en pièces. Joab, plein de joie de se trouver en si bonne posture, content de la victoire qu'il avait gagnée ce jour-là, s'en fut en hâte annoncer cette nouvelle à David. Il croyait le trouver joyeux de se voir débarrassé de son fils rebelle, qui voulait lui enlever ses Etats et qui s'était rendu coupable contre lui de mille autres offenses. Mais Joab le trouva triste, en pleurs, très affligé, ses vêtement déchirés, répandant sur lui de la cendre. « Oh ! mon fils Absalon, disait-il plein de désespoir, oh ! Absalon, mon fils ! qui reçus en dot une beauté si parfaite. Oh ! merveilleux visage, façonné par Dieu afin que sa toute-puissance fût par tous célébrée ! Comme la triste mort doit t'avoir défiguré ! Comme elle doit t'avoir ravi toutes tes fraîches couleurs ! Oh ! douleur déplorable pour un père infortuné ! voir un fils si beau redevenu poussière si prématurément ! » Il ne cessait de

1. II Samuel, XVIII, 33.

pleurer et ne voulait pas être consolé; tellement que ses chevaliers, que remplissait d'allégresse la récente victoire, étaient redevenus très tristes et demeuraient très découragés, presque autant que s'ils eussent été vaincus. Ce que voyant, Joab se montra très courroucé Dans son indignation, il dit à David, d'un visage acerbe : « Quoi que nous ayons fait, sire, pour assurer ta vie, tes femmes, tes enfants et tes Etats, tu as confondu aujourd'hui en un même ressentiment ceux qui te haïssent le plus et ceux qui te sont fidèles. Certes, tu as montré à tous aujourd'hui le peu de cas que tu fais de nous, et que tu donnerais volontiers et nous, et tes Etats, et ta propre défaite, — quitte à rester déshérité, — en échange de la vie d'Absalon, qui t'a fait tant de mal. »

Alonso de Fuentes, *Libro de los cuarenta cantos.*

33. Dans *La Sibila del Oriente y gran reyna de Sabá*, Calderon a donné comme un épilogue à *Los Cabellos de Absalon*. La reine de Saba, se rendant à Jérusalem, rencontre dans les forêts du Liban Joab et Semeï. Craignant la colère de Salomon et les ordres contenus dans le testament de David, ils vivent dans un trou souterrain, vêtus de peaux, se nourrissant de racines, semblables à des bêtes. La reine les amène devant Salomon, et, pour éprouver sa sagesse, lui demande de juger entre eux :

LA REINE

Semeï et Joab vivent et meurent à la fois, car c'est tantôt la vie, tantôt la mort qu'ils attendent tour à tour. Les voici à tes pieds. Puisque l'un d'eux doit vivre, qu'ils ne meurent pas l'un et l'autre. Juge leur cause. Je ne sais, pour ma part, lequel est le plus coupable ou le plus digne d'indulgence, et je donne raison à celui qui me parle le dernier.

JOAB.

Je fus, sire, général de David, que je servis et secondai dans sa guerre contre Absalon. Lorsque ce dernier prit la fuite, je le suivis avec soin. Oui, je suivis Absalon, me promettant de remplir fidèlement les ordres de ton père, qui m'avait recommandé de veiller sur lui. Mais je le vis suspendu à une branche, et, transporté d'un saint zèle, je lui perçai le cœur. Certes, ce fut une action criminelle. Mais le ciel me l'inspira et la faute en fut à l'occasion. A toi de juger si le zèle mérite le nom de félonie.

SEMEÏ.

Moi, je confesse avec douleur que, sans raison, sans loyauté, sans respect pour Dieu, je prononçai un blasphème, maudissant

injustement mon roi. Mais si Joab, pour son excuse, allègue que l'action est prompte, combien plus ne l'est pas la parole ? N'est-il pas plus facile de remuer la langue que le bras ? de dire que de faire ?

LA REINE.

Si j'avais à choisir, je laisserais la vie à Joab. C'est lui qui a raison.

SALOMON.

Que ton choix est mauvais ! Seul, Semeï mérite d'être épargné. Il est évident qu'ils furent l'un félon, l'autre infidèle, sacrilège et imprudent. Mais Joab ne fut-il pas plus cruel, en sa désobéissance homicide ? L'un offensa son roi ; l'autre lui tua un fils. Je veux montrer au monde que, chargé par mon père de venger ses injures, j'agis comme il aurait agi lui-même. David, s'il eût vécu, pardonnerait, dans sa justice, une malédiction où il était seul en cause ; mais non un homicide, qui est du ressort de Dieu. Vivez, Semeï. Mourez, vous, Joab. Je pardonne l'offense faite à mon père, mais non l'offense faite à Dieu.

La Sibila del Oriente, IIIe journée.

LA

VIERGE DU SAGRARIO

NOTICE

SUR

LA VIERGE DU SAGRARIO

La imagen canto hermosa, aunque morena,
Digno sujeto de elegante historia,
Que encubrió un buen Pastor con justa pena,
Y que otro descubrió con justa gloria.

VALDIVIELSO.

La Vierge du Sagrario est une image de la mère de Dieu connue et vénérée à Tolède depuis les temps les plus anciens. Placée, à l'époque des Goths, sur le maître-autel de la cathédrale primitive (1), elle fut reléguée plus tard dans une niche, au-dessus de la porte qui conduisait au Reliquaire ou chapelle des reliques (*sagrario*). De là vient son nom. A la fin du XVIe siècle, le cardinal D. Gaspar de Quiroga, voulant élever à la patronne de Tolède un temple digne de sa gloire, fit tracer par l'architecte Nicolas de Vergara le jeune et approuver par Philippe II des plans que la mort l'empêcha de mettre à exécution. L'œuvre, commencée sous le court archiépiscopat d'Albert d'Autriche, fut terminée par le cardinal D. Bernardo de Sandoval y Rojas, oncle du fameux duc de Lerme. L'inauguration solennelle eut lieu au mois d'octobre 1616, au milieu de fêtes publiques, de joutes littéraires, de cérémonies religieuses, et en présence de Philippe III (2). Le dimanche 30, la Vierge fut conduite en grande pompe à son nouveau sanctuaire. C'est le même

1. La première pierre de la cathédrale actuelle ne fut posee que le 14 août 1227, par l'archevêque D. Rodigro Jimenez de Rada, sous le règne de Fernando III (saint Ferdinand), c'est-à-dire un siècle et demi environ après l'époque où finit le drame de *La Virgen del Sagrario*.

2. Une relation très détaillée de ces fêtes nous a été conservée sous le titre de *Descripcion de la capilla de* Na Sa *del Sagrario que erigió en la* Sta *Iglesia de Toledo el* Ilmo Sor *Cardenal D. Bernardo de Sandoval y Rojas..., por el* Licdo *Pedro de Herrera*, Madrid, Luis Sanchez, 1617. — Nous aurons souvent à citer cet ouvrage au cours de la présente notice.

que l'on admire encore dans la cathédrale de Tolède. Il communique avec la salle de forme octogone (*ochavo*) où sont déposées les reliques ; ainsi se trouve, comme autrefois, justifié le nom de la sainte image.

« Elle est faite, écrit l'un des plus récents historiens de Tolède (1), d'un bois poli et très lourd; entièrement recouvert, à l'exception des mains et du visage, d'une feuille d'argent assez épaisse, qui moule exactement les lignes de la sculpture et des draperies, et dont la bordure dorée est enrichie de différentes pierres précieuses. Les bras sont mobiles et peuvent s'élever ou s'abaisser. Les mains se joignent ou se séparent à volonté; soit que, comme à l'ordinaire, elles tiennent l'Enfant Jésus ; soit qu'on les rapproche en un geste d'oraison, comme il arrive en certaines cérémonies. La couleur de la statue est extrêmement brune ; sa hauteur, autant qu'on en peut juger sous les vêtements, ne doit guère excéder un mètre. Il faut tenir compte toutefois qu'elle ne se présente pas debout, mais assise sur un siège d'argent. Ses pieds, dont la chaussure se termine en pointe aiguë, dépassent le bas de sa robe. Mais tout cela est caché sous de riches vêtements dont la couleur varie suivant les époques et les fêtes de l'année: »

Telle est l'héroïne de Calderon. Son origine mystérieuse, ses fortunes diverses, son rétablissement (2) au sein de la vieille église, tels sont les faits que le poète a exposés en trois actes ou, pour mieux dire, en trois parties qui n'embrassent pas moins de quatre siècles. Nous sommes transportés en pleine légende. Le Cid, d'après certains auteurs (3), aida Alphonse VI à reconquérir Tolède, et c'est au lendemain de cette victoire que Calderon met fin à sa comédie.

Sur ces temps quasi-fabuleux les renseignements étaient alors — ils le sont encore aujourd'hui — aussi abondants que confus, souvent contradictoires. Il fallait donc, imaginaires ou authentiques, choisir les épisodes les plus saillants, les plus familiers au peuple, c'est-à-dire les plus susceptibles de l'intéresser. Le lien qui relie les uns aux autres ces événements de dates si dis-

1. Sisto Ramón Parro, *Toledo en la mano*, Toledo, Severiano Lopez Fando, 1857, 2 vol. T. I, p. 424.

2. Le titre de la pièce, dans les anciennes éditions, est *Del origen, perdida y restauracion de la Virgen del Sagrario.*

3. Fray Prudencio de Sandoval, *Historia de los reyes de Castilla y de Leon...*, Pamplona, Carlos de Labáyen, 1615, f° 70. — Cette opinion est sans fondement sérieux.

tantes, ces personnages de générations si distinctes, c'est l'idée de patrie, unie intimement à celle de religion. Lutte de races; lutte de croyances. La Vierge du Sagrario représente ici Tolède, qui représente l'Espagne entière. Peu importe que, à chacun des trois actes, les hommes changent de nom et de figure. Deux peuples restent aux prises, entre lesquels se trouve engagée toute l'action. C'est là l'unité de cette pièce qui semble n'en avoir pas.

La Vierge du Sagrario, a-t-on observé fort justement, est moins un drame qu'une trilogie. Elle est moins une trilogie dramatique, pourrait-on dire, qu'un poème épique dialogué. L'intrigue, les combinaisons qui constituent à proprement parler une œuvre scénique, y occupent une place des plus restreintes. En revanche, les éléments héroïques, merveilleux et légendaires qui viennent en elle se mêler à un argument fourni par l'histoire, ne sont-ils pas les attributs distinctifs de l'épopée?

Les allusions, les réminiscences de toute sorte sont si fréquentes dans ces [trois actes] que j'ai jugé nécessaire d'étudier séparément chacun d'eux.

I

Le premier personnage qui paraît sur la scène est le roi Récesvinthe, que Calderon désigne sous le nom de *Recisundo*. Le roi poursuit à la chasse une bête qui, à l'entrée d'une caverne, prend tout à coup la forme humaine pour le défier. Après une lutte où cependant il est vainqueur, Recisundo sort du souterrain, effrayé par ce prodige et par les sinistres prédictions du monstre. Il ordonne aussitôt de fermer la caverne par une porte que nul ne se permettra jamais d'ouvrir et à laquelle chaque nouveau roi de Tolède devra ajouter un cadenas.

Ce sombre prélude à un acte entier de joie, de triomphe, de faveurs célestes, a l'avantage de nous laisser pressentir les misères futures, la lamentable déchéance de l'acte suivant. Au public espagnol il rappelait surtout les fantasmagories de la célèbre grotte d'Hercule (1), où personne ne devait pénétrer et

1. Au sujet de cette légende et de plusieurs autres dont il sera question dans cette notice, le lecteur français peut consulter: Damas Hinard, *Romancero espagnol*, Paris, Charpentier, 1844, 2 vol.; Antoine de Latour, *Tolède et les bords du Tage*, Paris, Michel Lévy, 1860; comte

dont le roi Rodrigue, pour son malheur et celui de l'Espagne, osa rompre l'enchantement.

Le poète a usé avec discrétion de cette légende et laissé de côté les mille circonstances absurdes qui vinrent s'y agréger à la longue. Le monstre paraît être de son invention. Je n'en ai pas trouvé de trace directe dans les anciens auteurs. Voici pourtant le résumé d'un chapitre qui n'est pas sans quelque rapport avec la première scène de Calderon : « Le roi Rocas, après s'être échappé de Troie où on le retenait prisonnier, arrive sur les hauteurs de Tolède. Là il découvrit une caverne, et, dans cette caverne, un dragon qui lui causa une grande frayeur. Il le caressa, et le dragon, loin de lui faire aucun mal, lui apportait à manger le gibier qu'il prenait dans les montagnes. Quelque temps après, le roi Tartus, lancé depuis Avila à la poursuite d'un ours, arriva jusqu'à cette caverne et trouva Rocas en train de caresser les deux terribles animaux. Il se prit d'affection pour lui, l'emmena et le maria à une fille qu'il avait (1). »

Les fameux cadenas ou verrous qui fermaient la porte de la caverne sont mentionnés dans tous les romances, dans toutes les chroniques. Mais nul, que je sache, ne désigne Recisundo comme ayant fait poser le premier. On a beaucoup parlé de Rodrigue, qui brisa ces serrures, mais on s'est généralement occupé fort peu de qui les avait placées là. La *Chronique du roi don Rodrigo* (2), Guttiere Diaz de Games, dans *Le Victorial* (3), etc., attribuent à Hercule lui-même cette sage précaution. Si nous acceptons la légende, leur récit est beaucoup plus vraisemblable que celui de Calderon. D'après les différents textes, les cadenas étaient en grand nombre sur la porte, lorsqu'on la força. Or, quatre rois seulement séparent Rodrigue de Récesvinthe. On n'aurait

---

de Puymaigre, *Petit romancero*, Paris, Société bibliographique, 1878. — Lope de Vega avait écrit une comédie de *La torre de Hercules* aujourd'hui perdue.

1. *Las quatro partes enteras de la coronica de España, que mando componer el Serenissimo Rey don Alonso llamado el Sabio..., vista y emendada mucha parte de su impression, por el maestro Florian Docampo, Coronista del Emperador Rey nuestro Señor*, Valladolid, Sebastian de Cañas, 1604. — Part. I, cap. XII.

2. *Crónica del rey don Rodrigo con la destruycion de España...*, Alcalá de Henares, Juan Gutierrez Ursino, 1587.

3. Le passage en question, supprimé dans l'édition espagnole de Sancha, Madrid, 1781, a été rétabli dans la traduction française de MM. de Circourt et de Puymaigre, *Le Victorial, chronique de Don Pedro Niño, comte de Buelna*, Paris, Palmé, 1867, p. 41-42.

donc trouvé que cinq cadenas (1), en tenant compte de celui qu'avait posé ce dernier. — Pareilles futilités méritent à peine qu'on s'y arrête.

D'autres faits, relatifs à Récesvinthe, pourraient avoir une tout autre importance. Le Recisundo de Calderon n'apparaît guère qu'en qualité de comparse. Après la scène que nous venons d'analyser, il se contente de donner la réplique à Ildefonse, en roi pieux et effacé. L'âme du Récesvinthe historique fut peut-être singulièrement plus complexe. « Vamba, dit M. Menéndez y Pelayo (2), est le seul roi goth antérieur à Rodrigue qui ait une légende, encore qu'elle soit embryonnaire, et qui sorte du sévère cadre officiel et ecclésiastique où nous ont été conservées les physionomies de ces monarques. » Il est certain que la vie de Récesvinthe ne fut pas, comme celle de son successeur, fertile en incidents romanesques. Doux, humain, désintéressé, excellent législateur, il aima et cultiva les lettres. On lui a reproché néanmoins certains désordres personnels (3), qui auraient attiré sur lui les remontrances d'Ildefonse. Quoi que l'on veuille penser de ces allégations assez vagues, il n'est pas hors de propos de les rappeler ici, puisque les miracles dont le roi fut témoin le décidèrent, prétend-on, à changer de conduite. Calderon ignora-t-il cette particularité ? Ou, s'il la connut, la jugea-t-il peu compatible avec l'ordonnance générale de son œuvre ? Je ne sais. Il me semble pourtant qu'elle aurait pu donner matière à une situation dramatique.

On ne saurait rien énoncer de précis au sujet de la reine, femme de Recisundo (4). Si Calderon l'a introduite parmi ses personnages, ce fut sans doute afin de varier le dialogue et de le distribuer avec art ; peut-être aussi pour opposer, dans le premier acte, trois figures symétriques à celles du troisième : Recisundo,

1. Le frontispice d'une édition de *La Crónica del rey don Rodrigo...*, Valladolid, 1527, décrite par Gallardo, *Ensayo de una biblioteca...*, t. I, n° 1100, représente en effet cette porte fermée par cinq cadenas. Mais, je le répète, le texte même de la chronique attribue cette précaution, non à Recisundo, mais à Hercule.

2. *Obras de Lope de Vega, publicadas por la Real Academia española*, t. VII, p. XVII.

3. Voir *Chronique rimée des derniers rois de Tolède* éditée et annotée par le P. J. Tailhan, Paris, Leroux, 1885, pp. 12 et 93. — Cixila, postérieur à l'Anonyme de Cordoue, n'a fait qu'amplifier le dire de celui-ci.

4. Elle ne figure pas parmi les *Reines catholiques* du P. Florez. « ... *De Recesvintho* [*nació*] *la madre de Hervigio* », dit simplement cet auteur, *Memorias de las reynas catholicas*, Madrid, viuda de Marin, 1790, p. 23.

la reine et Ildefonse d'un côté; Alphonse VI, Constance et l'archevêque Bernard, de l'autre.

Que dire de saint Ildefonse (1) qui n'ait été déjà écrit? A la fin du XVIIe siècle, deux cents auteurs dignes de foi avaient, s'il faut en croire Cristóbal Lozano (2), relaté le miracle de la chasuble. Combien n'en compterait-on pas aujourd'hui ! Pour le saint prélat, cependant, comme pour la plupart des personnages de ce drame, il convient de distinguer les documents historiques de la tradition légendaire. Les premiers nous furent transmis, en une notice succincte (3), par saint Julien, disciple d'Ildefonse, qui le connut donc personnellement. Il loue ses vertus et le zèle qu'il apporta, dans ses prédications autant que dans ses écrits, à la défense de la foi catholique. Mais il est à remarquer que saint Julien ne fait pas la moindre allusion aux miracles de la Vierge ou de sainte Léocadie ; ce qui ne laisse pas d'être surprenant, malgré les explications peu concluantes du P. Florez. Cixila fut le premier à en faire mention, plus d'un siècle après la mort d'Ildefonse. La légende avait eu le temps de naître et de se développer, et l'autorité que l'on accorde à cet écrivain est, en somme, des plus contestables.

« Quant à moi, dit Théophile Gautier (4), je n'éprouve aucune difficulté de croire à ce miracle, et j'admets parfaitement cette histoire au rang des choses authentiques. » Les poètes ont toujours raison.

Si nous laissons de côté toute discussion oiseuse, la vie de saint Ildefonse peut se résumer comme il suit (5). Son père, Etienne, et sa mère, Lucie, étaient de nobles familles, alliés aux rois goths de Tolède. Ils désespéraient d'avoir des enfants, lorsque la Vierge apparut à la bonne dame et lui promit un fils qui deviendrait la gloire de sa maison. L'enfant naquit et sur les indi-

1. L'orthographe espagno e e ce nom varie suivant les auteurs. J'ai rouvé : Ellifonso, Allifonso, Allefonso, Elifonso, Alifonso, Ilefonso, Ildefonso, etc.

2. *Los reyes nuevos de Toledo*, d'après l'édition de Barcelone, Pablo Campins, 1744, p. 62.

3. Reproduite par le P. Florez, *España sagrada*, t. V.

4. *Voyage en Espagne*, ch. x.

5. Outre divers imprimés, j'ai consulté à Madrid un manuscrit très intéressant de la Biblioteca Nacional (F, 169). Ce ms. pet. in-4, sur papier, contient : la vie de saint Isidore, celle de saint Ildefonse et le traité *De perpetua virginitate*, traduit du latin en castillan. Quoique daté de 1578, il semble n'être que la copie d'une rédaction beaucoup plus ancienne.

cations de la Vierge, on lui donna le nom d'Ildefonse, qui signifie Gracieux (1). Tout jeune, il montra envers sa divine protectrice la dévotion la plus tendre. « A quiconque il entendait prononcer le nom de Marie il baisait les mains et les pieds, et toute chose qu'il pouvait faire pour l'amour de sainte Marie, il la faisait de très bon gré, et rien ne lui était plus agréable (2). » Saint Eugène, troisième de ce nom et oncle de l'enfant, fut son premier maître. Bientôt, satisfait de ses progrès, il l'envoya étudier à Séville, sous saint Isidore. Lorsque Ildefonse revint à Tolède, il désira se consacrer à Dieu et se retira, malgré la terrible opposition de son père, à l'abbaye d'Agalia, voisine de la ville. Nommé successivement abbé de ce monastère, puis évêque (3) de Tolède, à la mort de saint Eugène, il édifia l'Espagne et la chrétienté par ses écrits, par sa sainteté, par les miracles dont il fut l'objet. C'est cette dernière période de sa vie que retrace le drame de Calderon.

Bien des livres racontent l'épisode des hérétiques confondus, et les désignent sous les noms les plus divers. Mais, qu'ils s'appellent Teudius, Heladius, Florindo, ou Jovinien, Pélage, Helvidius, qu'on les fasse originaires de la Gaule narbonaise ou de Clermont-en-Auvergne, ce n'en sont pas moins des êtres ou purement fictifs, ou antérieurs de plusieurs siècles à Ildefonse. La légende ne s'embarrasse pas de si peu, et Vadivielso, dans un *auto* dont nous parlerons plus loin, ne craint pas de donner à un de ces mécréants le nom d'un saint évêque de Saragosse : Braulion, contemporain et correspondant de Récesvinthe. Saint Ildefonse, après qu'il eut écrit le traité *De perpetua virginitate* (4), fut considéré en Espagne comme l'adversaire le plus redoutable de toute hérésie. L'opinion populaire, peu soucieuse de la vraisemblance chronologique, lui attribua certainement des triomphes auxquels il ne participa jamais. C'est ainsi que, lors des fêtes célébrées à Tolède en 1616, on le représenta combattant une

1. P. Antonio de Quintanadueñas, *Santos de la imperial ciudad de Toledo*, Madrid, Pablo del Val, 1651, p. 295, ch. II.

2. Ms. cité ci-dessus, f° 64.

3. Le titre d'archevêque n'apparaît, à Tolède, que sous le règne de Vamba.

4. Voici le titre de ce traité dans le ms. F, 169, déjà cité : *Aqui comiença el libro que compuso el bienauenturado sanct Illefonso Arçobispo de Toledo, de la uirginidad de sancta Maria, y primero ora deuotamente en el prologo demandando la gracia y ayuda del señor, y combida todas las criaturas a oyr la uerdad que entiende pronũciar y escreuir*, f° 109.

hydre qui vomissait contre lui, parmi des pétards et des flammes, Arius et Calvin lui-même (1). Quant à la controverse oratoire acceptée comme un fait réel par Calderon après tant d'autres, elle n'a aucun fondement historique ; mais il eût été maladroit pour un dramaturge de ne pas en tirer parti.

Le long récit — il a plus de deux cents vers, — où sont résumées les origines de Tolède et de l'image mystérieuse, ne fait que reproduire des fables courantes. Rien ne prouve que le poète les ait tenues pour authentiques ; mais elles devaient charmer à coup sûr le public des *corrales*.

Calderon a traité avec beaucoup d'art et de tact la double intervention de sainte Léocadie et de la Vierge. Il a su conserver à la légende sa simplicité noble et gracieuse. Nous devons lui en savoir gré. Ces miracles furent, pour bon nombre d'écrivains espagnols, un prétexte à extravagances, — à *disparates*, peut-on dire, en employant un mot commun à leur langue et à la nôtre. Chacun voulut enjoliver, agrémenter la narration primitive, y ajouter un peu du sien. Il en résulta des pages où le mauvais goût dégénère parfois en irrévérence.

Citons d'abord, quoique assez raisonnable, ce sonnet de Damian de Vargas :

« Vous tous, qui avez lu mainte histoire d'amour, dites-moi s'il y eut jamais amoureux, plus qu'Ildefonse aimé de sa dame, plus récompensé et plus favorisé.

« Quoiqu'elle fût la meilleure qu'il y ait eu et la plus belle que Dieu ait créée, par amour pour lui elle est descendue des Cieux et l'a revêtu d'un vêtement céleste.

« Insigne faveur, spectacle merveilleux ! Oh ! quelle fête, quelle gloire ce dut être de voir, dans la cité et l'église tolédane,

« La Reine du Ciel remplir le modeste office de sacristine, en faveur d'Ildefonse, son humble serf ! »

Ces sentiments d'amour, moins religieux que profanes, sont ceux qu'une rhétorique hardie autant que naïve prêtait alors à Marie et à saint Ildefonse. Chez Calderon lui-même on en retrouve quelque trace : « Puisque tu m'as célébrée comme ta dame, fait-il dire à la Vierge, je veux te voir, pour ma fête, vêtu galamment et à mon goût (2). » Cette innocente coquetterie, pas

1. *Descripcion de la capilla del Sagrario.* Ouvrage déjà cité, f° 57.

2. Voir p. 196. Les vers de Calderon sont évidemment inspirés d'un passage de *Las quatro partes de la coronica de España* : « ... *toma tu por ende esta vestidura que yo te do del theroso del mi Fijo, porque*

plus que les expressions trop mondaines de Damian de Vargas, n'a rien de bien coupable en somme. Mais que penser d'un écrivain (1), estimable d'ailleurs, qui se laisse aller aux afféteries suivantes? « C'était un plaisir de voir de quelle manière et avec quelles précautions la sérénissime Marie parait son chapelain, servie et assistée par les Vierges de sa chambre et par mille Anges qui faisaient fonctions d'acolytes et de charmants enfants de chœur. Chacune d'elles et chacun d'eux s'y employait à l'envi; chacune d'elles et chacun d'eux voulait participer à l'honneur d'avoir aidé à habiller le chapelain de la Vierge. Et, quoique la chasuble lui allât parfaitement, l'un venait et la tirait de côté, pour avoir à la remettre en place; un autre la tournait en ce sens; un troisième, en sens contraire. Car chacun désirait se rendre utile en quelque chose. » Cette mignardise poussée à l'extrême que l'on observe assez souvent chez les artistes espagnols de cette époque, — on sait combien Murillo, par exemple, en abusa! — est un signe incontestable de décadence.

Comme on a pu le voir par ce qui précède, Calderon emprunta à la légende tous les éléments et jusqu'aux détails de son premier acte. Or cette légende fut si chère aux Espagnols qu'ils ne se lassèrent jamais de la reproduire. Historiens, poètes, peintres, sculpteurs, se piquent d'émulation pour l'interpréter et la faire revivre. A Tolède, le voyageur la retrouve partout devant ses yeux; elle est le blason de la cathédrale et décore jusqu'à l'ogive moresque de la *puerta del sol*. Il est à supposer que Calderon visita Tolède avant le 19 juin 1653, date où, nommé par Philippe IV chapelain des *Rois nouveaux* (2), il entra en possession de son bénéfice. *La Vierge du Sagrario* fut publiée pour la première fois en 1637 (3). A quelle occasion, avant cette époque, le poète vint-il dans la Cité impériale? Il est difficile de le préciser,

seas affeytado en esta vida de vestidura, e de gloria, e de sanctidad, e vestir las has en las Pascuas, e ē las fiestas mias, e en las de los otros sanctos que son principales. » F° 240 verso, c. 2, de l'édition déjà citée.

1. Cristóbal Lozano, *Los reyes nuevos de Toledo*, édition déjà citée, p. 73. Tout le reste du chapitre est à l'avenant.

2. Cette chapelle, attenante à la cathédrale, est desservie par des prêtres spéciaux. On l'a ainsi nommée pour distinguer les *rois nouveaux* qui y sont enterrés : Enrique II, Juan I et Enrique III, des *rois anciens*, Alonso VII, Sancho el Deseado et Sancho el Bravo, qui reposent devant le maître-autel de la cathédrale.

3. *Segunda parte de las comedias de don Pedro Calderon de la Barca...*, Madrid, Maria de Quiñones, 1637.

tant que sa vie ne sera pas mieux connue (1). Mais il ressort du drame que les lieux, les coutumes, l'atmosphère même de Tolède étaient déjà familiers à l'auteur lorsqu'il l'écrivit.

« Assez nombreuses, dit M. Menéndez y Pelayo (2), sont les œuvres poétiques de la littérature espagnole qui, dans leur ensemble ou en partie, se rapportent aux miracles de saint Ildefonse. Il faut citer en premier lieu le long poème de Joseph de Valdivielso, *Sagrario de Toledo*, imprimé pour la première fois en 1616 (à Madrid, par Luis Sanchez) et réimprimé en 1618 (à Barcelone, par Esteban Liberós). Sur ce poème, qui ne comprend pas moins de mille octaves, repose principalement la grandiose trilogie dramatique *Origen, perdida y restauracion de la Virgen del Sagrario*, la seule œuvre du répertoire de Calderon où se retrouve ce genre d'inspiration épique si fréquent dans celui de Lope de Vega. Le premier acte de *La Virgen del Sagrario* est écrit exactement sur le même sujet que *El capellan de la Virgen*, et il est évident que Calderon eut présente cette comédie, comme le prouve le nom de *Recisundo*, qu'il donne à Récesvinthe, et la similitude des principales scènes, bien que traitées par chacun des deux grands poètes dans le style qui lui est propre. »

L'éminent critique voudra bien me permettre de revenir sur certaines propositions énoncées ci-dessus.

Le changement de Récesvinthe en *Recisundo* n'appartient aucunement à Lope. Cette forme corrompue, peu différente toutefois de l'orthographe et de la prononciation régulières, était d'un usage commun, auquel Calderon et Lope lui-même n'ont fait que se conformer.

Il est à peu près certain, en effet, que Calderon avait lu et étudié *El capellan de la Virgen*. Mais le troisième acte de cette comédie, le seul dont nous ayons à nous occuper en ce moment, n'a lui-même rien d'original, et fut fidèlement décalqué sur une pièce de Valdivielso dont nous parlerons bientôt.

Enfin, la première en date de ces œuvres, celle, si l'on veut, d'où dérivent toutes les autres, le *Sagrario de Toledo*, est née d'une circonstance ou, pour mieux dire, d'un concours d'événements qui eurent, pendant plusieurs années, une influence con-

1. Serait-il invraisemblable que Calderon fût venu à Tolède, très jeune encore, pour assister aux fêtes du mois d'octobre 1616, avant de regagner Salamanque où il était alors étudiant?

2. *Obras de Lope de Vega, publicadas por la Real Academia española*, t. IV, p. CXIX.

sidérable sur le mouvement littéraire de l'Espagne, et qu'il est utile de rappeler ici.

Au mois de septembre 1613, alors qu'on célébrait à Séville les fêtes anniversaires de la Nativité de la Vierge, un prédicateur osa mettre publiquement en doute l'immaculée conception de Marie. Ce dogme, établi de nos jours (1) par l'Eglise, était déjà, à cette époque, accepté comme tel par la plupart des Espagnols; les Sévillans surtout le professaient avec une foi ardente. Aussi le scandale fut-il grand parmi le clergé et le peuple. On eut peine à protéger contre la fureur de la foule le blasphémateur et sa famille. L'archevêque D. Pedro de Castro ordonna aussitôt des cérémonies expiatoires auxquelles prirent part les communautés religieuses, les confréries, toute la population, jusqu'aux nègres et aux mulâtres. Les esprits s'exaltèrent. Ce n'étaient partout que controverses théologiques, enthousiasme, indignation. Chaque jour parurent des opuscules (2), vers ou prose, couplets ou relations, qui entretenaient l'effervescence populaire. De tous côtés, hommes, femmes, les enfants surtout, chantaient les strophes de Miguel Cid (3) « *Todo el mundo en general,* » qui furent l'hymne de cette pieuse croisade ; dans chaque rue retentissaient les cris de : « Vive Marie conçue sans péché ! »

En 1615, l'archevêque et les chanoines, obéissant à leurs propres sentiments et aux sollicitations générales, voulurent ob-

1. En 1854, sous le pontificat de Pie IX.

2. On peut en compter, dans l'*Ensayo de una biblioteca,* de Gallardo, plus d'une cinquantaine publiés à Séville, la plupart de 1615 à 1617.

3. J'ai le regret de ne pouvoir, en ce résumé rapide, étudier avec plus de détails certains personnages de cette histoire. Miguel Cid mourut en 1617 et mérita d'être peint par Pacheco, sa poésie à la main, aux genoux de la Vierge Sainte. Bien touchante aussi, en son entêtement pieux, est la figure de D. Pedro de Castro. Il était archevêque de Grenade lorsque l'on découvrit en cette ville les *livres de plomb,* — œuvre, comme il fut démontré plus tard, de morisques imposteurs. Ce saint homme accepta les inscriptions apocryphes avec la foi la plus aveugle, que ne put ébranler l'avis contraire des meilleurs théologiens. Nommé archevêque de Séville, il défendit l'Immaculée Conception avec d'autant plus d'ardeur que les trop fameux livres soutenaient cette doctrine. Séville semble avoir été pour lui un lieu d'exil où il soupirait sans cesse après le Sacro-Monte de Grenade. Il eut le bonheur de mourir en 1623, avant d'avoir vu les livres de plomb solennellement condamnés en cour de Rome. — Voir, sur Miguel Cid, Angel Lasso de la Vega y Argüelles, *Historia y juicio crítico de la escuela poética sevillana en los siglos* XVI *y* XVII ; sur Pedro de Castro : José Godoy y Alcantara, *Historia de los falsos cronicones* et Menéndez y Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles.*

tenir du Saint-Siège une déclaration favorable au mystère. Des délégués quittèrent Séville, le 26 juillet, afin de demander au roi son consentement. « Ils partirent, chantant tout le long des rues l'hymne mentionné plus haut, qu'ils répétèrent, à l'édification des assistants, dans chaque ville qu'ils traversaient. » Philippe III, qui semble en cette circonstance avoir embrassé la cause de ses sujets avec plus de résolution que ne le fit après lui Philippe IV, autorisa les démarches par des lettres datées de l'Escurial, le 4 octobre 1616. Un bref du pape Paul V accorda, le 21 août 1617, une première satisfaction aux Sévillans. Il est confirmé, le 24 mai 1622, par un nouveau décret de Grégoire XV qui met fin pour un certain temps aux réclamations de l'Espagne (1).

Les manifestations de Séville eurent un retentissement rapide en Andalousie d'abord, bientôt dans la Péninsule entière. Les écrivains les plus en vogue se firent un honneur de célébrer le nom de Marie. C'est alors que Lope de Vega écrivit ses deux *Coloquios pastoriles en alabanza de la Concepción* (2) (1615) et *La limpieza no manchada* (3) (1618), comédie représentée à Salamanque,

1. Ortiz de Zuñiga, *Anales eclesiasticos y seculares de Sevilla*, lib. XVI-XVII, *pass.* — L'agitation toutefois n'était pas complètement apaisée. Madrid s'émeut à son tour. Le 18 décembre 1621, la ville fait le serment solennel de croire à l'Immaculée Conception, tant que le Saint-Siège n'en aura pas ordonné autrement. (Leon Pinelo, *Anales de Madrid*, ms. G, 55 de la Biblioteca Nacional.) Même après le décret de Grégoire XV, des protestations isolées se produisirent, favorables ou hostiles au mystère. On pourrait citer plusieurs faits. Les P. P. de la Compagnie de Jésus, par exemple, racontent dans leurs lettres que, en 1636, un homme, ayant nié à haute voix, dans une église, la Conception sans tache de Marie, fut assailli par les femmes, presque assommé à coups de chapins, puis livré à l'Inquisition. (*Memorial histórico español*, t. XIII, p. 450.) En 1652, le peuple se soulève contre les religieux dominicains, suspects par cela seul qu'ils ne partageaient pas l'opinion générale. Enfin, en 1661, Philippe IV obtient du pape Alexandre VII la bulle *Sollicitudo*, qui met fin à ces interminables querelles. Calderon ayant mis en vers cette bulle et l'ayant insérée dans son *auto* de *Las órdenes militares*, la censure ecclésiastique lui reprocha d'avoir « traité, sans les précautions voulues, un sujet aussi délicat que celui de l'Immaculée Conception. » (A. Morel-Fatio, *Revue critique des travaux d'érudition publiés en Espagne à l'occasion du second centenaire de Calderon*)

2. *Obras de Lope de Vega, publicadas por la Real Academia española*, t. II.

3. *Obras de Lope de Vega*, t. V. — Bernardo Dorado, *Compendio histórico de la ciudad de Salamanca*, p. 469.

à l'occasion du vœu solennel de l'Université, qui jura d'observer et de défendre la croyance à l'Immaculée Conception.

Tolède, plus que toute autre ville, était en disposition de se sentir émue. L'achèvement de la chapelle du Sagrario avait coïncidé avec l'arrivée à l'Escurial des délégués sévillans. Au mois d'octobre 1616, Philippe III, en même temps qu'il accordait à ces derniers des lettres de recommandation pour Rome, acceptait d'aller à Tolède inaugurer le nouveau sanctuaire. Les fêtes, qui n'auraient été en d'autres circonstances qu'un événement local à peu près insignifiant, prirent, en celle-ci, le caractère d'une profession de foi nationale. Confondant en un même enthousiasme l'image miraculeuse et la Vierge conçue sans péché, la Castille accourut en foule. Et l'archevêque D. Bernardo de Sandoval y Rojas, ayant à prêcher le premier sermon de la neuvaine, se fit l'écho du sentiment populaire, en choisissant pour thème le mystère de la Conception (1).

Les poètes de Tolède qui, jusqu'à ce moment, avaient gardé le silence, mêlent leurs chants de louange à l'allégresse générale. Baltasar Elisio de Medinilla se décide à publier son poème de la *Limpia concepción*, auquel il travaillait depuis sept ans et qui parut l'année suivante (2). Cent vingt-trois concurrents prennent part au *Certámen* du 23 octobre 1616 (3). Valdivielso, qui fut de ce nombre, se hâte de faire imprimer son *Sagrario de Toledo*, comme le prouvent les censures, datées du 11 juillet 1615 (4). Enfin, le dimanche 30 octobre 1616, après que l'image vénérée a été conduite processionnellement à son nouveau temple, on représente en public deux pièces de cet auteur, qui retracent deux épisodes de la célèbre légende.

« L'après-midi, entre la maison du Cardinal et celle de l'Ayuntamiento, les comédiens de Cébrian (5) représentèrent deux

1. *Descripción de la capilla del Sagrario.*

2. *Limpia concepción de la Virgen señora nuestra*, Madrid, viuda de Alonso Martin, 1617. — Voir Gallardo, *Ensayo de una biblioteca*, t. III, c. 699.

3. *Descripción de la capilla del Sagrario.*

4. Il faut citer aussi, en 1616 : Tomas Tamayo de Vargas, *Defensa de la Descención de Nuestra Señora á la Santa Iglesia de Toledo* et Francisco Portocarrero, *De la Descención de Nuestra Señora á la Santa Iglesia de Toledo, y vida de S. Ildefonso Arzobispo della.*

5. « *Pedro Cebrian fue autor de compañia de las de titulo en el bienio teatral de* 1615 *à* 1617. *Su compañia estrenó la comedia de Enciso* Los Médicis de Florencia. » Ms. Ff, 3-4 de la Biblioteca Nacional de Madrid.

autos du Maître Joseph de Valdivielso. L'un avait pour sujet la Descente (ou Descension) de Notre-Dame apportant la chasuble à saint Ildefonse; l'autre, la Miraculeuse apparition de la Sainte Image, que l'on croyait perdue depuis si longtemps. Sa Majesté et Leurs Altesses (1) assistèrent, des fenêtres du Cardinal, au spectacle que l'on goûta fort, tant pour son argument tout à fait de circonstance que pour les intermèdes de danses et de *sainetes* qui égayèrent la représentation (2). »

De ces deux *autos*, le dernier est probablement perdu. S'il en subsiste quelque copie, personne que je sache ne l'a jamais signalée. La perte de cette pièce est d'autant plus regrettable que le sujet en était identique à celui de *La Vierge du Sagrario* (3e journée), et que l'on pourrait sans doute juger par comparaison si Calderon connut l'œuvre de Valdivielso et s'en inspira directement.

L'*Auto de la Descension* se trouve mentionné dans le *Catálogo del teatro antiguo español*, p. 415, d'après un manuscrit de la Bibliothèque du duc d'Osuna, appartenant aujourd'hui à la Biblioteca Nacional de Madrid (Res. 6a, 56). C'est au licencié Francisco de Rojas, intelligent copiste des œuvres dramatiques du XVIIe siècle et ami particulier de l'auteur, que nous devons ce manuscrit. La Barrera, tout en la signalant, ignora à quelle occasion et, par conséquent, à quelle date la pièce fut représentée. Les critiques ou bibliographes qui vinrent après lui n'en disent pas davantage. Les catalogues de la Bibliothèque d'Osuna (3), de La Barrera et de la Biblioteca Nacional (Y y, 448) attribuent à Lanini un *Auto de Nuestra Señora y el glorioso S. Ildefonso*. Cet *auto* n'est autre, sous une signature et sous un titre différents, que celui de Valdivielso.

---

1. Philippe III; le prince, son fils, plus tard Philippe IV; et la princesse Elisabeth de Bourbon, mariée depuis un an environ à ce dernier.

2. « *Por la tarde, entre las casas del Cardenal, y del Ayuntamiento, la compañia de Cebrian representó dos Autos del Maestro Ioseph de Valdiuielso. Vno, de la Descension de Nuestra Señora a dar la Casulla a San Ilefonso : otro, de la milagrosa aparicion de la Imagen Santa del Sagrario, despues de auer estado escondida como se ha dicho. Vieronlos su Magestad, y Altezas, de las primeras rejas del Cardenal : fueron de mucho gusto, por el argumento tan destos dias, y por los bayles, y saynetes con que aquella compañia regozija sus actos Comicos.* » — *Descripcion de la capilla del Sagrario*, f° 88, verso.

3. *Catálogo abreviado de los manuscritos de la biblioteca del Excmo. Señor Duque de Osuna é Infantado, hecho por el conservador de ella don José Maria Rocamora*, Madrid, 1882. — N° 957.

Voici le titre complet de la copie de Rojas :

Auto famoso, de la Desçension de nra señora, en la / santa yglesia de Toledo, quando trujo la casulla, al / gloriossissimo san ilefonso, su santo Arçobispo, y Patron / nuestro / compuesto, por mi señor y grande Amigo, el Mº Joseph, de / Valdiuieso, que aya gloria = y trasladado por mi el liçendo, / franco, de rroxas = para mayor honrra y gloria de Dios y de / subenditissima madre = virgen antes del parto, en el parto, / y despues del parto, y siempre virgen = virgen, conçebida sin / peccado original = apesar de los erejes traydores. A la fin : *en*, 21, *de março; sabado, cerca de la / vna del mº, dia; Año, de* 1643, *años ÷ dia del glorioso san Benito ÷ le acabe / ÷ de trasladar ÷* Plus bas : *÷ sub corre, sstra ÷*

Le sujet de la pièce correspond au premier acte de *La Vierge du Sagrario*; il est donc inutile d'en donner une analyse détaillée. Les hérétiques mis en scène par Valdivielso sont au nombre de trois : Pélage, qui s'engloutit, foudroyé par l'Ange de la Justice, et ses deux disciples, Florindo et Braulio ou Braulion, qui finissent par se convertir. Sainte Léocadie récite en sortant du tombeau un romance qui, nonobstant sa valeur littéraire, est une paraphrase trop longue des simples mots que lui attribue la légende. La scène de la chasuble est beaucoup plus discrète. La Vierge, conformément à la tradition, embrasse son image avant de remonter au ciel. De beaux vers prononcés par Ildefonse terminent la représentation : « Après vous avoir vue, beauté divine, que me reste-t-il à voir ici-bas? Jusqu'à ce que je vous revoie, rien pourra-t-il consoler mes yeux, apaiser mon âme?... » Notons que la reine ne figure pas au nombre des personnages et qu'il n'est question ni des origines de Tolède, ni de celles de Notre-Dame du Sagrario. D'ailleurs l'élément historique ou légendaire est loin d'avoir ici autant d'importance que dans le drame de Calderon. Valdivielso a choisi trois ou quatre faits principaux qu'il s'est contenté de lier ensemble par une série de scènes divertissantes, picaresques parfois, toujours pleines de mouvement, de vie, de réalité. Entrent d'abord les gamins de Tolède qui, sous les ordres de leur capitaine, parcourent les rues en acclamant le nom de Marie. Quiconque ne partage pas leur enthousiasme a fort à craindre les bâtons et les pierres dont ils sont armés. Cet épisode, tout d'actualité, avait certainement pour but de remémorer aux spectateurs les récentes agitations de Séville, et plus d'un dut se surprendre à fredonner instinctivement le cantique de Miguel Cid. Plus loin ce sont des hallebardiers, qui, placés en sentinelle à la porte de l'église, en interdisent l'accès aux confréries, aux croix, aux bannières, et ne

cèdent que devant le roi et l'archevêque. Voici encore des mendiants qui attendent l'aumône quotidienne d'Ildefonse : aveugles, muets, manchots, une vraie cour des Miracles. Ce sont tous gens experts en leur métier, qui savent — et s'en vantent — estropier les enfants, imiter au naturel plaies et ulcères. A peine la dalle du tombeau est-elle retombée sur sainte Léocadie que l'aveugle a déjà mis en complainte la merveilleuse apparition.

Un dernier incident, d'une touchante poésie, mêle, par un heureux contraste, les humbles d'ici-bas aux saints personnages du ciel. Transie, mal éclairée par le lumignon de sa lanterne, une vieille femme se rend dans la nuit à matines. L'église est sombre et silencieuse ; elle s'endort en priant. Tout à coup, éveillée par une clarté surnaturelle, elle voit la Vierge, rayonnante de gloire, remettre la chasuble à son chapelain. Un ange distribue aux chœurs célestes des cierges allumés. La bonne vieille, interdite, reçoit aussi le sien. Et, lorsque tout a disparu, lorsque l'ange veut le lui reprendre, elle refuse de s'en dessaisir et supplie qu'on le lui laisse pour le voir brûler à l'heure de sa mort.

Où et comment se forma cette douce légende ? Quel écrivain fut le premier à la recueillir ? En France, elle apparaît déjà dans une composition dramatique du XIVe siècle : *Cy commence un Miracle de Nostre-Dame, comment elle garda une femme d'estre arse* (1). Dame Guibour, que la médisance publique accuse à tort de partager la couche de son gendre, prend le parti de le faire assassiner. Son crime est bientôt découvert, et on la condamne à mourir sur le bûcher. Mais la Vierge, pour qui elle eut toujours la plus fervente dévotion, permet qu'elle échappe aux flammes sans éprouver aucun mal. La justice pardonne. Tous les personnages, en l'honneur du miracle, vont entendre une messe d'action de grâces. Dieu officie en personne. Saint Jean distribue à l'assemblée des cierges pour l'offrande. Lorsque c'est à Guibour de donner le sien, elle s'y refuse. L'ange Gabriel, ne pouvant la convaincre, cherche à le lui arracher. Le cierge se rompt. L'ange en emporte un morceau ; dame Guibour gardera l'autre. « Et, conclut Dieu,

« ..... il ne fault point doubter
Que ce qu'elle en a vraiement
Gardera precieusement
Et par tres grant devocion. »

1. *Théâtre français au Moyen-Age*, publié par MM. Monmerqué et Francisque-Michel, Paris, Firmin-Didot, 1885, p. 327.

Il est étonnant que cet épisode, si Calderon l'a connu, n'ait pas trouvé place dans sa comédie. Lope de Vega n'a eu garde de l'oublier, au troisième acte de son *Capellan de la Virgen*. Sa vieille femme s'appelle Ana. Le poète, par un artifice superflu, à mon avis, a pris soin de la rattacher à l'action en faisant d'elle la mère du *gracioso* Mendo et une protégée d'Ildefonse. Beaucoup plus émouvante me semble la petite vieille de Valdivielso, si humble, si effacée; cette première venue, digne par sa foi naïve d'assister au divin miracle. On dirait qu'elle cherche à passer inaperçue et à se faire pardonner sa présence en cette légende où elle s'est glissée après coup. Combien pourtant elle mérite d'y figurer, Murillo l'a compris, lui qui l'a représentée à genoux, son cierge à la main, dissimulée à demi derrière Ildefonse qui s'incline devant la Reine des Cieux (1).

L'*Auto de la Descension* (1616) fut, comme je crois l'avoir démontré, la première en date des œuvres dramatiques relatives à saint Ildefonse (2). *El capellan de la Virgen* n'est postérieur que de quelques années à la représentation de Tolède (3). Lope était-il au nombre des spectateurs? On pourrait le supposer. Au commencement de septembre 1616, nous apprend La Barrera (4), il revenait de Valence à Madrid, et, dans les derniers mois de cette année, il obtenait, par l'entremise du duc de Sessa, la charge de *procurador fiscal de la Cámara apostólica en el Arzobispado de Toledo*, — avocat général de la Chambre apostolique près l'archevêché de Tolède. Il était donc de son intérêt autant, sans

1. *Catalogo de los cuadros del museo del Prado de Madrid*, por D. Pedro de Madrazzo, Madrid, 1889, 6e édition. N° 869. — Ce tableau se trouve actuellement dans la grande galerie du musée du Prado.

2. Il faut noter toutefois que Lope, dans la comédie *Vida y muerte de Bamba*, publiée en 1604, relate incidemment le miracle de la chasuble et la mort de Récesvinthe.

3. Lorsqu'il s'agit de déterminer la date d'une pièce écrite par Lope, il faut tout d'abord consulter les listes de ses œuvres dramatiques, dressées par lui-même en tête de deux éditions de son livre *El peregrino en su patria*. *El capellan de la Virgen*, ne figurant ni dans la liste de 1604, ni dans celle de 1618, est évidemment postérieure à cette dernière date. La pièce fut imprimée dans la *Parte XVIII* de Lope, dont les licences furent signées en juin 1622. Mais l'auteur, dans sa dédicace à Da Catalina de Avilès, déclare « qu'il a été heureux de retrouver cette comédie dans ses papiers » — preuve qu'elle y dormait oubliée depuis un certain temps. De cet ensemble de faits on peut déduire que *El capellan de la Virgen* a été composé entre 1618 et 1620 ou 1621 environ.

4. *Nueva biografia*, p. 241. — Cet ouvrage forme le tome I des *Obras de Lope de Vega publicadas por la Real Academia española*.

doute, que de son goût de se montrer à ces fêtes. On sait, d'ailleurs, quelle affection le liait à Valdivielso, qui l'assista à ses derniers moments. Lope, on peut l'affirmer, connut soit à la scène, soit par la lecture, l'*Auto de la Descension*. A défaut d'autre preuve, il suffirait de comparer à cette dernière pièce le troisième acte de *El capellan de la Virgen*. Quant aux deux premiers, ils retracent, avec plus de détails, la vie de saint Ildefonse, telle que je l'ai résumée précédemment.

La Virgen del Sagrario fut publiée, comme nous l'avons déjà dit, en 1637, du vivant de Calderon. On ignore en quelle année il l'écrivit. Etait-ce une pièce de circonstance? Rien, jusqu'à ce jour, n'autorise cette opinion. Une réminiscence des œuvres de Valdivielso et de Lope? C'est possible. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'imitation de ces deux poètes n'y est nulle part manifeste, si l'on tient compte des similitudes inhérentes à un sujet de ce genre.

Bien longtemps avant Calderon, plusieurs poètes espagnols, sans parler de ceux que nous avons déjà signalés, célébrèrent la gloire d'Ildefonse et de Marie. Au XIIIe siècle, Gonzalo de Berceo rime cette histoire, qui forme le premier de ses *Milagros de Nuestra Sennora*. Alonso-le-Savant lui consacre la deuxième de ses *Cantigas*. Un auteur anonyme du XIVe siècle, connu sous la désignation de bénéficier ou *beneficiado* d'Ubeda, écrit en vers une *Vida de San Ilefonso*. Cristobal Suarez de Vargas, contemporain de Calderon, publie en 1636 un poème en octaves de la *Descension de Nuestra Señora* (1). Enfin, M. Menéndez y Pelayo signale (2), d'après les Index expurgatoires du XVIIe siècle, une comédie intitulée, comme celle de Lope, *El capellan de la Virgen*. On ne connaît que le titre de cette œuvre, attribué à Fernando de Zarate ou, plus probablement, à Antonio Enriquez Gomez, et dont les exemplaires furent détruits sans doute par ordre du Saint-Office. Je ne cite ici que les œuvres d'imagination. Innombrables sont les *Flos sanctorum*, chroniques, etc., où cette légende a trouvé place.

En France, l'histoire d' « Hyldefonse et de la savoureuse Leochade » a été pour Gautier de Coincy, le point de départ d'un assez long poème (3). Vincent de Beauvais a recueilli à son tour

1. Toledo, Joan Ruiz de Pereda.

2. *Obras de Lope de Vega...*, t. IV, p. CXIX.

3. Il compte 2.342 vers et a été publié par Barbazan et Méon dans les *Fabliaux et contes des poètes françois*, Paris, Warée, 1808, t. I, p 270 à 346, et par l'abbé Poquet, *Les miracles de la Sainte Vierge, traduits et*

le miracle de Tolède dans son *Speculum historiale* (1). Ce même auteur rapporte l'histoire d'un contemporain d'Ildefonse, saint Bonet ou Bont (*Bonitus*), auquel la Vierge apporta de ses mains, en l'église de Clermont-en-Auvergne, un vêtement sacerdotal « *cujus materies et contexturæ modus a nullo hominum dignosci potest, et est eximii candoris, miraeque lenitatis* (2). »

Cette légende offre avec la tradition tolédane une parfaite ressemblance que nul, je crois, n'a remarquée jusqu'à ce jour.

II

Une cinquantaine d'années environ séparent le deuxième acte du premier. A Récesvinthe ont succédé, comme rois de Tolède, Vamba, Ervigius, Egica, Witiza, et enfin Rodrigue. On sait comment ce dernier fit violence à Florinda, que les Arabes surnommèrent *la Cava*, et comment le comte Julian ou Illan, père de la jeune fille, appela en Espagne les Sarrasins (3). Muza, gouverneur de la Mauritanie Tingitane, envoie en Andalousie son lieutenant Tarik. L'armée de Rodrigue est taillée en pièces après huit jours de combat continu, sur les rives du Guadalete. Muza, informé de cette victoire, prétend se réserver l'honneur et le profit de la conquête. Il mande à Tarik de ne pas pousser plus loin et d'attendre son arrivée. Mais le chef victorieux, sans tenir compte de ces instructions, divise ses troupes en deux corps qui, après avoir ravagé les campagnes andalouses et s'être emparés des places principales, viennent se concentrer sous les remparts de Tolède.

La ville ne comptait plus qu'un très petit nombre d'habitants, juifs pour la plupart. Des Espagnols, les uns étaient morts sur le champ de bataille ; d'autres erraient fugitifs, traqués par l'ennemi,

mis en vers par Gautier de Coincy, Paris, Parmantier et Didron, 1857, p. 75 *sq.* Cette dernière édition, beaucoup moins complète que la précédente, ne compte environ que 1.350 vers. Dans l'une et l'autre, l'histoire d'Hyldefonse n'occupe que les 650 premiers vers.

1. Lib. VII, cap. cxx. — Cet ouvrage forme le tome IV des œuvres de Vincent de Beauvais, dans l'édition de Venise, 1591.

2. *Speculum historiale*, lib. VII, cap. xcvii.

3. Il faut lire, *Obras de Lope de Vega*. t. VII, p. xxv *sq.*, la belle étude dans laquelle M. Menéndez y Pelayo examine, au point de vue de la critique historique, les événements et les personnages de cette période.

ou émigraient vers les montagnes asturiennes, sous la conduite de Pélage. Les vivres manquaient. Witiza, confiant en un avenir pacifique, disent certains auteurs; redoutant une révolte des grands, déclare une opinion contraire, avait fait détruire toutes les armes. Dans de pareilles conditions, Tolède ne pouvait soutenir longtemps le siège. Fut-elle livrée par les juifs? Se rendit-elle, à bout de ressources? Contentons-nous, sans décider entre ces deux hypothèses, de savoir que la ville capitula à certaines conditions énumérées dans la deuxième journée de ce drame. La principale fut que les chrétiens conserveraient leurs biens, leur culte, et pourraient continuer de vivre mêlés aux Arabes, d'où leur nom de *Misti-Arabes*, transformé plus tard en celui de *Mozarabes*.

Calderon, pour composer le premier acte de *La Vierge du Sagrario*, n'avait eu qu'à faire un choix parmi les éléments sans nombre que lui offraient l'histoire et la tradition. Il n'en fut pas ainsi pour la deuxième journée. La matière était ingrate; l'intérêt, divisé en une foule d'actions secondaires; les faits, rares et peu significatifs. En ce qui concerne notamment l'attitude des assiégés, les chroniques restent muettes. Le poète dut faire appel à son imagination, à toute son expérience dramatique, pour reconstituer à l'aide de quelques détails ce chapitre inédit des annales tolédanes. Il créa lui-même ses personnages, qu'il doua de sentiments dignes de ces âges héroïques. Présentés par lui, Arabes et Espagnols rivalisent de noblesse généreuse, et l'on aime à se persuader que ce tableau plein de grandeur est l'image fidèle de la réalité.

Examinons d'abord les figures historiques qui prennent part à l'action. Ce sont celles de Tarif, de Muza, et d'Urbain qui, néanmoins, ne paraît pas sur le théâtre.

Nous connaissons déjà les deux premiers. Mais leur caractère, dans le drame, est de pure fantaisie et il semble que le poète se soit plu à intervertir leurs rôles. Tarif se comporte en chef suprême, omnipotent, seul juge de ses décisions, maître absolu de ses actes. C'est lui qui, du haut de son trône, reçoit les parlementaires de Tolède; lui qui, de sa propre autorité, ratifie les clauses de la capitulation. Muza ne le seconde que pour la forme et observe, dans ses courtes répliques, le ton d'un serviteur soumis. A Tarif, en effet, revient l'honneur d'avoir conquis Tolède. Mais il n'agissait que comme lieutenant de Muza, dont il avait enfreint les ordres. Aussi, lorsque ce dernier, encouragé par le succès des armes musulmanes, passe en personne sur la Péninsule, Tarif s'empresse-t-il de courir à sa rencontre pour se faire pardonner tant de victoires. Muza réclame sa part du butin,

accuse son lieutenant de concussion, s'emporte jusqu'à lui cingler le visage de son fouet, et finit par le jeter dans un cachot. Tel était sans doute l'argument de *Muza furioso*, pièce de Lope de Vega aujourd'hui perdue (1).

Urbain ne porta jamais officiellement le titre d'archevêque, que lui donne Calderon. Il était vicaire de Sinderedo, que les persécutions de Witiza forcèrent de se réfugier à Rome, et devait lui succéder sur le siège archiépiscopal. Mais, l'Espagne ayant été envahie sur ces entrefaites, il ne put être intronisé. Après qu'il eut quitté Tolède, emportant les saintes reliques, il erra de ville en ville et arriva, chassé par l'invasion, dans les montagnes des Asturies où s'était retranché Pélage. Les reliques furent déposées dans une grotte, non loin de l'emplacement où le roi Fruela, vers la fin du VIIIe siècle, jeta les fondations d'Oviedo. L'arrivée d'Urbain dans les Asturies forme un des épisodes de *El último godo*, comédie de Lope de Vega.

De tous les personnages imaginés par Calderon, en ce deuxième acte de *La Vierge du Sagrario*, Godman est le principal. Il personnifie, comme son nom l'indique, la race entière des Goths. Peut-être même était-il destiné, dans la pensée de l'auteur, à représenter un ancêtre de Don Gaspar de Guzman, comte-duc d'Olivares. Les poètes de cette époque, non contents de célébrer l'héroïsme de Guzman el Bueno et la défense de Tarifa (2), faisaient quelquefois remonter jusqu'aux Goths l'origine du favori de Philippe IV. La famille des Godman ou Guzman passe en effet, pour avoir été, de toute antiquité, l'une des plus puissantes de Tolède. En 1588, on découvrit en creusant le sol une statue de la Vierge tenant son fils entre ses bras et qui, prétend-on, avait appartenu à saint Ildefonse lui-même. Quatre colonnes de marbre soutenaient au-dessus de l'image une dalle énorme où se voyaient gravées des lettres formant le nom de GVDMAN (3).

Le bouffon Ali n'est pas sans quelques liens de parenté dans

1. Citée dans la liste de *El peregrino en su patria*, éd. de 1604.

2. Guzman el Bueno, assiégé dans Tarifa par des ennemis qui retenaient son jeune fils en otage, aima mieux leur jeter son poignard pour sacrifier l'enfant que livrer la ville. Il existe plusieurs comédies sur ce sujet, entre autres *El Abraham castellano, y blason de los Guzmanes*, de La Hoz; *El honor de los Guzmanes, y defensa de Tarifa*, de Luis Velez de Guevara. Je possède de cette dernière comédie une *suelta* ancienne, attribuée à Lope de Vega, sous le titre de *Mas pesa el rey que la sangre, y blason de los Guzmanes*.

3. P. Antonio de Quintanadueñas, *Santos de la imperial ciudad de Toledo*, p. 294.

la vieille littérature espagnole. Il rappelle, par exemple, le *gracioso* Zarrabulli de *La fianza satisfecha*, pièce de Lope de Vega. Son jargon bizarre et sa syntaxe subversive ne sont pas non plus sans précédents, et pourraient passer pour un langage académique, si on les compare à d'autres baragouins inextricables, tels que celui du more Mulien Bucar, dans la *Comedia Armelina* de Lope de Rueda.

Dans les rôles de femmes, Calderon a su opposer avec beaucoup d'art la douceur compatissante de Luna à la fière énergie de Doña Sancha.

On retrouve souvent, dans l'ancienne littérature espagnole, la scène où un parlementaire, venant apporter au camp ennemi des propositions de paix, est reçu avec plus ou moins d'insolence. Tantôt, comme ici, c'est un siège qu'on lui refuse tantôt lui offre-t-on, pour l'humilier, une place indigne de son rang. Cette situation ne fut pas uniquement, pour les poètes, un prétexte à tirades hautaines. Que l'on se rappelle l'antique rivalité de Burgos et de Tolède dont les représentants respectifs prétendaient, dans les assemblées du royaume, avoir droit à la première place, et l'on comprendra combien ces questions de préséance étaient susceptibles de passionner un auditoire castillan. Le Cid du *Romancero* renversant d'un coup de pied, devant l'autel de Saint-Pierre de Rome et malgré la présence du pape, le siège du roi de France (1) nous donne un premier exemple de cet épisode si répandu depuis. Car on l'a traité de bien des manières, et bien des fois, il faut l'avouer, sans le ménagement qui distingue le sublime de la farce. Ici, c'est Bernardo del Carpio (2) qui, furieux d'écouter debout l'ambassade d'un more commodément assis, envoie rouler au loin le tabouret et le bavard. Mais, ailleurs (3), un bouffon mêle ses bravades grotesques aux provocations des guerriers et détourne mal à propos l'intérêt des spectateurs. Calderon, lui, a su se garder de fanfaronnades inutiles. Sa Sémiramis (4), ayant à entendre un roi ennemi, dit simplement : « Qu'on lui donne un siège bas et à l'écart, et qui ne touche pas au tapis de mon estrade. » On lit, dans le premier acte de *Judas Macabeo* une scène du même genre, mais beaucoup plus développée. Enfin, dans l'entrevue de Godman et de Tarif,

1. *Romancero general* de A. Durán, nº 756. — Traduit en français par Damas Hinard, *Romancero espagnol*, t. II, p. 68.
2. Lope de Vega, *Las mocedades de Bernardo del Carpio*, jorn. I.
3. Juan Hidalgo, *Los mozárabes de Toledo*, jorn. I.
4. *La hija del aire*, pte. II, jorn. I.

les plus nobles sentiments viennent tempérer l'orgueil de ces âmes ardentes et le transformer en estime réciproque.

Une dernière remarque portera sur la décoration théâtrale de cette deuxième journée. On voit, dans le fond, les murs de Tolède, sur lesquels peuvent se mouvoir les comédiens, suivant les besoins de l'action. Lorsque, au pied de ces murs, se montrent des musulmans, le spectateur est censé assister au drame d'un point quelconque de la plaine. C'est alors la face extérieure des remparts qu'il a devant les yeux. Lorsque, au contraire, les Goths occupent le devant de la scène, on suppose l'action transportée à l'intérieur de la ville. Cette unique décoration à double usage semblerait bien pauvre à nos exigences modernes ; elle devait pourtant, dans sa simplicité ingénieuse, donner une illusion très suffisante de la réalité.

III

Tolède resta près de quatre siècles sous la domination musulmane. Prise par Tarif en 714, elle n'ouvrit ses portes à Alphonse VI que le 25 mai 1085.

Le roi Don Fernando Ier avait divisé ses États entre ses cinq enfants. A l'aîné, Don Sancho, il laissa le royaume de Castille ; à Don Alonso, plus tard Alphonse VI, celui de Léon ; à Don Garcia, une partie de la Galice et du Portugal. Ses deux filles, Doña Urraca et Doña Elvira, reçurent en partage : l'une, la ville de Zamora ; l'autre, celle de Toro. Pareil testament, conçu sans doute dans une idée de justice, eut les résultats politiques les plus funestes, et ne tarda pas à engendrer des haines et des luttes fratricides.

Don Sancho, de par son droit d'aînesse, prétendait régner seul sur l'Espagne entière et ne voyait en ses frères que des usurpateurs. Il marche contre Alonso, le dépossède, puis le contraint de se retirer au monastère de Sahagun et d'y revêtir l'habit religieux. Mais le prince s'échappe bientôt et va demander asile à Almenon, roi de Tolède. Accueilli avec bienveillance, il vécut à la cour de son protecteur, prit part à ses guerres et se lia avec lui d'une sincère amitié. Il dormait un jour dans les jardins du palais lorsque un bruit de voix vint frapper ses oreilles. Le roi et quelques seigneurs vantaient tout haut, sans défiance, la position inexpugnable de Tolède et la solidité de ses murs. « Il n'y aurait, dit l'un d'eux, qu'un seul moyen de réduire la ville ; ce

serait de dévaster les récoltes pendant sept années consécutives. La famine obtiendrait alors ce dont la force n'aurait pu venir à bout. » Alonso retint cet avis et sut plus tard en profiter, mais il ne bougea point lorsqu'on remarqua sa présence. Un sommeil aussi profond parut suspect, et Almenon, pour s'assurer qu'il n'était pas feint, fit verser du plomb fondu dans la main ouverte de son hôte. De là lui vint son surnom de *Alonso, él de la mano horadada*, Alphonse-à-la-main-percée. « Conte de bonne femme! s'écrie Mariana (1) après avoir raconté cette anecdote. Comment auraient-ils eu sous la main, si à propos, du plomb fondu? Comment cet homme aurait-il pu affecter de dormir et dissimuler une souffrance aussi atroce? La vérité est que ce surnom lui vint de sa prodigalité excessive. »

A la suite de cette aventure, Alonso dut faire le serment de ne rien entreprendre contre Tolède pendant la vie d'Almenon et celle de son successeur.

Don Sancho, poursuivant ses injustes guerres, s'était emparé de la Galice et avait fait prisonnier son frère Don Garcia. Il vint, peu après, mettre le siège devant Zamora. Est-il besoin de rappeler comment il mourut, sous les murs de cette ville, frappé traîtreusement par le javelot de Vellido Dolfos? Doña Urraca, qui avait toujours aimé Alonso d'une affection quasi-maternelle, dépêche vers lui un messager. Le prince — librement, disent les uns; usant de ruse, prétendent les autres, — quitte Tolède et rejoint sa sœur à Zamora. Ses anciens sujets le reconnaissent pour roi. Il attire auprès de lui Don Garcia et le retient en captivité (2). Maître désormais de la Castille, de Léon et de la Galice, Alonso se fait sacrer roi à Burgos, après avoir juré devant le Cid, dans l'église de Santa-Gadea, qu'il était resté étranger au meurtre de Don Sancho.

Tous ces événements, depuis la mort de Fernando Ier nous ont été transmis en une série d'admirables romances, les plus beaux peut-être de tout le *Romancero*, et c'est sur ce même sujet que Guillen de Castro a écrit la deuxième partie de *Las mocedades del Cid*.

A Tolède, Almenon était mort, laissant la couronne à son fils aîné Hisem ou Hescham, qui ne lui survécut que douze mois. Hiaya, frère de ce dernier, abusant de la puissance royale,

1. *Historia general de España*, lib. IX, cap. VIII.

2. Ce malheureux prince ne sortit d'une prison que pour entrer dans une autre, et, désespérant de recouvrer jamais la liberté, s'ouvrit les veines huit ans plus tard.

exerça contre ses sujets des atrocités de toute sorte. Les Tolédans, à plusieurs reprises, s'adressèrent à Alphonse VI, le suppliant de venir à leur secours. Le roi hésitait. Quoique, à la rigueur, la mort d'Almenon et celle de Hisem l'eussent affranchi de son serment, il lui répugnait de lever les armes contre un des fils de son bienfaiteur. Mais le peuple de Tolède insista; les chrétiens mozarabes se montrèrent plus pressants. A la cour de Castille, l'opinion générale était favorable à la guerre. Les troupes se mirent en campagne en 1079, six ans après le sacre d'Alphonse. Celui-ci se rémémorant les paroles entendues jadis, — paroles prophétiques si, comme tout le démontre, elles n'eussent été inventées après coup, — s'empara des bourgs et des villages voisins de Tolède, puis, ayant détruit les récoltes pendant l'espace de sept ans, se rendit maître de la ville (1).

Alphonse VI fut marié cinq fois. De sa première femme, Doña Inès, on ignore la famille et la patrie. Le roi, l'ayant perdue peu de temps avant son expédition contre Tolède, épousa en secondes noces une française, Constance, connue aussi sous le nom de Frengaria (2). Les vers de Calderon (3) laisseraient supposer à tort qu'elle eut pour père un roi de France. « Elle était, dit le P. Florez (4), fille de Robert, duc de Bourgogne, et d'Ermengarde de Semur, et avait épousé en premières noces Hugues II, comte de Châlon. Elle ne tarda pas à rester veuve, étant encore toute jeune d'âge, mais d'un esprit déjà très mûr. Sa réputation de beauté et de piété arriva jusqu'aux oreilles d'Alphonse, qui s'en éprit. Il s'adressa à l'abbé du monastère de Tournus, où Constance venait souvent faire ses dévotions, et le mariage fut promptement conclu. »

A côté de la reine, un second personnage d'origine française

1. Découragé par les difficultés et la longueur du siège, le roi allait se retirer, lorsque saint Isidore apparut en songe à D. Cebrian, évêque de Léon, et lui révéla que dans quinze jours la ville demanderait à se rendre. — Francisco de Pisa, *Descripción de la imperial ciudad de Toledo...*, Toledo, Diego Rodriguez, 1617, lib. III, cap. XVII.

2. « *La segunda mujer de Alfonso VI se llamó doña Constanza, y parece tuvo tambien el nombre de Frengaria.* » Florez, *Memorias de las reynas cathólicas*, p. 168.

3. *Como reyna, que heredó*
El ser de quien se llamó
Christianísimo de Francia.

Le roi de France contemporain était Philippe Ier, qui avait succédé en 1060 à son père Henri Ier.

4. *Reynas cathólicas*, p. 169.

joue un rôle important dans l'histoire et dans la pièce de Calderon.

Lorsque, en 1073, Grégoire VII fut élevé à la dignité pontificale, l'église catholique n'avait plus guère pour représentants que des prêtres indignes. Simoniaques, impudemment mariés ou vivant en concubinage, avouant sans honte leurs nombreux enfants, ils étaient, aux yeux des fidèles, le plus triste objet de scandale. Le nouveau pape s'empressa d'envoyer dans tous les pays de l'Europe des légats chargés de réformer les mœurs ecclésiastiques. En Espagne, il s'agissait en outre de substituer au rite gothique ou primitif, que l'on célébrait encore comme avant l'invasion musulmane, le rite romain ou grégorien, universellement adopté depuis dans la chrétienté. Grégoire VII, qui sous le nom d'Hildebrand, avait porté dans sa jeunesse le froc des Bénédictins de Cluny, demanda à saint Hugues, abbé de cet ordre, des hommes capables de seconder son dessein. Des religieux français passèrent les Pyrénées et vinrent se fixer, dans les Asturies, au monastère de Sahagun. Ce couvent jouissait alors d'une célébrité sans égale. Les rois l'honoraient de leurs visites et de leur faveur. Fernando Ier, lorsqu'il y venait, mangeait familièrement à la table des moines. Nous avons vu qu'Alphonse VI y prit l'habit par ordre de son frère Don Sancho, et, s'il parvint à s'en échapper, ce fut sans doute grâce à la connivence des Bénédictins. Aussi, lorsqu'il fallut, après la prise de Tolède, faire choix d'un archevêque, Bernard, abbé de Sahagun, fut-il élu à l'unanimité des suffrages.

Il était né en France, au village de La Sauvetat (1), près d'Agen. Cela seul suffit à expliquer la confiance réciproque que se témoignèrent la reine et l'archevêque, en qualité de compatriotes. Certains écrivains semblent avoir supposé que Constance usa d'intrigues pour imposer à l'Espagne les hommes et les mœurs de sa patrie. C'est possible; mais Bernard ne fut pas une créature de la reine. Il était déjà établi à Sahagun, de par l'autorité

1. « *Pasa el rio Garona por la ciudad de Aagen en Aquitania, hoy Guiena; cerca desta ciudad està un pueblo llamado Salvitat. Deste pueblo fue natural don Bernardo, nacido de noble linaje; su padre se llamaba Guillermo, su madre Neimiro, personas tan pias, que ambos, segun que se saca de memorias de la iglesia de Toledo, acabaron sus dias en religion.* » Mariana, *Historia de España*, lib. IX, cap. XVII. — Il existe dans le département actuel de Lot-et-Garonne trois villages portant ce nom. Mais La Sauvetat-de-Savères, le plus proche d'Agen et de la Garonne, est assurément celui que Mariana désigne sous le nom de *Salvitat*.

pontificale, lorsque Constance devint la femme d'Alphonse VI; et il est vraisemblable, au contraire, que l'influence des Bénédictins d'Espagne ne resta pas étrangère à la détermination du roi. De même, si le rite grégorien remplaça le rite mozarabe, ce changement fut imposé par une décision du Saint-Siège qui s'étendait à la nation entière, et non par le caprice d'une femme qui n'avait en vue que Tolède. Mais cette ville se signala entre toutes par son attachement à ses antiques cérémonies et par sa résistance au pouvoir spirituel (1).

Faut-il redire ici cette histoire répétée cent fois, et comment le rite mozarabe, à la suite de deux épreuves judiciaires, par le fer et par le feu, a pu se conserver jusqu'à nos jours (2)? De cet épisode le poète n'a retenu qu'un nom, celui du champion tolédan, Juan Ruiz de la Matanza (3), qu'il appelle simplement Juan Ruiz. Son adversaire est désigné dans le drame sous le nom de Don Vela. Le combat qu'ils se livrèrent pour en appeler au jugement de Dieu a perdu, chez Calderon, son caractère officiel, et se réduit à une altercation privée. Mais cet incident est lié avec autant d'art que de naturel à l'action principale, et le fier langage des deux gentilshommes exprime à merveille les sentiments contraires qui se partageaient l'âme de leurs contemporains.

Sélim que nous voyons, dès la première scène de cet acte, remettre à Alphonse VI les clefs de la ville, est un personnage d'invention. Il personnifie les Mores de Tolède. En réalité, le roi Hiaya se retira à Valence avec ceux de ses sujets qui voulurent le suivre Les autres eurent la faculté de demeurer à Tolède, sous certaines conditions.

Tels sont les faits historiques auxquels Calderon emprunta la matière et les figures de son troisième acte. Il nous reste à dire en quoi, sur quelques points, son poème s'écarte de la vérité. Nous n'aurons guère à signaler, d'ailleurs, que de légers anachronismes très pardonnables et rendus nécessaires par la concentration d'une œuvre dramatique.

---

1. Il n'en est pas moins vrai que l'influence française s'affirma de plus en plus à la cour de Castille, surtout après que les deux filles d'Alphonse VI eurent épousé Henri et Raymond de Bourgogne. M. Menéndez y Pelayo a parfaitement analysé, en quelques lignes, comment se manifesta cette influence, *Antología de poetas líricos castellanos*, t. II, p. xv.

2. Lire dans A. de Latour, *Tolède et les bords du Tage*, le chapitre intitulé *La chapelle de Cisneros et le rit mozarabe.*

3. Mariana prétend que cette famille existait encore lorsqu'il écrivait son *Histoire d'Espagne.*

Les événements, dans la première moitié de l'acte, se précipitent avec une rapidité extraordinaire. Il est à noter, tout d'abord, que Bernard fut élu archevêque seulement en décembre 1086, dix-huit mois environ après la prise de Tolède. Rien ne prouve donc qu'il assistât au siège.

On s'étonnera sans doute de voir le roi confier à une femme le soin difficile et périlleux de gouverner une ville à peine conquise et mal pacifiée encore. Voici ce que racontent les historiens. Alphonse VI, appelé à Léon par des affaires pressantes, dut quitter Tolède au bout d'un certain temps. — Ce temps, qui reste indéterminé, peut être évalué au moins à une année et demie, puisque Bernard, à ce moment-là, était déjà archevêque. — D'accord avec le prélat, la reine profita de cette absence pour restituer au culte catholique la cathédrale, que les Mores avaient transformée en mosquée et dont Alphonse, dans l'enivrement de sa victoire, leur avait assuré la possession. Des ordres sont donnés. Une nuit, protégés par les soldats, des charpentiers abattent les portes, des maçons construisent en hâte un autel. A l'aube, les cloches sonnaient dans la tour. On imagine la surprise et l'indignation des musulmans. Ils dépêchent au roi un messager qui le rejoint, non aux portes de la ville, mais précisément à Sahagun. Alphonse jure de châtier les coupables qui ont failli à sa parole; il tourne bride vers Tolède où il arrive en trois jours. Mais les Arabes sortent à sa rencontre, le dégagent de son serment, renoncent à leur mosquée et acceptent en compensation une somme d'argent. Ils avaient eu le temps de réfléchir et de comprendre à quelles représailles ils s'exposaient pour l'avenir, au cas où la reine serait condamnée.

Le dénouement de cette aventure, modifié par Calderon, donne lieu à une situation dramatique des plus saisissantes. Alphonse entre dans Tolède au moment où l'on vient de découvrir, au fond d'un puits, la Vierge du Sagrario. Constance, les cheveux épars, un crucifix dans une main, un poignard dans l'autre, vient s'offrir d'elle-même au châtiment dont elle se sait menacée. Mais elle supplie son époux de la laisser vivre quelques instants encore pour contempler au moins une fois les traits augustes de Marie. L'image paraît. Toutes les rancunes s'apaisent, toutes les haines sont oubliées et font place à l'allégresse générale.

Les sentiments de vive piété qui animent certains de ces personnages les induisent parfois à des actes que rien ne saurait justifier à nos yeux. Qui oserait aujourd'hui excuser cette Constance qui, sans respect pour ses devoirs d'épouse et de reine, donne au peuple l'exemple de l'insubordination? Qui ne tiendrait

pour traître ce Bernard, qui l'encourage et exalte si imprudemment son zèle religieux ? L'Espagne du XVIIe siècle n'en jugeait pas de même et vénérait comme une manifestation de la grâce céleste ce que nous flétririons comme un crime. La conduite d'Alphonse VI, moins condamnable en cette dernière circonstance, est loin toutefois d'être exempte de blâme. On peut admettre que l'insistance des Mores ou une intervention divine l'aient dégagé d'un serment prononcé dans un accès de colère. Mais toutes les arguties des commentateurs expliquent-elles suffisamment son manque de foi envers la famille de son bienfaiteur Almenon ? Ce sont là des mœurs du Moyen Age qui échappent, il faut en convenir, au contrôle de la conscience moderne.

Il existe diverses œuvres poétiques relatives au siège de Tolède.

Rappelons que l'un des deux *autos* de Valdivielso représentés en cette ville pour les fêtes de 1616 racontait comment la sainte image fut retrouvée après quatre cents ans.

Dans la première liste de *El peregrino en su patria* (1604) figure une comédie de Lope de Vega ayant pour titre *El cerco de Toledo*.

On attribue au même auteur une pièce, *El hijo por engaño, y toma de Toledo*, publiée tout récemment dans le tome VIII de ses Œuvres complètes par l'Académie espagnole. C'est une œuvre des plus médiocres, et peu digne du génie de Lope.

Une pièce, due à la collaboration de huit poètes, *Conquista de Toledo y rey don Alfonso el VI*, se trouve mentionnée dans le *Catálogo del teatro antiguo español* de La Barrera.

El rey don Alfonso, él de la mano horadada, de Luis Velez de Guevara, est une comédie burlesque où l'auteur, sous forme de parodie, nous décrit le séjour du roi à la cour d'Almenon et sa fuite de Tolède.

Dans *Los mozárabes de Toledo*, Juan Hidalgo s'est souvenu du poème de Calderon, auquel sa pièce est bien inférieure sous tous les rapports.

Un romance, traduit par Damas Hinard, *Romancero espagnol*, t. II, p. 127, nous apprend *Comment, par les soins de la reine Constance et de l'archevêque Bernard, la mosquée de Tolède fut changée en église.*

Antoine de Latour, dans son livre plusieurs fois cité, *Tolède et les bords du Tage*, a donné une analyse et plusieurs extraits traduits de *La Vierge du Sagrario*.

Remarquons enfin que Calderon ne fut ni le premier, ni le seul à choisir, pour héroïne d'un poème dramatique, une statue de la Vierge. Il serait facile de citer au moins une douzaine de comédies de différents auteurs où sont racontées les légendes des principales images que l'on vénère en Espagne.

DE L'ORIGINE

PERTE ET RESTAURATION

DE LA VIERGE

DU SAGRARIO

COMÉDIE FAMEUSE

IMPRIMÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS

EN

1637

1re JOURNÉE

PERSONNAGES

DE LA 1re JOURNÉE

ILDEFONSE.

Le roi RECISUNDO.

PÉLAGE.

TEUDIUS.

ALARIC.

ATAULFO.

PAYO.

Une bête féroce.

La reine.

SAINTE LÉOCADIE.

LA VIERGE MARIE.

VALETS, MUSICIENS, ANGES, CHŒURS CÉLESTES.

LA

VIERGE DU SAGRARIO[1]

PREMIÈRE JOURNÉE

On entend le bruit d'une chasse.

Entre une bête sauvage qui, arrivée sur le devant du théâtre, ôte son masque et se change en homme. A sa poursuite entre le roi RECISUNDO.

VOIX, derrière le théâtre.

Par ici, par ici!

RECISUNDO.

Cruel fantôme, la rapidité de ta course ne me met pas hors d'haleine.

LE MONSTRE.

Si tu es un roi intègre et magnanime, ose pénétrer avec moi dans cette caverne. Je t'attends corps à corps dans ses sombres profondeurs.

RECISUNDO.

Horreur nouvelle ! Prodige sans précédent !

LE MONSTRE.

Ose, vaillant Recisundo, et tu seras, si tu oses, roi du monde.

RECISUNDO.

Attends, monstre ; attends, je te suis. J'entrerai dans la caverne pour t'y voir, malgré l'inégalité de cette lutte, déchiré entre mes bras en morceaux aussi menus que des atomes. (Ils sortent.)

Entrent ALARIC et ATAULFO.

ALARIC.

Le roi a couru la bête, mais je ne me flatte pas de l'atteindre. Comparé à sa course rapide, le vent semble lourd d'entraves.

ATAULFO.

Sa pensée lutte de vitesse avec le vent. (Ils sortent.)

Entrent RECISUNDO et LE MONSTRE.

LE MONSTRE.

Approche, grand Recisundo ; je t'attends pour te donner la mort entre mes bras.

RECISUNDO.

Tes menaces m'effraient si peu que je ne désespère pas de te vaincre.

LE MONSTRE.

Comment tardè-je si longtemps à te tuer?

RECISUNDO.

Comment, moi-même, tardè-je à te détruire? (Ils luttent.)

LE MONSTRE.

Tu es vaillant.

RECISUNDO.

Un roi ne l'est-il pas toujours ?

LE MONSTRE.

Va-t'en ; puisque je n'ai pu te vaincre, tu n'es pas le roi goth qui doit m'arracher à cette sujétion, à ce cruel esclavage dont ton intrépidité vient de te rendre témoin. Tu n'es pas celui que, sous cette forme enchantée, j'espère depuis tant de siècles ; cet infortuné, qui bri-

sera la chaîne où je me consume de rage. Va en liberté, et malheur à celui que j'entraînerais dans cette caverne et que je vaincrais de mes bras ! Malheur à l'Espagne, si jamais vient le jour fatal où son roi restera abattu sur le carreau ! Malheur à sa religion, à sa piété fervente ! Combien, alors, ne se verra-t-elle pas profanée ! Malheur encore au ciel, dont ma voix ira troubler l'harmonie étoilée ! Et malheur, malheur à moi qui n'ai pu te vaincre, ô roi destiné à vivre en paix dans Tolède ! (Il s'engloutit.)

RECISUNDO.

Le ciel m'assiste en mon trouble et mon effroi ! Oh ! le funeste, l'impitoyable oracle ! Fuyons cette caverne, dont les prodiges m'ont plongé dans une si terrible confusion. Claire lumière, combien je t'apprécie, combien !

Entrent ALARIC et ATAULFO

ALARIC.

Donne-nous, sire, tes pieds à baiser... Mais quoi ? tu pleures ?

RECISUNDO.

J'ai cédé à je ne sais quelle tristesse. — Tracez un signe sur cette bouche par où, avec mélancolie, bâille la montagne. Qu'un bâillon de dur granit rende muettes sa tristesse et son horreur. Mais ce serait peu d'une si facile précaution. Vous voyez cette meurtrière dont la paresse tient à jamais la bouche ouverte ? Eh bien, qu'on la ferme sur-le-champ au moyen d'une porte. Et qu'il demeure établi comme une loi inviolable qu'aucun des rois goths, mes descendants, n'osera se permettre d'examiner ce qu'elle cache. Maudisse Dieu qui le tenterait ! J'entends même que chaque roi ajoute un cadenas à la

porte, pour montrer qu'il respecte et observe un arrêt juste et nullement rigoureux. Et c'est moi, comme il est nécessaire, qui poserai le premier. — Qu'on me donne un cheval. J'ai hâte de retourner à la ville, où m'attend Ildefonse. C'est aujourd'hui qu'il tranche le col à l'hérésie, serpent cruel dont chaque tête donne naissance à une tête nouvelle, hydre arrogante qui corrompt mon royaume, haleine empoisonnée et contagieuse qui répand l'infection de Teudius et de Pélage.

(Ils sortent.)

Entre PÉLAGE, fuyant devant PAYO et des HOMMES DU PEUPLE qui le poursuivent.

PREMIER HOMME.

Vive Ildefonse !

TOUS.

Vivat!

DEUXIÈME HOMME.

Son triomphe mérite le laurier sacré.

PREMIER HOMME.

A mort Pélage !

TOUS.

A mort!

DEUXIÈME HOMME.

Oui, il attente à notre paix et à notre religion.

PÉLAGE.

Où vais-je, buttant ainsi à l'ombre de la mort?

PAYO.

Mon métier est de chasser les chiens (2). Et j'hésiterais à jeter dehors ce chien immonde, qui perd le respect dû à cette église et mord la pureté sans tache? — Hors d'ici!

PÉLAGE.

O ! arrogante fureur d'un peuple aveugle et ignare !

PAYO.

Tu en as menti, blasphémateur. Toi seul es un ignare, qui as mis en doute en ce jour la pureté de Marie Mais notre auguste prélat t'a confondu par ses arguments, en une controverse si solennelle que la reine elle-même était venue y présider. Oui, tu fus — n'en frémis-tu pas ? — le Lucifer de Marie parmi les hommes, et Ildefonse, comme saint Michel autrefois, t'a rejeté de son ciel et précipité avec ces pieuses paroles : « Qui y a-t-il de comparable à Marie (3) ? »

PÉLAGE.

S'il eût argumenté en forme, Ildefonse pas plus que Paul, ne m'aurait confondu. Ses arguments étaient faux ; mais le peuple, d'accord avec lui, a voulu par complaisance lui décerner le laurier sans raison et de propos délibéré.

PAYO.

Tu mens encore, et cent fois. Puisque tu ne viens pas à résipiscense et ne témoignes aucun repentir, je me charge, moi, de te réduire. Si je n'entends rien aux arguments, je m'entends à jouer du bâton, et c'est avec celui-ci que je réfuterai tes doctrines. Marie n'a pas cessé de rester vierge, tout en étant mère, épouse et fille du Père Eternel. C'est ce que je sais bien. Et, par le Christ ! voilà longtemps que je contiens ma colère. A mort, le farouche hérétique !

PÉLAGE.

Tuez-moi donc ; je meurs de rage.

PREMIER HOMME.

Laisse-le ; voici le roi.

PÉLAGE.

Y a-t-il tourment égal au mien? Je vais, plein de furie, répandre mon venin par le monde. (Il sort.)

PAYO.

Savez-vous ce qui m'a été le plus sensible? C'est que ce vil hérétique ait osé montrer son animosité devant la Vierge du Sagrario et que dans sa maison même il ait voulu introduire un schisme aussi abject. Que n'est-il — châtiment mérité! — devenu subitement muet en voyant le visage de cette belle brune! Ici ma douleur se noie dans les larmes.

DEUXIÈME HOMME.

Tu t'affliges avec raison. Mais, taisons-nous; le roi et la reine s'avancent.

Musique.

Entrent LE ROI, LA REINE, SAINT ILDEFONSE en habit de cardinal et leur suite.

RECISUNDO.

O divin Atlas du ciel de l'Eglise militante, toi dont les robustes épaules supportent sans fléchir le faix des obsessions et des alarmes par lesquelles l'hérétique cherche à ébranler notre foi, ouvre, ouvre-moi tes bras, si les miens sont dignes d'une aussi vénérable étreinte!

ILDEFONSE.

Vaillant Recisundo, illustre Goth en qui le monde adore avec raison son roi, toi dont le Tibre, sans que nul s'y oppose, a lauré le front comme empereur romain du globe, donne-moi tes pieds à baiser, si mon humilité est digne d'une telle faveur. Et vous, belle souveraine, qui êtes l'aurore divine d'un soleil si éclatant, laissez-moi baiser votre main.

LA REINE.

Levez-vous, Ildefonse. Je ne saurais consentir à tant d'humilité, au moment où j'allais moi-même tomber à vos genoux. L'orateur subtil qui a eu aujourd'hui l'honneur de défendre le nom de Marie, de mettre en lumière sa candeur et sa pureté, — arrachant aux sombres ténèbres où l'hérétique cherche à l'ensevelir cette splendeur, que vous avez protégée contre ce vil disciple d'Helvidius, — celui-là mérite que, pour couronner tant de gloire, les reines des Goths se prosternent à ses pieds; car la majesté humaine n'est que l'ombre de cette Reine du ciel.

ILDEFONSE.

Comment le ciel ne donnerait-il pas la fertilité et l'abondance à une terre sur laquelle règnent des rois si pieux, qui portent si haut la gloire de Tolède? Si j'ai mérité aujourd'hui tant d'honneur, accordez-moi une grâce.

RECISUNDO.

Tarder davantage à la demander, c'est offenser mon bon vouloir.

ILDEFONSE.

Je le crois ainsi.

RECISUNDO.

Que demandez-vous ?

ILDEFONSE.

Puisque j'ai soutenu aujourd'hui, sire, que vierge a conçu et vierge a enfanté Celle qui est la Fleur du champ et l'Etoile du ciel, instituons en l'honneur de sa pureté une fête perpétuelle, que le monde saluera du nom de *Sainte Expectation*. Ces mots désigneront le moment où espérait sa délivrance Celle qui conçut et enfanta sans connaître la souillure. Nommons-la, par une analogie

frappante, la *Vierge de l'O*. Que cette lettre sans fin ni commencement, qui implique en elle durée et intégrité, soit le symbole de sa virginale candeur. Et, à cette église sainte de Léocadie, d'où les hymnes s'élèvent vers Dieu et dont la foi fervente mérita l'image miraculeuse du Sagrario, accordez l'honneur — qui sera un bonheur pour moi, — de célébrer à cette date sa fête la plus solennelle (4).

RECISUNDO.

J'écrirai au pape avec tout le zèle possible pour le prier d'autoriser cette fête.

LA REINE.

Ildefonse, c'est aujourd'hui le jour d'en finir avec toute ignorance. Dissipez une des miennes, en attendant le saint sacrifice de la messe, que l'on prépare à l'autel de Léocadie. Quelle est l'origine de cette sainte image? Vous qui lui fûtes toujours si dévot, est-il douteux que vous soyez instruit d'une tradition inconnue au peuple ? Éclairez mon ignorance et ma sollicitude.

ILDEFONSE.

N'accusez pas, madame, le monde d'ignorance parce qu'il ignore ce mystère ; car nul n'est instruit de cette origine, auguste et céleste en vérité. Moi-même, qui ai essayé de l'approfondir, voici tout ce que j'ai pu en savoir. — La docte cosmographie, qui a mesuré ciel et terre, divise en quatre parties le globe de l'univers. Il en est trois, Afrique, Amérique et Asie, dont je n'ai point à m'occuper ; Hérodote en a donné une savante description (5). La quatrième, située sous notre zénith et dont nous respirons l'air, est l'Europe, riche et fertile, au climat salubre, aux fruits abondants, illustre par ses grands esprits, respectée pour ses enfants et redoutée pour ses hauts faits. Cette noble

mère de si nobles fils, d'où naquirent des montagnes qui, par leur hardiesse, semblent les colonnes grisâtres du ciel, mit au jour un roc éminent. Dans le plus sûr abri que caressent les tièdes vents de nos climats, il se dressa, couvert alors de lierres verdoyants, soutenant de son épaule le même fardeau qu'Atlas, son émule. C'est aujourd'hui une cité florissante, si belle que, pour contempler dans le miroir du fleuve sa beauté dont elle est orgueilleuse, elle se tient non sans fatigue suspendue depuis de longs siècles au-dessus des ondes du Tage, enamourée d'elle-même. Certains ont attribué à Telamon son origine incertaine ; quoique Brutus (6), prétend-on, ait été son premier fondateur. D'autres disent le roi Rocas. Il en est même qui, par rapport à sa situation inexpugnable, désignent comme tel le nigromant Ferentius (7). Pour moi, j'estime plus vraisemblable que son fondateur fut Nabuchodonosor, cet Assyrien arrogant qui se fit adorer comme Dieu. Son nom même vient à l'appui de mon opinion, car *Toletot*, en hébreu, signifie *fondée par plusieurs*; or l'armée de ce roi se composait, lorsqu'il fonda la ville, d'Egyptiens, de Perses, de Mèdes, de Parthes et de Chaldéens. Ce nom s'est altéré depuis, en passant de puissance en puissance, et le *Toletot* hébreu a fini par se prononcer Tolède. Diverses nations l'habitèrent; mais ceci est sans importance. Sa chronique demanderait un développement trop long. Elle passa aux Goths que leur vaillance rendit en peu de temps maîtres de l'Espagne entière. Sous eux, cette cité resta toujours le siège de l'empire ; et son temple, la basilique sainte, c'est-à-dire la base et le fondement de la foi. Témoignez-en, martyrs, vous tous dont le glaive barbare trancha les jours! Léocadie, Eugène, dont des urnes et des tombeaux conservent en leurs

jaspes et leurs porphyres les cendres sacrées, — éternels titres de gloire ! Dans ce divin sanctuaire, depuis les iniques persécutions qu'eut à souffrir l'Eglise primitive, l'image du Sagrario occupa toujours cette même place où nous la voyons encore. Voilà ce que l'on sait et ce que l'on tient pour certain. Des documents authentiques en font foi ; de doctes personnages le garantissent. Faut-il, d'ailleurs, chercher une preuve plus concluante que la tradition léguée par nos pères et nos aïeux ? Ces récits, transmis de bouche en bouche, ne sont-ils pas les annales du temps ? Aucun d'eux, toutefois, ne fait la moindre allusion à qui, le premier, plaça en ces lieux la sainte image. Et ce soin même d'en cacher l'origine, nous autorise, je crois, à soupçonner de grands mystères. C'est nous donner à entendre qu'elle n'est pas l'œuvre de mains mortelles, mais que les anges radieux l'ont formée pour notre refuge. Le monde, moralement parlant, tient en plus haute estime une noblesse dont l'origine reste obscure que celle qui se prévaut de titres évidents. Car, pour s'en rapporter ainsi aux dépositions des étrangers qui sont les témoins de l'enquête, les nobles de cette dernière catégorie doivent, semble-t-il, mettre en doute la légitimité de leurs prétentions. De même, cette divine image ne cherche pas à prouver une noblesse dont la source est pourtant aux cieux, afin que les mortels ne puissent se vanter d'avoir connu une origine qui fut et doit être éternelle. Et, puisque nous devons nous conformer à cette croyance, écoute à présent, ô reine, ce que je puis t'apprendre concernant son origine ; ne fût-ce que pour montrer à ce peuple, qui m'écoute avec attention, combien de soins il m'en a coûté pour étudier et connaître cette histoire. Ce docte Aréopagite, dont la haute intelligence, d'après les influen-

ces du soleil et de la lune, déclara le monde atteint sans espoir; ce philosophe qui, voyant l'effroyable cataclysme obscurcir les cieux, ébranler la terre et bouleverser les vents, prononça ces paroles : « Aujourd'hui expire le monde, aujourd'hui c'en est fait de l'univers, ou bien l'on torture son Créateur ! » ; cet homme, qui acquit par la suite une connaissance profonde de notre foi, converti et fidèle désormais à la doctrine des bons Apôtres, fut le guide éclairé et le maître vénérable de cet Eugène, qui devint plus tard archevêque de Tolède et que la ville reconnaît aujourd'hui pour son patron. Ce fut Eugène, pense-t-on, qui, le premier, apporta ici la sainte image, qu'il tenait de Denys auquel l'avaient léguée les Apôtres. Nous savons, en effet, qu'ils emportèrent toujours avec eux dans leurs pérégrinations des images de la Vierge exécutées d'après l'original et reproduisant trait pour trait son expression aussi bien que sa forme. Ce qui confirme cette opinion, c'est que l'on ignore en quel bois fut sculptée cette œuvre antique et d'un autre âge. Le siège où elle se tient assise, ses vêtements entièrement recouverts d'une mince couche d'argent, tous ces détails concordent avec ceux d'autres statues, que l'on sait venir des Apôtres. La Vierge d'Atocha, qui se trouve à Madrid, noble centre de la Castille, est assise de même ; et il est prouvé qu'un disciple de Pierre l'apporta d'Antioche. Il en est de même pour la Vierge de la Almudena, apportée par Jacques-le-Majeur. On vénère à Astorga une image en tout point semblable ; une autre dans la ville de Lamego, en Portugal ; et à Tuy, un crucifix fait des mêmes matières. De toutes ces images on connaît l'origine. Pour celle-ci, tout ce que nous sommes dignes d'en savoir, c'est qu'elle a nom la Vierge du Sagrario, ou Reliquaire, par allusion aux

reliques des saints martyrs que l'on conserve en ce temple. Tout le reste n'est que conjectures et opinions incertaines, sans fondement établi. Contentons-nous donc de savoir que Tolède possède en elle un asile à ses peines, un port à ses tourmentes, un appui à ses infortunes, une consolation à ses épreuves. En elle aussi le malade trouve son remède, l'affligé sa joie, le malheureux son soutien, quiconque a soif une source vive, quiconque a faim une douce manne, le pécheur enfin son refuge; car le titre éternel qui fait sa gloire et notre bonheur, c'est qu'elle est la Mère des pécheurs.

RECISUNDO.

C'est d'une âme interdite, les sens muets et confondus que j'ai écouté votre récit. Il faudrait, pour ne pas s'en émerveiller, être dépourvu de raison. — O Vierge belle et charmante! O aurore, mère du jour ! Claire étoile de la nuit ! Qui oserait douter, ô Marie, que vous ayez enfanté sans cesser de rester vierge ? Dieu vous a élue de toute éternité, fleur du nouveau Paradis! Il voulut, par un effet de sa puissance et de son amour, vous égaler à lui, en sa double qualité de Fils et de Dieu. Qu'ai-je besoin, pour éclairer ma croyance, des preuves si évidentes que je trouve dans la foi ? La seule vue de cette copie divine ne démontre-t-elle pas votre perfection? Celui qui, inspirant une main, soit céleste, soit humaine, a revêtu votre sainte image d'une si parfaite beauté, de quels charmes ne doit-il pas avoir paré l'original?

LA REINE.

Félicitons-nous de ne pas connaître manifestement la véritable origine de cette statue ; nous pouvons ainsi l'attribuer à l'ange le plus pur. Toutefois l'homme, plus que l'ange peut-être, était digne d'un honneur aussi

précieux, lui à qui il fut donné de consacrer sur l'autel Celui qu'adorent les anges. C'est pourquoi l'ange, jaloux — l'envie existe même au ciel, — en voyant le bonheur de l'homme, modela de sa main miraculeuse l'image de cette humaine beauté. Et j'en conclus qu'il dit à l'homme, en y travaillant : « Laisse que je sculpte cette chaste Mère. Toi, tu consacres le Fils sur l'autel, et c'est assez d'un tel bonheur. »

PAYO.

Rien ne m'autorise, seigneurs, à prendre ici la parole. Mais quoi ! d'autres l'ont bien prise, que rien n'y autorisait, et nombreux sont ceux qui m'ont donné l'exemple. Il me semble donc, pour donner ici mon avis comme l'a donné tout le monde, que le ciel doit avoir là-haut ses raisons pour nous cacher la véritable origine de cette image sacrée. Votre Majesté, en somme, l'a ignorée jusqu'à ce jour?

RECISUNDO.

Oui.

PAYO.

Eh bien, moi, tout sot que je suis, j'ai peut-être saisi un mystère aussi solennel. Oui, dussè-je passer pour fou, je prétends que, ce que tout le monde ignore, je l'ignore également.

RECISUNDO.

Qui êtes-vous donc?

PAYO.

Qui voulez-vous que je sois ? Mon humeur enjouée et plaisante ne le dit-elle pas de reste? Payo, chasse-chiens émérite, — puissè-je comme eux chasser ma chienne de femme ! A preuve que j'ai jeté aujourd'hui même hors de cette église, où me voici, un mâtin que j'avais

au préalable copieusement régalé. Oui, j'ai fait goûter à Pélage une gourmandise de ma façon. Car, à vrai dire, c'est moi qui fus son vainqueur, et non pas Ildefonse.

LA REINE.

Comment cela ?

PAYO.

Après qu'Ildefonse et lui eurent bien débattu, moi, à mon tour, je l'ai battu. Mes arguments sont ceux qui l'ont frappé davantage. *Ergo, reges mi præclari*, mes arguments étaient frappants, puisqu'ils lui ont été sensibles.

RECISUNDO.

Parfaitement raisonné !

Un rideau, que l'on tire, laisse voir un tombeau.

ILDEFONSE.

Voici, seigneur, le tombeau de Léocadie, sanctifié et illustré à jamais par le sang de son martyre. De même que l'astre du jour, lorsqu'il disparaît à nos yeux, se lève sur un autre hémisphère, ainsi ce soleil sans égal, s'étant couché à l'Occident du monde, renaît aux Indes du ciel.

RECISUNDO.

Salut, ô vierge ! lis à la blancheur éclatante que l'hiver du martyre a transformé en iris livide !

LA REINE.

Salut ! Sois glorifiée à jamais, rose candide qu'éclabousse un sang divin ; non, certes, celui qu'une piqûre d'épine fit couler de Vénus, mais celui que, sous sa couronne d'épines, répandit l'amour lui-même.

ILDEFONSE.

Salut, vierge si belle! Dis-nous si le ciel, grâce à toi, a entendu nos prières, s'il a écouté nos doléances contre l'hérétique?

UNE VOIX, derrière la scène.

Oui.

ILDEFONSE.

Qu'entends-je, ô ciel!

RECISUNDO.

O ciel! que vois-je?

LA REINE.

Je me sens partagée entre l'épouvante et la joie.

PAYO.

Si j'en crois mes yeux et mes oreilles, j'éprouve une terrible peur.

RECISUNDO.

Au milieu de tous ces prodiges et de merveilles si étranges, la terre semble exhumer les trésors défunts qu'elle cache en ses entrailles avares.

LA REINE.

La voix, semble-t-il, parlait du fond de ce tombeau.

ILDEFONSE.

La pierre a bougé. O ciel! est-ce un châtiment?

LA VOIX.

Non.

On entend une mélodie de hautbois.

Le tombeau s'ouvre et SAINTE LÉOCADIE en sort, une palme à la main. Un ruban incarnat entoure son cou d'un filet rouge (8).

LÉOCADIE.

Non, c'est la récompense que mérite ta foi.

ILDEFONSE.

J'ai vu, lorsque Phébus aux longs cheveux baigne les sommets et dore les montagnes, l'aurore surgir de la mer ; mais, de la terre, jamais.

LÉOCADIE.

Ildefonse, par toi vit ma souveraine. Par toi le palmier est verdoyant, l'olivier chargé de fruits ; la source d'eau vive que nous dispensent les cieux coule à pleins bords en son canal. Par toi le verger est clos, l'eau du puits abondante, le miroir sans tache. Par toi le soleil brille sans nuages et la lune n'a point décru. Par toi la tour sublime touche du front le ciel, dont les portes de saphir par toi sont ouvertes et le seront à jamais. Par toi l'aurore blanche comme neige pleure des déluges de perles. Par toi s'épanouissent l'iris, la giroflée, toutes les fleurs. Par toi vit ma souveraine. Et, en attendant la palme triomphale que tu dois solennellement recevoir un jour, elle m'envoie te dire en son nom que sa divine mémoire retient, écrit en lettres d'or, le livre glorieux (9) qui chantera éternellement l'heureux triomphe de sa pureté et de son honneur. Elle le conserve en son trésor, hors des atteintes de votre adversaire commun ; et elle-même descendra pour te faire don d'un vêtement et pour embrasser la Vierge du Sagrario.

ILDEFONSE.

Arrête, belle martyre. Si j'ose porter sur l'élue du ciel une main pieuse, je te retiendrai par ton voile. (Il saisit son voile.)

RECISUNDO.

Oui, gardons-le comme une chère relique. Et, dût mon juste zèle m'inciter à un sacrilège, je couperai de ma dague ce voile miraculeux. Un glaive, alors que tu

vivais, osa mutiler l'ivoire de ton cou ; aujourd'hui, ô pur esprit, j'ose à mon tour couper ton voile. (Il le coupe. Un morceau reste aux mais du roi, l'autre aux mains d'Ildefonse.)

ILDEFONSE.

Remonte à présent aux cieux, nous laissant cet inestimable cendal pour enrichir le trésor de ton église (10).

LÉOCADIE.

Bienheureux Ildefonse, par toi vit ma souveraine. (Musique de hautbois. La sainte disparaît en l'air.)

PREMIER HOMME.

Quelle merveille !

DEUXIÈME HOMME.

Quel prodige !

RECISUNDO.

Quelle félicité !

LA REINE.

Et quelle allégresse ! (Ils sortent.)

Entrent TEUDIUS et PÉLAGE.

TEUDIUS.

N'y a-t-il point de consolation possible ?

PÉLAGE.

Pour moi il n'y en a point et je n'en veux espérer aucune. Je me contente de mourir de rage. Toutefois, écoute.

TEUDIUS.

Parle, ami.

PÉLAGE.

Cet Ildefonse, pasteur austère, prudent et juste du troupeau catholique, a mis tant de sollicitude à le pro-

téger, qu'il a suffi de lui seul pour le défendre contre nous deux. Or, un homme abandonné à ses propres ressources n'aurait su en venir à bout. Il faut donc que sa dévotion fervente à la sainte image du Sagrario, copie de la Vierge vivante, contribue à graver aussi profondément la foi dans le métal fortement trempé de son cœur; un tel burin, en effet, trace ses dessins en traits de sang. De mes déductions il résulte que, le jour où cette image disparaîtra au fond d'un puits, la foi s'éteindra en Espagne; et j'en conclus que, seule, elle sert de rempart aux catholiques. Mais si, comme on l'affirme, cette belle image doit un jour être jetée captive au fond d'un cachot, c'est nous deux, à n'en pas douter, que désigne cette prédiction. En est-il d'autres en qui le ciel pourrait susciter pareille audace? Donc, si j'ai su te communiquer la mienne, commettons ce hardi sacrilège. Cette nuit, à l'heure où le soleil, détournant sa face radieuse, laissera le monde plongé dans les ténèbres et le silence, glissons-nous jusqu'au sanctuaire. Enlevons la statue divine et jetons-la au fond d'un puits. Ainsi s'accomplira la fatale prédiction. Privés de cette image, les chrétiens sentiront, je pense, diminuer leur foi. Le ciel en a disposé ainsi, et grâce à ma science, Teudius, j'ai su pénétrer ses desseins. Tombe en un puits la base dont les épaules soutenaient cet édifice ! et je réponds du succès. Pénétrons dans le temple où, cachés dans l'ombre, nous attendrons le moment favorable pour mener à bien un projet si glorieux.

TEUDIUS.

Entrons. Puissions-nous seulement dérober l'image et la voir au fond d'un puits, et notre triomphe sera éclatant!

Entre PAYO.

PAYO.

Pendant que les prêtres arrivent un à un à matines, les sommeils m'arrivent deux à deux. Je m'endors debout, quoi! comme une grue.

TEUDIUS, au fond de la scène.

Voici un coin obscur et propice. Nous y serons en sûreté, derrière ce tombeau.

PAYO.

Certes, sommeil mon maître, vous êtes importun. Voyons, est-il convenable de venir ainsi chez les gens qui vous accueillent à contre-cœur? Vous ai-je appelé, par hasard? Oui, sans doute, j'en conviens. Un muet lui-même eût entendu les signes de ma tête dodelinante. Soit, il en sera comme vous voulez. Faufilons-nous dans ce coin obscur et solitaire. Nul que je sache ne cherche pour dormir ni lumière, ni société.

PÉLAGE.

Une forme s'avance vers nous.

TEUDIUS.

Tais-toi. Que l'air lui-même, ralentissant sa course, ne puisse nous entendre.

PAYO.

Dieu me protège! N'ai-je pas entendu des voix et des pas derrière ce tombeau? Il n'y a plus, dans cette église, un seul tombeau qui ne veuille faire des siennes! J'ai grand peur. Retirons-nous de ce côté. *Vade retro!* De ma vie je ne pourrai dormir, à présent. Vous vous adressez mal, monsieur le défunt, sachez-le. Ildefonse et Recisundo sont gens versés dans les affaires de l'autre monde; moi, pas du tout.

Entrent ILDEFONSE et des VALETS

UN VALET.

Quoi! seigneur, sortir de chez vous à pareille heure!

ILDEFONSE.

Je désire assister à matines, cette nuit, que je juge être celle de l'Expectation, — fête que j'espère établir.

PAYO.

Voici du monde; je puis maintenant parler haut. La frayeur m'avait glacé la voix. C'étaient ceux-ci sans doute...

ILDEFONSE.

Laissez-moi seul. Je veux, en attendant que le chapitre soit réuni dans le chœur, prier un moment devant la Vierge du Sagrario. (Sortent les valets.)

TEUDIUS, bas.

Quel pasteur auguste et vigilant!

PÉLAGE, bas.

Je ne sais, Teudius, comment je puis souffrir la pieuse humilité de cet homme si docte et si juste, sans que le volcan de ma poitrine exhale, à travers fumée et flamme, une colère capable d'embraser cette église.

TEUDIUS, bas.

Tu ne tarderas pas à voir sa ruine.

SAINT ILDEFONSE découvre l'autel de la Vierge et monte les degrés, à genoux, jusqu'à ce qu'il se trouve à la hauteur de l'image.

ILDEFONSE (11).

Lorsque, pour vous chanter, j'accorde l'instrument de mes lèvres, ô Vierge pleine de grâces, chef-d'œuvre de Dieu si unique et si parfait qu'il n'existe de vous d'autre copie que vous-même,

Ma voix reste muette. Car en vous je contemple la Mère de Dieu le Fils, la Fille incomparable du Père, l'Épouse du Saint-Esprit ; le temple, le sanctuaire et le tabernacle des trois Personnes.

La Trinité vous a douée de tant de perfections que, si ses trois Personnes pouvaient en admettre une quatrième, qui les englobât toutes,

Vous seriez, ô Vierge divine, cette quatrième Personne. Mais, n'ayant pu vous admettre, vous quatrième, Elle vous a faite la première après Dieu.

PÉLAGE, bas.

Teudius, je ne sais quelle épouvante, circulant à travers mes veines, me tient glacé et stupéfait. Il me semble que tous les cieux à la fois s'écroulent sur ma tête.

TEUDIUS, bas.

J'ai vu, ce n'est que trop certain, vaciller les colonnes de cet édifice. J'ai vu s'entr'ouvrir et s'entre-choquer les solides lambris de ses voûtes. Ne vois-tu pas la porte céder d'elle-même à une douce pression pour livrer passage à un char triomphal? Oh ! l'imposant spectacle ! Un escadron l'entoure, dont le soleil, reflété par les écus, fait resplendir les armures.

PÉLAGE, bas.

Je ne vois rien, tant l'éclat de cette lumière m'éblouit.

TEUDIUS, bas.

Je le vois bien, moi, quoique cette vue me laisse glacé et interdit. Fuyons! Le ciel tout entier descend au secours d'Ildefonse ; ce n'est pas à nous qu'il réserve la gloire de ce vol. (Ils sortent.)

Entre LA VIERGE, sur un char triomphal entouré d'ANGES. Elle s'arrête entre l'image du Sagrario et saint Ildefonse, à portée de l'une et de l'autre et tient dans sa main une chasuble.

LA VIERGE.

Ildefonse !

ILDEFONSE.

Adorable souveraine! qu'un ange, de son feu immatériel, délie ma voix. Je reste muet en votre présence.

LA VIERGE.

Je viens, Ildefonse, te témoigner ma gratitude pour ton zèle et ta dévotion. Je viens triomphalement, en ce royal appareil, récompenser de ma main le soin que tu as pris de défendre ma pureté. Cette chasuble, auprès de laquelle le soleil n'est qu'un astre sans éclat, je te l'apporte afin que tu sois galamment vêtu le jour de ma fête. Moi que tu as célébrée comme ta dame, je désire te voir vêtu à mon goût. — Et vous, ô mon portrait, en qui je me contemple moi-même comme en un limpide cristal, vous, ma fidèle copie, ouvrez-moi vos bras et sachez que ce baiser est le présage d'une séparation prochaine. Quoique toujours présent devant mes yeux vous devez, ô mon portrait, rester caché quelque temps. Comme moi, vous devez souffrir en ce monde misères, nécessités, exils, infortunes, et, en cela aussi me ressembler. Mais un temps viendra où vous vous verrez l'objet du culte le plus respectueux, dans votre chapelle magnifiée comme une merveille sans seconde (12).

Hautbois. Un rideau voile le fond de la scène.

PAYO.

Ici, messieurs, le poète donne fin à tout ce qu'il a pu

recueillir sur ces origines. — Le soleil, dans sa révolution dorée, a passé bien des ans. Autres sont maintenant les hommes et le siècle; autres, les costumes et les mœurs. Et c'est la perte déplorable de la divine image que vous êtes invités à voir en ce deuxième acte.

IIe JOURNÉE

PERSONNAGES

DE LA 2e JOURNÉE

ABEN TARIF, More.
GODMAN, gouverneur de Tolède.
THÉODOSE, vieillard.
ALI.
IÑIGO.
RODRIGO.
MUZA.
DOÑA SANCHA.
LUNA.
ELVIRE.

SOLDATS, MORES, FEMMES, MUSICIENS.

DEUXIÈME JOURNÉE

Une toile représentant des murs occupe toute la largeur de la scène. Sur le haut des remparts apparaissent IÑIGO, RODRIGO, THEODOSE et GODMAN. Un clairon sonne, et entre, dans le bas, TARIF, More noir.

THÉODOSE.

C'est vers le mur qu'il se dirige.

IÑIGO.

Etonnante témérité !

RODRIGO.

En signe de paix il élève en l'air un étendard.

GODMAN.

Faites donc, en lui répondant, preuve d'une valeur égale.

TARIF.

Hé ! du mur.

GODMAN.

Que veux-tu?

TARIF.

S'il m'est loisible de parler, écoute, impériale Tolède(13). Je n'ai en vue que ton bien et ton honneur. — Tu n'ignores pas, cité immortelle, berceau fécond de la meilleure noblesse d'Espagne, toi à qui le Tage, baignant les pieds de ta grandesse, paie un tribut d'or en grains; tu n'ignores pas, ô catholique montagne, métropole et capitale de cet empire, que Rodrigue, fuyant

ma main vengeresse, a trouvé la mort dans la campagne de Xerez. Rodrigue, votre roi, ce Goth intrépide qui, le premier et le dernier, osa ouvrir les cadenas de la caverne fatale et contempler de ses yeux les prodiges prédits à Recisundo, — prodiges si effroyables que le monde en pleure un déluge de sang et que le soleil, dans tout l'éclat de ses rayons, fut frappé d'une éclipse et pensa s'évanouir. Vous ne l'ignorez pas, la cause de cette tragédie lamentable que vous déplorez vainement, ce fut la beauté souveraine de Florinda, que l'Africain a surnommée La Cava. Outragée par la violence brutale de ce roi, qui attenta à son honneur, elle induisit Don Julian à solliciter du Miramamolin (14) un appui qui lui fut accordé. L'alliance conclue, nos escadrons passent le détroit à l'heure indécise où le soleil meurt et disparaît à l'Occident. Ils se répandent sur les terres andalouses. L'Espagne, envahie à l'improviste, voit sur ses tours aux croix dorées se déployer nos étendards, dont le croissant, favorisé par le sort, se change bientôt en pleine lune. Interdit à cette nouvelle, Rodrigue jure dans son arrogance, se targue dans son emportement de vaincre destin et prédictions. Il prend en personne le commandement de son armée. Les malheureux escadrons qu'il conduit à la mort traversent le territoire d'Archidona, arrivent à Xerez, et croient trouver une rive hospitalière aux bords sacrés du Guadalete. Là, les deux armées s'établissent face à face et chacune d'elles attend le signal du combat. Tel le chien, impatient à la vue d'une proie, gémit, retenu à l'attache. Le clairon sonne. Le fier courage échappe aux entraves qui le contenaient, avec tant de précipitation que l'horreur de ce premier choc fit trembler la vie et défaillir la mort. La mêlée s'engage à l'heure où le soleil, sur le char de

Phaéton, paraît à la muraille de saphir; il s'enfonce à l'horizon de saphir que la bataille dure encore. Pourtant cet intervalle est trop court au gré des combattants. Huit fois le soleil les retrouve à son lever; huit fois il les laisse battant la montagne. Que l'aube naisse, que meure le jour, la lutte acharnée continue sans trêve ni merci. Las enfin de favoriser également les deux partis, Mars donna pour tombe aux chrétiens le fleuve, où gît leur souvenir éphémère. Votre roi, altéré de sang humain, ne voulant pas être témoin d'une victoire aussi triomphante, pique son coursier qui l'emporte là où s'évanouit toute la pompe d'ici-bas. L'on prétend, en effet, que, désespéré, plein de rage et de dépit, il s'est, impitoyable à lui-même, enseveli vivant dans un tombeau où des vipères se repaissent de sa chair. Son cœur, qu'elles déchirent, se repent trop tard, — non sans raison, mais sans effet, car il n'y a ni pitié ni misère capable d'attendrir le destin (15). Les Mores remportèrent une victoire méritée, et, plus que tout autre j'y contribuai, moi, Tarif, valeureux Ethiopien, compagnon de l'intrépide Muza. Le laurier couronna mon front basané. En toutes ces conquêtes se montra ma bravoure, et j'arrivai jusque devant l'alcazar de Tolède sans avoir vu la face blême de la peur. Si vous ne vous rendez pas à des conditions honorables, — conditions que vous fixerez vous-mêmes, comme vous en êtes dignes par votre valeur; si vous ne me livrez votre principale mosquée, où je me suis promis de couronner ma chère Luna, vous verrez comment mon bras saura vous en dépouiller. Tel est l'objet de ma démarche. Et pour toute réponse, si vous me repoussez, je ferai ce que j'ai dit.

GODMAN.

Ecoute, Aben Tarif, orgueilleux fils du soleil, toi

dont l'arrogance et le nom, dans la zone torride du Levant, naquirent de quelque bête féroce, afin que le monde s'étonne de voir la nature, violant ses lois, créer un homme alors qu'elle voulait créer un fauve; écoute et sache que mes paroles peuvent te faire frémir, car je parle au nom de Tolède. Je ne prétends pas que tu ne puisses nous vaincre. Si nombreuse est ton armée que, si elle rencontrait la nôtre dans la plaine, tu aurais à nous opposer mille hommes contre un seul. Je ne prétends pas que nous pourrons nous défendre. Tu nous tiens par la famine, couteau qui, ayant à trancher des jours aussi débiles que les nôtres, semble s'affiler sur ce qu'il coupe. Je ne prétends pas que, au point où nous en sommes, réduits à la dernière extrémité, luttant corps à corps avec la mort cruelle, nous n'ayons pas à nous vaincre nous-mêmes. Cette gloire dont nous pleurons la perte, je ne prétends pas, Aben Tarif, qu'elle ne te soit pas réservée. Mais ce que je prétends, c'est qu'il te sera plus difficile de vaincre Tolède seule qu'un hémisphère tout entier. Lorsqu'un corps est blessé par le fer ou par le feu, le sang se retire et fuit la blessure pour affluer au cœur, qui est le centre de la vie. De même, lorsque l'Espagne a senti l'atteinte de vos coups, le meilleur de son sang, fuyant la blessure, a reflué vers ces régions, parce que Tolède est le cœur de l'Espagne. Nous nous y trouvons dépourvus de toute défense. Aussi, ne te vante pas de nous avoir vaincus (seul le destin est notre vainqueur) parce que Dieu nous frappe par ton bras; car sache-le, tu ne trouveras pas ici une seule arme qui s'oppose à ton passage. Le traître audacieux et cruel qui nous a vendus a pris soin d'abord de nous les enlever toutes (16). Entre, détruis, saccage, brûle, dévaste cité, champs, montagnes, vallons,

rochers; abats, renverse, supprime, anéantis tours, remparts, créneaux et obélisques; lance, répands, brandis, crache, exhale foudres, colères et fléaux barbaresques; les Tolédans sauront mourir entre vos mains plutôt qu'ils ne sauront se rendre.

TARIF.

Noble valeur! Héroïque résolution!

GODMAN.

Je puis, pour irriter ta bravoure, t'affirmer que le Miramamolin, tant qu'il ne sera pas roi de Tolède, n'est pas encore roi d'Espagne.

TARIF.

De quelle espérance se leurre donc votre orgueil?

GODMAN.

Notre espérance, la voici : parmi nous on ignore ce que c'est que la peur.

TARIF.

N'y a-t-il donc pas d'accommodement possible?

GODMAN.

Si.

TARIF.

Lequel?

GODMAN.

La mort.

TARIF.

Soit, Tolède ; je reviens t'obéir. (Il sort.

ELVIRE, derrière la scène.

Acceptez les conditions!

GODMAN.

Qu'est-ce encore que ces cris?

IÑIGO.

Va voir ce que c'est. (Ils quittent le haut du mur.)

Entrent, dans le bas, DOÑA SANCHA, ELVIRE et d'autres FEMMES (17).

SANCHA.

Acceptez la paix qu'on nous offre.

ELVIRE.

Sur cette place publique, tu peux, doña Sancha, parler au nom de nous toutes.

SANCHA.

Ecoutez, braves Tolédans!

Entrent, dans le bas, GODMAN, IÑIGO, RODRIGO et des SOLDATS goths.

GODMAN.

Qu'y a-t-il?

SANCHA.

Illustre Godman, digne descendant de ces premiers Goths qui conquirent l'Espagne, noble chef de Tolède, qui, depuis la disparition de Rodrigue, a trouvé en ta personne un vice-roi, un gouverneur et un capitaine (18); valeureux Tolédans, dont les robustes épaules commencent à fléchir sous le poids écrasant d'un ciel; gentilshommes, bourgeois, illustre noblesse, peuple, écoutez-moi religieusement, prêtez-moi une religieuse attention. Toutes vos femmes, d'un commun accord, vous parlent ici par ma voix. La sentence prononcée par les cieux est sans appel, car la mort n'est pas un tribunal équitable. Puisque c'est Dieu qui nous châtie, (seule, sa main peut anéantir si brusquement la couronne la plus altière, la force la plus glorieuse, la place la mieux défendue, la province la plus puissante),

il semble (il semble, remarquez-le bien,) que, se soustraire à son châtiment, c'est arracher de sa main le pouvoir qui nous condamne, la verge qui nous punit et le fléau qui nous frappe. Vous me direz qu'il n'en est rien, puisque vous voilà prêts à sacrifier votre vie pour satisfaire sa vengeance, — joyeuses victimes qui vous précipitez pêle-mêle pour choir sur l'autel de la mort. Ce n'est là pourtant, réfléchissez-y bien, qu'un héroïque désespoir. Il n'est pas catholique dans l'âme, celui qui meurt parce qu'il lui plaît de mourir. Votre détermination est hasardeuse autant que magnanime, et l'honneur, en pareil cas, ne saurait lui servir d'excuse. Quel honneur peut-il y avoir à mourir en laissant vos malheureuses femmes à la merci du More insolent? Serait-il raisonnable que, pour éviter la mort dont me menace une de mes mains, je me tue avec l'autre? Tel est pourtant votre cas, fanatiques de l'honneur, qui, pour défendre le vôtre en désespérés, aventurez le nôtre, comme des lâches et des manants, et vous exposez ainsi à perdre deux fois l'honneur. La renommée, dans l'avenir des siècles, pourra-t-elle vous noter d'infamie pour avoir rendu la ville? Tolède tient-elle par hasard de la fortune le privilège d'être toujours victorieuse? Ses fils, que tant de fois couronnèrent les lauriers, vont-ils perdre leur auréole parce que, une fois seulement, le sort leur aura été contraire? Attendons, les bras croisés, les coups rigoureux du destin; laissons-le nous plier sans nous rompre. Aimeriez-vous mieux peut-être que, arrachant jusqu'à nos dernières racines, il ne nous laissât même pas le courage de redresser plus tard le front? En livrant aujourd'hui aux Mores votre cité et vos richesses, vous vous réservez l'honneur, qui est le plus précieux des biens. Qu'ils prennent tout, pourvu

qu'ils nous laissent vivre parmi eux, pauvres, misérables et captifs. La religion n'en demeurera pas moins inébranlable dans nos cœurs, et sans doute un jour viendra où nos descendants rétabliront sous son dais le siège catholique. Oui, ses ruines, qu'ils auront constamment sous les yeux, les tiendront en éveil et leur rappelleront nos désastres. En pouvons-nous espérer de même, si le sang des Goths vient à se tarir tout à fait? Autre argument plus décisif. Si nous mourons aujourd'hui pour échapper à la captivité, ne semblera-t-il pas que, irascibles et impatients, nous manquons de courage pour supporter l'infortune? Sus ! valeureux chrétiens. Sus ! généreux Tolédans. Que la foi règne en nos cœurs ! La foudre embrase les tours qui osent braver les nuages, mais non l'humble fleur du lis ! Le torrent impétueux déracine le chêne qui lui résiste, non le jonc qui s'abandonne ! Mêlés aux Arabes, nous vivrons, misérablement sans doute, mais sans quitter nos murs bien-aimés. Tant que nous serons réunis, nul malheur ne saurait nous nuire, nulle infortune nous abattre, nulle injustice nous désespérer, nulle calamité nous vaincre, nulle colère nous écraser. Pensez-y, Tolédans, après un temps vient un autre !

ELVIRE.

Que dites-vous? Que répondez-vous?

TOUS.

Acceptons les propositions de paix.

GODMAN.

Ecoutez-moi, à mon tour.

SANCHA.

Parle vite.

GODMAN.

Et si les Arabes refusent de respecter notre foi ?

SANCHA.

Nous mourrons alors de la mort la plus enviable, car ce sera en confessant la foi ardente à jamais en nos cœurs, cette foi qui est l'âme du peuple tolédan.

GODMAN.

Sous cette réserve, je vais sans retard me rendre au camp ennemi pour traiter des conditions. — Mais, quelle est cette rumeur? (On entend des tambours.)

SANCHA.

Des tambours résonnent lugubrement. Précédé d'une foule nombreuse, Urbain, notre archevêque, paraît, vêtu d'un sac, nu-pieds, portant un cercueil sur ses épaules. C'est en cet équipage qu'il s'éloigne, sur le mur, et se dirige vers le pont.

VOIX, à l'intérieur.

Adieu, pères de la patrie ! — Adieu, vaillants patrons ! — Adieu, fils exilés !

THÉODOSE, entrant.

Adieu, puissants capitaines !

GODMAN.

Théodose, seigneur, que se passe-t-il? Pourquoi ces soupirs que tu pousses, ces pleurs dont tu arroses tes cheveux blancs ?

THÉODOSE.

Ecoute-moi, seigneur, si tu veux apprendre la plus triste nouvelle qui puisse provoquer l'admiration et la stupeur. Urbain, notre illustre prélat, animé d'une sainte ardeur en prévision de notre ruine imminente, se proposait, dans son zèle, de sauver les reliques que l'on vénère à Tolède, — véritables Pénates de cette Troie castillane. Enée de Dieu (19), il emportait secrètement sur ses épaules l'image du Sagrario, ne voulant pas, en

ce désastre, l'abandonner aux mains des Mores. Déjà il s'apprêtait à franchir la Porte des Pardons, ainsi nommée à cause des indulgences sans nombre qui y sont attachées depuis l'heureux jour où le Phénix de la grâce, passant son seuil, vint rendre visite à son chapelain et se contempler, comme en un miroir, en son portrait si ressemblant. Mais, arrivé là, son pied se glace et reste suspendu, son corps ne saurait bouger, il ne peut avancer d'un pas. La Vierge divine refuse de nous abandonner. Elle prétend rester parmi nous pour partager nos peines et, en cela même, elle prouve combien son cœur est tolédan. Urbain, surpris de ce miracle, la replace sur son autel, puis, déposant dans une bière les corps de Léocadie, des deux Eugène et du prudent Ildefonse (corps que la sépulture n'a pu réduire en leur cendre élémentaire), il se met en route pour Oviedo (20). Autour de lui la foule se presse et témoigne par ses démonstrations combien ce départ lui est douloureux.

GODMAN.

En effet, un bateau s'éloigne, emportant sur le fleuve le pasteur et les reliques. Plaise au ciel que le pieux Urbain arrive jusqu'à Oviedo sans avoir à redouter la perfide vengeance des barbares !

SANCHA.

En un tel malheur, on ne saurait s'exprimer autrement que par des larmes ! (Elle sort.)

ELVIRE.

Le courage n'est pas beau parleur, surtout si l'affliction le rend muet. (Elle sort.)

RODRIGO.

Quel malheur ! (Il sort.)

INIGO.

Quelle triste nécessité ! (Il sort.)

THÉODOSE.

Que de regrets !... (Il sort.)

GODMAN.

Quelle mort !... Comment, Pères de la patrie, comment pouvez-vous la laisser dépouillée du trésor qu'elle possédait en vos personnes? Pour vous, Vierge souveraine à qui Tolède est redevable d'un témoignage d'amour si précieux, permettez-moi d'oser vous dire que je dois vous cacher aux regards de ces barbares. Jusque-là, assistez-moi, ô Vierge, en mes peines, assistez-moi ! (Il sort.)

Entre ALI. — Il porte une outre de vin et semble se cacher.

ALI.

Bénie l'heure où Ali être venu conquérir le terre qui produit si bonne liqueur. Boire c'est vivre. Un captif chrétien me vient de donner, en échange de pain, cette outre entière de ça que lui appeler vin. Et je cherche un lieu retiré et secret, afin que Mahomet ne voie pas boire Ali ; car être défendu, en son Alcoran, que personne boive vin. Je ne sais même pourquoi cela être défendu. Peut-être, comme l'a supposé quelqu'un avec qui Ali est d'accord, Mahomet vouloir que nul ne boive vin pour lui Mahomet le boire tout. Et moi, je complote de le voler. Et, si Ali ne pas pouvoir, il est clair qu'Ali se faire chrétien, ne fût-ce que pour boire tout son soûl. Ici, à présent, me voilà bien seul. Le porte de la tente est fermé et Mahomet ne pourra me guigner de l'œil. (Il boit.) Oh ! quelle liqueur ! Comment un sarment sec, maigre et seul, peut-il, en une petite année, devenir un cep ? Et un cep en produire cent ? Il me

semble voir cent ceps peupler un joli petit champ! L'année suivante, il y en a mille. Cent mille, l'année d'après (21). Le More avoir bien raison de venir affamé de conquêtes, si les chrétiens, en un sarment, posséder pareil trésor. (Il se laisse tomber.)

Entrent TARIF et LUNA

TARIF.

Je suis, comme je te l'ai dit, arrivé sous les murs de la ville, et j'ai parlé au gouverneur.

LUNA.

Quelle folle témérité!

TARIF.

Point. Je ne cherche, Vénus africaine, qu'à exalter ta majestueuse beauté. C'est pourquoi j'ai voulu aller à Tolède et prendre mes dispositions pour y pénétrer dès demain. J'ai conquis d'autres villes où j'aurais pu te couronner, ô Luna; mais c'eût été trop peu de gloire au gré de mon amour. Seuls sont dignes de ta beauté ce siège et ce dais dont s'enorgueillit la Castille. Espagne, que ton soleil s'éclipse! Ma Lune est l'astre qui va briller à ton zénith!

LUNA.

La seule gloire qui me soit chère, c'est de régner sur ton âme. Qu'elle soit mon empire, la capitale de ma volonté, et je ne désire pas d'autre bonheur! En elle ne possédè-je pas le ciel sur terre? Oui, car je puis soutenir avec raison que, si le corps est un abrégé du monde, l'âme est un résumé du ciel.

ALI, à part.

Allah m'assiste, amen! Que de lumières j'aperçois!

Mes pieds se posent sans se poser; mes yeux voient sans voir.

TARIF.

Qui est là ?

ALI.

Ali, seigneur.

TARIF, sévère.

Qu'est-ce que c'est, Ali ?

ALI.

Allah savoir que tout ce que je vois tourne autou d'Ali. Quand je vais parler, je n'y réussis pas. Tout ce que ma main touche fuir. J'ai la bouche très amère; tout avoir un goût de fer. Ma langue être si lourde qu'elle pèse mille arrobes. Je ne puis lui commander et elle ne peut obéir. C'est comme ça. J'ai un bon moyen de tout dire en un mot : ce doit être, il me semble, qu'Ali est ivre.

TARIF.

Tu as bu du vin ?

ALI.

Oui.

TARIF.

Comment as-tu pu boire ?...

ALI

Ainsi. (Il boit.)

TARIF.

Et où as-tu pu voir du vin ?

ALI.

Je l'ai vu dans cette outre.

TARIF.

Quand l'as-tu trouvée ?

ALI.

Ma voix répond : ce matin ; ce qui est déclarer de bon gré le comment, le quand et le où.

TARIF.

Qui te l'a donnée ?

ALI.

Un bon chrétien.

TARIF.

Mais toi, pourquoi l'as-tu prise ?

ALI.

Pour boire ; n'est-ce pas assez ?

TARIF.

Ta raison ?

ALI.

Elle est fort claire : parce que le goût du vin m'être agréable. Ce seul mot répond à ce que tu voulais savoir et t'en explique le comment et le pourquoi.

TARIF.

Et si Mahomet s'en offense ?

ALI.

Qu'il s'en offense ! Pourvu qu'il ne me mange pas mon vin, il peut s'offenser à son aise.

TARIF.

Blasphémateur ! Sors de cette tente.

LUNA.

Ses réponses ne te font-elles pas rire ?

TARIF.

Chien d'Ali !

ALI.

Ali être un chien ? Soit. Il y en a beaucoup ici qui voudraient être des Ali. (Il sort.)

Tambours et trompettes.

TARIF.

Quelle discordante trompette, quel rauque tambour ose donner l'alarme à notre fière et victorieuse armée

Entrent MUZA et des MORES.

MUZA.

Aben Tarif...

TARIF.

Qu'y a-t-il, valeureux Muza?

MUZA.

Les portes de Tolède viennent de s'ouvrir et une troupe en est sortie, s'avançant en bon ordre au son des trompettes.

TARIF.

Ils veulent sans doute se rendre sous conditions. Le malheur vient à bout des volontés les plus fermes.

MUZA.

Ils ont d'abord, en signal de paix, arboré sur les murs un blanc étendard où le vent se joue comme en un nuage. C'est sur la foi de ce sauf-conduit qu'ils approchent.

TARIF.

Attendons-les dans ma tente et, pour n'avoir pas à les recevoir sur le pied d'égalité, asseyons-nous tous trois. — Holà! que l'on enlève ces coussins dont nous n'avons que faire. — La fortune, belle Luna, m'est de plus en plus favorable.

Entrent GODMAN et des SOLDATS.

GODMAN.

Heureux Aben Tarif, charmante Luna, vaillant Muza, les cieux souverains vous bénissent !

TARIF.

Qu'ils vous bénissent aussi, Goths chrétiens !

GODMAN.

Je viens, de la part de Tolède, te parler de paix.

TARIF.

Je t'écoute avec attention. Parle; il n'est rien qui t'arrête.

GODMAN.

Tu te trompes. Tolède ne saurait parler debout. Toujours — cet honneur leur est dû, — on offrit un siège aux parlementaires. En ma double qualité de parlementaire et de gouverneur, je réclame avant tout le siège que l'on me doit.

TARIF.

Puisqu'il n'y en a pas ici, tu pourras exposer debout l'objet de ta mission.

GODMAN.

Si, j'en ai un, vive Dieu !

TARIF.

Lequel ?

GODMAN.

Le sol de cette tente. Pourvu que je sois assis, je te cède l'avantage des coussins et de l'estrade (22).

TARIF.

Ta conduite ne manque pas de sens. Te jeter à terre pour me parler, n'est-ce pas adorer en moi ton maître

et t'avouer réduit en mon pouvoir? A moins que, mort de terreur à la vue de mon courroux, tu ne prennes sur cette dure terre la mesure de ton cadavre pour l'y ensevelir.

GODMAN.

Il est vrai. Mais je dois à ton arrogance et à ma valeur de déclarer que, si j'ai pris mesure de ma tombe, ç'a été en me disant : « Plutôt mourir avec honneur que voir mon autorité méconnue! » Car l'honneur est l'autre âme de l'autre vie. Des privilèges sans nombre accordent à Tolède un siège parmi les rois, et je...

TARIF.

Arrête! Un moment !... Ce siège, ton roi te le donnerait-il?

GODMAN.

Sans doute.

TARIF, appelant.

Holà!

LUNA.

Ne le tue pas!

MUZA.

Modère ce terrible courroux!

TARIF.

Que vous me jugez mal! — Apportez ici d'autres coussins. — Assieds-toi sur mon estrade, illustre Goth. Puisque ton propre roi t'eût donné un siège, je prétends ne pas te faire moins d'honneur et, dès aujourd'hui, agir en tout comme ton roi. Ta cité, parce qu'elle devient mienne, ne doit rien perdre de son éclat passé, de son honneur, ni de sa gloire.

LUNA.

Oh! combien je craignais pour lui!

TARIF.

Assieds-toi.

GODMAN.

Me voilà assis.

TARIF.

Parle, à présent.

GODMAN.

Ecoute. Tolède, héroïque cité, les yeux fixés sur le seuil de la mort, se préparait à la ruine. Mais, considérant que, dans les fastes de la renommée, le désespoir ne mérite pas le nom de vaillance ; que, de plus, un malheur en appelle un autre, elle se résout à attendre avec fermeté quelque désastre qui puisse l'accabler désormais et à ne point détourner sa tête du premier, puisqu'elle les attend tous face à face. Transigeant avec son orgueil, elle vient en ma personne se rendre, si tu es disposé, Tarif, à observer les clauses consignées en cet écrit.

TARIF.

Lis. Je ne suis pas dans l'intention de te rien refuser. Pour voir soumise à mes pieds cette terre, par Allah ! je donnerais jusqu'à ma vie.

GODMAN.

Nous demandons avant tout à conserver notre foi sans être inquiétés.

TARIF.

Poursuis sans te troubler.

GODMAN.

Nous aurons des églises pour nos offices divins, des prêtres pour célébrer nos sacrifices.

TARIF.

Tout cela, je te l'accorde. Que veux-tu encore ?

GODMAN.

Après la foi vient l'honneur. Jamais on ne nous séparera de nos femmes, jamais lèvres ni mains n'outrageront leur honneur.

TARIF.

J'y consens aussi.

GODMAN.

Aussitôt après la foi et l'honneur vient la richesse.

TARIF.

Conservez vos biens. Chrétien, que veux-tu davantage ? Demande. Tout cela est peu au prix de Tolède. Je suis fou de joie ! Que les chrétiens, mêlés aux Arabes, vivent honorés, sans que leur antique noblesse ait à craindre le moindre outrage !

GODMAN.

Et, pour l'étonnement du monde, les Tolédans perpétueront leur gloire en prenant le nom de *mistiarabes*, ce qui veut dire, Tarif, mêlés aux Arabes.

TARIF.

Il faut — la renommée en tiendra compte, — que leur noblesse soit grande pour qu'ils restent chrétiens malgré tout.

GODMAN.

Laisse ma bouche baiser la terre que tu foules. Tolède, en ma personne, se prosterne à tes pieds. A l'aurore tu feras ton entrée dans la ville. Déjà, enveloppée d'un sombre linceul, la nuit descend pleurer notre infortune ; déjà, vice-reine du soleil, paraît la lune.

TARIF.

Relève-toi, chrétien.

GODMAN.

C'est incliné à tes pieds que je dois baiser ta main.

TARIF.

Comment, toi qui vins si fier, t'en retournes-tu si humble ?

GODMAN.

Ne t'étonne pas de ce changement. Je vins libre vers toi, mais je m'en retourne captif. (Il sort.)

LUNA.

Le chrétien s'éloigne en pleurant. Donne-lui, Tarif, quelque consolation.

TARIF.

Toute consolation serait vaine en ce moment et, puisqu'il pleure, il est déjà à moitié consolé. Puisque la fortune s'est plu à tirer un triomphe d'une ruine, que les larmes amères du Tolédan se changent en joie pour l'Africain. Que chacune de nos tentes s'illumine de feux brillants qui rivalisent avec l'éclat des étoiles. Que Tolède, éblouie de tant de feux, croie voir en chaque lumière une comète malfaisante, un serpent fatal qui sillonne les airs pour y écrire sa perte en caractères de flamme. Que trompettes et clairons remplissent de doux échos la zone où souffle l'autan, où soupire le notus. Que la grande Constantinople enfin soit en fête! Mais pourquoi chercher d'autre fête que celle que j'ai là, près de moi. Paraisse ma Luna charmante, le soleil ne fera pas défaut! Brillent ses yeux, les illuminations n'en seront que les reflets. Résonne sa voix, les zéphyrs dans leur course s'arrêteront pour l'écouter. Car il n'est pas de divinité qui ne s efface devant la splendeur de Luna.

(Tous sortent.)

Entrent GODMAN, THÉODOSE, RODRIGO, IÑIGO et des GOTHS portant des torches allumées.

GODMAN.

A travers l'horreur de la nuit dont nous foulons les ténèbres, je suis arrivé jusqu'au temple, accompagné de vous trois. Entrons-y; mais posez vos pieds sur le sol avec tant de précautions que l'air lui-même ne s'en doute pas et ne puisse révéler que nous nous cachons ici. Fermez les portes et restons seuls.

THÉODOSE.

Que veux-tu faire?

GODMAN.

La plus pieuse cruauté et la piété la plus cruelle qu'ait pu inspirer la foi à un cœur catholique; l'action la plus téméraire qu'ait pu me dicter ma loyauté de gentilhomme et de chrétien. (Il découvre l'autel du Sagrario.) Avant d'apprendre ce dont il s'agit, vous allez, sur cet autel divin, vous engager par serment à ne révéler en aucun cas le secret que je vais vous confier.

TOUS.

Nous le jurons!

GODMAN.

Ecoutez-moi donc, à présent. Vous le savez, illustres parents et amis, c'est demain que, plein d'orgueil, le More infidèle pose son pied sur notre nuque. Vous le savez aussi, notre souveraine patronne a voulu, en sa qualité de Mère de la patrie, rester parmi nous pour partager nos malheurs. Je voudrais, dans mon zèle pieux, que notre reconnaissance et notre sollicitude fussent à la hauteur de son dévouement. Celle qui fut digne de tenir entre ses bras son original divin, laisserons-nous des barbares la

briser entre leurs bras? Son charmant visage, ce portrait fidèle de sa beauté que modela une main céleste, pourrons-nous le voir, hélas! blessé, déchiré?... A cette pensée, je me sens submergé de douleur; les larmes comme un couteau percent mon sein, comme un lacet serrent ma gorge. Puisqu'elle n'en doit pas sortir, amis, cachons en ce temple la Vierge du Sagrario. Un serment nous lie; ne craignons pas que l'infidèle puisse jamais découvrir l'inestimable trésor dont il est maître comme de tout le reste. Il y a dans cette église un puits et, dans ce puits, est bâtie une niche que, dès longtemps, ma prévoyance visita avec soin. Nous pouvons y cacher l'image, puis, dissimuler l'ouverture avec des pierres et des dalles, — en attendant que les cieux, touchés d'un exil si cruel, ouvrent la mine au feu et arrachent à la terre ce dépôt de la foi, le plus précieux des trésors enfouis en son sein.

THÉODOSE.

Que pourrions-nous te répondre, illustre Godman? Nous n'avons qu'à seconder ta pieuse entreprise. Monte sur l'autel et descends l'image. Tu le vois, il importe d'agir vite et en secret.

GODMAN.

Qui aurait la téméraire audace de poser les pieds sur cet autel? Ces bras, qui furent dignes de tenir entre eux l'Impératrice du ciel, qui oserait y toucher? qui?

THÉODOSE.

La foi d'un Goth espagnol.

GODMAN.

Que ma foi l'ose donc. (Il monte à l'autel.) Pardonnez, Vierge divine, si Moïse, en son impertinente audace, ose s'ap-

procher du buisson qui brûle sans se consumer. Humain Atlas, je soutiendrai deux cieux, puisque vous en tenez un dans vos bras et que je vais vous emporter avec lui. Et l'on comprendra, en nous voyant tous trois, que, si vous êtes Mère de Dieu, vous l'êtes aussi des pécheurs. Comme Mère de Dieu, vous vous empressez de l'arracher au péril. Comme Mère des pécheurs, vous permettez que l'un d'eux sauvegarde votre liberté. Ce service, vous l'acceptez de lui comme d'un fils, et les cieux envient la gloire de ce pécheur prosterné à vos pieds, dont vous acceptez l'assistance. Oui, quelque indigne que je sois, c'est moi qui vous affranchis, madame, et c'est vous qui affranchissez Dieu. (Il descend l'image.) Venez, venez dans mes bras. Ainsi que jadis, belle Vierge, il vous faut fuir la cruauté de Pharaon. Un nouveau Nabuchodonosor est venu, divine et charmante Esther, et vous allez aujourd'hui partager, à Babylone, la captivité d'Israël. Que dis-je? Plus rigoureuse encore est celle que vous allez subir. Votre prison va être un cachot qui, pareil à un nuage, interceptera la lumière et l'empêchera de pénétrer jusqu'à la lumière. C'est dans un puits que vous allez, madame. Tel est, Vierge charmante, l'asile que vous offre la terre inhospitalière. Vous dans un puits, mon bien ! Vous dans un puits, ma souveraine ! Mais pourquoi s'en étonner? Ne tenez-vous pas entre vos bras un innocent Joseph? Le tombeau que vous n'avez pas eu à l'heure de votre mort bienheureuse, n'est-il pas juste que vous l'ayez aujourd'hui? Hélas ! le silence de mon âme sera plus éloquent que tout ce que pourrait dire ma langue.

THÉODOSE.

A tous vos dévots donnez vos pieds à baiser.

RODRIGO.

Serions-nous faits de marbre que la douleur, comme un ciseau, creuserait en nous ses traces.

IÑIGO.

Et ce ne serait pas la première fois, car vos pieds, ô reine charmante, laissent aussi des empreintes sur le marbre (23).

THÉODOSE, à Godman.

Je vais vous éclairer... Ainsi. Bien. Faisons-la glisser au ras du sol.

GODMAN.

Qu'attendez-vous, ô cieux, pour éclipser l'incarnat de vos astres ? Qu'attend votre foudre pour déchirer et anéantir les planètes ? Couvrez de deuil et de ténèbres vos sphères de cristal ! Tonnez, gémissez, manifestez votre désespoir. Séraphins, qu'avez-vous à rester muets ? Pouvez-vous voir l'enterrement de la Vierge sans témoigner plus d'affliction ?

Tous se mettent en procession. Des tambours battent sourdement, et des voix invisibles chantent :

CHANT

Oh ! comme la cité reste
Sans consolation et sans joie !
Oh ! comme gît abattue
L'altière Jérusalem ! (24)

GODMAN.

Ces voix viennent du ciel. Oh ! qu'elles résonnent à propos, les plaintes de Jérémie pleurant sur Jéruralem ! — Mais, espérez, spectateurs de cette divine tragédie ; attendez, mortels, le temps où Jérusalem triomphera de Babylone. La renommée vous convie au grand théâ-

tre du monde. Vous y verrez le dernier acte, et le triomphe définitif de cette Reine. — Pleurent, en attendant, les yeux témoins de son infortune! Douces voix, pleurez, et chantez une fois encore...

CHANT

Oh! comme la cité reste
Sans consolation et sans joie!
Oh! comme gît abattue
L'altière Jérusalem!

IIIe JOURNÉE

PERSONNAGES

DE LA 3e JOURNÉE

Le roi ALPHONSE VI.

L'archevêque BERNARD.

DON NUÑO.

DON VELA.

JUAN RUIZ.

DOMINGO, Asturien.

La reine CONSTANCE.

SÉLIM, More.

RAMIRO.

Quatre pages.

DAMES, MUSICIENS, SUITE DU ROI.

TROISIÈME JOURNÉE

Le théâtre est couvert de drapeaux. Des timbales et des hautbois se font entendre. Sous un dais sont assis le roi DON ALPHONSE et la reine DOÑA CONSTANCE. D'un côté, toutes les dames; de l'autre, RAMIRO, NUÑO, VELA, JUAN RUIZ. Derrière le trône du roi, l'archevêque BERNARD. SÉLIM, à genoux aux pieds d'ALPHONSE VI, lui présente les clefs de la ville dans un bassin.

ALPHONSE.

Vassaux, parents et amis, dont la constante fidélité fut témoin de mes malheurs, soyez témoins de ma victoire. Hier, exilé de ma patrie, je fuyais un persécuteur ; aujourd'hui, sur un sol étranger, je pose sur mon front une couronne. Hier, don Sancho, mon frère, m'expulsait de Castille ; aujourd'hui, j'orne mes tempes de son laurier souverain. Hier, les murs de cette place me servaient de retraite et de prison ; aujourd'hui, un sort plus clément en fait le théâtre de mon triomphe. Hier, usant de ruse et plein de crainte, je quittais Tolède en fugitif ; je reviens, aujourd'hui, ceindre la couronne à Tolède. Hier, étant en son pouvoir, je sollicitais ses faveurs; c'est à moi, aujourd'hui, de lui accorder celles qu'elle me demande. Hier, par un cruel supplice, le More perça ma main ; en cette main, aujourd'hui, il remet les clefs de son alcazar. Apprenez en une histoire, en une vie, en un seul événement, ce que peut être et devenir la fortune versatile.

SÉLIM.

Roi Alphonse, qu'Allah te garde dans l'intérêt de la Castille ! Il t'a permis d'asseoir ton trône sur la nuque

du lâche Africain, qui, dans sa terreur, rendra à ton épée invincible l'Alhambra de Grenade après les remparts de Tolède ! Il permettra que rien ne résiste à ton pouvoir souverain et que tu regagnes, lion asturien, ce que perdit un tigre goth ! Ne te plains pas de ton sort parce que le More a percé ta main. C'est sa mort qu'il préparait en te laissant la vie. Tu t'es bien vengé d'une cruauté à laquelle tu dois la possession de cet empire, ô toi, qui, feignant de dormir, surpris le moyen de nous vaincre. A présent, nous voilà captifs. Notre règne a duré peu. N'est-ce pas hier que Tarif, fou d'orgueil, arrivait en ce pays ? Hier que les Tolédans, aujourd'hui vos alliés, vécurent parmi nous ?— chrétiens mêlés aux Arabes, Mistiarabes ou Mozarabes, comme, par corruption, on les appela à la longue. N'est-ce pas hier, enfin, que le More pouvait dicter ces mêmes conditions qu'il sollicite de toi aujourd'hui ? C'est ainsi, en effet, que le ciel a mesuré nos actes, afin que nos revers et ta victoire te soient un avertissement de ce que peut être et devenir la fortune versatile.

ALPHONSE.

Sélim, la parole royale eut toujours force de loi. Celle que je donne aujourd'hui aux Mores, je la tiendrai fidèlement. Je jure encore, la main sur cette épée, et je prends le ciel à témoin que je n'userai jamais de tyrannie envers vous. Si je vous ai vaincus, je n'exige de vous le sacrifice ni de votre foi, ni de vos biens. Même, je fais don à votre secte de la principale mosquée.

SÉLIM.

Puisses-tu vivre mille années ! (Il sort.)

CONSTANCE, à part.

Hélas ! que mon cœur s'afflige d'entendre cette condition !

BERNARD (25).

Maintenant, sire, que tu as obtenu une victoire si complète et si définitive, reconnais, en ta qualité de roi terrestre et de prince chrétien, que toute la gloire en revient à Dieu, et hâte-toi de rétablir la foi en ce pays.

JUAN RUIZ.

Qui vous a dit qu'il fût nécessaire de rétablir la foi en ces lieux ? Ignorez-vous que des Goths au sang pur les habitent et que leur foi n'a nul besoin d'être rétablie ? Si vous entendez, par ce mot, que vous venez ici apprendre la foi, je me charge, moi, de vous l'enseigner.

VELA.

Au moment de la perte de Tolède, son Eglise suivait un rituel que les papes ont réformé depuis. Il est évident que les chrétiens mozarabes s'en sont tenu, durant leur captivité, à ce rituel antique. Mais ils doivent, dès à présent, se conformer au nouveau. C'est ce qu'il a voulu dire.

JUAN RUIZ.

Serait-il juste que notre race perdît ces divines lettres de noblesse, ces titres qui l'immortalisent dans l'histoire ? L'invasion des Mores n'a ni ébranlé notre foi, ni souillé notre sang. Ce sont là deux mérites à ne pas oublier. Et des Asturiens...

VELA.

L'insolent Mozarabe !

JUAN RUIZ.

... viendraient nous dire qu'ils sont venus nous faire bons chrétiens ! Nous ne saurions admettre cela ! Non, ils ne se flatteront pas d'avoir rétabli la foi parmi nous !

VELA.

Je ne puis souffrir plus longtemps ton arrogance !

Quand des Asturiens viendraient ici rétablir la foi et se flatteraient de l'enseigner aux Tolédans, n'en auraient-ils pas le droit, eux qui ne se sont pas mêlés aux Mores? Mais vous qui, serviles et soumis, avez vécu parmi eux, il doit vous en être resté quelque chose.

JUAN RUIZ.

Rien, au contraire. Tolède fut toujours la basilique de la foi, que le temps n'a pu venir à bout de consumer en son cœur. Sa servitude, elle s'en fait gloire! Certes, Tolède n'eût pas connu la servitude, si elle se fût réfugiée de peur dans les montagnes (26).

VELA.

Le Montagnard n'a jamais su ce que c'est que la peur. Ses montagnes, il en est sorti pour reconquérir, par un constant et pénible effort, la couronne de cet empire. Comme on peut l'accuser de peur, lui qui est venu aujourd'hui vous délivrer de l'esclavage! Et, eût-il peur après tout, mieux vaut, je ne crains pas de le dire, la peur d'un Montagnard que la bravoure d'un Tolédan.

JUAN RUIZ.

Dans ton erreur tu as touché juste, puisque tu confesses, Asturien, et ta peur et ma bravoure. Eh bien! moi, avec tout le respect que doit observer un gentilhomme en présence d'un roi, je défie tout Montagnard qui oserait soutenir que le rite mozarabe n'est pas licite comme l'autre. Sors, si tu l'oses, te mesurer avec moi. Je t'attendrai dans la *vega* (27). Et, s'il succombe, heureuse sera la mort du vaillant Juan Ruiz, gentilhomme mozarabe. (Il sort.)

VELA.

Je...

ALPHONSE.

Il suffit, don Vela. Je suis là, ne l'oubliez pas.

VELA.

Laisserai-je diffamer notre honneur?

ALPHONSE.

Don Bernard, archevêque de Tolède, saura le défendre. Il fera le nécessaire. Pour moi, je ne puis m'attarder à résoudre des questions superflues, car il m'importe de regagner en hâte le royaume de Léon.

VELA, à part.

Mon honneur c'est ma vie. Si je dois mourir, il n'y a pas à différer! Dût le roi me tuer après, j'accepterai ce défi. (Il sort.)

ALPHONSE.

Je vous laisse à Tolède, ma reine bien-aimée. Je voudrais que Tolède fût un monde; c'est toutefois un royaume que je vous donne. Veillez, en mon absence, sur le Montagnard (28) et sur le Goth; mais avant tout, Constance, sur la foi, qui est la lumière et le guide d'un souverain. Veillez-y avec sollicitude, comme il sied à une reine qui doit le jour à qui mérita le titre de Très Chrétien de France. Dieu vous garde! (Il sort.)

CONSTANCE.

Qu'il vous ramène heureusement à Tolède, intrépide César! — Le roi est parti. Je puis bien avouer maintenant, illustre Bernard, combien je désirais son absence.

BERNARD.

Expliquez-vous.

CONSTANCE.

Dieu avant tout! Sachez-le, illustre Français, lorsque le roi accepta ces conditions, j'ai déploré qu'un interêt humain pût le faire abandonner au More arrogant le plus grand bien, le plus riche trésor, sa conquête la plus glorieuse, qui lui vaudra d'éternelles louanges, un honneur infini.

BERNARD.

Et c'est?...

CONSTANCE.

La cathédrale, qu'ils appellent la principale mosquée. Là se trouvait autrefois une image que les chrétiens adoraient sous l'invocation de la Vierge du Sagrario. Là, des yeux humains ont vu, au milieu de nuées et de voiles, la Reine des cieux descendre pour embrasser son portrait. On le perdit (peine cruelle!) avec la ville (quelle douleur!) de sorte (quelle amertume!) que nul ne sait ce qu'il est devenu. Mais je prétends venger cette Vierge non pareille et satisfaire son honneur en restaurant son temple. N'est-il pas outrageant, en effet, que le More possède sous nos yeux ce sol qui fait envie au ciel? Le roi m'a donné tout pouvoir pour exalter la foi. Exaltons-la donc en enlevant cette église aux Arabes.

BERNARD, à part.

Qui a jamais vu un zèle si ardemment chrétien! — Oui, emparons-nous tous deux de ce trésor. Enlevons aux Mores cette citadelle qu'est l'église. Puisque les soldats sont encore sous les armes, ô reine, agissons sans retard. Je veux être le capitaine de cette guerre catholique.

CONSTANCE.

Allons, enflammons le courage des soldats qui sont réunis dans l'enceinte de Tolède. Arrachons à notre arrogant adversaire la base de notre foi. Conquérons ce temple, qui fut celui de la Vierge du Sagrario. (Ils sortent.)

Entrent JUAN RUIZ et DON VELA.

JUAN RUIZ.

Inutile d'aller plus loin. Ce site ombreux et retiré, intrépide Montagnard, est propre à notre dessein. C'est moi qui t'ai défié ; il était de mon devoir de venir seul et sans armure. Voici ma poitrine et voici mon épée ; je ne porte pas d'autres armes.

VELA.

Voici mon épée et voici ma poitrine. Quoique provoqué, je n'ai voulu aucun avantage, car j'ai appris que tu es noble et valeureux, et que tu viendrais de la sorte.

JUAN RUIZ.

Je me reconnais ton obligé. Mais je suis forcé de soutenir ce que j'ai dit.

VELA.

Toujours, sur le terrain, j'oublie les paroles que j'ai prononcées, et c'est par mes œuvres que je réponds. (Ils se battent.)

JUAN RUIZ.

Tu es vaillant, et habile autant que brave.

VELA.

Pour qui se bat contre toi, c'est peu d'une extrême vaillance... Ha !... (Son pied glisse sur le sol, et il tombe.)

JUAN RUIZ.

Te voilà à terre. Rends-moi tes armes, si tu ne veux voir mon acier impitoyable rougi de la pointe au pommeau.

VELA.

L'homme vraiment noble ne rend jamais ses armes. Donne-moi la mort, de grâce. Je ne veux pas de la vie à un prix si honteux.

ALPHONSE, derrière la scène.

J'entends du bruit par là. Ramiro, Nuño, pied à terre, venez tous!

JUAN RUIZ.

On vient. Choisis, avant que l'on ne s'interpose: rendre tes armes ou mourir!

VELA.

Plutôt mourir.

JUAN RUIZ lève l'épée pour le frapper. — Entre le roi ALPHONSE et sa suite.

ALPHONSE.

Arrête, ne le tue pas!

JUAN RUIZ.

A ta considération, sire, je lui laisse la vie. Mais, en retour, je te demande une grâce.

ALPHONSE.

Je te l'accorde.

JUAN RUIZ.

Pour l'honneur du sang goth et par égard pour l'antiquité de notre race, n'use pas de ton autorité pour nous imposer des rites nouveaux. Accorde-nous le bonheur de posséder, dans l'Eglise de Tolède, un fief digne de nous, titre de noblesse que nous aura acquis ma victoire.

ALPHONSE.

Je ne sais comment, mais, puisque j'ai promis, je tiendrai ma promesse. L'Eglise de Tolède, j'en prends l'engagement, possédera donc, au nombre de ses fondations pieuses, une chapelle des Mozarabes (29). Je la dote des rentes les meilleures qu'il y ait en mon patri-

moine, afin que ses cérémonies, toujours conformes au rite antique, perpétuent la mémoire des Goths mozarabes. (A don Vela.) Honneur à vous, qui avez refusé de rendre vos armes et les avez si fièrement défendues. quoique gisant sur le sol ! Cela me prouve que, si vous êtes tombé, ce fut non par défaillance, mais par accident. Je prends à ma charge votre réputation. Tendez à Juan Blasco Ruiz vos bras valeureux.

JUAN RUIZ.

Je serai heureux d'être son ami. Je connais sa valeur et je l'ai connue à mes dépens.

ALPHONSE.

Vous voilà amis. Je devrais manifester mon courroux, mais je vous pardonne votre délit en faveur de son heureuse issue. Votre réconciliation met d'accord Mozarabes et Asturiens. — Remettons-nous en route.

SÉLIM, derrière la scène.

Cieux cléments, secourez-moi !

ALPHONSE.

Quelle est cette voix que j'entends ?

RAMIRO.

Je n'aperçois dans la plaine qu'un Arabe à cheval... Il se dirige vers nous.

NUÑO.

Il met pied à terre. Son visage semble baigné de sang. Le voici, l'épée nue à la main.

ALPHONSE.

Que peut-il vouloir ?

Entre SÉLIM blessé.

SÉLIM.

Roi Alphonse, sixième par le nom, mais premier par

la valeur, je me prosterne à tes pieds. Je baise la terre que tu foules et l'arrose de larmes de sang. Oui, quoiqu'il semble jaillir de ma chair, ce sont mes yeux qui, jaloux de mes blessures, versent ce sang que tu vois. Ce n'est pas sans raison que tu t'es attardé sous ces ombrages; ma fortune en avait disposé ainsi. Elle fut le rémora (30) qui t'a retenu dans le golfe de mes malheurs, où l'eau de mes larmes et le vent de mes soupirs ont soulevé une tempête si violente que je vais périr, noyé dans les mers que je pleure, étouffé dans le sang que je bois. A peine, sire, avais-tu tourné les épaules, à peine l'or de tes rayons nous avait-il laissés seuls, privés de lumière, dans l'obscurité, que la reine, ton épouse (pardonne-moi de prononcer son nom en un circonstance où il doit forcément provoquer ton ardent courroux!) que Constance, dis-je, avec l'aide de Bernard, votre alfaqui (31), cet Atlas vêtu de pourpre, nous a dépossédés violemment de notre principale mosquée. Pouvons-nous supporter cette nouvelle spoliation, lorsque nos savants Morabites (peu importe à présent de divulguer ce secret) affirment qu'un trésor enchanté est caché en cet endroit et que le temps est proche où vous devez le découvrir? Ameutés contre moi, en ma qualité de gouverneur, les Mores m'accusent d'avoir, par une perfide trahison, vendu leurs vies et leurs biens. Roi Alphonse, roi Alphonse, veille à défendre ton honneur! Prends-y garde, ils disent tous que, manquant à ta parole, tu as donné des ordres cauteleux pour qu'on nous accable, en ton absence, des plus terribles rigueurs. Autrefois, à ces mêmes conditions que vous nous faites, les Mozarabes restèrent en notre pouvoir, et ils ont vécu parmi nous sans jamais recevoir d'offense. Si tu violes aujourd'hui la foi jurée, ne dira-t-on pas que les Mores ont tenu

parole plus loyalement que les chrétiens ? qu'ils ont rempli tous leurs engagements, alors que tu n'en as rempli aucun ? Je me jette à tes pieds. Justice, sire ! Justice de cet affront, de cet opprobre, de cet outrage, de cette injure ! Toi-même, venge-nous de toi !

ALPHONSE.

Sélim, je jure par les cieux dont j'adore l'éblouissante lumière, par Dieu qui les habite y règne, assis sur son trône éternel, par la Vierge souveraine, sa sainte mère, par les quatre Evangiles, par tous les serments redoutables enfin que je prononçai sur l'arbalète (32), en l'église de Santa-Gadea, lorsque j'affirmai n'avoir pris aucune part à la trahison de Vellido Dolfos, je jure, dis-je, n'être pas plus coupable aujourd'hui que je ne l'étais alors. Et, par ces mêmes serments, je jure aussi de vous venger. Mon châtiment impitoyable vous donnera publique satisfaction. La reine qui, je le reconnais, est l'âme de mon âme, tant je l'estime et je l'adore, la reine, vive Dieu ! mourra aujourd'hui de mes mains. Je ne connais plus désormais que mon honneur ! — Vous autres, qu'on me donne un cheval ! — Le monde ne pourra pas dire qu'un More a tenu sa parole plus loyalement qu'un roi chrétien. Je meurs de rage ! Vive Dieu ! je vais faire un exemple à épouvanter l'univers. Moi, traître ? D'un pareil soupçon il ne doit subsister ni une trace, ni un atome ! Je suis un volcan ; ma bouche vomit des flammes ! Je suis une hydre ; mes yeux dardent du venin !

(Tous sortent.)

Musique de hautbois.

L'archevêque DON BERNARD entre, prêtant l'oreille. Lorsque cesse la musique, des voix invisibles chantent :

CHANT

Dans le puits est le trésor,
Plus précieux que l'argent, plus que l'or précieux !
Buvez, buvez. C'est de lui que naît
La source d'eau vive.

BERNARD.

Le ciel m'assiste ! quelles sont ces voix douces et tendres qui, éveillant en moi une joyeuse appréhension, résonnent éparses dans l'air? Après avoir élevé un autel en cette église, je rendais grâces à Dieu des faveurs constantes et des saintes victoires qu'il accorde à la chrétienté, lorsque le ciel, par ces accents sonores, a voulu me faire entendre que dans le puits est le trésor, plus précieux, parce que de lui sourd l'eau vive, que l'or et que l'argent. Ces paroles cachent un sens mystérieux. — Holà !

Entrent quatre PAGES. — Les musiciennes, vêtues en étudiants, joueront ces rôles.

PREMIER PAGE.

Seigneur?

DEUXIÈME PAGE.

Que désires-tu ?

BERNARD.

Où étiez-vous? Etes-vous assez négligents pour n'être pas attirés par des prodiges dont j'ignore la cause, quoique on me l'ait déclarée ?

DEUXIÈME PAGE.

Nous étions là.

BERNARD.

N'avez-vous pas entendu des chants d'allégresse?

QUATRIÈME PAGE.

Ne nous accuse pas de négligence; aucun de nous n'a rien entendu.

BERNARD, à part.

Eh bien, j'ai vu, moi, et je n'invente rien, les étoiles descendre de leurs sphères azurées. Des flammes surgirent, de douces voix résonnèrent et la Vierge processionnellement s'avança vers un trône où elle doit triompher à jamais. L'endroit où se cache un mystère si imposant, je saurai le désigner. Non, certes, ce ne fut point une illusion. Il est de mon devoir d'en informer sur-le-champ la reine. Son zèle est seul capable de pénétrer le mystère que cette vision nous promet. (Il sort.

PREMIER PAGE.

Qu'a donc l'archevêque? Il a beau dissimuler, on devine en lui quelque préoccupation.

TROISIÈME PAGE.

Apanage inévitable de la grandeur.

DEUXIÈME PAGE.

Peut-être est-ce la vieillesse. Il est bien d'âge à radoter.

QUATRIÈME PAGE.

Si vous voulez vous divertir, apprenez que j'ai découvert, endormi dans un coin, ce valet asturien qui est entré hier au service de notre maître. Vous savez que c'est un ridicule personnage, et qu'il y a, avec lui, de quoi s'amuser. Quand j'ai vu qu'il dormait, j'ai pris de la mèche et de la cire d'un cierge, pour en façonner un

lumignon que j'ai allumé. Puis, m'approchant, j'ai collé ce lumignon sur son soulier. Dans un moment, lorsque la cire se sera fondue, vous allez voir la jolie farce!

PREMIER PAGE.

Où est-il?

QUATRIÈME PAGE.

Le voyez-vous, là, son lumignon sur le soulier?

DEUXIÈME PAGE.

C'est un vrai tour de pages.

QUATRIÈME PAGE.

Ah! il a senti la brûlure.

Entre DOMINGO, Asturien.

DOMINGO.

Pauvre de moi! je suis mort.

DEUXIÈME PAGE.

Qu'as-tu donc?

DOMINGO.

Aïe, aïe!

DEUXIÈME PAGE.

Qu'y a-t-il?

PREMIER PAGE.

Que t'est-il donc arrivé?

DOMINGO.

Il m'arrive un grand malheur.

QUATRIÈME PAGE.

Ne pouvons-nous savoir lequel?

DOMINGO.

Ha! je me meurs. Pauvre de moi! Il m'arrive un grand malheur!

QUATRIÈME PAGE.

Conte-nous ce qui s'est passé.

DOMINGO.

Je m'étais endormi à terre et, pendant mon sommeil, un serpent s'approcha et m'a mordu à ce pied. Réveillé par la douleur et pensant que ce fût autre chose...

DEUXIÈME PAGE.

Parfait!

DOMINGO.

... j'ai porté la main à mon mal, et le serpent...

QUATRIÈME PAGE.

Vit-on rien de plus plaisant!

DOMINGO.

... m'a mordu aussi la main. Voyez-vous ici le venin, et là le trou de mon soulier?

TROISIÈME PAGE.

Ne vois-tu pas, lourdaud, que c'est de la cire?

PREMIER PAGE.

Voilà comment on se moque des imbéciles.

DEUXIÈME PAGE.

Laisse-le en paix.

TROISIÈME PAGE.

Ne l'insulte pas. Le goujat (33) est homme d'honneur.

DOMINGO.

Pour quel crime m'a-t-on condamné aux pages, comme l'on condamne d'autres aux galères?

PREMIER PAGE.

Ne le pique pas.

DOMINGO.

Tout doux! blancs-becs. Je ne suis pas un fou, mais un homme pour tout de bon.

QUATRIÈME PAGE, bas.

Dites-lui qu'il a vendu son chignon (34). Rien ne saurait lui être plus sensible.

DOMINGO.

Que vous ai-je fait, eunuques de Barrabas, que vous ne vouliez pas me laisser tranquille!

TROISIÈME PAGE.

Eh bien, réponds à ma question, ensuite nous te laisserons tranquille et nous serons très bons amis.

DOMINGO.

Toi, tu veux encore m'attraper. Voyons, enfin, que demandes-tu?

TROISIÈME PAGE.

Réponds sans t'émouvoir. Combien t'a-t-on donné pour ton chignon?

DOMINGO.

Tout autant qu'on t'a donné sur le nez. (A part.) Se moquer de moi, tel est leur unique souci.

QUATRIÈME PAGE.

Je sais, Montagnard, où le bât te blesse.

DOMINGO.

Où?

QUATRIÈME PAGE.

Ici. (Il le pique avec une épingle.)

DOMINGO.

C'est vrai; et la douleur est aiguë, car l'épingle était de taille. Mais, puisque nous passons à des plaisanteries plus cuisantes, les affaires vont se gâter. Attendez que je me dessangle et que je joue de ma ceinture. Veux-tu parier qu'à mon tour je devine où le bât te blesse, poule mouillée? (Il les frappe de sa ceinture.) Payez ainsi les bons moments que vous avez passés!

QUATRIÈME PAGE.

Observons-nous. La reine vient, malheureusement pour nous.

Entrent CONSTANCE et l'archevêque BERNARD.

BERNARD.

Voici, madame, la place où fut un instant le ciel. J'ai pris soin de la marquer.

CONSTANCE.

Il faut donc creuser à cette place. N'en doutez pas, un grand mystère se cache ici dessous. La terre recèle bien des trésors, mais ils ne me tentent point. C'est le précieux trésor du ciel qu'espère découvrir ma piété. Je veux être la première à creuser.

BERNARD.

Quelle sainte ardeur !

CONSTANCE.

Hélène, seigneur, a creusé un rocher pour trouver la croix, ce trésor sans égal. Je ne suis qu'une reine pécheresse et non, comme Hélène, une sainte; mais puissè-je être digne de découvrir la rare merveille que la terre cache ici dans son sein. (Elle creuse et soulève une dalle.)

BERNARD.

N'as-tu pas soulevé une dalle ?

CONSTANCE.

Elle fermait une ouverture qui inspire l'horreur et l'effroi.

BERNARD.

Qu'y vois-tu ?

CONSTANCE.

Une nappe d'eau glacée.

BERNARD.

Je suis donc plus heureux que toi, car j'aperçois une grande clarté.

CONSTANCE.

Tu dois au ciel cette faveur.

BERNARD.

Ecoute.

CONSTANCE.

On chante donc?

BERNARD.

Oui.

CHANT.

Au fond est le trésor,
Plus précieux que l'argent, plus que l'or précieux !
Buvez, buvez. C'est de lui que naît
La source d'eau vive.

Entre NUÑO

NUÑO.

J'ai bravé la mort, madame, pour arriver jusqu'à tes pieds.

CONSTANCE.

Qu'y a-t-il, Nuño?

NUÑO.

Il y va de ma mort et de la tienne. Ayant appris de Sélim que tu as enlevé aux Mores cette église et que tu violas l'intégrité de sa parole, le roi, mon maître, indigné contre toi, a fait le serment solennel de te donner la mort. Moi, voyant son courroux, j'ai volé jusqu'ici sur un cheval fils du vent, si rapide que je le prenais pour ma propre pensée. La plainte que les Mores ont formulée

contre toi a blessé le roi au vif. Fuis, il s'avance exaspéré. Prends garde, il est impitoyable. Fuis!

CONSTANCE.

Je te suis reconnaissant de ta loyauté, Nuño. Pour ton conseil, je ne saurais le suivre. Je ne dois pas, pour épargner ma vie, fuir la présence du roi, mon seigneur. Je veux au contraire aller à sa rencontre et m'offrir de moi-même à son courroux.

BERNARD.

Prends-y garde, ô reine, c'est là une résolution bien téméraire!

CONSTANCE.

Seule l'humilité de mon cœur est capable de l'apaiser. (Elle sort.)

NUÑO.

Quel courage!

BERNARD.

Je n'en ai jamais vu d'aussi grand. — Elle s'approche sans hésiter d'un autel où elle prend un crucifix. De l'autre main elle tient un poignard. C'est ainsi qu'elle marche à la rencontre du roi.

NUÑO.

Le roi? Si tu avais vu sa colère, tu dirais plutôt, seigneur, qu'elle marche à la mort.

Entrent ALPHONSE, que tous retiennent, et SÉLIM.

ALPHONSE.

La trouverais-je dans le temple que, dans le temple, je la tuerais!

JUAN RUIZ.

Observe...

VELA.

Considère...

JUAN RUIZ.

Remarque...

ALPHONSE.

Je ne suis que rage et que feu ! Que nul ne me retienne, ni ne se mette en travers de ma vengeance. Il n'est qu'un remède à ma fureur, c'est, vive Dieu ! qu'elle meure.

Entre LA REINE, les cheveux épars. Elle tient un poignard d'une main, et, de l'autre, un crucifix.

CONSTANCE.

Ecartez-vous. Que nul n'essaie de détourner ou de repousser la mort que, de moi-même, je viens attendre ici. Si le roi croit devoir me tuer, puis-je faire moins que de mourir ? (Au roi.) Approche donc. Qu'est-ce qui t'arrête? Exerce sur moi ta fureur.

ALPHONSE.

Dieu m'assiste ! Quel sentiment, ô femme, prévient ma volonté en ta faveur? Sous quelle protection viens-tu, que ta splendeur m'aveugle ? Je me noie en une mer de feu. Hélas! j'ai perdu tout courage. Je reste comme mort, hélas !

CONSTANCE.

Roi, époux, seigneur, viens, implacable, me donner la mort. Frappe-moi à cette place où bat mon cœur; ce cœur qui, toujours attentif à tes désirs, s'offre à toi comme une cuirasse. C'est, sans doute, mon bien, c'est cette croix, ma seule défense, dont la vue arrête ton bras. Mais j'ai voulu venir vers toi la mort dans une main et la vie dans l'autre. Frappe-moi de ce poignard que je tends à ta vengeance. Tu verras bien que si ceci me donne

la mort, cela me donnera la vie. J'attends à la fois et la mort et la vie : la mort, soumise à ta volonté; la vie, confiante en la protection de Dieu. Entre ces deux alternatives, il y a aussi loin de toi à Dieu que de ma mort à ma vie. Approche de ce puits profond; tu te verras inondé de lumière. Touche à cette margelle sacrée; tu verras comme une crainte va s'emparer de ton âme, comme un doux chant l'enivrera. Oh! permets du moins que je vive jusqu'à ce que j'aie pu contempler le mystère caché en ce puits.

ALPHONSE.

Relève-toi, Constance, et me tends tes bras. C'est dans leur amoureuse étreinte que renaît mon espérance.

BERNARD, à part.

Quel changement miraculeux!

ALPHONSE.

Humblement prosterné à tes pieds, je te demande pardon de ma colère.

DOMINGO, à part.

Cet accommodement soudain, il est dû à l'intervention de Notre-Dame de la Paix.

ALPHONSE.

Je marchai vers toi atteint dans mon honneur. Mais je place à présent ta vie au-dessus de mon honneur et de mon titre de roi. — Les Mores qui se sont plaint, Sélim, je compte les dédommager en leur accordant plus d'honneurs qu'il n'était d'abord convenu.

CONSTANCE.

Puisque j'ai été assez heureuse pour rentrer en ta grâce, occupe-toi maintenant de savoir ce que cache ce puits.

ALPHONSE.

Cela demande mûre réflexion.

CONSTANCE.

Pourquoi?

ALPHONSE.

Lorsque ce More se plaignit à moi de l'injure qu'il avait reçue, il déplorait moins, disait-il, la déchéance de mon honneur que la perte d'un trésor. Ce trésor, enfoui dans cette église, à ce que prétendent les savants mores, est, s'il faut en croire leurs écrits, un trésor enchanté. Qui sait si ce puits, que tu as découvert de tes propres mains, ne renferme pas des sortilèges? Qui sait si les sorciers mores n'ont pas prémédité de cruelles représailles?

SÉLIM.

Ne craignez rien de semblable. Si vous me soupçonnez d'avoir allégué cet enchantement pour vous mettre en garde contre lui, laissez-moi, de grâce, descendre moi-même dans le souterrain.

ALPHONSE.

Attends, Sélim. Emporte avec toi une corde, et aussi de la lumière, afin de le mieux explorer. Rends-toi bien compte de ce mystère, — Holà! qu'on lui donne une torche.

NUÑO.

Voici un cierge. Il m'a été facile d'en prendre un sur un autel.

DOMINGO.

Et voici une corde.

SÉLIM.

Je vais donc descendre. Attention! au moindre signal tirez à vous tous ensemble.

JUAN RUIZ.

Tu peux descendre sans inquiétude. (Sélim descend.)

VELA.

Il est déjà à une grande profondeur.

SÉLIM, sous la scène.

Laissez venir la corde.

JUAN RUIZ.

Cette profondeur est effrayante.

NUÑO.

C'est à trembler.

SÉLIM, sous la scène.

Laissez venir encore.

JUAN RUIZ.

Il n'a pas encore atteint le fond et nous sommes au bout de la corde.

DOMINGO.

En voici une autre plus longue.

SÉLIM, sous la scène.

Laissez venir encore. (Sa voix arrive de moins en moins distincte.)

JUAN RUIZ.

Cette voix qui vient de si loin me remplit de terreur.

SÉLIM, sous la scène.

Encore !

VELA.

L'obscurité est profonde et plus profond encore le souterrain.

NUÑO.

Il a touché le fond.

SÉLIM, sous la scène.

Assez !

ALPHONSE.

Je ne puis vaincre mon angoisse.

JUAN RUIZ.

On ne sent plus son poids ; il doit avoir touché terre. L'haleine glacée qu'exhale en un triste bâillement cette bouche caverneuse engourdit les sens.— Il fait des signaux.

SÉLIM, sous la scène.

En haut, en haut !

JUAN RUIZ.

En haut, dit-il.

ALPHONSE.

Tirez à vous la corde. — Quels récits prodigieux vont nous remplir d'étonnement?

DOMINGO.

Mieux vaudrait ne pas nous fatiguer et le laisser là-bas.

On retire du puits SELIM, pâle et couvert de boue.
Il tient à la main une plaque de marbre.

VELA.

Il touche au port de la lumière aveuglé, muet, transi, et inerte.

CONSTANCE.

Le voilà hors de la caverne.

VELA.

Il nous regarde avec stupeur.

DOMINGO.

Silence ! un mort va parler.

SÉLIM.

Roi Alphonse de Castille ; Constance, que le ciel garde ! afin que en vous lys et lions, servant d'exemple aux siècles futurs, soient liés par les nœuds d'une amitié

éternelle (35) ; Bernard, illustre Français, patron de la nef militante, — puisses-tu un jour, dans Rome, en devenir le glorieux pilote ! — ; Mozarabes, Léonais, prêtez-moi une oreille attentive. Faites silence et écoutez le prodige le plus inouï, l'événement le plus étrange, la nouvelle la plus remarquable que le temps ait enregistré dans le recueil de ses annales. Les profondeurs de ce puits où je suis descendu renferment, dans leur étroite prison, une femme à la beauté resplendissante, dont le rayonnement fait de ce souterrain ténébreux la sphère même du soleil. Dans ces entrailles de la terre se trouve une grande cavité que l'eau recouvre à peine. — Peut-être aussi à la source jaillissante Allah a-t-il défendu d'aller plus loin, lui imposant, comme à la mer, un frein de sable pour la contenir. — En ce lugubre lieu gisent mille débris informes d'hommes et d'édifices. Ces ossements et ces marbres, tels qu'on en voit dans les peintures, retracent en leur amas confus les tragédies du temps. Bientôt, j'aperçus dans un coin une niche de briques, bâtie sans art et dans le seul but d'abriter quelque trésor. J'en approchai, ma lumière à la main, — précaution bien inutile, tant les yeux d'une dame divine répandaient partout de clarté ! Son aspect est si vénérable, son visage si noble, si imposante sa beauté, que mon âme interdite n'a jamais pu savoir, en la regardant, si c'était bien la même beauté que je venais d'admirer déjà. Une telle incertitude s'empara de mes sens que, d'une minute à l'autre, ou j'oubliais ses traits que j'avais cru facilement retenir, ou, ce qui est plus probable, elle changeait de beauté, d'aspect et de visage. Aussi ne puis-je me hasarder à vous la dépeindre. Quelle voix humaine oserait l'entreprendre? Ce serait ébaucher au charbon un portrait digne des

nuances les plus délicates. J'ai pourtant, au milieu de mon trouble, remarqué son large front, où de blonds cheveux se séparent, pour retomber sur ses épaules en deux tresses élégantes. Ses sourcils sont deux arcs d'amour ; ses yeux ont une dignité sereine. Sa bouche, souriante et modeste, est un rubis séparé en deux. Son teint entièrement brun ne la rend que plus aimable. Contre son cœur elle tient au bras un enfant, — si ce n'est son cœur lui-même qui lui sert de compagnon ; car il est visible qu'à cet enfant elle a donné la moitié de son cœur. Je dirais qu'il est son fils, si je ne craignais de leur faire injure. Car elle a toute la modestie d'une vierge aimante, et l'enfant, s'il est son fils, est Dieu, de même qu'elle est la mère de Dieu. Elle est assise sur un siège de bois. Son costume, étranger et antique, je ne l'ai jusqu'à ce jour vu à personne. Il se compose d'une tunique blanche, d'un manteau, d'un habillement complet, enfin, recouvrant une toile d'argent des plus claires et des plus brillantes, qu'enrichissent des incrustations de perles et de diamants. Ses mains ont la teinte de son visage. Le doux enfant regarde sa mère et sourit. Il n'est pas de chagrins pour eux, tout enivrés d'être l'un à l'autre, comme deux tendres amants. Je voulus la toucher, mais — mon âme en est encore tremblante, — je perdis la lumière et, par deux fois, je restai à l'instant aveugle. Dans ma terreur, je m'accrochai à ce morceau de marbre, et me voici, sans savoir comment, à tes pieds royaux que je baise, implorant, comme il est juste, le baptême, et bien résolu à chérir désormais cette dame divine qui, sans nul doute, est mère de Dieu.

BERNARD.

Voyons, montre-moi cette plaque.

ALPHONSE.

On y lit, en caractères gothiques... (36)

CONSTANCE.

Quelle joie je me promets!

ALPHONSE, lisant.

... « Cette divine image est la Vierge du Sagrario. Aujourd'hui, pour ne pas la livrer aux Arabes, les chrétiens la déposent en ce puits. Malheureux qui la cache; heureux qui la trouvera! »

RAMIRO.

Quel bonheur!

ALPHONSE.

Quelle félicité!

NUÑO.

Quelle joie!

ALPHONSE.

Quel bien précieux!

CONSTANCE.

Si je n'avais enlevé ce temple au More vil, vois de quel trésor il devenait maître!

ALPHONSE.

Ne me rappelle pas ma conduite si indigne de moi-même. Oui, tu as eu raison de t'en emparer!

BERNARD.

Que la maîtrise se prépare à chanter mille actions de grâce, pendant que j'irai chercher la Vierge.

ALPHONSE.

Laissez, que je descende.

CONSTANCE.

Votre zèle est en pure perte. Elle-même paraît sur les ondes qui s'élèvent et dont le cristal lui sert de base.

BERNARD.

Allons tous en procession lui consacrer un autel, en attendant qu'un saint prélat lui édifie un temple magnifique (37).

L'Image paraît au-dessus du puits. L'archevêque la prend. Tous les assistants tombent à genoux. Puis la procession se met en marche aux chants des musiciens, qui ne seront autres que les pages, vêtus de surplis.

CONSTANCE.

Je la porterai sur mes épaules. — Célébrez ma joie par vos chants.

PREMIER MUSICIEN.

Salve regina !

TOUS.

Avant-courrière du soleil, aube du jour!

DEUXIÈME MUSICIEN.

Mater misericordiæ !

TOUS.

Etoile de la mer, lumière de la nuit!

ALPHONSE.

Que notre âme soit digne d'entendre les louanges de Marie.

BERNARD.

Chantez, chantez encore.

CONSTANCE.

Quelle joie!

ALPHONSE.

Quelle allégresse!

TROISIÈME MUSICIEN.

Vita, dulcedo!

TOUS.

Tour de David, porte du ciel!

QUATRIÈME MUSICIEN.

Spes nostra!

TOUS.

Cèdre, lis, œillet, cyprès et rose!

La procession passe au son des hautbois.

DOMINGO.

Et pardonnez au poète. Si ses fautes sont grandes, que sa foi et sa dévotion les fassent excuser aujourd'hui.

NOTES

1. — Textes consultés par le traducteur :

I. — *Segunda parte de las comedias de Don Pedro Calderon de la Barca...*, Madrid, Maria de Quiñones, 1637.

II. — *Parte segunda de comedias del celebre poeta español Don Pedro Calderon de la Barca...*, Madrid, Francisco Sanz, 1686.

III. — *Comedia famosa : La Virgen del Sagrario Su origen, perdida y restauracion*, de Don Pedro Calderon de la Barca. — Barcelona, en la imprenta de Francisco Suriá, 1771.

IV. — *Las comedias de Don Pedro Calderon de la Barca... dadas à luz por Juan Jorge Keil*, Leipsick, Ernesto Fleischer, 1827-1830, (t. I).

V. — *Comedias de Don Pedro Calderon de la Barca, colección... hecha é ilustrada por Don Juan Eugenio Hartzenbusch*, Madrid, Rivadeneyra, 4 vol. de la *Biblioteca de autores españoles* (t. I de Calderon, VII de la collection).

2. — Le *perrero* ou chasse-chiens, vêtu d'une sorte de souquenille rouge, exerçait alors et exerce encore dans certaines églises d'Espagne, notamment à la cathédrale de Tolède, l'office de bedeau.

3. « Michael, dit Covarrubias, mot hébreu que nous prononçons *Miguel* (Michel) se compose de : *mi* = *quis*, *caph* = *sicut*, *el* = *Deus*, — *quis sicut Deus* ? *quien como Dios* ? (qui y a-t-il de comparable à Dieu ?) » *Tesoro de la lengua castellana*, au mot *Michael*.

4. Ce fut, en réalité, le xe concile de Tolède qui institua cette fête, au commencement de décembre 656. « La fête de l'Annonciation, anniversaire du jour où le Fils de Dieu revêtit pour notre salut la chair humaine, se célébrait le 25 mars. Mais cette date coïncide généralement avec le carême, temps consacré à la com-

mémoration de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Une des décisions les plus importantes de ce concile fut que la fête de l'Annonciation se célébrerait désormais le 18 décembre, comme cela a lieu en Espagne depuis lors. Toutefois, selon le rite romain, on y célèbre aussi la fête de mars. Celle de décembre est appelée vulgairement *Notre-Dame de l'O* ; les livres ecclésiastiques la désignent sous le nom de l'*Expectation*. » Mariana, *Historia de España*, lib. VI, cap. IX. Voir le texte de ce canon dans Francisco de Padilla, *Historia ecclesiástica de España*, Malaga, Claudio Bolan, 1605, *Segunda parte*, f° 265.

On donne différentes explications de ce nom étrange, la Vierge de l'O. Certains admettent le sens symbolique adopté par Calderon. D'autres croient que ce nom vient de ce que les antiennes de l'église, à l'époque où se célèbre cette fête, commencent par l'exclamation *o!* plusieurs fois répétée. Valdivielso, dans son *Sagrario de Toledo* semble pencher pour cette opinion, car l'*o!* imprimé en caractères gras, est, dans son poème, la première lettr'e dune série d'octaves.

Aux amateurs de curiosités bibliographiques je puis signaler un petit livre portant ce titre : *Les O qui se chantent aux Advents, traduits en vers françois, et mis en musique en forme de chants de Noël. Dédiez à la Reyne.* (Par A. Raibaud, prestre et sacristin de Saint-Sulpice.) Paris, Christophe Ballard, 1673, musique notée.

5. Hérodote faisant la description de l'Amérique ! Que vont dire les critiques *scrupuleux* dont la bile est si prompte à s'échauffer et qui jamais ne pardonnèrent à Shakespeare son duc d'Athènes et sa mer de Bohême !

6. « Certains auteurs écrivent qu'elle a été fondée par deux consuls : Tolemon et Brutus (en espagnol : *Tolemon* et *Bruto*) lesquels lui donnèrent le nom qu'elle porte encore aujourd'hui et qui se compose des premières lettres (*Tole*) du premier nom, et des dernières (*to*) du deuxième (*Toleto*, *Toledo*). » Francisco de Pisa, *Descripción de la imperial ciudad de Toledo...*, f° 11, c. 4.

7. « D'autres, avec plus de fondement, attribuent la fondation de Tolède aux Grecs. Ils prétendent qu'un certain Feretius, célèbre astrologue grec, étant venu en Espagne et ayant connu par les constellations et la conjonction des étoiles que ce site était propre à bâtir une grande et populeuse cité, en commença la fondation. » Pisa, *Descripción de Toledo*, f° 12, c

8. Gœthe peut ici servir de commentateur à Calderon. « Qu'il est singulier, cet unique ruban rouge qui semble parer ce beau cou... pas plus large que le dos d'un couteau ! » dit Faust, croyant voir au milieu du sabbat l'image de Marguerite.

9. Le traité *De perpetua virginitate.*

10. On montre encore, dans le trésor de la cathédrale de Tolède, le couteau de Récesvinthe et le morceau arraché au voile de Léocadie.

11. Dans ce sonnet, que récite Ildefonse, j'ai indiqué la division en quatrains et tercets.

12. Allusion à la chapelle édifiée en 1616 par l'archevêque de Tolède Don Bernardo de Sandoval y Rojas.

13. Tolède ne porta le titre d'*impériale* que sous le règne d'Alphonse VII.

14. C'est sous ce nom que les vieux auteurs espagnols désignent les rois mores.

15. Cette tradition fait le sujet d'un grand nombre de romances, traduits pour la plupart en français. Celui dont je donne ci-dessous la traduction est moins généralement connu :

« Là-haut, sur la haute sierra, la haute sierra montagneuse où tombe la neige à flocons, ainsi que l'eau menue et froide, habitait un ermite qui menait sainte vie. Arrive un cavalier parlant de la sorte : « Au nom de Dieu, je t'en prie, ermite, au nom de Dieu et de sainte Marie; dis-moi la vérité et m'épargne le mensonge. Un homme qui a eu commerce avec des femmes, son âme est-elle perdue ? — Son âme perdue, non; à condition que ce ne soit ni avec sa belle-sœur, ni avec sa cousine. — Malheur à moi ! Ç'a été là mon malheur, triste infortuné ! J'ai eu commerce avec une mienne sœur et aussi avec une mienne cousine. Confesse-moi, ermite, au nom de Dieu et de sainte Marie, et me donne la pénitence que j'ai méritée. — Te confesser, soit ; je te confesserai. T'absoudre, je ne puis. » A ces mots on entendit une voix qui disait : « Confesse-le, ermite, au nom de Dieu et de sainte Marie, et lui donne la pénitence qu'il a méritée. » L'enferma en une tombe où il y avait un serpent effrayant à voir. Sept têtes il avait ; par toutes les sept il mange, par toutes les sept il en-

tend. L'ermite, qui était bon, venait le voir tous les jours : « Comment te trouves-tu, pénitent, en cette bonne compagnie ? — Comment veux-tu que je me trouve ? J'ai ce que je méritais ! De la ceinture en bas il m'a déjà mangé ; de la ceinture en haut il va me commencer. Qui veut voir ma mort apporte une lumière allumée. » Quand il vient avec la lumière, déjà le pénitent était mort. Les cloches de la gloire d'elles-mêmes sonnaient pour l'âme du pénitent en route vers les cieux. » Juan Menéndez Pidal, *Colección de los viejos romances que se cantan por los Asturianos*, Madrid, 1885, p. 83.

Ce romance, comme l'a noté M. Menéndez Pidal, dépeint admirablement le roi Rodrigue, errant, fugitif et inconnu. — C'est un sentiment analogue qui a inspiré au grand poète José Zorrilla son drame *El puñal del Godo*.

16. C'est, comme je l'ai dit dans la notice, Witiza qui avai fait détruire toutes les armes de Tolède.

17. La scène se trouve transportée dans l'enceinte intérieure de la ville.

18. Allusion à don Gaspar de Guzman, comte-duc d'Olivares et ministre favori de Philippe IV (?)

19. Cette image est assez fréquente dans l'ancienne littérature espagnole. Moreto a écrit une pièce de théâtre sous ce titre *El Eneas de Dios*. Il existe aussi, de Villegas et Lanini Sagredo, *El Eneas de la Virgen y primer rey de Navarra*.

20. La ville d'Oviedo n'existait pas encore et ne fut fondée que vers la fin du VIIIe siècle par le roi Fruela.

21. Calderon exprime la même idée, à peu près dans les mêmes termes, dans son *auto El arbol del mejor fruto :*

Nieto de Noè no fuera,
Bien que anduvo impertinente
Nieto de Noè, que traxo
Troncos, pudiendo traerse
Zepas, que diessen Sarmientos ;
Sarmientos, que despues diessen
Pampanos ; Pampanos, que
Diessen Agrazes en cierne ;

Y Agrazes, que diessen Ubas;
Y Ubas, que aquel Licor fuessen,
Que no le bebe el Hebréo,
El rato que no le bebe.

Autos sacramentales..., pub. por J. F. de Apontes, Madrid, 1759, t. I, p. 265.

22. J'ai dit, dans la notice, combien cette scène était fréquente dans l'ancien théâtre espagnol. Je l'ai retrouvée depuis dans le théâtre anglais. Voir *The white devil* de Webster, traduit sous le titre de *Vittoria Corombona* par Ernest Lafond, *J. Webster et J. Ford*, Paris, Hetzel, 1865, pp. 59 et 68.

23. Allusion à la pierre où la Vierge laissa l'empreinte de ses pieds lorsqu'elle apporta la chasuble à saint Ildefonse, pierre que l'on vénère encore dans la cathédrale de Tolède.

24 *Quomodo sedet sola*
Civitas plena populo !...

Threni Jeremiæ, I, 1.

25. Le ms. Dd, 61 de la Biblioteca Nacional de Madrid contient diverses pièces relatives à ce personnage, — copie ancienne des livres capitulaires de la cathédrale de Tolède. Entre autres : un bref de Pascal II autorisant l'archevêque Bernard à reconstruire le château de San Servando, aujourd'hui San Cervantes ; une lettre du même pape, le priant d'écouter favorablement, au concile de Carrion, un homme excommunié par le concile de Toulouse, etc.

26. Allusion aux Espagnols qui, après l'envahissement de la péninsule par les Mores, se réfugièrent dans les Asturies, sous la conduite de Pélage.

27. La *vega* est la plaine qui entoure Tolède.

28. On donne en Espagne le nom de Montagnards (*Montaneses*) aux habitants des Asturies.

29. Cette assertion du poète est purement fantaisiste. La chapelle mozarabe ne fut fondée que par le cardinal Francisco Jimenez de Cisneros, archevêque de Tolède de 1495 à 1517. Après la

prise de la ville par Alphonse VI, six églises paroissiales restèrent ouvertes au culte mozarabe; on n'en compte plus que deux aujourd'hui.

30. « Les flots et les vagues de la mer sont grandes : le vent y est fort véhément : et plus encores, estant engolfé des voiles, et secondé des rames et auirons : et neantmoins un petit malostru poisson, dit *Echeneis*, retient et arreste tout cela. Car fasse le vent ce qu'il pourra et que les vagues s'enflent tant qu'elles voudront, ce poissonneau commande à leur furie faisant arrester les nauires maugré toutes les violences que dessus : ce que ne pourroient faire, ny cables, pour gros qu'ils soient, ny mesmes les ancres pour pesantes qu'elles soient. Et qui plus est, sans que ce petit animal se donne de peine à les retenir, ou à faire autre chose, il dompte la plus grande furie de cet Vniuers, à s'attacher seulement aux nauires, de sorte qu'il les fait demeurer tout coy, quelque effort que la mer ny les hommes sçachent faire au contraire... Quant à la figure de ce poisson, ceux qui le virent lors, et qui en ont depuis veu, disent qu'il est fait à mode d'vne grande limace... Il y a des autheurs latins qui l'appellent *Remora.* » *L'histoire du monde de C. Pline second...* mise en français par Anthoine du Pinet, Paris, Thomas Blaise, 1622, liv. XXXII, ch. I.

La fable de Pline fit fortune chez les poètes espagnols. Chaque fois qu'ils veulent exprimer un retard, un empêchement, c'est le rémora qui leur sert de comparaison.

31. Docteur de la loi, théologien musulman.

32. On a vu dans la notice comment le Cid exigea ce serment d'Alphonse avant de lui rendre hommage et de le reconnaître pour son roi. Alphonse dut le prononcer en étendant la main sur un verrou et sur une arbalète, « sur un verrou de fer et une arbalète de bois, un crucifix et les Evangiles à la main, » dit le Romancero. On ignore le sens symbolique de ce serment.

33. *Corito*, dit le texte. C'est un surnom que l'on donne aux Asturiens. Covarrubias l'explique par de très savantes étymologies grecques. Ce mot ne dériverait-il pas simplement de *cuero*, outre ? Les Asturiens exercent souvent en Espagne le métier de cabaretier et ne se font pas scrupule, paraît-il, de déguster les boissons qu'ils débitent.

34. Encore un quolibet que l'on applique souvent aux Astu-

riens : *descogotados*, sans chignon. Est-ce parce qu'ils sont chauves naturellement ? N'est-ce pas plutôt parce que les fardeaux qu'ils portent sur la nuque et les épaules, en leur qualité de portefaix, finissent par leur peler le derrière de la tête ?

35. Allusion à Philippe IV et à sa femme Elisabeth de Bourbon, fille d'Henri IV et sœur de Louis XIII.

36. Un concile tenu à Léon en 1090 décréta que l'Espagne renoncerait à l'écriture gothique pour adopter l'écriture *française*. Ce fut l'une des nombreuses réformes gallicanes (*afrancesamientos*) opérées par les moines de Cluny.

37. Voir la note 12.

LE

PURGATOIRE DE SAINT PATRICE

NOTICE

SUR

LE PURGATOIRE DE SAINT PATRICE

E vide Ibernia fabulosa, dove
Il santo vecchiarel fece la cava
In che tanta mercè par che si trove,
Che l'uom vi purga ogni sua colpa prava.

ARIOSTO.

Je n'ai pas la prétention d'entreprendre ici, à propos d'un drame espagnol, une étude critique sur la légende de saint Patrice. Pour la suivre depuis son origine littéraire jusqu'à sa forme la plus parfaite, du XIe chant de *L'Odyssée* jusqu'à *L'Enfer* de *La divine comédie*, pour examiner comment le mythe païen s'est transformé en croyance catholique, ses développements, ses ramifications, etc., plusieurs années d'un travail assidu et spécial seraient à peine suffisantes. Analyser cette légende comme elle mériterait de l'être, ce serait écrire l'histoire des idées, des lettres et des arts au Moyen Age. La seule énumération bibliographique des ouvrages relatifs, de près ou de loin, à saint Patrice, formerait un volume compacte. Je ne me flatte ni de les avoir tous lus, ni d'en connaître seulement tous les titres. Dans cette vaste collection, j'ai consulté de préférence ceux qui furent les plus répandus en Espagne, au XVIIe siècle, ceux que Calderon a pu consulter lui-même.

Patrice (1) naquit en 371 à Nemthur, village d'Ecosse qui, de ce fait, prit par la suite et porte encore le nom de Kirkpatrick. Il eut pour père le diacre Calpurnius, fils du prêtre Potitus ou

1. Son nom patronymique était Succat. « *Patricius, natione Britannus, nomine patrio Succat...* » *Schœnemanni notitia historico-litteraria in S. Patricium.* — Voir Migne, *Patrologie latine*, tom. LIII, p. 795 ; la *Vie de saint Patrice* attribuée à Béda, etc.

Otidus, et pour mère Concessa, sœur de saint Martin, évêque de Tours. Certains de ses biographes, les Bollandistes entre autres, citent jusqu'à une dizaine de ses ascendants paternels. Il n'avait guère que dix-sept ans lorsque les Irlandais, ayant débarqué en Ecosse, le firent prisonnier et l'emmenèrent dans leur pays. Chargé de la garde des troupeaux, il fut affranchi, après plusieurs années d'esclavage, ou réussit à s'échapper. Il passa sur le continent, visita saint Martin de Tours, saint Germain d'Auxerre et le pape Célestin Ier, qui lui conféra la dignité épiscopale et lui donna pour mission d'aller catéchiser l'Irlande. En 447, il était de retour en cette île dont les habitants, témoins de ses nombreux miracles, se convertirent à la religion chrétienne. Il fonda des églises, réunit des synodes et mourut, en 493, à l'âge de cent vingt-deux ans. Tels sont les faits généralement admis comme authentiques et qui semblent se dégager de textes presque toujours fabuleux, en certains cas contradictoires.

Quelque vagues, quelque réduits que soient ces renseignements, ils n'en ont pas moins donné lieu à nombre de controverses. Certains critiques tiennent pour imaginaires les voyages de Patrice à Rome et en France, et sa parenté avec saint Martin. D'autres — et c'est la plupart, — distinguent deux personnages à peu près contemporains ayant porté le nom de Patrice. L'un prêcha l'évangile en Irlande, l'autre continua l'œuvre de son prédécesseur et fut le premier évêque de l'île. Ainsi se trouverait expliquée la longévité extraordinaire que la légende prête au saint. Enfin, d'après une opinion publiée récemment en Angleterre, Patrice n'aurait jamais existé.

Quoi qu'il en soit, on connaît de lui quelques ouvrages écrits en un latin assez rude.

Ce sont :

Une *Confessio*, sous forme de lettre adressée aux Hiberniens, dans laquelle on trouve, mêlés à des considérations pieuses, un petit nombre de détails autobiographiques;

Une *Epistola ad Coroticum, seu potius ad christianos Corotici tyranni subditos.* Coroticus était souverain d'un petit état dans la Cambrie (pays de Galles);

Le texte d'un premier *Synode*, redigé en trente et un canons;

Neuf *Canons* complémentaires;

Enfin un deuxième *Synode*, en trente-quatre canons, auquel prirent part les évêques Auxilius et Isserninus.

On lui attribue encore contre toute apparence :

Une *Charta seu Epistola de antiquitate Avalonica*;

Le livre *De abusionibus sæculi*, inséré également dans les œuvres de saint Cyprien et de saint Augustin;

Un *Sermo*, publié par Richard Stanihurst dans sa *Vita sancti Patricii*, Anvers, Christophe Plantin, 1587, et par Thomas Messingham, à la suite de son *Florilegium insulæ sanctorum*, Paris, Séb. Cramoisy, 1624;

Enfin le traité *De tribus habitaculis*, connu aussi sous le titre de *De gaudiis electorum et poenis damnatorum*. Nous aurons à reparler de cet opuscule qui semble être l'œuvre de saint Augustin.

Passant de l'histoire à la légende (1), relatons quelques-uns des événements merveilleux dont saint Patrice fut le héros. Une soixantaine de morts ressuscitèrent à sa voix. Il convertit à la foi de Jésus les filles de Milcho, son ancien maître, et celles du roi Leogarius (2). Ses miracles confondirent les sorciers et les mages. Il se retira à l'exemple du Christ sur une montagne où, après un jeûne de quarante jours, il obtint du ciel des grâces exceptionnelles en faveur des Irlandais. C'est lui qui, se substituant à Dieu, viendra connaître de leurs fautes au jour du dernier jugement. Ses pieds, en foulant leur sol, en ont chassé à jamais les serpents et autres animaux venimeux. A l'époque de sa mort, une lumière d'une douceur incomparable rayonna sur

1. M. Constantin Balmont, qui prépare une traduction russe de *El purgatorio de san Patricio* et qui m'a fait l'honneur de s'intéresser à mon travail avec une bienveillance si amicale, me communique la tradition suivante : « En 388, la piété extraordinaire de saint Patrice s'était rendue si outrageante pour le diable, qu'il incita contre lui toutes les sorcières qu'il y avait en Ecosse. Elles assaillirent en bande Patrice, qui, étonné, se mit à fuir vers la rivière Clyde, à l'embouchure de laquelle il trouva un petit canot dont il s'empara en hâte pour se diriger vers l'Irlande. C'est une chose bien connue que, les sorcières, en poursuivant leur proie, ne peuvent traverser l'eau courante. Mais celles-ci arrachèrent un bloc monstrueux du rocher voisin et le ruèrent contre Patrice. Cependant, elles avaient mal visé. La masse tomba sur terre sans atteindre le fugitif. Plus tard, cette masse de terre, après avoir subi quelques changements artificiels, devint la forteresse de Dumbarton. » Charles Kirckpatrick Sharpe, *The history of witchcraft in Scotland*, London, 1884, p. 19-20. — Les dates de cette curieuse légende concordent avec celles que j'ai indiquées ci-dessus. Patrice, né en 371, avait en 388 dix-sept ans, âge qui était effectivement le sien lorsqu'il fut emmené en captivité. Toutefois cette tradition doit, semble-t-il, être purement locale.

2. Chez Calderon, ce n'est pas le roi lui-même, mais un de ses serviteurs, qui porte ce nom. On verra, en lisant le drame, tout le parti que le poète a su tirer de ces deux épisodes.

l'île, et ni le crépuscule, ni les ténèbres n'assombrirent l'horizon, pendant les douze jours que durèrent ses funérailles. Mais tous ces prodiges et bien d'autres encore, fréquents d'ailleurs dans l'histoire des saints, semblent s'effacer devant la gloire du fameux puits dont tant de plumes ont décrit les merveilles.

Les Hiberniens, au moment où Patrice porta l'Evangile parmi eux, étaient bien ces barbares que Calderon a fait revivre dans son drame. Vêtus de peaux, plus voisins de la bête que de l'homme, ils ne croyaient qu'à deux choses : la naissance et la mort. En leurs consciences troubles la doctrine des peines et des récompenses éternelles ne pénétra que lentement, acceptée à regret. Malgré tant de miracles, un doute les possédait encore. Il leur fallait, pour croire aux délices du Paradis et aux tourments de l'Enfer, une preuve palpable, matérielle, qui s'imposât à leur esprit par l'intermédiaire de leurs sens. L'apôtre, invoquant la divine providence, frappa la terre de son bâton. D'une crevasse aussitôt des flammes et des rumeurs s'exhalèrent. Une communication venait de s'établir entre l'humanité et les régions invisibles. Patrice déclara que quiconque descendrait dans l'abîme et y resterait vingt-quatre heures en butte aux persécutions des démons, sans faiblir ni retourner en arrière, expierait ses péchés en cette vie et gagnerait le Ciel, après sa mort, sans passer par les feux du Purgatoire.

La caverne où s'ouvrait la bouche du souterrain était située dans une petite île, qui porte aujourd'hui le nom d'île de Saint-Davoc, au milieu du lac Derg, dans le comté de Donegal. On en ferma l'ouverture au moyen d'une porte protégée elle-même par un enceinte en maçonnerie. La garde en fut confiée aux moines augustins d'un couvent fondé dans l'île à cet effet. Les pénitents qui désiraient tenter l'épreuve du Purgatoire étaient astreints à certaines formalités et devaient, plusieurs jours durant, se livrer aux mortifications et à la prière.

J'emprunte à un livre de Montalban (1) ces détails, qui n'ont pu trouver place dans l'œuvre de Calderon :

1. *Vida y purgatorio del glorioso S. Patricio, arzobispo y primado de Hibernia, escrita por el doctor Juan Perez de Montalvan...* La première édition parut en 1627. Celle que j'ai sous les yeux est de Madrid, Bernardo Peralta, 1723. J'ai vu une traduction française sous ce titre : *Histoire de la vie, miracles et du Purgatoire de S. Patrice, archevesque et primat d'Hybernie, mise en françois par le R. P. François Bouillon, de l'ordre de S. François*, Paris, Charles Rouillard, 1643, Brunet, qui ne parle pas de cette traduction, en cite une autre antérieure :

« Il n'est pas permis à tout le monde d'entrer dans la caverne. Lorsque quelqu'un manifeste cette intention, l'on interroge d'abord sa conscience avec la plus grande rigueur, et l'on s'informe s'il est doué d'une bravoure, d'une résolution ou d'une sainteté à toute épreuve. L'information est-elle favorable, le postulant va trouver l'évêque de ce pays, lequel, après lui avoir représenté tous les dangers qui l'attendent, lui donne une lettre pour le prieur du monastère. Une lagune entoure l'île de détours si tortueux qu'il ne faut pas moins de neuf jours pour les franchir. Le pénitent prend place dans un bateau si étroit que son corps y contient à peine. Tant que dure la traversée il doit jeuner au pain et à l'eau, et le pain sans levain ni sel est le seul qui lui soit permis. Aussitôt arrivé, il remet la lettre et prend deux jours de repos, après quoi il fait la confession générale de ses péchés, se rend à l'église pour implorer la protection de Dieu, et va baiser une pierre où saint Patrice laissa l'empreinte de ses pieds. Ces premiers devoirs accomplis, le prieur lui assigne une cellule dite *pénitentielle*, réduit à peine plus spacieux qu'un cercueil, où il reste sept jours, défunt au siècle et occupé de faire pénitence. Chaque jour, cependant, il descend sept fois à l'église et passe chaque fois une heure en oraison mentale. Ces pénitents vont nu-pieds et chacun d'eux s'inflige des mortifications proportionnées à ses forces. Tel se charge de chaînes; tel autre couvre sa bouche d'un bâillon; d'autres revêtent un cilice ou meurtrissent leurs épaules sous le fardeau d'une lourde croix. Ils ne sont pas au nombre d'un ou de deux seulement, car, au dire d'un auteur moderne, il s'en trouva jusqu'à quinze cents réunis ensemble. Le soir du huitième jour, celui qui persiste en son dessein est enfermé dans une cellule plus profonde encore que la première, sans lit ni siège, où il emploie son temps à prier Dieu et à se remémorer sa vie passée, au cas où il lui resterait quelque faute à confesser. A partir de ce moment, il ne boit ni ne mange, et se contente d'un peu d'eau pour humecter et rafraîchir ses lèvres. Le dernier jour, qui est le neuvième, le prieur, ayant convoqué tout le clergé des environs et tous les habitants du voisinage, descend avec lui à l'église, reçoit une dernière fois sa confession, lui administre la Sainte-Eucharistie et célèbre à son intention, comme s'il était déjà trépassé, une messe de requiem. Puis, du haut de la chaire, il dépeint en un

La vie admirable du grand saint Patrice, patriarche d'Hibernie, avec l'histoire véritable de son fameux et tant renommé purgatoire, traduite en françois par F. A.-S. Chartreux, Bruxelles, Schoenaert, 1638.

discours effrayant les dangers du Purgatoire, dangers qui s'évanouiront d'eux-mêmes si le pénitent ferme l'oreille à l'astuce des démons, refuse de revenir en arrière et invoque le nom de Jésus. Le prieur l'embrasse et le bénit, puis, clercs et laïques, précédés d'une croix et chantant des litanies, le conduisent processionnellement jusqu'à l'entrée de la caverne. La porte se ferme et on ne revient l'ouvrir que le lendemain, à la même heure. Si le pécheur a triomphé des épreuves, on le retrouve vivant et chacun, l'accompagnant jusqu'à l'église, adresse au Seigneur des actions de grâce. Mais si, par malheur, il n'est pas là, la tristesse se peint sur tous les visages, car alors sa perte est certaine (1). »

Telles étaient les cérémonies qui se pratiquèrent pendant de longs siècles. Quant à ce que l'on voyait dans les profondeurs de la caverne miraculeuse, Calderon nous l'apprendra par la bouche de Ludovic Enius. Ajoutons que le pape Alexandre VI ordonna la destruction du souterrain, par prudence sans doute; ou le roi Henri VIII, par haine religieuse. Mais ce fut seulement dans le premier tiers du XVIIe siècle que l'on combla définitivement le Puits-saint-Patrix. A sa place s'élève aujourd'hui une église où les pèlerins accourent encore en foule pendant les mois d'été.

S'il faut en croire la tradition, nombre de pécheurs repentants allèrent jusqu'au bout de leur périlleux voyage et purent contempler les splendeurs du Paradis terrestre, après avoir échappé à tous les supplices de l'Enfer. Mais il n'est pas toujours facile de distinguer ces héros les uns des autres, et l'imagination populaire semble avoir confondu, depuis les temps les plus lointains, leurs physionomies diverses pour en former une figure unique. Ce personnage, soudard converti auquel les vieux poètes anglais ont donné tour à tour le nom de « Owain, Ouen, Oven, Ewen, Owein, Owen, est messire Yvain, fils du roi Urien, l'un des vassaux du roi Arthur, et l'un des chevaliers de la Table-Ronde, dont notre célèbre Chrestien de Troyes a rimé les aventures dans le roman du *Chevalier au Lion*, sans cependant parler de son voyage en Paradis et en Enfer (2). » Ce nom, que les écrivains français du XVIe siècle écrivent encore *Oben* s'est transformé, dans le livre de Fray Dimas Serpi (3), par exemple,

1. Montalban, ouvrage cité, ch. v.

2. B. de Roquefort, dans le t. II des *Poésies de Marie de France, poète anglo-normand du* XIIIe *siècle*, Paris, Marescq, 1832.

3. *Tratado del Purgatorio contra Lutero y otros hereges*, Barcelona, 1604, cap XIV.

en celui de *Agneyus*, dont les Espagnols du XVIIe siècle ont fait *Ludovico Enio*, Ludovic Enius. On trouve aussi la forme *Œnius*, qui se rapproche davantage de l'orthographe primitive.

A côté de ce héros plus ou moins fictif, il convient d'en citer un autre, qui joua dans l'histoire un rôle politique et militaire. Si sa descente au Purgatoire n'est qu'une fable inventée à plaisir, du moins ne peut-on mettre en doute l'authenticité de son nom et de son existence.

Voici ce qu'on lit, à ce sujet, dans un livre de l'irlandais Philippe O'Sullevan, *Historiæ catholicæ Iberniæ compendium*, Lisbonne, Cræsbeck, 1621, f° 14 v° :

« *Unam referam historiam, quam ante hac nunquam, quod ego sciam, latinitate donatam inter liturarios meos invenio. Itaque, cum agerem in Curia Catholici regis florentissima, cum non nullis viris eruditis et acerrimis antiquitatis indagatoribus mihi non ingrata familiaritas intercessit. Ex eis unus mihi accommodavit libellum manuscriptum, qui Ramonis Vicecomitis nobilis Hispani profectionem in Divi Patritii Purgatorium, ibi casus, indidemque reditum continebat. Fuit autem ipse codicillus inscriptione fidem faciente, ab eodem Vicecomite compositus lemosina lingua (ita vocatur priscum idioma eorum Hispaniæ populorum, qui hodie sua lingua Catalani nuncupantur) et opera Fratris Francisci Ximenis è Franciscana Minorum religione Episcopi Elnæ, et Hierosolymitani Patriarchæ cum aliis codicibus in unum volumen redactus. Quod volumen typis mandatum Ruscinone quod oppidum hodie Perpinnana dicitur, in Cœnobio Divi Patriarchæ Francisci Seraphici, ubi et Vicecomes est sepulchro conditus, adhuc extare, fertur. Ex hoc libro fuit Vicecomitis historia per interpretem non satis expolitum in Castellanum sermonem, qui sua elegantia et propagatione apud Hispanos principatum sibi vendicat, translata.* » Partant de là, O'Sullevan traduit à son tour, ou plutôt imite en latin, le manuscrit roman, qui forme un des livres (*Tomus I, liber* II) de son ouvrage.

Le Ramon dont il s'agit n'est autre que Ramon de Perellos ou Perillos, vicomte de Roda (1), dont parle souvent Zurita, dans

1. « Le 13 février de cette année (1391), le roi (D. Juan I), se trouvan à Saragosse, donna le titre de vicomte de Perellos à don Ramon de Perellos, vicomte de Roda, lequel se nomma dès lors vicomte de Perellos et de Roda. » Zurita, *Anales*, lib. x, cap. XLVII. — « Le misérable petit hameau de Périllos, perdu dans les Corbières, a été le siège d'une vicomté et son château, dont les ruines se voient encore — *Lo castell dal segnou* — a été le berceau d'une des familles les plus illustres du Roussillon. » Pierre Vidal, *Guide historique et pittoresque dans le département des Pyrénées-Orientales*,

ses *Anales de la corona de Aragon*. Ce gentilhomme, plein de reconnaissance pour D. Juan I d'Aragon dont il avait reçu maint bienfait, descendit, après la mort du roi, au Purgatoire de saint Patrice, afin de s'assurer par lui-même si l'âme du monarque était en voie de salut. Voilà du moins ce que raconte la tradition; car on ne trouve pas trace de cette aventure merveilleuse dans les *Anales* de Zurita.

La relation mentionnée par O'Sullevan existe-t-elle en effet dans un des livres de Francisco Ximenez ou Exemeniz? C'est fort possible. L'évêque d'Elne (1), confiant en l'astrologie, prophétisait à l'occasion et avait l'esprit enclin à bien des croyances superstitieuses (2). Mais il a laissé des œuvres en assez grand nombre, dont les éditions, datant de la fin du xve siècle, se trouvent aujourd'hui dispersées. La plupart sont très rares. Parmi celles que j'ai pu consulter, je n'ai rien vu concernant Ramon de Perellos. En revanche, M. le marquis de Castellane a publié dans le tome Ier des *Mémoires de la société archéologique du Midi de la France* (3) un opuscule en langue romane, relatant le voyage de Perellos au Purgatoire, et qui doit certainement être celui auquel il est fait allusion dans le livre d'O'Sullevan. Malheureusement, l'éditeur ne nous donne aucun détail précis sur le manuscrit dont il imprime des fragments assez étendus. Où a-t-il vu ce manuscrit? d'où provenait-il? Pas un mot de tout cela. Nous devons nous contenter d'apprendre qu'il porte la date

Perpignan, 1879, p. 11. — Roda est située en Catalogne, près de Vich. Quant au titre de baron de Serret ou Céret, que certains auteurs donnent à D. Ramon, il est tout à fait inexact. « Les Perellos ne furent propriétaires du fief de Céret qu'à partir des premières années du xve siècle. L'une des cloches existantes à l'église de Céret s'appelle *La Perellona* et fut fondue au xve siècle. On n'a jamais connu que des *seigneurs* de Céret... Le Couvent des Frères Mineurs ou de Saint François est devenu l'Hôpital militaire de Perpignan. Le tombeau, qui devait exister encore à l'époque d'O'Sullevan, a depuis longtemps disparu. » — Je dois tous ces détails à l'obligeance et à l'érudition de M. Pierre Vidal, bibliothécaire de la ville de Perpignan, auquel je suis heureux d'exprimer ici ma bien vive reconnaissance. C'est grâce à ses indications que j'ai pu lire la relation manuscrite de 1466, si importante pour mon sujet, et dont je parlerai ci-après.

1. Francisco Ximenez fut nommé évêque d'Elne en 1409, année même de sa mort. L'évêché d'Elne fut transféré à Perpignan en 1602.

2. Il avait prédit notamment dans *El crestià, o regiment de Princeps* que, en l'an 1400, il n'existerait au monde qu'un seul roi, lequel serait le roi de France.

3. Toulouse, imprimerie de Lavergne, 1834.

de 1466. Ce serait donc une copie postérieure d'un siècle environ à la rédaction originale, dont les premières lignes disent expressément : « *In nomine sancte et individue Trinitatis, Amen. En lan de la nativitat de nostre Senhor, mial c. c. c. xcviii, la vespra de sancta Maria de septembre, obtenguda benedictio de S. P. Benezeyt* XIII, *partigui de la ciutat d'Avinho, jeu Ramon per la gracia de Dieu vesconte de Perilhos et de Roda, senhor de la baronia de Serret, per anar al Purgatori de saint Patrici...* »

Le voyage souterrain ne diffère presque pas de ceux que nous connaissons d'autre part. Ce sont les mêmes cérémonies, les mêmes précautions avant d'entrer dans la caverne, puis, les mêmes supplices se succédant dans le même ordre. L'auteur prétend avoir vu au milieu des flammes certains de ses contemporains, qu'il désigne par leurs noms. Mais il est à noter que cet auteur, quel qu'il soit, a méconnu l'esprit de la vieille tradition irlandaise, où il est dit que nul, sous peine de damnation éternelle, ne s'aventurera dans les gouffres infernaux poussé par la curiosité, mais seulement avec la ferme intention d'y purger ses fautes en cette vie.

On ne saurait douter, je crois, que cette nouvelle légende soit celle de Ludovic Enius, copiée dans quelque vieil auteur, peut-être dans Mathieu Paris. L'anonyme qui l'écrivit se plut, soit pour la rajeunir, soit pour lui donner plus de vraisemblance, à la rédiger sous forme de confession attribuée, je ne sais trop pourquoi, au vicomte de Perellos. La version castillane dont parle O'Sullevan dut être assez répandue en Espagne. Montalban toutefois semble l'avoir ignorée et fait seulement allusion au récit latin d'O'Sullevan. Mais il est incontestable que les écrivains du XVIIe siècle prêtèrent parfois à Ludovic Enius, prototype du Perellos légendaire, quelques-uns des traits personnels à ce dernier. C'es ainsi que Montalban et Calderon après lui placent en Catalogne patrie du Perellos historique, certaines aventures de Ludovic.

Les légendes d'Enius et de Perellos, comme tant d'autres traditions chrétiennes, eurent à coup sûr pour point de départ un mythe du paganisme. Dans le chant XI de *L'Odyssée*, Ulysse affronte les ténèbres des pays cimmériens pour interroger l'ombre de Tirésias (1). Le livre VI de *L'Enéide* décrit tout au long la des-

1. Claudien donne de ce pays une description qui pourrait parfaitement se rapporter à l'Irlande et qu'il est intéressant de rappeler, car on y trouve plusieurs des caractères distinctifs de la caverne de saint Patrice :

Est locus, extremum qua pandit Gallia littus,
Oceani prætentus aquis, ubi fertur Ulysses,

cente d'Enée aux Enfers, et certains passages du poème virgilien offrent des analogies notables avec les épisodes correspondants de la légende irlandaise. Calderon, en dépeignant la caverne infernale, ne pensait-il pas à ces vers :

Spelunca alta fuit, vastoque immanus hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris... ?

D'aucuns, non sans vraisemblance, veulent voir dans les épreuves successives du Purgatoire hibernien un ressouvenir des initiations aux mystères d'Eleusis. Pour ma part, ces voyageurs obligés de continuer jusqu'au bout leur route souterraine, parmi les spectres et l'épouvante, sans jamais reculer sous peine de damnation, m'apparaissent comme les Orphées d'une religion nouvelle. Comme la lyre du Thrace, le nom du Christ, aussitôt entendu, conjure toutes les fureurs, et leur âme est l'Eurydice tremblante qu'ils cherchent à arracher à l'éternelle mort (1).

Nous avons vu précédemment que l'on a attribué à Patrice l'opuscule connu sous le titre de *De tribus habitaculis, sive de gaudiis electorum et pœnis damnatorum.* Peut-être n'en a-t-il pas fallu davantage pour que le nom de l'apôtre restât inséparable de ces voyages fabuleux (2). Dans l'âme du peuple, accessible à toute poésie, les fictions de la légende prévaudront toujours contre l'exactitude rigoureuse de l'histoire. Aussi les écrivains ecclésiastiques ont-ils argumenté en pure perte pour démontrer que la croyance au Purgatoire de saint Patrice ne reposait sur aucun fondement sérieux. Vincent de Beauvais, un des premiers, exprime ses doutes comme il suit : « *Historia hæc a multis non recipitur, propter illud maxime, quod ibi dictum est animas a purgatorio liberatas non statim ad cœlum evolare, sed in paradiso terrestri temporaliter commanere* (3). »

Il serait aussi pédant qu'inutile de citer tous ceux qui, après lui, se déclarèrent pour ou contre l'opinion généralement reçue; mais je signalerai encore, parce qu'elle émane d'un compatriote

Sanguine libato, populum movisse silentem.
Illic umbrarum tenui stridore volantum
Flebilis auditur questus; simulacra coloni
Pallida defunctasque vident migrare figuras.
In Rufinum, I.

1. Il serait trop long d'énumérer les personnages des diverses mythologies, égyptienne, grecque, scandinave, etc., qui descendirent aux Enfers.

2. L'auteur de l'opuscule évite pourtant toute description et dit même : « *Mala inferni dicere vel cogitare, ut sunt, nemo potest : pejora quippe sunt valde quam cogitantur.* »

3. *Speculum historiale*, lib. XX, cap. XXIII-XXIV.

et d'un contemporain de Calderon, l'appréciation consignée dans le ms. Cc, 90 de la Biblioteca Nacional de Madrid.

Ce mémoire est adressé à un personnage de qualité par un anonyme — homme d'église ou de couvent, — qui lui donne le titre de *Vuestra Excelencia*. L'écriture est du XVIIe siècle. L'opuscule en question eut peut-être pour but de résoudre une controverse motivée par le drame de Calderon, ou par celui de Lope de Vega dont nous parlerons plus loin. Mais il est plus probable encore qu'il fut écrit pour répondre au chapitre IV du livre de Montalban : *Pruebase con autoridad y razones ser cierto el Purgatorio de San Patricio*. L'auteur passe en revue les différents écrivains sacrés ou profanes qui, d'une manière spéciale ou incidente, s'occupèrent de saint Patrice. Il enregistre ou réfute leurs arguments, et conclut en déclarant inadmissible l'existence de la caverne expiatoire. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'examiner les considérations théologiques ou autres que l'anonyme invoque à l'appui de sa thèse. Retenons simplement que, vers le milieu du XVIIe siècle, diverses œuvres, nationales ou étrangères, avaient attiré l'attention de l'Espagne sur le patriarche irlandais.

C'est vers le Xe ou le XIe siècle que les moines hiberniens recueillirent l'histoire de saint Patrice et l'écrivirent en langue latine. L'un deux, Probus, s'inspirant de la *Confession* laissée par l'apôtre lui-même, rédigea une *Vita sancti Patricii* en deux livres. Cette notice biographique, longtemps attribuée au vénérable Béda, écrivain anglais du VIIIe siècle, figure encore comme telle dans l'édition de ses œuvres complètes publiée à Cologne en 1612. On lit cependant à la fin du Livre II : « *Ecce habes, frater Pauline, à me humili Probo postulatum nostræ fraternitatis indicium, quo nos pauperes aliqua tibi de sanctissimi patris nostri Patricii Episcopi virtutibus scribere cupiebas.* » « Le cardinal Robert Bellarmin (1598) dans son traité des *Ecrivains ecclésiastiques* donne la liste des œuvres de Béda, et ces deux Livres ne figurent point parmi elles. Jean Trithème (1462-1516) a dressé le catalogue des œuvres de Béda (*De scriptoribus ecclesiasticis*) et n'en dit rien non plus. César Baronius (1538-1607) dit que ces livres sont l'œuvre du moine Probus (1) ». A l'exemple de ses illustres devanciers l'abbé Migne n'a pas inséré la *Vie de saint Patrice* dans son édition des œuvres complètes de Béda (2).

Au XIIe siècle, Henri, moine de l'abbaye de Saltrey (Henricus Salteriensis), et Jocelin, moine cistercien de l'abbaye de Furnsey,

1. Ms. Cc, 90 de la Biblioteca Nacional de Madrid.
2. *Patrologie latine*, t. XCX à XCXV.

dans le comté de Lancastre, écrivirent à leur tour cette histoire. Leurs récits ont été insérés par Thomas Messingham dans son *Florilegium insulæ sanctorum*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1624. L'élément fabuleux y occupe une place importante. Les miracles du saint s'y trouvent minutieusement relatés, ainsi que le voyage du soldat dans les profondeurs de la caverne infernale. On voit donc combien Ticknor était mal informé lorsqu'il écrivit que Montalban « ajouta à la légende ordinaire de saint Patrice ce conte étrange, *tout entier de son invention.* »

Mathieu Paris (1), Jacques de Voragine acceptent cette légende, et successivement, après eux, une foule d'écrivains. Les uns n'y font qu'une brève allusion ; d'autres se complaisent à en retracer les détails ; d'autres encore, comme nous l'avons déjà vu, la soumettent à un examen critique. Des relations manuscrites se répandirent en grand nombre. L'une d'elles, sous le titre de *Purgatorium sancti Patricii*, fait partie du *codice* Ee, 103 (pet. in-4, sur vélin, du XIVe s.) de la Biblioteca Nacional de Madrid (2). Les principales *Vies des Saints* parlent de Patrice à la date du 17 mars. On peut consulter par exemple, pour ne citer qu'un ouvrage espagnol, *Flos sanctorum* d'Alonso de Villegas.

Les premières rédactions en langue vulgaire apparurent au commencement du XIIIe siècle, prenant pour matière les ouvrages de Jocelin et d'Henri de Saltrey. La plus connue est celle que rima une poétesse anglo-normande, Marie de France (3), qui résidait en Angleterre. Son poème comprend 3302 vers et elle le composa, comme elle nous l'apprend elle-même, afin de rendre accessible à la généralité du public le Livre du Purgatoire :

Jo Marie ai mis en memoire
Le livre de l'Espurgatoire,
En romanz k'il soit entendables
A laïe gens e convenables.

1. Ou plutôt Roger de Wendover, qui écrivit, dit-on, les premiers livres de la *Historia major anglorum*, et auquel Mathieu Paris aurait succédé comme historiographe du monastère de Saint Albans. Voir *Grande chronique de Mathieu Paris*, traduite par A. Huilard Bréholles, Paris, Paulin, 1840-44.

2. C'est une copie de la relation d'Henri de Saltrey. M. Friedel, professeur à l'Université de Liverpool, prépare en ce moment une notice détaillée sur les différents textes contenus dans le ms. Ee, 103 ; entre autres sur le *Purgatorium* qu'il se propose de comparer au ms. de Bamberg, et au texte imprimé par Colgan, *Acta sanctorum veteris et majoris Scotiæ...*, Louvain, 1645.

3. *Poésies de Marie de France*, publiées par Roquefort. Ouvrage déjà cité.

Vers cette même époque, les voyages merveilleux devinrent un thème littéraire extrêmement en faveur. Les uns satiriques et allégoriques comme *La voie de Paradis* (1) de Rutebeuf; d'autres, édifiants ou pittoresques. Il faudrait remonter jusque là pour chercher l'origine de certaines œuvres, bien différentes de ton et postérieures de plusieurs siècles, telles que les *Histoires comiques des états et empires de la lune et du soleil*, de Cyrano de Bergerac. Et Gulliver serait bien étonné sans doute en apprenant qu'il eut pour aïeul Messire Yvain.

A leur tour, les auteurs dramatiques du Moyen-Age usèrent de cette fiction, et l'on peut citer, entre autres, l'histoire d'un prévôt que la Vierge rappela sur terre, après sa mort, pour lui permettre de remplir certaine obligation contractée de son vivant. Il déclare avoir reconnu son frère au milieu des flammes et raconte en ces termes son arrivée au Purgatoire :

Et aussi c'un pourcel se voultre,
Fu j'es peines de la voultrez
Si tost conme g'y fu entrez,
Ne jamais n'en cuiday partir (2).

De ces diverses légendes, il en est deux surtout qui nous intéressent. La première a pris naissance à la même époque et sous les mêmes climats que celle de saint Patrice. La deuxième, imprimée en Espagne au milieu du XVIe siècle, semble dériver de la précédente.

L'histoire de saint Brandaines ou Brandan est suffisamment connue en France depuis les publications d'Achille Jubinal et de Francisque-Michel (3). Ce moine irlandais vécut au VIe siècle. Emerveillé par les récits d'un voyageur, il s'embarqua, en com-

1. *Œuvres complètes de Rutebeuf, trouvère du* XIIIe *siècle*, publiées par Achille Jubinal, Paris, Daffis, 1874-75, 3 vol. de la *Bibliothèque elzévirienne*. On trouve dans cette édition deux poèmes différents intitulés *La voie de Paradis*. L'un, t. II, p. 169, est l'œuvre de Rutebeuf lui-même. L'autre, t. III, p. 195, est anonyme.

2. *Cy commence un miracle de Nostre Dame d'un prevost que a la requeste de saint Prist Nostre Dame délivra du purgatoire*. Voir *Miracles de Nostre Dame*, publiés par Gaston Paris et Ulysse Robert, Paris, Firmin-Didot, 1877-93, 8 vol. T. II.

3. Achille Jubinal, *La légende latine de S. Brandaines, avec une traduction en prose et en poésie romanes*, Paris, Téchener, 1836. — *Les voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du Paradis terrestre, légende en vers du* XIIe *siècle*, publiée par Francisque-Michel, Paris, Claudin, 1878.

pagnie de plusieurs religieux, pour se lancer à la recherche du Paradis terrestre. Mais, avant d'arriver à son but, la petite troupe visite bien des terres étranges ou charmantes, et s'expose à bien des périls. Elle côtoie l'Enfer, poursuivie par un démon qui, nouveau Polyphème, jette contre elle des blocs incandescents; interroge Judas, lié au milieu des flots à un rocher que la mer flagelle sans cesse. Déjà l'on devine, informe et embryonnaire, la conception de l'épopée dantesque. Un passage de ce poème a directement rapport à saint Patrice, dont, au dire de certains auteurs, on ignorait la sépulture.

Voici la transcription de ce passage en prose romane, telle que la donne M. Jubinal :

« *Je sui norris en l'abbéie saint Patrise par. L. ans et vuardoit le cimmetière des frères. Un jour avint que mes doiiens me demoustra le liu d'une sépulture où uns mors seroit ensevelis. Uns vieillars m'aparut que je ne connissoie mie et dist : — « Ne voeilliès mie biau frère faire cele fosse chi; car chou est li fosse d'un autre. Je dis à lui : — Biau père, ki ies-tu? et il dist : — Pour coi ne me connois-tu ? En ne sui jou tes abbés? Je respondi à lui : Sains Patrises est mes abbés; mais il dist : — Je suis sains Patrises. Je trespassai ier de che siècle. Cis liu est de me sépulture. Il me demoustra che liu : — Chi enfouerai no frère, et ne di à nului chou que je t'ai dit...* » (1).

« La légende de saint Brandaines, dit M. Jubinal, existe également en vieil irlandais, en gallois, *en ancien espagnol*, en anglais et en anglo-normand. » Cette phrase, en ce qui concerne l'Espagne, fait allusion, je suppose, à la légende de saint Amaro, imprimée à Burgos, l'an 1552 (2). Les imprimeries populaires de la Péninsule, que l'on pourrait comparer à celles de Troyes, d'Epinal ou de Montbéliard, rééditent encore aujourd'hui ce petit livre, dont je possède un exemplaire datant de ces dernières années. Il ne diffère de ses aînés, sortis des presses de Juan de Junta, que par la langue, rajeunie et beaucoup moins savoureuse; les détails sont à peu près les mêmes. Amaro était né en Asie. Comme saint Brandan, il part avec ses compagnons sur une barque qui aborde en diverses îles habitées par des communautés religieuses. Les glaces polaires retiennent captive

1. A. Jubinal, ouvrage cité, p. 100.

2. *La vida del | bienauẽturado sant | Amaro, y de los | peligros q̃ passo, | hasta que llego | al Parayso | terrenal.* | A la fin : *Fue impressa la presente | vida del bienauẽturado sant Amaro | en la muy noble y mas leal ciu | dad de Burgos. En casa | de Juan de Junta a | veynte dias del | mes de febre |ro mil qui | nientos | y.* L.II. | *años.* | pet. in-4 goth

l'embarcation, et l'équipage deviendrait la proie des monstres marins, si la Vierge en personne ne daignait le secourir. Enfin Amaro pénètre jusqu'au seuil du Paradis, où il passe en extase deux siècles qui lui semblent plus courts qu'une heure (1).

J'ai cru ne devoir pas séparer les légendes de Brandaines et d'Amaro, quoique cette dernière ne se trouve pas ici à sa place chronologique. Si les épreuves qu'ils eurent à souffrir l'un et l'autre sont moins atroces que celles affrontées par Owen, c'est sans doute parce que leur vie avait été plus pure. Mais tous trois, qu'ils s'y acheminent sous terre ou sur mer, ne tendent-ils pas au même but, — contempler de leurs yeux mortels la gloire céleste et le séjour des élus? Tous trois ne se dirigent-ils pas vers la terre promise du Bonheur, cet Eldorado enveloppé de brumes si épaisses, entouré de récifs si dangereux, qu'un pied humain ne s'y pose pour ainsi dire jamais.

Dante, auteur et héros à la fois de la divine épopée, fut le dernier à accomplir le sombre voyage. Son poème se réclame de *L'Enéide*, et si Virgile guide ses pas à travers les cercles maudits, c'est qu'il les avait déjà explorés en compagnie du fils d'Anchise. Mais l'influence des vieilles traditions irlandaises, qui s'étaient propagées peu à peu dans l'Europe entière, se fait sentir dans les rimes de l'illustre Florentin, dont le génie a refondu en un chef-d'œuvre impérissable diverses matières brutes, éparses çà et là.

Après le nom sublime de l'Alighieri, nous inscrirons encore celui de Rabelais, dont l'œuvre vaste et puissante s'érige comme

1. Cette légende étant assez peu connue en France, je l'ai traduite tout au long, à la fin de ce volume, d'après l'édition de 155?. — Saint Amaro a, paraît-il, réellement existé. Il vécut en Espagne, on ne sait au juste à quelle époque. Il était français d'origine, et le P. Florez, auquel j'emprunte ces détails (*España sagrada*, t. XXVII), a assimilé son nom à celui de saint Maur. Se rendant en pèlerinage à Saint Jacques de Galice, Amaro s'arrêta à l'*Hospital del Rey*, voisin de Burgos, « et, ajoute Florez, il en est peu qui aient entendu parler de lui en dehors de cette province. » Là, il se dévoua à recueillir et à soigner les pèlerins qui tombaient, sur les routes, épuisés de fatigue et de privations. Après avoir accompli son vœu et visité le tombeau de l'apôtre, il regagna Burgos où il mourut plus tard en odeur de sainteté. Au moment où il expirait, une clarté si éclatante illumina les airs que l'on crut voir la ville en flammes. Il fut enterré dans le cimetière de l'*Hôpital du roi*, devant l'autel d'une petite chapelle où son tombeau subsiste encore, entouré des ex-voto les plus bizarres : tableaux commémoratifs de guérisons miraculeuses, membres de cire, tresses de cheveux, etc.

un monument d'ordre composite, où le goût exquis de la Renaissance vient s'allier à l'imagination grimaçante du Moyen-Age. Les deux derniers livres de *Pantagruel* ne sont-ils pas comme une parodie de toutes les pérégrinations merveilleuses? Panurge faisant voile vers l'oracle de la dive Bouteille ne pourrait-il passer pour la caricature colossale des moines et des chevaliers dont nous venons de raconter les exploits?

En 1506 parut à Lyon un livre portant le titre suivant : *Le voyage/ du puys sa/ inct patrix/ auquel lieu/ on voit les peines de/ purgatoire. Et aussi/ les ioyes de paradis.* / A la fin : *Cy finist le voyage du puys/ sainct patrix. Imprime a lyon/ sur le rosne par Claude nourry/ lan mil cinq cens et six le xx/ iour doctobre/* (1). C'est une nouvelle version — probablement la première en prose française, — du roman diabolique qui, cette fois, a pour héros « ung noble cheualier lequel estoit appelle Oben et estoit natif des parties dalemaigne » (2). Trois autres relations du Purgatoire, plus ou moins différentes de cette première, s'imprimèrent à Paris avant le milieu du XVIe siècle (3). Peut-être ont-elles été imitées ou traduites toutes quatre d'un *Purgatorium divi Patricii*, imprimé à Memmingen dans les dernières années du siècle précédent. Je ne me flatte pas, je l'ai déjà dit aux premières lignes de cette notice, d'établir une bibliographie sans lacune des ouvrages relatifs au patron de l'Irlande. Mon seul but a été de démontrer que sa légende, née vers le XIe siècle, ne fut jamais négligée depuis et, suivant un cours ininterrompu, a été transmise par les monastères hiberniens aux théâtres de Madrid.

L'Espagne éprouva de tout temps une sympathie, intéressée parfois, mais sincère néanmoins, pour les catholiques de la Grande-Bretagne, particulièrement pour les Irlandais. Philippe II envoie l'Invincible Armada contre les hérétiques; en 1592, il fonde à Salamanque le *Colegio de nobles irlandeses*, etc. (4). Vers

1. Pet. in-4 goth. Une réimpression fac-simile de l'exemplaire unique, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris, a été tirée à 42 exemplaires chez Pollet et Cie, Paris, 1839.

2. Valentin Schmidt (*Die schauspiele Calderon's*, Elberfeld, 1857, p. 424) signale une œuvre espagnole, publiée à Léon en cette même année 1506, et intitulée *La cueva de san Patricio*. Cette édition, dont je n'ai trouvé ailleurs aucune trace, est certainement celle de Claude Nourry, dont le critique allemand aura lu, je ne sais où, le titre cité en espagnol. Comment expliquer autrement la coïncidence des dates et la similitude des lieux d'impression?

3. Voir le *Manuel du libraire* de Brunet à l'article *Purgatoire*.

4. Les Espagnols du XVIIe siècle durent, je ne sais à quelle occasion

la même époque, diverses œuvres attirent sur saint Patrice l'attention des lettrés espagnols. C'étaient notamment : *De vita S. Patricii, Hiberniæ apostoli, libri duo*, publiés en 1587 par Richard Stanihurst chez le célèbre imprimeur anversois Christophe Plantin. Plus tard : *Florilegium insulæ sanctorum*, de Thomas Messingham, Paris, Sébastien Cramoisy, 1624; *Historiæ catholicæ Iberniæ compendium*, de Philippe O'Sullevan, Lisbonne, Cræsbeck, 1621, et, du même O'Sullevan, *Patritiana decas*, Madrid, Francisco Martinez, 1629. Fils d'Alonso Perez, l'un des libraires les plus en vogue de Madrid, Montalban n'eut pas de peine à consulter ces ouvrages, qu'il avait sous la main.

Il s'inspira des trois premiers pour écrire et publier en 1627 une *Vie de saint Patrice* (1). Ce petit livre se divise en neuf chapitres. Les cinq premiers contiennent la biographie de l'apôtre, la description de l'île et de la caverne, le détail des formalités auxquelles étaient astreints ceux qui prétendaient y pénétrer. Les quatre autres sont consacrés aux aventures de Ludovic Enius. Cette histoire romanesque, semblable, par sa mauvaise exécution

avoir le dessein de débarquer en Irlande et de se porter au secours de leurs coreligionnaires. Le manuscrit P. V. — Fol. ; C. 17, n° 1° de la Biblioteca Nacional de Madrid ne laisse subsister aucun doute à cet égard. C'est un rapport sans signature, ni date, mais postérieur à 1624, sous le titre suivant : *Descripsion del Reyno de yrlanda, puertos de mar, plaças fuertes, armas, muniçiones, soldados, pagados, Rentas Reales, animos de los naturales del Reyno*. Sur le pli : *Notiçia del Reyno de yrlanda sus puertos, fuertes, armas, soldados, animos de la gente, y el lugar tiempo y modo de su empresa*. Ce mémoire contient des renseignements très détaillés sur les forces, les ressources de l'Irlande, l'époque de l'année et le port les plus favorables à un débarquement, l'esprit de la population protestante et catholique. Il y est dit en propres termes : « Les catholiques ne désirent rien tant au monde que de se voir délivrés de la crainte continuelle où ils sont de perdre leurs biens, leurs vies, par l'avarice de ces hérétiques sans âme. Ils n'espèrent rien que de la guerre et de la protection de Votre Majesté Catholique, en laquelle, après Dieu, ils ont mis toutes leurs espérances... Celui qui écrit cette relation s'est entretenu avec plusieurs seigneurs catholiques, lesquels lui ont affirmé que, si le roi d'Espagne envoyait une flotte en Irlande, ils se déclareraient en sa faveur. Les uns ont offert mille hommes, d'autres cinq cents, d'autres deux cents... L'époque la plus favorable serait le mois de septembre ou d'octobre. Avant l'hiver, les ports les plus importants seraient pris et fortifiés, et le mauvais temps nous serait d'un grand secours, sur terre et sur mer, contre l'ennemi. »

1. L'édition que j'ai sous les yeux porte le titre suivant : *Vida y purgatorio del glorioso S. Patricio, arzobispo y primado de Hibernia*, Madrid, Bernardo Peralta, 1723.

typographique et par sa forme littéraire, à tant d'autres *vies de saints* qui se publiaient alors en Espagne, dut être accueillie avec une singulière faveur, puisqu'on la réimprimait encore cent ans plus tard (1). Le personnage d'Enius y affecte une physionomie très caractéristique de l'époque. Messire Owen est devenu sous la plume de Montalban une sorte de Don Juan soldatesque, fanfaron de vice qui, au milieu de ses aberrations les plus criminelles, conserve intacte sa foi et finit dans la sainteté. Cette étrange conception de la grâce, si chère aux écrivains dramatiques du XVIIe siècle espagnol, a défrayé pendant longtemps leur théâtre de héros extravagants et sublimes. Le premier en date fut, si je ne me trompe, Cristóbal de Lugo, *L'heureux rufian* de Cervantes, que suivirent bientôt le Leonido (2) de Lope, le Paulo (3) de Tirso, le Gil (4) de Mira de Amescua, l'Eusebio (5) de Calderon, le *San Franco de Sena* de Moreto, etc. La liste en serait trop longue.

Lope de Vega ne dut pas tarder à s'inspirer de l'œuvre de Montalban pour composer son drame *El mayor prodigio*. La Barrera, qui mentionne cette pièce dans son *Catálogo del teatro antiguo español*, commet une erreur en la rangeant au nombre de celles qui furent publiées seulement en éditions *sueltas*. L'exemplaire que j'ai vu à la Biblioteca Nacional de Madrid et qui provient de la bibliothèque d'Agustin Durán, comme celui que cite La Barrera, — c'est apparemment le même, — est folié de 141 à 162, le verso du dernier feuillet en blanc. Il porte les signatures y, y 2, y 3, y 4, z, z 2, z 3,..., A^a, A^a 2, A^a 3, et est incomplet des f°s 152-153. Preuves évidentes qu'il ne s'agit point ici d'une *suelta*, mais d'un fragment de quelque *Parte desconocida*. Le titre est comme il suit : *El mayor prodigio/ comedia/ famosa/ de Lope de Vega Carpio./ Representola Auendaño./* A la fin de la pièce, le poète s'exprime ainsi par la bouche de Ludovico :

Aqui el autor
humilde à todos suplica
le perdonen, dando fin
EL PURGATORIO EN LA VIDA
que este es EL MAYOR PRODIGIO
que halló en historias escritas.

1. Le *Catalogue of the spanish library* de Ticknor mentionne une édition de Madrid, Alonso y Padilla, 1739.
2. *La fianza satisfecha.*
3. *El condenado por desconfiado.*
4. *El esclavo del demonio.*
5. *La devocion de la cruz.*

Et certains critiques désignent, en effet, ce drame sous le titre de *El mayor prodigio, y el Purgatorio en la vida.*

Le nom d'Avendaño nous permet d'assigner à l'œuvre une date approximative. Il ne peut être question ici que de Cristóbal de Avendaño *el mozo*, lequel mourut en 1635. La *comedia* de Lope fut donc représentée forcément entre l'année 1627, où parut le livre de Montalban qui lui servit de modèle, et l'année 1635, où mourut son principal interprète.

Le premier acte se passe à Valence. Ludovico nous est présenté comme un débauché, bretteur, brelandier et, qui plus est, tire-laine (... *de noche capea...*), prêt à tous les crimes pour se procurer de l'argent. Il sort d'un tripot ayant encore perdu. Plaintes de Teodosia, sa cousine, qu'il laisse toujours seule et dans la misère, après l'avoir enlevée de son couvent. N'ayant plus ni hardes, ni bijoux, elle lui propose de se vendre elle-même comme esclave. Ludovico l'engage à se prostituer. Survient un bourgeois qui, désirant se venger d'un ennemi, s'adresse au spadassin. Le meurtre sera bien payé. Ludovico accepte et court jouer la somme qu'il vient de recevoir. Celui contre lequel il joue est précisément ce Roberto qu'il doit assassiner. Il va l'attendre dans la rue. Mais voici qu'un papier se met à voleter devant ses yeux. Pendant qu'il s'efforce en vain de le saisir, Roberto passe et disparaît dans les ténèbres.

Ludovico revient, tenant le papier entre ses doigts : « Y a-t-il quelque chose d'écrit?... J'aperçois là-bas une lampe; à sa lueur je pourrai lire. Approchons. Elle éclaire une croix, et, au pied de cette croix, une inscription dit : *Ici on a tué un homme. Priez pour lui!* Voilà qui est de bon augure pour ce que je compte faire... Mais, ouvrons ce papier... Qu'est-ce? mon Dieu! Quelle vision épouvantable! Quelle amère évocation! Quel prodige effrayant! J'y vois peints l'image de la mort et des mots qui disent : *Je suis Ludovic Enius!* » Cette scène se trouve tout au long dans Montalban. Dans quel auteur ne se trouve-t-elle pas, au XVIIe siècle espagnol, toujours nouvelle, déterminant toujours un frisson d'horreur (1)?

Mais les présages les plus lugubres ne sauraient émouvoir longtemps ni profondément Ludovic. Il se prend de querelle avec un soldat qui sort de la maison de jeu et le tue. Et lorsque les gens de justice se présentent pour l'arrêter chez Teodosia, où il s'est réfugié en compagnie de Lupercio, il ouvre, l'épée à la main, un passage à sa maîtresse et à son ami.

1. Voir p. 381 note 16.

Au deuxième acte, Ludovic, après avoir cherché vainement sur toute la terre Teodosia et Lupercio, qui se sont enfuis ensemble, revient en Irlande, son pays natal. De leur côté, les deux amants fugitifs y sont jetés par le hasard. Un paysan les recueille, et nous assistons à des tableaux de la vie champêtre, que Lope sut peindre avec tant de grâce. Seul, errant, désespéré, Ludovic, par une nuit d'orage, est sur le point de se pendre; mais un sentiment inexplicable l'arrête : « Seigneur, s'écrie-t-il, protégez-moi! venez à mon secours! Miséricorde, mon Dieu! Pitié, Vierge souveraine! — Il est trop tard, lui souffle le démon. Les oreilles de Dieu restent fermées à tes appels. — Non, il n'est pas trop tard. Jamais Dieu ne ferma ses oreilles au repentir. » Toute l'idée de la pièce est contenue dans ces vers. Ludovico, en effet, apprend l'existence du Purgatoire de saint Patrice. Il y court. Teodosia, qu'il rencontre, ne peut ébranler sa résolution. Il croit à une nouvelle embûche du diable, « mais que peut craindre celui qui est résolu à souffrir vivant le purgatoire! »

Le troisième acte nous transporte dans le couvent des religieux augustins, gardiens de la terrible caverne. Un étranger arrive de Milan, attiré par sa renommée. « On vient de plus loin encore, lui répond un moine. D'ailleurs, vous arrivez à propos. » Et Ludovic, aussitôt, descend dans les profondeurs du gouffre, après avoir entendu la messe des trépassés. Les diables cherchent à le dissuader, mais un ange l'encourage.

« Considère, disent les démons, le misérable sort de ces malheureux qui, sans trêve, livrés aux tourments, soupirent, condamnés à une mort éternelle. Ces damnés, rouges comme braise, dont d'infernales couleuvres et des dragons déchirent la poitrine et rongent le cœur, ce sont les envieux. Ces furieux, armés de couteaux, de dagues et de poignards, qui, pleins de haine et de courroux, se portent entre eux de mortelles blessures, ce sont ceux que le monde appelle vindicatifs. Ceux dont des cadenas ont peine à fermer la bouche, ce sont les médisants. Ceux que tu vois là-bas, liés à des colonnes de feu, la figure pâle, les yeux mordus de scorpions d'où crépitent des étincelles, ce sont les ingrats. Ceux que tu aperçois suspendus par les pieds, laissant traîner leurs têtes parmi des serpents qui assouvissent sur elles leur férocité, ce sont les orgueilleux, que hait le monde. Tous ces tourments, sans parler de beaucoup d'autres encore, te sont réservés si tu persistes en ton dessein. Tous tu les mérites, car tu as commis toutes les fautes. »

Mais Enius poursuit sa route sans faiblir et arrive, après avoir triomphé de diverses épreuves, dans une prairie enchantée où

des sources murmurent, où mille oiseaux confondent leurs chants, où s'épanouissent des fleurs suaves, sous une lumière éblouissante. — Cette description, sous la plume de Lope, est d'une poésie délicieuse (1). — Un noble vieillard s'avance : « Tu as vu, dit-il, tout ce qu'il t'est permis de voir. C'est ici la Cité de Dieu. » Ludovic voudrait y rester à jamais ; mais Patrice s'y refuse. Après sa mort seulement le criminel converti obtiendra cette faveur. Revenu sur terre, il tombe dans les bras de Lupercio et de Teodosia, accourus avec les paysans du voisinage. Toutes les haines sont oubliées. Lupercio et Ludovic prendront l'habit religieux ; Teodosia se retirera dans un couvent. « Allons, mes pères, dit Enius, venez, que je vous fasse le récit de mes aventures prodigieuses. J'en suis encore tout tremblant. »

Calderon puisa largement dans le livre de Montalban, dont il a mis à profit les moindres détails et dont des phrases entières ont passé dans sa comédie. Mais il est incontestable qu'il a connu, étudié et refondu en bien des passages la pièce de Lope de Vega. Témoin la scène où Ludovic trouve sa maîtresse sur le chemin de la caverne, scène assez insignifiante en somme, mais d'après laquelle Calderon a conçu l'admirable rencontre d'Enius et de Polonia. *El mayor prodigio*, qu'il ne faut pas ranger, hâtons-nous de le dire, parmi les meilleures œuvres de Lope, est une composition sans consistance, à l'intérêt toujours fuyant, une série d'épisodes souvent heureux, mais mal enchaînés et d'où peu d'émotion se dégage. *El purgatorio de san Patricio* étonne par son outrance. Les figures en sont comparables à ces colosses assyriens qui, sans effort et d'un geste vigoureux, emportent sous leurs bras des lions. Leur stature semble monstrueuse, dans les salles mesquines d'un musée, mais devant des horizons sans bornes, sur les murs d'un temple monumental, ils reprennent leurs vraies proportions. Démesurés, comme eux, se dressent les personnages du drame. Mais ce n'est pas seulement au physique qu'ils sortent du cadre ordinaire de l'humanité. Leurs passions, ne connaissant pas de lois, se déchaînent en des violences terribles, entraînent tout sur leur passage. A ces forcenés, il fallait donner pour milieu une nature tragique, bouleversée à l'égal de leurs âmes. Comme elle diffère de la verte Erin que l'on imagine communément, cette Hibernie de Calderon ! — sombre Thulé que

1. On peut lire cette description dans le livre de M. Adolf Schæffer, *Geschichte des spanischen nationaldramas*, t. I. p. 202-3. Je regrette de ne pas la donner ici, mais elle perdrait trop à être traduite séparément.

battent les tempêtes, où, parmi les brouillards, des antres inexplorés s'ouvrent dans les broussailles ténébreuses des forêts. Et, au milieu de ces horreurs, quel n'est pas le charme de ces rares échappées où nous voyons verdoyer une prairie, où nous entendons gazouiller un oiseau! Avec quelle grâce se détachent, parmi ces barbares, la touchante figure de Polonia, la physionomie si douce de Patrice !

Calderon, ici comme en bien des cas, a fait preuve d'un jugement très sûr et d'une grande expérience dramatique en nous présentant côte à côte le saint et le bandit dont les destinées finissent par se confondre (1). A ce point de vue, on pourrait considérer son drame comme la contre-partie de la thèse exposée par Tirso de Molina dans *El condenado por desconfiado*. Notons encore que ce qui était action au premier et au troisième acte de *El mayor prodigio* est devenu récit dans *El purgatorio de san Patricio*. Le Ludovic Enius de Calderon ne saurait commettre sous les yeux des spectateurs toutes les atrocités qu'il énumère avec une forfanterie si gouailleuse. Il en va de même pour le tableau de l'Enfer. Dans la vision qu'en eut le génie païen, la majesté le disputait à l'horreur. Mais le christianisme, à force d'agiter ses flammes devant notre imagination, les a transformées en un épouvantail grotesque. Pleins de l'esprit du Moyen-Age, nous nous figurons le diable sous une forme ridicule autant que repoussante. Son image matérielle n'excite guère ni notre pitié, ni notre terreur, mais plutôt notre hilarité. Sans doute on pensait autrement au XVIIe siècle espagnol, où Satan, personnage familier des *autos* et des comédies religieuses, montait chaque jour sur le théâtre. Calderon comprit néanmoins combien il serait impossible de représenter au naturel les supplices infernaux. Il préféra les peindre dans ses vers, et son long récit final les évoque devant nous bien plus vivement que n'aurait pu le faire toute l'habileté des machinistes, tout l'art des décorateurs.

Les lecteurs du *Purgatoire de saint Patrice* ne seront pas sans remarquer les rôles des *graciosos* Juan Paulin et Llocia, assez différents de ceux que l'on voit d'ordinaire dans les comédies espagnoles. Le *gracioso* a généralement les vices du Pierrot français : fainéant, glouton, poltron, menteur, vantard, etc. capable d'ailleurs de dévouement. La *graciosa* est souvent coquette, mais dans une juste mesure. Ici, l'homme étale ingénûment son cynisme, et la femme sa lasciveté. Pareille hardiesse attira à

1. Nous avons vu que Patrice vivait au IVe siècle. C'est au XIIe siècle que Mathieu Paris place l'existence de Ludovic Enius.

Calderon les remontrances de l'autorité ecclésiastique, en bien d'autres cas moins sévère, et voici les curieuses observations qui font suite à son drame, dans le manuscrit Res. 7ª, 54 de la Biblioteca Nacional de Madrid :

(1)« Par ordre de Votre Seigneurie, monsieur le vicaire général, j'ai examiné cette comédie sans y rien trouver de contraire à notre Sainte Foi catholique, ni aux bonnes mœurs. Aussi V. S. pourra-t-elle accorder la permission que l'on demande pour la représenter.

« A Valence, ce 8 octobre 1640, au couvent de Notre-Dame du Remède, ordre de la Très Sainte Trinité.

« Fr. Juan Bautista Palacio,
« *Qualificateur du Saint-Office.* »

« Que Juan Navarro examine cette comédie et donne sur elle son avis. »

---

1. « *Por orden de V. S. el Señor vicario general he visto esta comedia y en ella no ay cossa contraria a nuestra Santa Fee Catholica ni buenas costumbres y assi podra V. S. servirse en dar la licencia que piden para que se represente.*

« *Fecho en Valencia, a* 8 *de octubre* 1640, *en el convento de Nuestra Señora del Remedio, Orden de la Santissima Trinidad,*

« Fr. Juan Bautista Palacio,
« *qualificador del Santo Officio.*

« *Vea esta comedia Juan Navarro y de su parecer.*

« *E bisto esta comedia aprobada como aqui consta por Fray Juan Bautista Palacio, calificador de la Suprema de Valencia, Religioso de la Santisima Trinidad, y quando se represento la primera bez en esta Corte la bieron otros hombres doctos, y entonces como censor dellas yce un reparo que buelbo acer agoro, que fue que ludovico enio en la primera relacion que ace de su mala vida pinta escandalosamente un un sacrelejio de sacar una monja de un combento : esto me parecio se quitase como se quito por ebitar el escandalo de oirle, y asi me parece agora lo mismo, pues en el resto del romance en que pinta su mala vida le sobran atrocidades. Asimismo en el gracioso que con nombre de marido en la primera jornada ace indecoroso, que el personaje fuese galan y no marido. Oy me parece lo mismo por ebitar el escandalo que se puede seguir del. Este es mi parecer.*

« *En Madrid, a* 28 *de octubre de* 1652,

« Juan Navarro de Espinosa. »

« J'ai examiné cette comédie, approuvée, comme il appert ci-dessus, par Fr. Juan. Bautista Palacio, qualificateur de la Suprême-Inquisition de Valence, religieux de la Très Sainte Trinité. Lorsqu'elle fut représentée pour la première fois en cette Capitale, elle obtint l'approbation d'hommes éclairés. Mais, à cette époque, je formulai, en ma qualité de censeur, une observation que je renouvelle aujourd'hui. C'est que Ludovic Enius, dans le premier récit qu'il fait de sa vie criminelle, peint en termes scandaleux le rapt sacrilège d'une nonne qu'il enleva de son couvent. Il me parut bon de supprimer ce passage, comme on le supprima en effet, afin d'éviter le scandale. Je suis encore du même avis, car, dans les autres parties du romance où il raconte sa vie criminelle, il y a des horreurs de reste. De même pour le gracioso qui, dans la première journée, joue un rôle abject de mari. Il me parut bon qu'il fût désigné sous le nom d'amant, et non de mari. Je suis encore du même avis, afin d'éviter le scandale qui pourrait en résulter. Telle est mon opinion.

« A Madrid, ce 28 octobre 1652.

« Juan Navarro de Espinosa. »

Disons enfin quelques mots des auteurs que Calderon cite, aux derniers vers de son drame, avec l'érudition aussi affectée que superficielle qui fut de mode en son temps. Cette liste se trouve dans l'ouvrage de Thomas Messingham, où Montalban la copia, non sans erreurs. Calderon, à son tour, a copié Montalban, — on va voir avec quelle maladresse. Il est étrange qu'aucun critique, jusqu'à ce jour, n'ait rétabli l'ordre et l'orthographe de ces noms, et n'ait donné à propos de chacun d'eux quelques renseignements indispensables. Valentin Schmidt l'avait entrepris, mais il dut s'arrêter en chemin, car il est loin d'avoir épuisé la liste assez longue qui termine *Le Purgatoire de saint Patrice.*

La voici, telle qu'on la lit dans le texte espagnol :

. . . . . .
Para que con esto acabe
La historia que nos refiere
Dionisio el gran Cartusíano,
Con Enrique Saltarense,
Cesario, Mateo Rodulfo,
Domiciano Esturbaquense,
Membrosio, Marco Marulo,
David Roto, y el prudente
Primado de toda Hibernia,
Belarmino, Beda, Serpi,
Fray Dimas, Jacob Solino,
Mensigano, ...

Dionisio el gran Cartusiano. — Denys le Chartreux (1394-1471), connu également sous les noms de Denys de Leewis, et de Denys de Ryckel, parce qu'il était né dans ce village, voisin de Liège. Fut surnommé *Doctor ecstaticus.* Voir son célèbre traité *De quatuor novissimis*, dial. II. art XXVIII.

Enrique Saltarense. — Henricus Salteriensis, Henri, moine de l'abbaye de Saltrey, dont il a été plusieurs fois question dans cette notice. Ecrivit vers 1150 son traité *De purgatorio S. Patricii.*

Cesario... Esturbaquense. — Césaire d'Heisterbach (1180-1240), moine cistercien né dans le diocèse de Cologne. Voir ses *Dialogi.*

Mateo Rodulfo. — Ces mots ne désignent pas, comme l'a cru Calderon, un seul et même personnage. Ce sont les prénoms de deux moines anglais qu'il importe de ne pas confondre : 1° Matthæus Parisiensis, Mathieu Paris (1197-1259), moine bénédictin et historiographe de l'abbaye de Saint-Albans, auteur d'une *Historia major Angliæ* (voir notamment p. 280 du présent volume); 2° Ranulph (et non Rodolphe) Hygden, moine bénédictin du monastère de Saint-Werberg, mourut en 1363 et laissa une chronique d'Angleterre, écrite par lui en latin et traduite en anglais par Jean de Trévise (1387) sous le titre de *The Polycronycon.*

Domiciano. — Erreur grossière de Calderon. Ce n'est pas un nom propre, mais la désignation de *religieux dominicain* (*dominicano*) dont Montalban fait suivre le nom de Jacobus Genuensis, Jacques de Voragine, né au XIIIe siècle à Varaggio, province de Gênes, et auteur de la célèbre *Legenda aurea.*

Membrosio. — Boninus Mombritius, Bonino Mombrizio (1424-1482) né à Milan. Voir son *Sanctuarium, sive vitæ sanctorum.*

Marco Marulo. — Marcus Marulus (1450-1524), né à Spalato, en Dalmatie. Voir son *Bene vivendi instituta typo sanctorum...* lib. III, cap. III.

David Roto. — David Rothus ou Rothe, évêque d'Ossory. C'est lui, et non Bellarmin, qui fut vice-primat d'Irlande, de 1618 à 1650, année de sa mort.

Belarmino. — Le cardinal Robert Bellarmin (1542-1621), né à Montepulciano, en Toscane, auteur de différents ouvrages théologiques.

Beda. — Le vénérable Beda ou Bède, bénédictin anglais né en 735 et auteur d'un grand nombre d'ouvrages (voir p. 279 du présent volume).

Serpi, Fray Dimas. — F. Dimas Serpi, moine sarde de l'ordre des Frères Mineurs, publia en castillan une *Chronica de los santos de Sardeña*, Barcelona, Sebastian de Cormellas, 1600. Et, dans la

même ville, en 1604, un *Tratado del Purgatorio contra Lutero y otros hereges*. Voir ce dernier ouvrage, cap. XIV.

Jacob Solino. — Il s'agit ici non de Jacobus (?) mais de Caius Julius Solinus ou Solin, le célèbre imitateur de Pline. Ce fut vers le milieu du IIIe siècle qu'il écrivit son *Polyhistor* ou *De situ orbis terrarum*. Il n'a donc pu parler de Patrice, lequel naquit seulement en 371. Mais son commentateur, Joannes Camers, fait une allusion au saint irlandais et cite dans son livre les vers de Claudien que nous avons donnés p. 277. Voir *Ioannis Camertis minoritani, artium et sacræ theologiæ doctoris, in C. Iulii Solini* πολιστωρα *enarrationes*, Vienne, Ioa. Singrenius, 1520, cap. XXV. A propos de Solin, notons que cet auteur remarque déjà que les reptiles et autres animaux venimeux ne vivent pas en Irlande, — particularité dont la légende fit gloire plus tard à saint Patrice.

Mensiganus. — Thomas Messingham, dont il a été plusieurs fois question dans cette notice.

COMÉDIE FAMEUSE

LE PURGATOIRE DE

SAINT PATRICE

IMPRIMÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS

EN

1636

PERSONNAGES

EGERIUS, roi d'Irlande (*).

PATRICE.

LUDOVIC ENIUS.

PAULIN, paysan.

LEOGARIUS.

FILIPO.

Un capitaine.

Un homme masqué.

Deux chanoines réguliers.

Un vieux paysan.

Un bon ange.

Un mauvais ange.

POLONIA.

LESBIA.

LLOCIA, paysanne.

GARDES, SOLDATS, CHANOINES, PAYSANS ET PAYSANNES.

---

*. L'édition de 1640 porte : *Egerius, roi d'Angleterre.*

LE PURGATOIRE

DE

SAINT PATRICE[1]

PREMIÈRE JOURNÉE

Entre, vêtu de peaux, le roi EGERIUS. Il est transporté de fureur. LEOGARIUS POLONIA, LESBIA et UN CAPITAINE cherchent à le retenir.

LE ROI.

Laissez-moi me donner la mort!

LEOGARIUS.

Seigneur, arrête!

LE CAPITAINE.

Écoute!...

LESBIA.

Remarque...

POLONIA.

Considère...

LE ROI.

Laissez, du haut de ce pic voisin du soleil et qui couronne sa chevelure d'une étoile, laissez se précipiter et s'engloutir dans les ondes salées celui qui se voit menacé de tant de malheurs! Qu'il meure désespéré, celui qui vit désespéré!

LESBIA.

Quelle fureur te pousse à la mer?

POLONIA.

Tu dormais paisiblement... Dis, seigneur, qu'éprouves-tu?

LE ROI.

Le tourment éternel, toutes les furies dévorantes de l'enfer, issues de ce monstre à sept têtes qui, de son haleine, ternit le cristal de la quatrième sphère. Oui, toutes ces horreurs, tous ces tourments, je les porte en mon sein; et moi-même je me fais la guerre à moi-même lorsque je suis comme un cadavre vivant entre les bras du sommeil, lorsqu'il est maître de ma vie. J'ai vu, enfin, la mort livide me menacer.

POLONIA.

Qu'as-tu rêvé qui te trouble à ce point?

LE ROI.

Mes filles, hélas! écoutez. De la bouche d'un bel adolescent, — misérable esclave que je n'ose pourtant injurier et dont je fais l'éloge, — de la bouche d'un esclave, dis-je, une flamme s'échappait, à l'ardeur suave, aux doux rayons. Elle vous atteignait toutes deux et finissait par vous embraser d'un feu très vif. J'étais entre vous, mais, quoique je voulusse vous arracher à sa furie, ce feu ne m'effleurait ni ne me faisait aucun mal. Voilà comment, aveugle et désespéré, je sors d'un abîme, d'un songe, d'une léthargie, d'une pâmoison. Ma peine me semble si réelle que je crois encore voir cette flamme. Vous, à chaque pas, vous fuyez embrasées; mais c'est moi qui me consume.

LESBIA.

Futiles visions du sommeil, qui ouvre à de telles chimères l'accès de l'âme et des sens! (Sonne un clairon.) Mais, quel est ce clairon?

LE CAPITAINE.

Il annonce que des navires sont entrés dans notre port.

POLONIA, au roi.

Permets, illustre seigneur, que j'y coure. Tu le sais, un clairon qui sonne a pour moi la voix de la sirène. Éprise de Mars, les clameurs guerrières me transportent et cette musique entraîne mes sens après elle. Je voudrais devoir ma renommée à mes exploits; je voudrais que mon nom, porté sur des ondes de flamme, arrivât jusqu'au soleil et, d'un vol rapide, allât rivaliser avec celui de la déesse Pallas. (Apart.) Mon principal souci, à vrai dire, est de savoir si c'est Filipo qui vient d'arriver. (Elle sort.)

LEOGARIUS.

Descends, sire, sur le rivage où la mer courbe sa tête crêpelée aux pieds du mont qui, pour augmenter sa peine, donne à ses liens de cristal une prison de sable.

LE CAPITAINE.

Qu'il dissipe tes soucis, ce monstre neigeux, qui, déployant ses ondes, y fait à des miroirs de saphir des cadres d'argent.

LE ROI.

Rien ne saurait me réjouir. La douleur a tellement aliéné mon esprit que mon cœur me semble un Etna; ma poitrine, un volcan.

LESBIA.

Peut-on rien voir de plus charmant qu'un navire fendant le cristal? Ne dirait-on pas, en plein azur, un poisson de l'air ou un oiseau des ondes, lorsque, rapide, il court, traçant de légers sillons, et, à la faveur de deux éléments, vole dans les ondes et nage dans les airs?

Mais ce n'est pas en ce moment que ce spectacle peut flatter nos yeux. La mer irritée se soulève. Son front altier se hérisse de vagues aussi hautes que des monts. Neptune en courroux semble, la face altérée, brandir son trident. Les matelots peuvent s'attendre à une tempête. Au ciel osent s'attaquer des montagnes de sel, des pyramides de glace, des tours de neige, des alcazars d'écume.

POLONIA, rentrant.

Terrible malheur !

LE ROI.

Qu'y a-t-il, Polonia?

POLONIA.

Cette inconstante Babylone qui, dans l'excès de sa rage et de sa violence, s'élève jusqu'au ciel, cache, altérée de fureur, — vit-on jamais pareil élément avoir soif ! — bien des hommes dans ses entrailles barbares, où elle ose, sous des voûtes d'argent, leur consacrer des tombes de neige, des sépulcres de corail. Le dieu des vents les a déchaînés de la prison où il les tient captifs, et eux, sans loi ni discernement, ont assailli ce vaisseau dont résonnait le clairon, — cygne qui chantait ses propres funérailles. Du haut de ce sommet, qui ose profaner les feux du soleil, je le contemplais avec joie, voyant qu'il ramenait Filipo. Sur ses étendards, tes armes, Filipo, flottaient aux caresses de la brise, lorsqu'il s'engloutit à mes yeux épouvantés. Des cris s'élèvent, mêlés à des soupirs. J'aide moi-même à disperser ses épaves, car de ma bouche et de mes yeux s'échappent aussitôt des cris et des larmes qui s'ajoutent au vent et à l'eau.

LE ROI.

Quoi ! Dieux immortels, osez-vous bien ainsi me provo-

quer et mettre ma patience à l'épreuve? Vous voulez donc que je monte, dans ma colère, jeter bas votre alcazar d'azur? que, nouveau Nemrod, j'emporte le monde sur mes épaules, sans effroi de la foudre, des éclairs et des tonnerres que je verrais déchirer le firmament?

PATRICE, derrière le théâtre.

Ha! miséricorde!

LEOGARIUS.

Quelle triste voix!

LE ROI.

Qu'est-ce encore?

LE CAPITAINE.

Un homme, à la nage, a échappé à la cruelle tourmente.

LESBIA.

Il tend ses bras et s'efforce de sauver la vie à un autre infortuné qui se débattait déjà dans les affres de la mort.

POLONIA.

Malheureux étranger que la fatalité et le destin ont entraîné en des régions si lointaines, ma voix, si tu l'entends, pourra te guider et te marquer le nord. Je ne parle que pour te donner courage. Par ici!

Entrent, en des vêtements trempés d'eau, PATRICE et LUDOVIC ENIUS. Ils se tiennent embrassés, et, en prenant pied sur le théâtre, chacun d'eux tombe de son côté.

PATRICE.

Dieu m'assiste!

LUDOVIC.

Le diable m'assiste!

LESBIA.

Ils me font pitié.

LE ROI.

Pas à moi, qui n'en éprouvai pour personne.

PATRICE.

Seigneur, si les cœurs s'attendrissent au récit de l'infortune, resteront-ils insensibles à sa vue? Pourra-t-il s'en trouver un seul assez dur pour ne pas s'apitoyer sur les malheurs d'une victime du sort? Pitié, au nom de Dieu! Je vous implore à genoux.

LUDOVIC.

Moi, non. Je ne veux pas plus de la pitié des hommes que je n'espère en celle de Dieu.

LE ROI.

Dites-nous qui vous êtes; nous saurons quelle pitié et quel accueil vous sont dus. Et, afin que vous n'ignoriez point qui je suis, je vais, le premier, vous dire mon nom. Je ne veux pas que, l'ignorant, vous me parliez à la légère, sans le respect que doit vous inspirer ma personne, sans l'adoration à laquelle j'ai droit. Je suis le roi Egerius, digne souverain de ce petit empire. Je le dis petit parce qu'il est mien et parce que je n'aurai pas foi en ma valeur que je ne sois maître de l'univers. Mes vêtements sont moins d'un roi que d'un barbare ou d'un sauvage; et je voudrais, ainsi vêtu, paraître l'animal féroce que je suis. Je n'adore aucun des Dieux, dont j'ignore même les noms. Nous n'en avons pas et n'en adorons point ici. La naissance et la mort, voilà nos seules croyances. Vous savez à présent qui je suis et combien ma majesté est grande. A votre tour de dire qui vous êtes.

PATRICE.

Ecoute. Mon nom est Patrice; ma patrie, l'Irlande ou Hibernie; mon berceau, Tox (2), bourgade si humble et

si pauvre qu'elle est pour ainsi dire inconnue. Elle est située, entre le septentrion et l'occident, sur une montagne que la mer lie d'un chaîne étroite, dans l'île que, pour sa gloire éternelle, on appelée, sire, l'Ile des Saints — tant furent nombreux les martyrs qui y sacrifièrent leur vie pour la défense de la foi, sacrifice qui, pour des fidèles, est le dernier degré de la perfection. Je naquis d'un cavalier irlandais et d'une dame française, sa chaste épouse, à qui j'ai dû dès mes premiers ans, sans parler de l'existence physique, une seconde existence d'une nature plus noble. J'entends par ces mots la lumière de la foi et la véritable religion de Christ, que confère le saint baptême, porte du ciel, puisqu'il est le premier sacrement de l'Eglise (3). Mes pieux parents, aussitôt après avoir payé la dette que tous les époux doivent à la nature, se retirèrent chacun dans un couvent. Leur vie s'y passa dans l'observance de la chasteté la plus pure, jusqu'à la limite fatale où, avec mille témoignages de ferveur catholique, ils rendirent leur âme aux cieux et leur cadavre à la terre. Je restai donc orphelin, sous la tutelle d'une sainte matrone. Je m'y trouvais à peine depuis un lustre ou cinq âges de soleil; à peine l'astre, en sa révolution dorée, avait-il éclairé cinq fois les douze signes de la sphère, que Dieu manifesta en moi sa divine omnipotence. Car il se sert de faibles instruments pour mieux faire éclater sa majesté et pour qu'à lui seul on attribue sa grandeur; et les cieux savent que ce n'est point l'orgueil humain, mais le pieux zèle de divulguer ses œuvres, qui me pousse à les publier. Il arriva donc un jour qu'un aveugle, nommé Germas, vint à ma porte et me dit : « Dieu m'envoie ici et ordonne que tu me rendes la vue en son nom. » Moi, soumis à cet ordre, je traçai le signe de la croix sur ses

yeux qui, par ce pouvoir, sortirent des ténèbres pour recouvrer la lumière. Une autre fois, les cieux, enveloppés d'épais nuages faisaient la guerre au monde et lançaient des traits de neige. Il en tomba tellement sur la montagne que, fondue et dissoute par l'ardeur du soleil, elle inonda les rues. Déjà, sur les ondes tumultueuses, les maisons semblaient des navires de briques, des vaisseaux de pierres. — Qui en vit jamais flotter sur les montagnes? Qui en vit jamais voguer dans les forêts? — Je fis le signe de la croix sur les eaux et ma langue tremblante leur commanda au nom de Dieu de regagner leur source. Les eaux se retirèrent et laissèrent la terre à sec (4). O! grand Dieu, qui ne te loue? qui ne t'adore et ne te confesse? Je pourrais vous citer des prodiges plus étonnants encore, mais la modestie lie ma langue, suspend ma voix et scelle mes lèvres. Je grandis, plus enclin à la science qu'aux armes, et m'appliquai surtout à l'intelligence des lettres divines et à l'étude des saints, qui nous enseignent, à leur école, zèle, piété, religion, foi et charité. Adonné à cette étude, j'étais sorti un jour sur le rivage de la mer, avec d'autres étudiants de mes amis, lorsque survint un vaisseau qui, de ses entrailles, vomit à terre des hommes armés. Ces corsaires, qui infestent nos côtes, nous firent tous prisonniers ; puis, craignant de perdre leur capture, ils mirent à la mer et déployèrent au vent toutes voiles. Le commandant de ce navire était Filipo de Roqui, — en son cœur, si elle venait à se perdre, on retrouverait l'arrogance! Voilà plusieurs jours que, sur terre et sur mer, il désole l'Irlande entière, prenant les vies, volant les biens. Il n'épargna que moi seul, voulant, disait-il, te rendre hommage en m'offrant à toi comme esclave. Oh! quelle n'est pas l'erreur de l'homme qui, sans consulter

Dieu, jette les bases d'un projet! Je n'en veux pour témoin que Filipo au fond de la mer. Aujourd'hui même, en vue de la terre, par un ciel serein, un vent favorable, une mer calme, n'a-t-il pas vu en un instant, en un rien, toutes ses conjectures anéanties? Sous la voûte du ciel le vent se met à mugir, la mer gémit, les ondes s'entassent, montagnes sur montagnes; leur sommet mouille le soleil dont elles cherchent à éteindre la lumière éclatante. Notre fanal, dans le ciel, semble une comète égarée, un météore qui s'exhale, une étoile détachée de son chaton. Mais le navire retombe dans les profondeurs de la mer dont il touche le sable et où, brisé en pièces, il trouve sous les ondes fatales un tombeau d'albâtre, parmi les coraux et les perles. J'ai pu, — moi que le ciel, tout inutile que je suis, protège, je ne sais dans quel but, — j'ai pu, à force de volonté et de vigueur, non seulement sauver ma vie, mais encore l'aventurer en faveur de ce vaillant jeune homme. Je ne sais quel pressentiment m'entraîne vers lui, mais je suis persuadé qu'il me paiera cette dette avec usure. Enfin, grâce au ciel, nous avons pris terre l'un et l'autre; et j'attends de mon malheur, si ce n'est de mon bonheur, puisque nous voici vos esclaves, que vous serez émus de notre affliction, touchés de nos larmes, attendri par nos maux, sensibles à notre douleur et favorables à nos peines.

LE ROI.

Tais-toi! misérable chrétien. Obéissant à je ne sais quel sentiment, mon âme, lorsque j'écoute tes paroles, est contrainte par je ne sais quelle puissance à te craindre et à t'adorer. Tu dois être, j'imagine, l'esclave que j'ai vu en songe exhaler des étincelles, cracher un feu ardent dont la flamme consumait, muets papillons, mes filles Polonia et Lesbia.

PATRICE.

Cette flamme qui s'échappait de ma bouche, c'est la véritable doctrine de l'Evangile, c'est ma parole que je viens prêcher à toi et à ton peuple, et c'est après l'avoir entendue que tes deux filles se feront chrétiennes.

LE ROI.

Tais-toi, ferme les lèvres, vil chrétien ! Tu m'injuries ! tu m'outrages !

LESBIA.

Calme-toi.

POLONIA.

Comment ! tu as pitié de lui ? tu prends sa défense?

LESBIA.

Oui.

POLONIA.

Laisse, qu'il meure !

LESBIA.

Est-il convenable qu'il meure de la main d'un roi ? (A part.) Seule, la pitié que m'inspirent les chrétiens me fait parler ainsi.

POLONIA.

Si ce second Joseph, comme le premier, interprète les songes du roi, tu n'as pas, sire, à redouter ses prédictions. Il suppose, parce que tu m'as vue brûler que je pourrai me faire chrétienne ? J'en suis tout aussi incapable que de revenir à la vie après que je serai morte(5). Viens pour dissiper une impression à si bon droit fâcheuse, apprenons quel est cet autre passager.

LUDOVIC.

Écoute-moi bien, belle divinité; ainsi commence mon histoire. -- Grand Egerius, roi d'Irlande, je suis Ludovic Enius; comme Patrice, chrétien. En cela seul

nous nous ressemblons, lui et moi; quoique en cela aussi nous différions. Car, tout chrétiens que nous sommes, il y a entre moi et lui toute la distance qui sépare ce qui est mauvais de ce qui est bon, tant nous sommes à l'opposite! Malgré tout, néanmoins, je sacrifierais ma vie mille fois comme une pour la défense de la foi que j'adore et que je professe. C'est vous dire si elle m'est chère. Oui, vive Dieu!... en qui je crois, puisque je jure son nom. Je ne te conterai ni actions pieuses, ni merveilles célestes opérées par mon intervention. Crimes, vols, meurtres, sacrilèges, trahisons, perfidies, voilà ce que j'aurai à te dire; peut-être même suis-je fier de les avoir commis et de m'en vanter. Je naquis dans l'une des nombreuses îles de l'Irlande, et je soupçonne que les sept planètes, au paroxysme de leur influence néfaste, présidèrent à ma naissance. La Lune me donna une nature inconstante; Mercure, une intelligence dont je fis le pire usage, — mieux eût valu en être privé! La lascive Vénus me donna des appétits voluptueux; Mars, le courage uni à la cruauté, — que ne donnent pas Mars et Vénus! Le Soleil me donna un penchant pour la prodigalité, et, pour le satisfaire, je vole et dérobe tout ce que je peux, lorsque je n'ai plus rien à dépenser. Jupiter me donna l'arrogance et l'amour du faste; Saturne, la colère, la fureur, avec l'audace et le courage toujours prêt aux trahisons. Toutes ces causes ont produit leurs effets. Mon père, pour des raisons que je tairai par respect pour sa mémoire, fut exilé d'Irlande. Lorsque j'arrivai avec lui à Perpignan, ville d'Espagne (6), j'étais âgé d'un peu moins de dix ans. J'en avais dix-sept lorsqu'il mourut. Dieu lui donne place au ciel!... Je restai orphelin, sous la dépendance de mes passions et de mes désirs. J'en parcourus le champ

sans frein ni bride. Les deux pôles de ma vie étaient les femmes et le jeu. C'est là-dessus que je l'édifiais tout entière,... vous voyez sur quelles bases! Je ne saurais te raconter par le menu toutes mes aventures; mais j'en ferai un court résumé. Afin de violer une jeune fille, je donnai la mort à son père, un noble vieillard. Pour posséder sa femme, je tuai un honorable cavalier dans le lit où il dormait auprès d'elle, et ce lit fut le théâtre funeste où, baignant son honneur dans son sang, je mêlai l'homicide et l'adultère. Père et mari, après tout, donnèrent leur vie pour l'honneur. L'honneur a aussi ses martyrs. Dieu leur donne place au ciel!... Pour échapper au châtiment de ces crimes, je passai en France où le temps, je suppose, n'a pas perdu la mémoire de mes exploits. Je pris part à la guerre qui se déclara alors entre l'Angleterre et la France et combattis sous les ordres d'Etienne, roi français (7). Je me fis si bien remarquer à l'occasion d'une rencontre que le roi me donna lui-même une cornette, en récompense de ma valeur. Inutile de te dire que je ne tardai pas à lui payer ma dette. Comblé d'honneurs, je retournai à Perpignan. Là, étant entré dans un corps de garde, je me mis à jouer, et, pour une bagatelle, je souffletai un sergent, tuai un capitaine et blessai trois ou quatre hommes. A leurs cris, la justice en masse se hâta d'accourir. Je lui tins tête et, un recors ayant voulu m'empêcher de chercher asile en une église, je le tuai. Ne devais-je pas, parmi tant de mauvaises actions, en faire une de bonne? Dieu lui donne place au ciel!... Aux champs, enfin, je trouvai asile en un saint couvent de nonnes, qui s'élevait dans ce désert. J'y vécus à l'abri et choyé on ne peut mieux, grâce à une des religieuses qui, étant ma parente, se faisait de ces soins un devoir. Mais mon

cœur, tel le basilic, changea bientôt son miel en venin. Je passai brusquement de la gratitude au désir, monstre qui se nourrit de l'impossible, feu dévorant qu'exaspère la résistance, flamme qu'avive le vent, ennemi sournois qui tue son propre maître, désir, en un mot, d'un homme qui, au mépris de Dieu, aime pour elles-mêmes l'abomination et l'horreur. J'osai... Lorsque je m'en souviens, sire, ma voix défaillante me manque, les mots expirent sur mes lèvres, mon cœur à morceaux cherche à sortir de ma poitrine, et, comme au sein de ténèbres profondes, se hérissent ma barbe et mes cheveux. Plein de confusion et d'effroi, triste, interdit, je n'ai pas le courage de dire ce que j'eus le courage de faire. Mon crime, enfin, est tellement détestable, hideux, sacrilège, profane, — que puis-je te dire de plus? — que je me repens parfois de l'avoir commis. Une nuit donc, à l'heure silencieuse et sombre où le sommeil construit aux humains des sépulcres passagers; à l'heure où, tendu devant les cieux, un voile de deuil drape l'air après la mort du soleil; alors que les oiseaux nocturnes, pour célébrer les obsèques de l'astre, chantent, au lieu de vers, des chants funèbres, et que, au firmament, sur des ondes de saphirs tremble le reflet des étoiles, — une nuit, j'escaladai les murs du jardin avec l'aide de deux amis. Pour de telles entreprises on ne manque jamais de compagnons! Eperdu d'horreur et d'effroi, foulant ma mort dans les ténèbres, j'arrivai jusqu'à la cellule — je tremble à ce souvenir! — où dormait ma parente, dont je tairai le nom par respect pour elle, sinon pour moi. Terrifiée, elle tombe évanouie sur le sol d'où elle passa dans mes bras, et, avant qu'elle eût repris connaissance, nous étions déjà loin du couvent, dans un désert où le ciel, s'il le put, ne voulut pas la secourir. Les fem-

mes, persuadées que les pires folies sont les conséquences de l'amour, n'ont pas de peine à pardonner. Aux larmes succéda la bienveillance; elle trouva des consolations. Son malheur pourtant était tel qu'elle rencontrait, réunis en un seul homme, escalade, viol, inceste, stupre, adultère où Dieu lui-même était l'époux outragé, sacrilège enfin. Montés sur deux chevaux fils du vent, nous nous dirigeâmes vers Valence où, la faisant passer pour ma femme, nous vécûmes en mauvaise intelligence bon nombre de jours. Car, je n'eus pas plutôt dépensé le peu d'argent qui me restait, que, me trouvant sans amis et sans espoir de ressource, je fis appel, pour me tirer d'embarras, à la beauté de ma femme supposée. — Si je pouvais éprouver quelque honte des actions que j'ai commises, j'en éprouverais de celle-là seulement. Mettre en vente l'honneur, à prix le plaisir, n'est-ce pas la dernière bassesse à quoi puisse se résoudre le cœur le plus vil? — A peine lui eus-je confié mes ignobles intentions qu'elle les approuva sans témoigner de surprise; mais à peine lui eus-je tourné les épaules qu'elle prit la fuite et se réfugia dans un monastère. C'est là que, sous la direction d'un saint religieux, elle trouva un port après les tempêtes du monde; là qu'elle mourut, après avoir donné l'exemple de la faute et de la pénitence. Dieu lui donne place au ciel (8)!... Quant à moi, voyant que le monde devenait trop étroit pour mes crimes et qu'il n'y avait plus de terre capable de me souffrir, je me résolus à regagner ma patrie. N'était-ce pas mon refuge naturel? J'espérais, du moins, y échapper à mes ennemis. Je me mis donc en route et arrivai en Irlande. Elle me fit un accueil de mère, mais ne tarda pas toutefois à se comporter en marâtre. Étant arrivé dans un port où, me croyant à

l'abri, je cherchais un navire en partance, des corsaires, cachés dans la cale, me firent prisonnier. Filipo était leur général. Je me défendis avec tant d'acharnement que, séduit par ma bravoure, il m'accorda la vie sauve. Ce qui arriva ensuite, tu le sais. Le vent en courroux nous menace avec cruauté, nous châtie avec arrogance. Ses efforts bouleversent si bien montagnes et mers que celles-ci peuvent se rire de l'orgueil de celles-là. Des catapultes de cristal battent en ruine les fondations des villes côtières. La mer, insultant à la terre, lance contre elle des perles en leurs nacres, projectiles de ses abîmes qu'engendre dans l'embrun le souffle léger de l'aurore, larmes de glace et de feu. Enfin, pour ne pas perdre tout notre temps en descriptions, tout l'équipage s'en fut souper en enfer. J'y étais invité aussi et je les eusse bien accompagnés, si Patrice — que je vénère, je ne sais pour quel motif, et dont la vue m'inspira toujours une crainte respectueuse, — ne m'avait arraché à la mer, au moment où, à bout de courage, je buvais déjà la mort, j'agonisais dans le poison. Telle est mon histoire. Et maintenant, je ne veux ni vie, ni pitié. Je ne prétends ni t'attendrir par mes malheurs, ni te fléchir par mes prières. Donne-moi plutôt la mort; mets un terme à la vie d'un homme si mauvais qu'il ne saurait devenir bon.

LE ROI

Ludovic, quoique tu aies été un de ces chrétiens que je déteste du fond de l'âme, je veux, en Patrice et en toi, montrer la mesure de ma puissance, et comment il m'appartient de dispenser à la fois faveur et humiliation, récompense et châtiment. (A Ludovic.) Toi, je te tends les bras pour t'élever jusqu'à mon amitié. (A Patrice.) Toi, je te foule aux talons. (Il jette Patrice à terre et pose son pied sur lui.)

Voilà comment, entre vous deux, je tiens la balance égale! Et, pour que tu voies, Patrice, quel cas je fais de tes menaces, je te laisse la vie. Vomis le feu de la parole divine ; comme tu le vois, je n'adore pas plus ton Dieu que je ne crains ses prodiges. Reste donc vivant, mais dans une misère, une abjection, une servitude telles que l'on t'emploiera aux travaux des champs, comme un inutile. Tu garderas mes troupeaux dans ces vallées. Nous verrons bien si ton Dieu, maintenant que tu m'appartiendras, t'arrachera à l'esclavage pour que tu répandes ta flamme. (Il sort.)

LESBIA.

Patrice excite ma pitié. (Elle sort.)

POLONIA.

Mais non la mienne, car je n'en ai point. Et, si je m'attendrissais sur quelqu'un, ce serait plutôt sur Ludovic Enius. (Elle sort.)

PATRICE.

Ludovic, quelque humilié et abaissé que je sois, te voyant sur le faîte, je te plains plus que je ne t'envie. Tu es chrétien; prévaux-toi de ce nom.

LUDOVIC.

Laisse-moi jouir, Patrice, des premiers sourires que m'adresse la fortune.

PATRICE.

Serait-ce trop exiger que de te demander ta parole?

LUDOVIC.

De quoi?

PATRICE.

Que, vivants ou morts, nous nous reverrons encore une fois en ce monde.

LUDOVIC.

C'est la parole que tu me demandes?

PATRICE.

Oui.

LUDOVIC.

Je te la donne.

PATRICE.

Je la reçois (9). (Ils sortent.)

Entrent FILIPO et LLOCIA, paysanne.

LLOCIA.

Pardonnez-moi, si je n'ai su vous servir et vous régaler.

FILIPO.

J'ai à vous pardonner plus qu'il ne vous semble. Lorsque je vous regarde, partagé entre ma peine et mon plaisir, j'ai à vous remercier autant qu'à vous pardonner ; à vous remercier de votre accueil et à vous pardonner tout le mal que vous m'avez fait. Car vous m'avez donné la mort après m'avoir rendu la vie.

LLOCIA.

Je suis trop ignorante et trop simple pour comprendre d'aussi beaux discours, et j'aime mieux, pour me tirer d'embarras, vous presser sur mon cœur. Il saura, sans rien dire, répondre pour moi. (Ils s'embrassent.)

PAULIN, survenant, à part.

Aïe ! que vois-je ? On embrasse ma femme. Que dois-je faire, en ce cas ? Les tuer ?... Oui, je le ferais bien si je ne craignais une chose, c'est que ce soit elle qui me tue.

FILIPO.

Charmante nymphe, je voudrais que, pour payer votre hospitalité, cette bague fût la plus belle étoile du ciel.

LLOCIA.

Ne me prenez pas pour une femme intéressée. Je l'accepte toutefois, parce qu'elle vient de vous.

PAULIN, à part.

Et en ce cas, que dois-je faire? Bon! étant son mari et voyant qu'on lui donne une bague, mon devoir est de me taire.

LLOCIA.

Encore une fois, je vous donne mon âme. Prenez-la entre mes bras. Je n'ai d'autre joyau, ni d'autre chaîne.

FILIPO.

Ce sont des liens si doux qu'en eux se dissipe le souvenir de tous mes malheurs, de toutes les tristes aventures qui m'accablèrent sur ces mers de cristal et dont vous fûtes témoin.

PAULIN, à part.

Aïe! il vient de l'embrasser encore! (Haut.) Hé! monsieur, ne voyez-vous pas que c'est ma femme?

FILIPO, à Llocia.

Votre mari nous a vus. Je désire l'éviter, mais je reviens à l'instant. (A part.) Tu serais peut-être émue, Polonia, en voyant la triste condition où m'a réduit ma cruelle infortune. O mer, qui osas braver le ciel, en quelles entrailles ont disparu tant d'existences que tu as ensevelies? (Il sort.)

PAULIN.

Il est parti; je puis parler haut. — Cette fois, ma Llocia, je te prends sur le fait et cette trique sera l'instrument de ma vengeance.

LLOCIA.

Le méchant homme!... Le feu du ciel te consume!

PAULIN.

Est-ce par méchanceté que j'ai surpris l'embrassade, ou par un hasard fortuit qui n'a rien à voir avec la méchanceté ?

LLOCIA.

Ç'a été par méchanceté. Un mari ne doit pas voir tout ce qu'il doit voir, mais la moitié seulement.

PAULIN.

C'est dit ; je m'en contente et j'en passe par ce qu'il te plaît. Tu as donné deux baisers à ce diable de soldat que la mer nous a jeté par ici ? Je veux bien n'en avoir vu qu'un. Je comptais, moi, pour deux baisers, te donner cent coups de bâton. Tout compte fait, pour un baiser, c'est cinquante coups qui te reviennent. Et, vive Dieu ! puisque toi-même as prononcé la sentence et que le compte est si clair, attention ! tu vas recevoir cinquante coups, pas un de plus.

LLOCIA.

Ce sont là des manières par trop maritales et c'est bien assez qu'un mari, quelque mari qu'il soit, voie le quart de ce qui se passe.

PAULIN.

Llocia, je prends ton appel en considération. Patience et prépare-toi ! Le quart, ça fait encore vingt-cinq coups de bâton.

LLOCIA.

Est-ce là la conduite d'un mari qui aime sa femme ?

PAULIN.

Voyons, alors, que faut-il que je fasse ?

LLOCIA.

De deux choses, croire ce que je vous dis, et non ce que vous voyez.

PAULIN.

Mieux vaut, en ce cas, Llocia de Belzébuth, que ce soit toi qui prennes la trique pour me rosser. Seras-tu contente, si, dans une amoureuse étreinte tu donnes à l'autre les deux baisers, et à moi les cent coups de bâton.

FILIPO, entrant, à part.

Le rustre sera-t-il parti?

PAULIN.

Vous arrivez fort à propos, seigneur soldat. Ecoutez un peu. Je vous suis très reconnaissant du plaisir que vous venez de me faire en voulant bien considérer comme vôtres ma chaumière et ma femme. Mais, quelques raisons que j'aie de vous savoir gré, à cette heure que vous voilà bien portant, prenez le chemin que voici et allez à la grâce de Dieu. Je ne veux pas attendre que, pour faire la guerre en mon logis, qui fut poisson dans la mer redevienne chair sur terre.

FILIPO.

C'est bien à tort et sans motif que vous me soupçonnez.

PAULIN.

Avec ou sans motif, suis-je ou ne suis-je pas mari?

Entrent LEOGARIUS, UN VIEUX PAYSAN et PATRICE sous des vêtements d'esclave.

LEOGARIUS.

Il doit remplir sa tâche avec la plus grande application et être toujours occupé aux champs. Tels sont les ordres du roi.

LE VIEILLARD.

C'est bon ; il sera fait ainsi.

LEOGARIUS.

Mais, que vois-je? C'est bien Filipo... Illustre seigneur, laisse-moi baiser tes pieds.

PAULIN.

Il l'a appelé illustre seigneur?

LLOCIA.

Oui. C'est à présent, Paulin, que tu vas me payer tes bourrades.

FILIPO.

Viens dans mes bras, Leogarius.

LEOGARIUS.

Tu me fais honneur... Se peut-il que je te retrouve en vie?

FILIPO.

La mer furieuse m'a jeté sur ce rivage où, misérable trophée de la fortune, j'ai vécu hébergé par des paysans. Je voulais me remettre des maux que j'ai soufferts, outre que je craignais le courroux du roi. Son orgueil inflexible a-t-il jamais écouté avec bienveillance les tragédies de la fortune ? J'ai donc vécu ici sans aucun espoir, attendant de trouver quelqu'un qui, en mon absence, modérât sa colère, et que lui-même m'autorisât à reparaître devant ses yeux.

LEOGARIUS.

Cette permission t'est tout obtenue. Il est si affligé de ta mort qu'il témoignera, en te faisant grâce, sa joie de te retrouver vivant. Viens avec moi. Le roi n'est plus insensible aux coups de la fortune, et je m'engage à te remettre en faveur.

PAULIN.

Je prends les devants pour demander pardon de mes anciennes billevesées. Le seigneur Filipo se rappelle,

sans doute, que je suis un certain Juan Paulin. Que Sa Grâce me pardonne ma colère importune. Quoi que j'aie dit, j'ai parlé comme une oie. Mais je suis tout à son service. Nuit et jour, s'il plaît à Dieu, il nous trouvera à sa disposition, ma cabane, moi et Llocia.

FILIPO.

Je vous suis très reconnaissant de votre hospitalité, que j'espère récompenser.

PAULIN.

Et d'abord, je vous en prie, emmenez avec vous ma femme. Vous nous ferez ainsi le plus grand plaisir à tous deux ; à elle, parce qu'elle viendra avec vous, à moi, parce que je resterai sans elle. (Sortent Filipo et Leogarius.)

LLOCIA, à part.

Fut-il jamais amour aussi malheureux que le mien, né dans les bras de l'oubli !

LE VIEILLARD.

Paulin, à présent que nous voici seuls, hâtez-vous d'ouvrir vos bras à ce nouveau compagnon qui nous arrive.

PATRICE.

Je ne suis, seigneur, qu'un esclave, et je vous prie de me traiter comme tel. L'on m'envoie ici pour être aux ordres du plus humble. Je vous supplie donc de disposer de moi comme de votre esclave, que je suis.

LE VIEILLARD.

Quelle modestie !

PAULIN.

Quelle humilité !

LLOCIA.

Et quelle charmante tournure ! En vérité, je me prends d'*infection* pour sa mine.

PAULIN.

Entre nous, Llocia, est-il venu ici un seul homme pour qui vous ne vous soyez prise d'*infection?*

LLOCIA.

Vous êtes un rustre. Si vous vous mêlez d'être jaloux, je veux m'éprendre du genre humain tout entier. (Elle sort.)

LE VIEILLARD.

Je m'en remets à ton intelligence, Paulin, d'un soin où il va de ma vie.

PAULIN.

Parlez. Ne savez-vous pas combien je suis habile!

LE VIEILLARD.

Tu vois cet esclave? Je crains qu'il ne cherche à s'enfuir. Or, il m'importe de le garder; tu sauras plus tard pourquoi. C'est toi que je charge de le surveiller de près, et je te recommande de ne plus te séparer de lui dorénavant. (Il sort.)

PAULIN.

Jolie fonction dont on me charge là! (A Patrice.) Je suis votre gardien vigilant (10) et vous êtes, vous, la première chose que j'aurai gardée de ma vie. Il va me falloir être très circonspect; je ne pourrai plus ni manger, ni dormir. C'est pourquoi, si vous voulez vous en aller, vous le pouvez dès à présent. Vous me rendrez même un grand service en me débarrassant de ce souci. Allez, partez, Dieu vous conduise!

PATRICE.

Vous pouvez avoir en moi toute confiance. Quoique esclave, je ne suis pas de ceux qui s'enfuient. — O Seigneur, avec quelle joie me voici dans les solitudes! Mon âme, livrée à la contemplation, pourra vous y adorer et admirer la brillante image de vos prodiges nonpareils. C'est dans la solitude que se manifesta l'humaine phi-

losophie; c'est dans la solitude que je voudrais pénétrer la philosophie divine.

PAULIN.

Dites-moi, avec qui parlez-vous donc ainsi?

PATRICE.

Vous êtes, Seigneur, la cause première de tout, de même que vous êtes en tout. Ce ciel de cristal, qu'éclairent de leur vive lumière le soleil, la lune et les étoiles, n'est-ce pas le rideau qui nous cache le souverain empyrée? Les éléments en lutte, mers, feu, terre et vents, votre main ne les a-t-elle pas créés d'un trait? Ne proclament-ils pas tous votre gloire et le pouvoir qui réside en vous? La terre, en caractères fleuris, n'écrit-elle pas vos grandeurs? Le vent, répercuté par l'écho, ne publie-t-il pas que son mouvement est un effet de votre puissance? L'eau et le feu ne célèbrent-ils pas vos louanges et n'est-ce pas pour cela qu'ils ont des langues l'un et l'autre? Il me sera donc plus facile, Seigneur, de vous chercher en ces lieux, où je puis vous trouver en tout. Vous avez connu ma foi; elle est le signe de mon obéissance. Servez-vous de moi dans l'esclavage; sinon, emportez-moi là où je pourrai vous servir.

UN ANGE descend du ciel, tenant dans une main un écu d'armes et un miroir, et, dans l'autre, une lettre.

L'ANGE.

Patrice!

PATRICE.

Qui m'appelle?

PAULIN.

Personne ici ne vous a appelé. (A part.) Le bonhomme est plaisant! Il devait être poète.

L'ANGE.

Patrice!

PATRICE.

Qui m'appelle?

L'ANGE.

Moi.

PAULIN, à part.

Il parle toujours et je ne vois personne. Bon! qu'il parle à son aise. Je ne suis pas chargé de garder sa langue. (Il sort.)

PATRICE.

Mon bonheur est si grand que je n'ose y croire. A mes yeux apparaît une nuée de nacre et d'incarnat; un soleil s'en dégage, dont les satellites divins sont d'éblouissantes étoiles. Parmi les jasmins et les fleurs, il approche, resplendissant, épandant des clartés d'aurore.

L'ANGE.

Patrice!

PATRICE.

Ce soleil m'intimide. — Qui êtes-vous, divin seigneur?

L'ANGE.

Cher Patrice, je suis Victor, ton ange gardien. Je viens, envoyé par Dieu, te remettre cet écrit. (Il lui donne la lettre.)

PATRICE.

Nonce charmant, messager bienheureux et de la plus haute hiérarchie, toi qui jouis de la présence de Dieu, que, dans tes chants doux et sonores, tu appelles : « Saint, saint, saint! » — le ciel te comble de gloire!

L'ANGE.

Lis cette lettre.

PATRICE.

J'y lis ces mots : « A Patrice. » — Un esclave est-il digne d'une telle faveur? Non.

L'ANGE.

Ouvre-la, maintenant.

PATRICE.

Elle dit : « Patrice, Patrice, viens nous arracher à l'esclavage ! » Cette lettre exerce sur moi une souveraine influence. Mais je ne sais qui m'appelle. Gardien fidèle, je remets mon doute entre tes mains.

L'ANGE.

Regarde-toi en ce miroir.

PATRICE.

Ciel !

L'ANGE.

Qu'y vois-tu ?

PATRICE.

Des gens de tout âge et de toute condition, femmes, enfants, vieillards, sont là qui m'appellent.

L'ANGE.

N'attends donc pas davantage pour les délivrer de leurs angoisses. Ce peuple, qui attend de ta bouche la doctrine de la religion véritable, c'est le peuple d'Irlande. Renonce à l'esclavage. Cette foi, dont tu désires tant le triomphe, Dieu t'ordonne de la prêcher. C'est toi qu'il a choisi pour son légat et son apôtre en Irlande. Va en France trouver l'évêque Germain ; prends l'habit monacal ; passe par Rome, où les bulles que te donnera Célestin te permettront d'atteindre le but que tu poursuis avec tant de zèle. Tu visiteras aussi Martin, évêque de Tours. Viens avec moi ; laissons-nous emporter par le vent. Dieu a voulu que tu fusses informé de la mission qui t'est réservée en ce monde. Et c'est avec moi que tu dois faire ce voyage. (Ils s'envolent.)

DEUXIÈME JOURNÉE

Entrent LUDOVIC et POLONIA.

LUDOVIC.

Polonia, l'amant qui dirige trop haut ses visées n'a pas lieu de se plaindre si l'on vient à lui préférer un rival. C'est là sa punition. Est-il un orgueilleux qui, s'étant élevé, ne tombât ? C'est ainsi que mon amour supplante celui de Filipo. Filipo, certes, m'est de beaucoup supérieur par la noblesse qu'il doit à sa naissance, mais non par cette noblesse qui ne doit rien qu'à elle-même. Moi, Polonia, je me suis acquis par moi-même plus d'honneur qu'il n'en a hérité. Cet empire m'en est témoin, lui qu'ont enivré les victoires remportées par moi à son profit. Voilà trois ans que j'arrivai en ces îles, — il me semble que c'est aujourd'hui ! — trois ans que je suis à ton service, et je ne sais si je pourrais énumérer tout le butin que j'ai conquis de bonne guerre ; butin que ton père tient en lieu sûr et que Mars pourrait m'envier. Car je suis l'effroi de la mer, l'épouvante de la terre.

POLONIA.

Ta noblesse, Ludovic, qu'elle soit héréditaire ou acquise, a déterminé en mon cœur une audace mêlée de crainte, que je n'ose nommer du nom d'amour. Car j'ai honte, au moment où mon cœur se met à souffrir et à palpiter, d'être soumise au pouvoir de ce dieu, de

m'avouer vaincue par lui. Tout ce que je puis te dire, c'est que ton espoir serait déjà satisfait, si je ne craignais le naturel irascible de mon père. En attendant, sois-moi fidèle, attends, espère.

FILIPO, entrant, à part

Si c'est ma mort que je vais trouver, pourquoi venir la chercher ici? Mais quel homme serait assez patient pour détourner les yeux de ce qui doit faire son malheur!

LUDOVIC, à Polonia.

Et qu'est-ce qui me garantit que tu seras à moi?

POLONIA.

Cette main. (Elle la lui tend.)

FILIPO, s'interposant.

Non! Cela, je saurai l'empêcher. Je n'en puis souffrir davantage,

POLONIA.

Hélas!

FILIPO.

Cette main, — malheur à moi! — est-ce au premier étranger venu que tu la donnes? — Et toi, qui n'as pas craint d'élever tes prétentions jusqu'au soleil, au risque d'être dépouillé de ta grandeur, as-tu oublié, dis-moi, le temps où tu fus mon esclave? Oses-tu t'attaquer ainsi à l'objet de mes désirs?

LUDOVIC.

Ma hardiesse présente vient de ce que je suis, non de ce que je fus. Il est vrai, tu m'as eu pour esclave. Nul ne peut fixer la roue de la fortune inconstante. Mais ma noblesse est maintenant assez grande pour égaler, sinon pour surpasser la tienne.

FILIPO.

Surpasser, dis-tu?... Infâme, téméraire...

LUDOVIC.

En tout ce que tu viens de dire, Filipo, tu t'es trompé.

FILIPO.

Point du tout!

LUDOVIC.

Tu ne t'es pas trompé? C'est, alors, que...

FILIPO.

Quoi?

LUDOVIC.

... tu en as menti!

FILIPO.

Traître! (Il lui donne un soufflet.)

POLONIA.

Ciel!

LUDOVIC.

Comment ne pas tirer vengeance de tant d'outrages, lorsque mes entrailles ne sont qu'Etnas et volcans? (Ils dégainent.)

Entrent le roi EGERIUS et des SOLDATS. Tous prennent parti pour FILIPO

LE ROI.

Qu'est-ce?

LUDOVIC.

Un tourment éternel, un malheur, une injure, une peine, un furie déchaînée de l'enfer! Que nul n'essaie, sire, de s'opposer à ma vengeance. La fureur ne désarme pas devant la mort et il n'est pas de respect au monde qui l'emporte sur mon honneur.

LE ROI.

Qu'on le saisisse !

LUDOVIC.

Approche qui aurait l'audace d'affronter la mort ! Il devra à sa témérité l'avantage de mourir sous tes yeux.

LE ROI.

Souffrirai-je cela ? Suivez-le !

LUDOVIC.

Mon désespoir veut se baigner dans le sang et en répandre une mer à travers laquelle je puisse rejoindre Filipo à la nage. (Il sort, ferraillant contre tous. — Egerius reste seul.)

LE ROI.

Il ne me manquait plus que cela, après la nouvelle que je viens d'apprendre. Cet esclave insolent, ce fugitif, est revenu, me dit-on, de Rome en Irlande où il prêche la doctrine chrétienne. Le nombre de ceux qu'entraîna sa voix est si grand que le monde se trouve déjà divisé en factions. Il use, paraît-il, d'enchantements. Condamné par des rois étrangers, il a échappé à la mort grâce à des prodiges affreux. Déjà il était lié à un gibet, lorsque la terre, qui cache tant de morts en ses entrailles, se mit à trembler; le vent gémit et le soleil, s'étant éclipsé, refusa à la lune, en ce débat sanglant, la lumière qui resplendit sur sa face. Il faut donc, sans aucun doute, que ce Patrice ait, de sa main, fixé la fortune. Voilà ce que l'on m'apprend. Tous ceux qui assistaient à son supplice, émerveillés de ces prodiges épouvantables, l'ont suivi ; et le voilà qui vient essayer sur moi ses sortilèges... Eh bien, qu'il vienne ! Cette entrevue fera connaître la vanité de ses intentions ; nous verrons quel est ce Dieu qu'on appelle Dieu des chrétiens!... Mes mains lui donneront la mort. Il verra bien s'il peut y échapper, dans

les limites étroites où s'exerce ma rigueur, cet évêque, ce pasteur qui vient au nom du pape!

Entrent LE CAPITAINE et des SOLDATS, amenant LUDOVIC prisonnier. — A sa vue, le roi entre en fureur.

LE CAPITAINE.

Voici Ludovic dont nous nous sommes emparés, non sans qu'il ait tué trois de tes gardes et blessé plusieurs hommes.

LE ROI.

Dis, chrétien, comment, me voyant lever la main pour châtier, ne trembles-tu pas en ma présence? Mais j'ai tort de me plaindre. Quiconque a des bontés pour un chrétien s'expose à de pareils malheurs et à bien d'autres encore. Ce n'est pas un châtiment, c'est une récompense que tu mérites, et c'est moi que l'on devrait châtier pour t'avoir été favorable. — Laissez-le ici en prison, en attendant qu'il meure. — Ne compte plus sur ma faveur souveraine. Meurs, chrétien rebelle, victime de ma fureur ; non parce que tu fus rebelle, mais seulement parce que tu es chrétien. (Tous sortent. — Ludovic reste seul.)

LUDOVIC.

Si telle est la cause pour laquelle je meurs, de ma mort infortunée tu feras une heureuse mort; car je mourrai pour mon Dieu, au lieu de mourir pour mon honneur, et un homme qui, comme moi, vit dans la peine et l'affliction, doit accueillir avec reconnaissance la mort, dernier terme de ses maux. Sa grandeur tranchera le fil d'une vie si insensée que c'est d'aujourd'hui seulement qu'elle semblerait devenir criminelle, — phénix aux exploits meurtriers, né dans les cendres de mon outrage et de mon déshonneur. Oui, désormais mon

regard serait un venin, mon haleine une peste, qui feraient couler en Irlande assez de sang pour effacer le souvenir de mon affront. Ah ! mon honneur, tu gis abattu par une main cruelle. Mourons ensemble. Assurons-nous l'un et l'autre la victoire sur ces barbares. Et, puisqu'il me reste si peu d'instants à vivre, que ce poignard me conserve l'honneur en exerçant sur moi sa vengeance... Mais, Dieu m'assiste ! quelle inspiration infernale pousse mon bras? Ne suis-je pas chrétien? n'ai-je pas une âme qui a reçu la sainte lumière de la foi ? Un chrétien consentirait-il à commettre, en terre païenne, un acte que réprouve sa religion ! Quel exemple donnerais-je à ces Gentils, par ma mort désespérée? Ne serait-ce pas démentir par mes œuvres les œuvres de Patrice? Ne diraient-ils pas, ceux qui n'adorent ici que leurs vices, ceux qui nient l'éternité des peines et des joies : « C'est en vain que Patrice nous prêche l'immortalité de l'âme. Ludovic ne s'est-il pas tué, lui qui est chrétien ? Il ignore donc, comme nous, que son âme est immortelle, puisqu'il ne craint pas de la perdre. » Et, par la dissemblance de nos actions, nous serions, Patrice et moi, moi l'ombre, lui la lumière. Ne me suffit-il pas d'être si pervers que, même en ce moment, loin de me repentir des fautes que j'ai commises, j'aspire à en commettre de nouvelles ? Oui, vive Dieu ! ma vie, s'il m'était possible de m'évader, serait aujourd'hui l'épouvante de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. C'est aujourd'hui que je commencerais à me venger, et ma vengeance effroyable ne laisserait personne, en ces îles d'Egerius, sur qui je n'assouvisse ma peine, ma rage, la soif de sang qui me dévore. La foudre, avant de déchirer l'espace, s'annonce par un tonnerre ; puis, à travers la fumée et l'ombre, semblable à un serpent de feu, sil-

lonne l'air ébranlé. Moi de même. A tous, déjà, j'ai fait entendre mon tonnerre. Mais il me reste à les frapper de ma foudre, qui avorte, hélas ! et devient le jouet de l'air avant d'atteindre la terre. Il m'en coûterait peu de mourir d'une mort ignominieuse, si cette mort prématurée ne mettait fin à mes crimes en même temps qu'à mes jours. Je veux vivre, pour me livrer désormais aux équipées les plus téméraires ; pas pour autre chose, ô ciel !

POLONIA, entrant, à part.

J'y suis bien résolue. (A Ludovic.) Ludovic, c'est dans les circonstances désespérées que l'amour doit faire ses preuves. Ta vie est en grand danger. Mon père a conçu contre toi une violente fureur. Il faut fuir son courroux. Ma main a libéralement suborné tes gardes; le son de l'or les a rendus sourds. Evade-toi, et sache ce qu'une femme n'hésite pas à entreprendre, comme elle foule aux pieds son honneur, comme elle fait fi de sa réputation. J'irai avec toi. Puis-je me dispenser de vivre ou de mourir avec toi ? Que serait ma vie sans toi, qui vis en mon cœur? J'emporte assez d'argent et de bijoux pour nous enfuir jusqu'au fond des Indes les plus lointaines, que le soleil tour à tour embrase de ses rayons et glace de son ombre. A la porte nous attendent deux chevaux, — qu'il serait plus exact de nommer deux onces, — fils du vent, ou plutôt, de la pensée. Ils sont tellement rapides que, quoique fugitifs, il nous semblera, sur leur dos, n'avoir rien à redouter. Allons, décide-toi. Qu'as-tu à rêver, à hésiter ? Point de paroles inutiles ! De crainte que la fortune, toujours contraire à l'amour, ne renverse de si beaux projets, je vais sortir la première. Je détournerai habilement l'attention de tes gardiens ; profites-en pour t'enfuir. Va, j'assurerai ta retraite. Le soleil lui-

même nous est favorable. Il se précipite dans les ondes où, pour tempérer sa fatigue, il mouille ses cheveux bouclés. (Elle sort.)

LUDOVIC.

A moi s'offre une occasion sans pareille. Car, Dieu le sait! les marques d'amour que je témoignai à Polonia étaient feintes. Je n'avais d'autre but que de la décider à me suivre et de fuir, à l'aide des bijoux qu'elle emporterait avec elle, cette maudite Babylone. Sans doute, j'y vécus honoré ; mais, au demeurant, n'y étais-je pas esclave? Ma vie, déréglée et folle, aspirait à la liberté que m'accorde enfin le ciel. Mais une femme, maintenant, serait un embarras et un obstacle à mes desseins. Tout l'amour dont je suis capable ne va pas au-delà d'une inclination voluptueuse, d'une appétit sensuel; et, cet appétit satisfait, la femme la plus réservée et la plus belle me devient à charge aussitôt. Que m'importe, à moi qui ne connais point de loi, un meurtre de plus ou de moins? Meure de ma main Polonia! Pourquoi aima-t-elle d'un cœur sincère, en ce siècle où nul n'éprouve ni respect, ni amour? Si elle eût aimé comme aiment toutes les autres, comme les autres elle eût vécu. (Il sort.)

Entre LE CAPITAINE

LE CAPITAINE.

Je viens, par ordre du roi, signifier à Ludovic son arrêt de mort... Mais, quoi! la porte ouverte et la tour vide? Que s'est-il donc passé? Soldats!... Personne ne répond... Holà! gardes. Trahison! Trahison!

Entrent LE ROI, FILIPO et LEOGARIUS

LE ROI.

Quels sont ces cris? qu'y a-t-il?

LE CAPITAINE.

Je ne trouve plus Ludovic et tous les gardes ont pris la fuite.

LEOGARIUS.

J'ai vu, sire, entrer ici Polonia.

FILIPO.

Oh! ciel, c'est elle sans doute qui lui a rendu la liberté. Tu n'ignores pas qu'il est dans ses bonnes grâces. Aiguillonné par la jalousie, je vais me mettre à leur poursuite. L'Hibernie va être une nouvelle Troie! (Il sort.)

LE ROI.

Donnez-moi un cheval! Je veux les poursuivre en personne. De ces deux chrétiens, si dissemblables en leurs actions, l'un porte atteinte à mon repos, l'autre me vole mon honneur. Mais l'un et l'autre seront victimes de mes mains vengeresses. Leur Pontife lui-même, à Rome, n'est pas à l'abri de ma fureur! (Tous sortent.)

Entre POLONIA, blessée.

Elle fuit devant LUDOVIC qui la poursuit une dague au poing.

POLONIA.

Retiens ta main sanglante; si ce n'est comme amant, que ce soit comme chrétien. Emporte mon honneur et laisse-moi la vie. Je m'humilie à tes pieds pour désarmer ton courroux.

LUDOVIC.

Infortunée Polonia, l'infortune fut toujours l'apanage de la beauté. Beauté et bonheur jurent ensemble. Bourreau le plus cruel qui ait jamais brandi un fer homicide, je cherche, en te donnant la mort, à m'assurer la vie.

Si tu meurs, je pars sans avoir rien à craindre. T'emmener avec moi, c'est emmener un témoin de mes disgrâces, témoin qui m'expose à être suivi, trouvé, reconnu, persécuté. Te laisser vivante, c'est te laisser irritée et offensée; c'est laisser derrière moi un ennemi — et quel ennemi! — de plus. Oui, tout bien considéré, t'emmener ou t'abandonner est également dangereux. Le mieux sera donc que, cruel, infâme, inhumain, barbare, téméraire, déloyal, sans foi ni loi, je te tue ici de ma main. Avec toi, dans les rustiques entrailles de ce lourd rocher, restera enseveli mon malheur si accablant. Ma fureur trouvera en ta mort un nouveau moyen de se venger, car j'aurai la satisfaction de tuer avec toi Filipo, s'il vit en ton cœur, et, pour assouvir toute ma haine, non pas seulement Filipo, mais ton père avec lui. Tu fus la cause première de mon triste déshonneur; tu seras la cause première de ma terrible vengeance.

POLONIA.

Malheur à moi, qui édifiai ma propre mort! Je fus semblable au ver à soie, qui tisse lui-même son tombeau. Es-tu homme? es-tu chrétien?

LUDOVIC.

Je suis un démon! Va, continue à me trahir.

POLONIA.

Le Dieu de Patrice m'assiste! (Ludovic la frappe à coups de poignard; elle tombe dans la coulisse.)

LUDOVIC.

Elle est tombée sur un lit de fleurs, répandant sa vie par d'horribles blessures. Il me sera maintenant plus facile de m'échapper. J'emporte avec moi assez de richesses pour pouvoir vivre dans l'opulence en Espagne et attendre le jour où, déguisé, transformé par le temps, je reviendrai me venger d'un traître. Car jamais l'ou-

trage ne sommeille... Mais où vais-je ainsi, marchant dans les ténèbres de la mort (11)? J'ai perdu mon chemin, et, par inadvertance, je me dirige peut-être vers les tyrans que je voudrais éviter, je vais peut-être tomber aux mains de ceux que je cherche à fuir... Si mes yeux ne m'abusent, voici un misérable logis, une cabane de paysans. Je vais m'adresser à eux. (Il frappe à la porte.)

LLOCIA, à l'intérieur.

Qui est là?

LUDOVIC.

Un passant égaré, triste et aveugle. Bonhomme, sors de ton repos.

LLOCIA, à l'intérieur.

Hé! Juan Paulin, éveille-toi. Il me semble qu'on frappe à la porte.

PAULIN, de même.

Je me trouve bien dans mon lit. Regarde toi-même qui frappe; c'est sans doute toi que l'on appelle.

LLOCIA, de même.

Qui est là?

LUDOVIC.

Un voyageur.

PAULIN, à l'intérieur.

Un voyageur?

LUDOVIC.

Oui.

PAULIN, à l'intérieur.

Passez alors votre chemin; ce n'est pas ici une auberge.

LUDOVIC.

La malice du rustre m'échauffe la bile! Je vais enfoncer la porte... La voilà à terre.

LLOCIA, à l'intérieur.

Eveille-toi, Juan Paulin. Prends garde que l'on vient d'enfoncer la porte!

PAULIN, de même.

J'ai déjà ouvert un œil, mais je ne puis ouvrir le second. Sors avec moi; j'ai peur. — Qui est là? (Paulin et Llocia sortent de la maison, dévêtus.)

LUDOVIC.

Silence, manants, si vous ne voulez mourir aujourd'hui de ma main! Perdu dans cette montagne, je suis arrivé devant ta maison. Sus! prépare-toi à me montrer le chemin qui conduit au port. C'est par où j'espère pouvoir m'échapper.

PAULIN.

Venez donc par ici. Tenez, prenez ce sentier. A main gauche, montez si vous rencontrez une montagne, descendez où vous trouverez une plaine, puis, au bout du chemin, soyez sûr, si vous arrivez à un port, que c'est là le port que vous demandez,

LUDOVIC.

Mieux vaut que tu m'accompagnes, ou, vive Dieu! tu rougiras le sol de ton sang.

LLOCIA.

Ne vaudrait-il pas mieux, cavalier, passer la nuit chez nous, jusqu'à l'aube?

PAULIN, à Llocia.

Comme, à propos de rien, vous vous montrez charitable! Vous seriez-vous déjà prise d'*infection* pour ce voyageur?

LUDOVIC.

Choisis ce que tu préfères : mourir ou me servir de guide.

PAULIN.

Ne vous fâchez pas. J'aime mieux, sans dispute, aller avec vous, et même, si bon vous semble, vous porter sur mes épaules. Ce n'est pas tant que j'aie peur de mourir, mais je saisis l'occasion d'être désagréable à Llocia.

LUDOVIC, à part.

Celui-ci mourra, afin qu'il ne puisse dire où je vais à ceux qui prétendraient me suivre. Je le précipiterai du haut de la montagne dans le cristal glacé de la mer (A Llocia.) Rentrez chez vous, je vous prie. Votre mari ne tardera pas à revenir. (Ludovic et Paulin sortent d'un côté, Llocia du côté opposé.)

Entrent le roi EGERIUS, LESBIA, LEOGARIUS et LE CAPITAINE.

LESBIA.

Ils n'ont laissé aucune trace. On a examiné feuille à feuille, branche à branche et rocher à rocher la vallée et la montagne sans trouver une marque certaine de leur passage.

LE ROI.

Il faut que la terre les ait engloutis pour les soustraire à ma vengeance. Car dans les cieux — que je prends à témoin! — ils ne seraient pas en sûreté.

LESBIA.

Voici que le soleil, après les avoir démêlées, étend ses tresses d'or sur la forêt et la montagne, afin que le jour facilite tes recherches.

FILIPO, entrant.

Que Votre Majesté prête une oreille attentive au récit du malheur le plus prodigieux, le plus inouï, dont le

temps ou la fortune aient conservé le souvenir. Je pénétrai, à la recherche de Polonia, dans ces forêts incultes où je passai, sire, la nuit entière. Au matin se leva l'aurore, éveillée à demi, toute vêtue de deuil en des nuages gris et noirs. Les étoiles, après n'avoir jeté qu'une lumière maussade, disparurent, et, pour la première fois, disparurent sans regret. Je m'aperçus, en battant le bois dans toutes les directions, que les tendres fleurs étaient baignées de sang. Des vêtements de femme jonchaient le sol de leurs lambeaux. Je suivis ces traces et j'arrivai au pied d'une montagne où, sur un linceul de roses, Polonia était étendue morte. (On découvre, sur un rocher, le corps de Polonia.) Tourne les yeux de ce côté, tu verras la grâce déracinée, la fleur flétrie et pâle, la brillante flamme évanouie, la jeunesse abattue, la beauté sans mouvement, tu verras Polonia morte.

LE ROI.

Arrête, Filipo, arrête! Il n'y a pas en moi assez de patience pour supporter tant d'outrages, de douleurs, d'infortunes de toute sorte. — Ah! malheureuse enfant! charmant objet de mon affliction!

LESBIA.

La douleur ne me laisse pas le courage de pleurer. Que n'ai-je, malheureuse sœur! partagé ton triste sort!

LE ROI.

Quelle main violente et criminelle osa lever son fer sanglant contre ta divine beauté? Puissè-je mourir de douleur!

On entend, derrière la scène, la voix de

PATRICE.

Malheur à toi, misérable Hibernie! Malheur à toi,

peuple infortuné! si tu n'arroses la terre de tes larmes, si à tes pleurs, répandus nuit et jour, ne cèdent les portes du ciel, que ta désobéissance t'a fermées au cadenas! Malheur à toi, peuple infortuné! Malheur à toi, misérable Hibernie (12)!

LE ROI.

Quels sont, ô cieux! ces cris si tristes et si plaintifs qui me percent l'âme? Sachez qui trouble ainsi l'effusion de ma douleur, quel autre que moi pleure de la sorte, quel autre que moi se lamente.

LEOGARIUS.

C'est Patrice, seigneur. Depuis qu'il est revenu, comme tu sais, de Rome en Irlande, depuis que le Pontife lui a conféré la dignité et les hautes prérogatives épiscopales, il parcourt toutes les îles en faisant entendre de tels gémissements.

PATRICE, au dehors.

Malheur à toi, peuple infortuné! Malheur à toi, misérable Hibernie!

Entre PATRICE.

LE ROI.

Pourquoi, Patrice, interrompre ma douleur, pourquoi redoubler mes peines par les paroles dorées que tu dissimules sous cette feinte amertume? Pourquoi me persécuter? Pourquoi bouleverser, par tes doctrines nouvelles et mensongères, les terres et les mers de mon royaume? Nous ne connaissons ici que la naissance et la mort. Telle est la doctrine, apprise à l'école de la nature, que nous avons héritée de nos aïeux. Quel est ce dieu que tu nous prêches et qui doit, après la vie temporelle, nous donner la vie éternelle? Comment

l'âme, privée d'un corps, pourrait-elle avoir ailleurs une autre vie, sujette aux récompenses et aux peines?

PATRICE.

En se déliant du corps et en rendant à la terre cette forme humaine, qui n'est qu'un peu de boue et d'argile. L'âme, si l'on meurt en état de grâce, s'élance vers la sphère supérieure, but où tendent ses tribulations. Cette grâce, elle l'obtient par le Baptême d'abord, ensuite par la Pénitence.

LE ROI.

Cette beauté, que nous voyons là étendue, baignée dans son sang, serait donc en ce moment vivante quelque part?

PATRICE.

Oui.

LE ROI.

Donne-moi un indice, une preuve que tu dis vrai.

PATRICE, à part.

Daignez, mon Dieu, intervenir pour votre propre honneur. Il vous importe de manifester ici la grandeur de votre puissance.

LE ROI.

Tu ne réponds pas?

PATRICE.

Elle répondra elle-même, s'il plaît au ciel. — Au nom de Dieu, cadavre rigide, je te commande de revenir à la vie, de retomber sous la dépendance de ton âme et, pour prouver que cette âme existe, de prêcher la vraie doctrine.

POLONIA.

Hélas! le ciel m'assiste! Que de choses, ô mon âme, viennent de t'être révélées! Retiens, Seigneur, retiens

la main sanglante de ta justice. Ne dirige pas contre une humble femme l'ire de ta rigueur, les foudres de ta puissance! Où pourrai-je me cacher loin de ta face, si j'ai mérité ton courroux? Croulent sur moi montagnes et rochers! Oh! que ne puis-je, ennemie de moi-même, me cacher aujourd'hui et fuir ta vue au centre de la terre! Mais que dis-je? En quelque lieu que mon malheur me pousse, n'emporterai-je pas ma faute avec moi? Voyez, voyez! cette montagne recule. Ces rochers frémissent. Le ciel, hors de ses pôles, vacille, et son parfait édifice me menace, moi, de toute son altière élévation. L'air s'obscurcit à mes yeux, le chemin se ferme à mes pas, les mers reculent devant moi. Les bêtes féroces sont seules à ne pas me fuir. Il semble qu'elles s'approchent pour me déchirer. Pitié, mon Dieu, pitié! Clémence, Seigneur, clémence! Je demande le saint baptême. La mort! Seigneur, mais que je meure en votre grâce! Ecoutez, écoutez, mortels! Christ vit, Christ règne, Christ est le Dieu véritable! Pénitence, pénitence! (Elle sort)

FILIPO.

Prodige étonnant!

LESBIA.

Etonnant miracle!

LE CAPITAINE.

Que Dieu est admirable!

LEOGARIUS.

Que Dieu est grand!

LE ROI.

Enchantement! sortilège! Souffrirai-je pareille imposture? En serai-je complice?

TOUS.

Christ est le Dieu véritable!

LE ROI.

Se peut-il, foule aveugle, qu'un imposteur soit assez puissant pour opérer de tels prodiges et que tu ne sois pas assez clairvoyante pour reconnaître que les apparences t'abusent? Soit, pour que la victoire ne demeure pas indécise, je consens à me rendre, si Patrice peut me convaincre par des arguments. Soyez attentifs; notre controverse commence. — Si l'âme était immortelle, elle ne pourrait en aucune manière rester un seul instant inactive.

PATRICE.

Sans doute, et la preuve que tu dis vrai, ce sont les songes. Toutes les visions qu'ils engendrent sont des conceptions de l'âme, qui ne dort pas. Mais comme, pendant le sommeil, l'action des sens reste imparfaite, ils ne forment que des conceptions imparfaites aussi. C'est pourquoi l'homme rêve des choses n'ayant entre elles aucun rapport.

LE ROI.

Cela étant, ou Polonia était morte, ou elle ne l'était pas. Si elle n'était pas morte, si elle n'avait que cédé à un évanouissement, que prouve ton miracle? Je n'insiste même pas. Si elle était morte, son âme, comme tu nous l'enseignes toi-même, devait nécessairement se trouver dans l'un de ces deux endroits que tu nommes Paradis et Enfer. Si elle se trouvait au ciel, Dieu est sans pitié de permettre qu'une âme quitte le Paradis pour revenir au monde, où elle court le risque de se damner, après avoir joui de la grâce. C'est là une vérité évidente. Si elle se trouvait en Enfer, elle en est sortie contre toute justice. Ne serait-il pas injuste, en effet, que qui a mérité un châtiment eût la faculté de revenir en un lieu où il puisse obtenir sa grâce? Or, Patrice, il est

indispensable que justice et pitié soient en Dieu une seule et même chose. Où donc, alors, était l'âme de Polonia?

PATRICE.

Écoute ma réponse, Egerius. — A toute âme ayant reçu le baptême, Dieu, j'en conviens, assigne pour demeure soit le Paradis, soit l'Enfer, d'où il ne pourrait — si nous ne tenons compte que de son pouvoir ordinaire, — la retirer par un décret spécial. Car s'il s'agissait de son pouvoir absolu, Dieu pourrait parfaitement retirer une âme de l'Enfer. Mais ce n'est pas là la question. Il est donc bien entendu que l'âme est envoyée au Paradis ou en Enfer, mais dans le cas seulement où elle quitte le corps pour une séparation éternelle et ne doit plus revenir à lui. Si par hasard elle doit retrouver son corps, elle reste en migration, planant sur l'univers, dont elle fait partie sans y occuper de place déterminée. La souveraine omnipotence — ayant prévu toute chose dès le moment où elle mit au jour ce monde, conçu d'après un modèle idéal, — a prévu aussi ce cas, et, certaine que l'âme en question devait revenir à son corps, a décidé qu'elle resterait en suspens, sans place déterminée quoique en un milieu déterminé. Voilà ce que nous enseigne la théologie sacrée, qui répond ainsi à ton argument. Toutefois, il me reste encore à t'apprendre que les séjours de souffrance et de béatitude sont plus nombreux que tu ne le supposes. Il existe aussi un Purgatoire, où l'âme de ceux qui meurent en état de grâce va purger les péchés qu'ils commirent ici-bas. Car nul ne pouvant entrer au ciel en état de péché, c'est là que l'âme se purifie, se dépouille et se lave de toute souillure pour arriver nette et candide devant Dieu.

LE ROI.

C'est toi qui dis cela; je n'en ai d'autre preuve, d'autre témoignage que ta parole. Démontre-moi par un indice, un trait, une lueur, que tu dis la vérité. Que je puisse la toucher de la main, m'assurer qu'elle existe. Puisque tu es si puissant auprès de ton Dieu, prie-le et obtiens de lui qu'il se manifeste par un être réel, auquel je puisse croire, que chacun puisse toucher, et non pas toujours par des êtres de raison. Et prends-y garde, je ne t'accorde qu'une heure. Ce délai expiré, il faut que tu me donnes des preuves certaines que l'Enfer et le Paradis existent, ou que tu meures. Viennent les miracles de ton Dieu! Voyons-les de près! Et, si nous ne méritons ni le Paradis ni l'Enfer, qu'il ne nous donne ni l'un ni l'autre, mais seulement ce Purgatoire, afin que nous reconnaissions sa divine omnipotence. Il y va de l'honneur de ton Dieu, dis-lui de défendre cet honneur. (Tous sortent.)

PATRICE (13).

Seigneur immense et souverain, que ta colère, ta vengeance, ton châtiment, rompent en ce jour les escadrons ennemis de l'ignorance, de l'erreur profane!

N'use pas de pitié. C'est en vain que tu traites en amis tes adversaires. Puisqu'ils cherchent des témoignages de ta puissance, brandis des foudres de ta sanglante main.

Le zèle d'Elie fit appel à tes rigueurs; la foi de Moïse fit appel à tes miracles. Quoique ma voix ne puisse se comparer à la leur,

Ses accents, Seigneur, pénétreront jusqu'aux Cieux, te demandant nuit et jour rigueurs et miracles, pour prouver l'éternité des tourments et de la béatitude. Par

des fantômes, par des visions, rends notoires au monde le Ciel, l'Enfer et le Purgatoire.

UN BON ANGE et UN MAUVAIS ANGE
descendent sur la scène, chacun de son côté.

MAUVAIS ANGE.

De crainte que le ciel ne découvre au vénérable Patrice ce trésor merveilleux, le plus inestimable que la terre cache en son sein, j'ai voulu, dans ma haine, prendre la forme d'un ange de lumière pour venir empêcher et traverser sa supplique et pour lui verser le venin de la rage.

BON ANGE.

Tu ne le pourras, monstre cruel. Je suis là pour le protéger. Tais-toi, n'ajoute pas un mot. — Patrice, Dieu a entendu ta supplique et veut bien te prouver sa faveur. Voici ce qu'il m'envoie te révéler. Cherche dans ces îles une caverne qui, par sa situation, sert de voûte à cette montagne et de digue à cette lagune. Quiconque y entrera résolument, après avoir confessé toutes ses fautes d'un cœur contrit, y fera son purgatoire. Il y verra l'Enfer et les peines que souffrent ceux dont les péchés méritèrent les tourments du feu éternel. Il y verra dans toute sa splendeur la gloire du Paradis. Mais, je t'en donne l'assurance, quiconque y entrerait sans contrition et seulement pour voir les mystères de la caverne, celui-là porterait sa mort avec lui. Il y resterait livré aux supplices aussi longtemps que régnera ce Dieu qui, par une nouvelle faveur, te délivrera aujourd'hui des tribulations de ce monde. Tous deux vous vous verrez dans les souveraines régions de l'Empyrée,

où tu t'élèveras pour devenir habitant de la Céleste Sion. Mais tu laisseras à la terre, comme un éclatant témoignage du miracle le plus glorieux, ce Purgatoire qui portera le nom de saint Patrice. Et, pour te prouver la vérité de cette révélation divine, je vais, dans les profondeurs ténébreuses de l'abîme, charger de chaînes et plonger en un cachot, cette bête féroce qui était venue profaner ta piété. Elle y sera dans son milieu, en proie aux tourments de sa propre envie, de son propre venin. (L'apparition s'évanouit.)

PATRICE.

Les cieux te rendent gloire ! Seigneur tout-puissant, toi qui sais si bien, par des merveilles si imposantes, prendre la défense de ton honneur. — Egerius !

Tous entrent.

LE ROI.

Que veux-tu ?

PATRICE.

Viens avec moi dans cette montagne. Suivez-moi tous. Vous y verrez, réunis en une seule vision, la récompense et le châtiment. Vous verrez se manifester en petit un prodige immense, la continuation d'un miracle, non moins admirable par sa grandeur que parce qu'il parvient à se dérober à nos yeux. Vous verrez un signe évident des merveilles qu'abrite cette île. Vous verrez, en un mot, l'Enfer et le Paradis.

LE ROI.

Prends garde, Patrice, tu pénètres dans une région où le soleil lui-même voile sa lumière, où jamais il ne pénétra. Cette montagne, que tu vois, personne n'en a triomphé. Ce chemin inextricable, jamais, depuis des siècles, pied humain ne l'a suivi, bête fauve ne l'a foulé.

FILIPO.

Nous, qui depuis tant d'années habitons cette île, nous respectâmes toujours les secrets de cette montagne. L'accès en est si difficile et si bien défendu que jamais personne n'a franchi ni ces rochers, ni les ondes de cette lagune.

LE ROI.

En ces lieux, — sinistre présage! — l'on n'entend que le triste, le funeste chant des plus horribles oiseaux nocturnes.

FILIPO.

Renonce à aller plus loin.

PATRICE.

N'ayez pas peur. Ici est caché un trésor des cieux.

LE ROI.

Que parles-tu de peur? Volcans et Etnas sont-ils capables de m'effrayer? La terre, pour m'épouvanter, peut s'entr'ouvrir et exhaler des flammes, les sphères, parmi des déluges de fumée et de feu, peuvent lancer sur moi la foudre, j'affirme, sans trop présumer de ma bravoure, que je ne reculerai point.

POLONIA, entrant.

Arrête, peuple barbare, imprudent et téméraire! Ne porte pas plus loin tes pas! Tu es ici en face de ton malheur. — Me fuyant moi-même, je m'enfonçai dans les fourrés de cette montagne sauvage dont le front, couronné de chênes, menace la pure lumière du soleil. Il me semblait que mon crime, enseveli au sein de ses ténèbres, y serait plus en sûreté, et que je trouverais dans ses profondeurs un port contre les tourmentes du monde. J'arrivai jusqu'ici sans guide, sans étoile qui m'indiquât le nord. Car l'orgueil de ce mont est tel,

qu'il ne souffrit jamais la plus furtive foulée de pas humains. Sa face, inextricable et renfrognée, remplit tour à tour qui la regarde d'étonnement et d'effroi. On lutte en vain contre l'épouvante. Ces lieux cachent des mystères et abritent des merveilles. Voyez-vous ce rocher, qui semble se soutenir en l'air avec effort et dont l'angoisse dure depuis bien des siècles qu'il est sur le point de s'écrouler (14)? C'est le bâillon qui intercepte l'haleine et étouffe la voix d'une bouche ouverte au-dessous de lui, bouche par où bâille paresseusement la montagne mélancolique. Cette bouche, entourée de cyprès, laisse voir, entre ses deux lèvres de pierre, la nuque de la montagne et ses cheveux épars, toison touffue d'herbes stériles que jamais n'effleura le soleil. Là, au fond de ténèbres lointaines, on aperçoit un vide béant, horreur du jour, retraite sinistre de la froide nuit. Je voulus pénétrer en cette caverne pour l'examiner et en faire mon logis... Mais comment vous en dire plus long? Ici, mon esprit s'égare,ma voix s'éteint, la force m'abandonne. Quelles choses horribles, admirables, inouïes n'aurais-je pas à vous raconter si la terreur ne dominait ma voix, si la vie ne se glaçait en mon cœur, si ma volonté ne manquait de souffle!... A peine donc me proposais-je d'y pénétrer que j'entendis résonner sous ces voûtes des accents de désespoir, voix qui semblaient gémir sur d'inconsolables douleurs. Ce n'étaient que blasphèmes, malédictions, aveux répétés de crimes si atroces, que le ciel, je suppose, les condamna à cette horrible prison afin de ne plus les entendre. Osez approcher, vous qui doutez! Entrez, vous qui niez, et vous serez convaincus ! Vous verrez, vous connaîtrez, vous entendrez ces furies, ces peines, ces supplices. Approchez seulement et vous n'aurez

plus aucun doute. Moi, la terreur glace ma voix, et ce n'est pas aux humains à divulguer les secrets des cieux.

PATRICE.

La caverne que tu vois, Egerius, renferme les mystères de la vie et de la mort. Laisse-moi te dire pourtant qu'un homme en état de péché s'exposerait à des dangers mortels s'il voulait contempler ces mystères. Celui, au contraire, qui, après s'être confessé, bannit toute crainte et entre ici d'un cœur ferme et résolu, ses péchés lui seront remis et il fera ici-bas son purgatoire.

LE ROI.

Crois-tu, Patrice, que j'aie démérité de mon sang au point de mourir de peur ou de trembler comme une femme? — Dites, quel homme parmi vous entrera dans cette caverne? Tu ne réponds pas, Filipo?

FILIPO.

Je n'ose.

LE ROI.

Et toi, capitaine, ne t'avances-tu pas?

LE CAPITAINE.

Le nom seul de cette caverne me remplit d'épouvante.

LE ROI.

Ne seras-tu pas plus hardi, Leogarius?

LEOGARIUS.

Le ciel, sire, est un adversaire trop redoutable.

LE ROI.

Lâches! infâmes! hommes vils! dignes tout au plus de porter des parures de femmes, mais non de ceindre une épée! Ce sera donc moi, vilains, qui, le premier, démasquerai les enchantements étranges et captieux d'un chrétien, d'un sorcier. Prenez exemple sur moi. Je ne

crains, dans ma bravoure, ni les horreurs dont il me menace, ni son dieu!

On découvre l'entrée d'une grotte, la plus horrible que l'on puisse imiter. A l'intérieur se trouve une trappe. A peine EGERIUS y a-t-il posé les pieds qu'il s'engloutit à grand fracas. Des flammes s'élèvent. On entend des cris.

POLONIA.

Quel effroi!

LEOGARIUS.

Quel prodige!

FILIPO.

Quel miracle!

LE CAPITAINE.

Le centre de la terre exhale des flammes. (Il sort.)

LEOGARIUS.

J'ai vu se rompre les essieux du firmament. (Il sort.)

POLONIA.

Le ciel a déchaîné toute sa fureur. (Elle sort.)

LESBIA.

La terre s'ébranle, le vent gémit. (Elle sort.)

PATRICE.

Votre main, Dieu tout-puissant, frappe d'épouvante vos ennemis! (Il sort.)

FILIPO.

Quel sera l'homme assez insensé pour entrer dans le Purgatoire de Patrice? (Il sort.)

TROISIÈME JOURNÉE

Entrent JUAN PAULIN, en costume de soldat ridicule, et LUDOVIC ENIUS, tout pensif.

PAULIN.

Ça devait arriver. Il fallait nécessairement que je te demande, un jour ou l'autre, ce que je prétends savoir. Voyons ensemble. Je sortis de ma cabane pour te montrer le chemin et t'accompagnai jusqu'à l'endroit où tu t'es embarqué. Là, tu me dis de nouveau : « Tu vas venir avec moi ou mourir de ma main. » Comme tu me donnais à choisir, j'allai avec toi, choisissant de deux maux le pire. Je t'ai suivi comme ton ombre à travers toutes les provinces que tu as parcourues : Italie, Espagne, France, Ecosse, Angleterre. Car il n'est pas de pays, quelque extravagant et retiré qu'il soit, qui ait échappé à tes pérégrinations. Enfin, après avoir fait tant de chemin, nous voici de retour en Irlande où, moi, Juan Paulin, stupéfait de voir que tu as laissé croître cheveux et barbe, que tu as changé de vêtements et de langage, je te demande : Quelle raison as-tu pour te déguiser de la sorte? Le jour, tu ne sors pas de ton logis, et, dans la nuit glacée, tu te livres à mille équipées téméraires, sans prendre garde que nous arrivons dans un pays où tout est changé, seigneur, tellement changé que nous n'avons rien laissé comme nous le retrouvons. Egerius est mort désespéré et Lesbia, sa fille, a hérité du royaume, parce que Polonia...

LUDOVIC.

Continue, mais ne prononce pas le nom de Polonia. Veux-tu me tuer, me remplir d'épouvante par le récit d'un événement capable d'égarer ma raison? Oui, je le sais, Polonia est morte.

PAULIN.

Notre hôtelier m'a appris comment on la retrouva inanimée, et...

LUDOVIC.

Tais-toi. Je ne veux pas savoir comment elle mourut, puisque ce ne serait ni pour regretter, ni pour pleurer sa mort.

PAULIN.

Il m'a dit, enfin, que, renonçant à leurs erreurs profanes, tous ici sont devenus bons chrétiens. Un certain Patrice, avant de mourir...

LUDOVIC.

Quoi! Patrice est-il mort?

PAULIN.

L'hôtelier me l'a conté ainsi.

LUDOVIC, à part.

J'ai mal tenu ma parole! — Continue.

PAULIN.

... leur prêcha la foi de Christ, et, pour leur prouver que l'éternité de l'âme est une vérité divine, découvrit ici une caverne... oh! quelle caverne!... ce qu'on en dit donne le frisson.

LUDOVIC.

Je sais. J'en ai déjà entendu parler et je sens se dresser mes cheveux. Les habitants de ce pays y voient chaque jour de nouveaux prodiges.

PAULIN.

Ta mélancolie, s'entourant d'épouvantes et de craintes ne te laisse voir ni entretenir personne. Toujours enfermé comme tu l'es, tu n'as pu, seigneur, ni voir ces choses, ni en entendre parler. Mais, c'est là ce qui importe le moins. Mets un terme à ma longue perplexité, et dis-moi ce que nous venons faire ici.

LUDOVIC.

A toutes tes questions je veux répondre. Lorsque je t'arrachai de ton logis, j'étais résolu à te donner la mort au milieu des champs. Mais il me parut préférable de t'emmener, de faire de toi mon compagnon et mon ami, abandonnant la crainte qui m'empêchait de parler à qui que ce fût. Je voulais enfin, Paulin, t'emmener avec moi pour ma sauvegarde. Nous parcourûmes différents pays où tu n'as manqué de rien. Si tu veux savoir maintenant pourquoi nous sommes venus ici, apprends que c'est pour donner la mort à un homme qui m'offensa. Voilà pourquoi je dissimule avec tant de soin mes vêtements, ma patrie et mon nom. Voilà pourquoi je poursuis nuitamment mon but, mon ennemi étant l'homme le plus fort et le plus puissant du royaume. Et, puisque je t'ai confié mon secret, sache pourquoi tu m'as suivi ce soir jusqu'ici. Il y a trois jours que j'arrivai en cette ville sous un déguisement, et deux nuits que, caché dans mon manteau, je cherche mon ennemi dans cette rue et devant sa maison. Mais, par deux fois, un homme masqué s'est approché de moi pour m'empêcher de le frapper. Il m'appelle et, quand je vais vers lui, il disparaît si vite qu'il semble porter le vent à ses talons. Je t'ai amené cette nuit afin que, s'il se montre encore, il ne puisse nous échapper.

Le prenant entre nous deux, nous pourrons savoir qui il est.

PAULIN.

De quels deux parles-tu ?

LUDOVIC.

Toi et moi.

PAULIN.

Oh ! moi, je ne compte pas.

LUDOVIC.

Non ?

PAULIN.

Non, seigneur. Je ne puis compter ni pour un, ni pour la moitié d'un, en des dangers aussi notoires que ceux dont tu viens de me faire le récit effrayant. Moi! m'attaquer à mesdames les ombres et à messieurs les purgatoires!... Jamais de ma vie je ne me suis mêlé des affaires de l'autre monde, et j'ai, pour agir ainsi, d'excellentes raisons. Ordonne-moi, seigneur, de me massacrer avec mille hommes; je sais parfaitement que, en pareil cas, je fuirai devant mille et même devant un seul. Ne serait-ce pas, en effet, une sottise digne de l'homme le plus fou, que de vouloir bien mourir pour s'éviter de prendre la course, — chose qui coûte si peu. Je fais grand cas de ma vie. Laisse-moi ici, seigneur, où, tes affaires faites, tu viendras me retrouver.

LUDOVIC, à part.

Voici la maison. Je dois, cette nuit, être le meurtrier de Filipo. Voyons si le ciel prétend le défendre et le défend en effet. (A Paulin.) Tu peux te poster ici.

Entre UN HOMME le visage caché dans son manteau.

PAULIN.

Ce n'est pas la peine; voici venir un homme.

LUDOVIC.

Je joue de bonheur, si à moi s'offre l'occasion d'une double vengeance. Commençons par donner la mort à ce mystérieux inconnu, afin que, cette nuit, nul n'arrache Filipo à mon courroux... Seul ? C'est bien lui. Je le reconnais à sa tournure, ou, peut-être, à ce que sa vue m'inspire de l'effroi.

L'HOMME MASQUÉ.

Ludovic !

LUDOVIC.

Voilà déjà deux nuits, cavalier, que je remarque ici votre présence. Si vous m'appelez, pourquoi me fuir ? Si c'est moi que vous cherchez, pourquoi vous éloigner de moi ?

L'HOMME.

Suivez-moi, vous saurez qui je suis.

LUDOVIC.

J'ai quelque peu affaire en cette rue et j'ai besoin de rester seul; car, après vous avoir tué, j'en dois encore tuer un autre. Que vous dégainiez ou non, voici comment j'exécuterai ma double vengeance. (Il tire son épée et ne frappe que le vent.) Vive Dieu ! mon épée ne fend que l'air. Paulin, coupe-lui la retraite de ton côté.

PAULIN.

Je ne sais pas couper la retraite.

LUDOVIC.

Dussè-je vous suivre à travers la ville entière, je saurai qui vous êtes. (A part.) C'est en vain que je cherche à le frapper. Vive Dieu ! ma lame s'élance comme la foudre, sans pouvoir en aucune manière ni le blesser ni l'atteindre. (Continuant à ferrailler dans le vide, il sort avec l'homme masqué.)

Entre FILIPO.

PAULIN, à part.

Bon voyage! Le voilà sorti de la rue... Mais un autre s'en vient de ce côté. Quel saint Antoine fut, autant que moi, en butte aux tentations de spectres et de fantômes? Je vais me cacher sous cette porte pour laisser passer celui-ci.

FILIPO, à part.

Amour téméraire et insensé, tu fais de moi un amant heureux en m'accordant les faveurs d'un royaume. Polonia, après avoir abdiqué entre les mains de Lesbie, s'est retirée au désert, où elle vit au milieu des arbres et des rochers, citoyenne des monts, insulaire des hauteurs. Moi, plus ambitieux qu'épris, je rends des soins à Lesbia, j'adore sa majesté. Je viens de l'entretenir à sa fenêtre, où j'ai ouï mille douceurs... Mais que vois-je? Chaque nuit, à ma porte, je trouve un homme devant moi. Qui peut-il être?

PAULIN, à part.

Il se dirige de mon côté. Que me voulez-vous aussi, fantôme de mon cœur?

FILIPO.

Cavalier!

PAULIN, à part.

Je ne réponds pas à ce nom; ce n'est pas à moi qu'il s'adresse.

FILIPO.

Cette maison est la mienne.

PAULIN.

Je ne veux pas vous la prendre. Puissiez-vous en jouir un siècle, sans impôts ni servitudes (15)!

FILIPO.

S'il vous est nécessaire de rester en cette rue, — ce que je ne saurais ni m'expliquer, ni approuver, — permettez au moins que je passe.

PAULIN, à part.

Il s'exprime avec une courtoisie craintive. Parmi les fantômes aussi il y a des poules mouillées. (Haut.) Beaucoup ou peu, j'ai affaire par ici. Mais rentrez chez vous, j'y consens. Comme de juste, je n'empêche personne d'aller se coucher.

FILIPO.

A votre aise ! (A part.) Les ombres se donnent rendez-vous en cette rue ! Chaque nuit je vois s'avancer vers moi un homme que, je l'ai bien remarqué, je perds de vue au seuil de ma maison. Bah ! que m'importe cela? (Il sort.)

PAULIN, tirant son épée.

Il est parti? Vite, l'incantation d'usage : « Arrête, spectre glacé ! Es-tu un spectre ou une spectre ? Je ne saurais le décider. » Vive Dieu ! mon épée ne fend que l'air !... Si c'est là le cavalier que nous attendons à la belle étoile, c'est à coup sûr un heureux homme d'être rentré se mettre au lit. Mais j'entends de nouveau un bruit d'épées et de voix. Le bruit vient de ce côté, je m'esquive de cet autre. (Il sort.)

Entrent L'HOMME MASQUÉ et LUDOVIC.

LUDOVIC.

Si vous avez, cavalier, trouvé quelque empêchement à croiser le fer dans la rue voisine, nous voici hors de cette rue, tous les deux seuls et corps à corps. Et puisque

mon épée ne peut vous atteindre, je prétends savoir qui vous êtes. Êtes-vous, dites-moi, homme, fantôme ou démon? Vous ne répondez pas? Je prendrai donc la liberté de découvrir votre visage pour savoir... (Il arrache le manteau qui ne couvre qu'un squelette.) Dieu m'assiste! Que vois-je? Oh! ciel, l'horrible spectacle! l'effrayante vision! Quelle surprise mortelle! Qui es-tu, froid cadavre, dissous en fumée et poussière, mais vivant malgré tout.

LE SQUELETTE.

Ne reconnais-tu pas ton propre portrait?... Je suis Ludovic Enius (16). (Il disparaît.)

LUDOVIC.

Ciel! qu'entends-je? que vois-je? Que de malheurs me présage cette ombre! Je suis mort! (Il tombe évanoui.)

PAULIN, entrant.

Cette voix est celle de mon maître. J'arrive à propos pour le secourir. — Seigneur!...

LUDOVIC, revenant à lui.

Pourquoi reviens-tu, monstre horrible? Me voici tremblant à ta voix.

PAULIN.

Il est fou! — Je ne suis pas un monstre horrible, je suis Juan Paulin, ce sot qui est à ton service, sans trop savoir comment ni pourquoi.

LUDOVIC.

Ah! Paulin, mon trouble est si profond que je ne te reconnaissais pas. Mais quoi d'étonnant, si je ne me reconnais pas moi-même?... N'as-tu pas vu, par hasard, un cadavre effrayant, un mort animé, un homme dont l'ossature seule se soutient debout? Ses os noueux sont dépouillés de leur chair, ses mains sont roides et glacées, ses orbites vides de leurs yeux. Où est-il passé?

PAULIN.

Si je l'avais vu, force me serait de n'en rien dire. Je serais à l'instant même tombé, de mon côté, plus mort que lui.

LUDOVIC.

Oui, comme moi. L'haleine me manque, ma voix s'étrangle. La terreur de mon âme revêt de glace mes sens, chausse mes pieds de plomb. J'ai vu, prêt à s'écrouler sur ma tête, l'édifice des deux pôles, — débile Atlas que ma nuque pour supporter un poids si lourd! De chaque fleur je crois voir se lever un écueil, de chaque rose un géant. Les cavités de la terre s'entr'ouvrent; elle vomit de ses entrailles les morts dont elle conservait les cendres. Parmi eux j'ai vu Ludovic Enius. Cieux cléments! cachez-moi à moi-même, ensevelissez-moi dans les profondeurs les plus impénétrables, faites que je ne me voie plus, puisque je ne me reconnais pas. Mais si, hélas ! je me reconnais. Ne suis-je pas ce monstre de rébellion qui, dans son orgueil insensé, osa braver Dieu lui-même ? N'ai-je pas commis tant de crimes que ce serait trop peu, pour les punir, de toutes les rigueurs célestes, des tourments les plus cruels de l'enfer, subis pendant toute l'éternité? Oui, mais je dois aussi le reconnaître, ces crimes, je les ai commis contre un Dieu si plein de bonté et de miséricorde que je pourrai en obtenir le pardon, si je les pleure d'un cœur repentant. Je me repens, Seigneur ! La preuve que je commence dès ce jour à devenir un autre homme, la preuve que je nais à nouveau, c'est que je me remets entre vos mains. Puisque la justice et la clémence sont au nombre de vos attributs, ne me jugez pas en justicier, mais en juge miséricordieux. Voyez quelle pénitence il convient de m'imposer. Je m'y soumets en expiation de ma vie.

Une musique se fait entendre et
UNE VOIX chante :

Le Purgatoire !

LUDOVIC.

Qu'entends-je, ô ciel ! Ces accents harmonieux ne sont-ils pas une illumination du ciel qui, mystérieusement, vient au secours du pécheur ? Oui, j'y reconnais une inspiration divine. Je veux entrer dans le Purgatoire de Patrice. Si un tel bonheur m'est réservé, je verrai Patrice et tiendrai humblement et dévotement la parole que je lui donnai. Certes, c'est un dessein terrible, car il n'est pas de force humaine capable d'affronter l'épouvante ni de souffrir les tortures qu'infligent les démons. Mais mes fautes aussi ne furent-elles pas terribles ? C'est par des remèdes dangereux que les médecins habiles soignent les blessures dangereuses. — Viens avec moi, Paulin. Tu me verras, prosterné aux pieds de l'évêque, confesser mes péchés à haute voix, pour en mieux divulguer toute l'horreur.

PAULIN.

En ce cas, vas-y seul. Un homme de ta bravoure n'a pas besoin qu'on l'accompagne et je n'ai jamais entendu dire que personne soit allé à l'Enfer en compagnie de son valet. Moi, je retourne à mon village, où je vis exempt de soucis. Fantôme pour fantôme, j'aime encore mieux ma femme. (Il sort.)

LUDOVIC.

Publiques furent mes fautes, publique doit être ma pénitence. J'irai, comme un fou, publiant mes crimes à haute voix. Hommes, bêtes, montagnes, sphères célestes, durs rochers, tendres fleurs, ormes caducs, je suis Ludovic Enius ! Tremblez tous à mon nom. Moi qui fus un prodige d'orgueil, me voici devenu un pro-

dige d'humilité! J'ai l'espérance et la foi que vous me reverrez plus heureux si Patrice, au nom du Seigneur, me vient en aide au Purgatoire. (Il sort.)

Entre POLONIA, qui descend des hauteurs de la montagne.

POLONIA.

En ces solitudes, je voudrais avoir, ô mon Dieu, non pas une seule volonté, mais mille, pour vous en faire spontanément l'abandon; et je voudrais, tant mon amour est libéral, en chaque volonté vous donner une âme. Je voudrais avoir renoncé, non pas à un humble et pauvre royaume, mais à tout l'empire que le soleil, couronné de rayons, éclaire et parcourt en accomplissant sa révolution circulaire. Mon humble chaumine, si petite et si misérable, avorton de ce rocher, n'est-elle pas une huitième merveille, dont l'espace exigu l'emporte sur la majesté d'un palais? Lorsque, au lever du jour, l'aurore pleure entre les bras de l'aube ses douces perles de rosée et que le soleil, faisant pâlir les étoiles, apparaît dans tout l'éclat de son orgueilleuse splendeur, lorsque, à la tombée de la nuit, il baigne son char lumineux dans les ondes d'Espagne (17), ma voix, Seigneur, est heureuse de célébrer matin et soir vos louanges, et ces spectacles ont plus de prix à mes yeux que celui de ces majestés qu'entoure un peuple de serviteurs, éperdues sans cesse d'un fol orgueil, alors que la vie — comment n'en pas frémir! — n'est qu'une ombre éphémère et fugitive.

Entre LUDOVIC.

LUDOVIC, à part.

Je vais, plein de résolution et de constance. Ma

pensée m'entraîne à la recherche de cette caverne où le ciel m'a promis que je trouverais le salut si j'y faisais mon purgatoire en vie. (A Polonia.) Dis-moi, sainte femme qui as choisi cette montagne pour demeure, quel chemin faut-il suivre pour arriver au Purgatoire de Patrice?

POLONIA.

Heureux pèlerin, qui viens ici à la recherche de ce divin trésor, du plus riche de tous les biens, je te servirai volontiers de guide. C'est dans ce seul but que j'habite ces lieux. Tu vois cette montagne? (Ils se regardent l'un l'autre.)

LUDOVIC, à part.

Et, en elle, je vois ma mort.

POLONIA, de même.

Hélas! mon âme, qu'as-tu vu?

LUDOVIC, de même.

Est-ce elle? Je ne puis le croire.

POLONIA, de même.

Est-ce lui? Je n'ose l'affirmer.

LUDOVIC, de même.

C'est bien Polonia!

POLONIA, de même.

C'est bien Ludovic!

LUDOVIC, de même.

Non, c'est une vision qui cherche à me détourner de mon projet. (Haut.) Poursuis!

POLONIA, à part.

Est-ce un fantôme que m'envoie, pour me vaincre, l'ennemi du genre humain ?

LUDOVIC.

Tu ne poursuis pas ?

POLONIA.

Je poursuis. — Cette montagne cache dans son sein la sombre et miraculeuse caverne où nul ne peut arriver par terre. C'est par eau qu'on y arrive, après avoir traversé dans une barque cette lagune. (A part.) Je lutte contre la vengeance, mais je suis vaincue par la pitié.

LUDOVIC, à part.

Puisque je la vois et l'entends, le bonheur recommence pour moi.

POLONIA, de même.

Je cherche à me vaincre moi-même.

LUDOVIC, de même.

Je suis mort! (Haut.) Tu ne poursuis pas?

POLONIA.

Je poursuis. — Cette lagune entoure entièrement la montagne. C'est donc le chemin le plus facile et le plus court pour gagner un couvent bâti au milieu de l'île. Des chanoines réguliers l'habitent. Ils ont à leur charge les longs préliminaires, — admonitions diligentes, messes, confession et autres cérémonies préparatoires, — imposés tout d'abord à quiconque veut affronter de son vivant les supplices de la caverne. (A part.) C'est en vain que mon cruel ennemi espère triompher de moi.

LUDOVIC, à part.

Mon espérance ne doit pas ici perdre courage. Le plus grand de mes crimes se présente à mes yeux, mais il a beau évoquer devant moi le souvenir de mes fautes, je ne broncherai pas, car j'ai le ferme désir de me vaincre.

POLONIA, à part.

Je me trouve en face d'un ennemi terrible !

LUDOVIC.

Tu ne poursuis pas ?

POLONIA.

Je poursuis.

LUDOVIC.

Sois brève. Il m'importe, si j'en crois les avertissements de mon âme, de m'éloigner d'ici au plus vite.

POLONIA.

Il ne m'importe pas moins que tu t'éloignes.

LUDOVIC.

Dis-moi donc alors, femme, où je trouverai mon chemin.

POLONIA.

Personne ne doit dépasser en compagnie d'un guide le lieu où nous sommes. Il te faut, maintenant, rester maître absolu de tes actions et traverser la surface glacée de cette étroite lagune dans une petite barque. Viens, la voilà attachée au rivage. Mets en Dieu seul ta confiance et vogue rapidement sur le cristal de ces flots.

LUDOVIC.

Il y va de ma vie. Allons! je livre mon sort à cette barque, qui remplit mon âme d'horreur. Elle a la forme d'un cercueil; je dois néanmoins y voguer seul sur cette froide neige. (Il entre dans la barque et s'éloigne.)

POLONIA.

Ne recule pas, persévère, aie confiance !

LUDOVIC, derrière la scène.

Je triomphe, Polonia, je triomphe, puisque ta vue n'a pu m'arrêter!

POLONIA.

Je triomphe aussi, dans cette Babel confuse, de mon courroux et de mon ressentiment.

LUDOVIC, derrière la scène.

Ta figure d'emprunt ne m'effraie pas. C'est en vain que tu as pris cette forme pour ébranler ma foi et me faire renoncer à mon dessein.

POLONIA.

La terreur t'abuse. Tu es pauvre de courage et riche de craintes, Ludovic. Je suis bien cette même Polonia à qui tu as donné la mort et qui, plus heureuse aujourd'hui que naguère, se félicite de vivre en ce misérable état.

LUDOVIC, derrière la scène.

Je confesse mon crime et me repens de ma cruauté. Pardonne-moi.

POLONIA.

Je te pardonne et j'approuve ton dessein.

LUDOVIC, derrière la scène.

Je pars, fort de ma foi.

POLONIA.

C'est la garantie la plus sûre.

LUDOVIC, derrière la scène.

Adieu!

POLONIA.

Adieu!

LUDOVIC, derrière la scène.

Puisse Dieu apaiser son courroux!

POLONIA.

Puisse-t-il te ramener triomphant de cette terrible entreprise! (Elle sort.)

Entrent DEUX CHANOINES RÉGULIERS.

PREMIER CHANOINE.

Les ondes de la lagune s'agitent sans qu'il souffle

aucun vent. Sans doute des pèlerins se dirigent vers l'île.

DEUXIÈME CHANOINE.

Allons voir, sur le rivage, qui peut être assez résolu pour oser aborder dans notre obscure demeure.

Entre LUDOVIC.

LUDOVIC, à part.

J'ai livré à la merci des flots ma barque ou, pour mieux dire, mon cercueil. Autre que moi vogua-t-il jamais, dans sa bière, sur la neige et le feu?... Quel paysage souriant que celui-ci! C'est en ce lieu, j'imagine, que le printemps tient ses Etats et, plébéiennes ou nobles, assemble toutes les fleurs... Mais que cette montagne est triste! Ces deux sites sont si différents que leur contraste même semble les avoir liés d'une amitié plus étroite. Là, les sinistres plaintes des hiboux inspirent l'effroi; ici, le chant joyeux des oiselets invite à l'amour. Là, les ruisseaux se précipitent en une chute horrible; ici, ils courent paisiblement, offrant au soleil des miroirs. Entre tant de hideurs et tant de beautés, un édifice élève son front austère. Je ressens à sa vue amour et crainte à la fois.

PREMIER CHANOINE.

Fortuné voyageur qui t'es aventuré jusqu'ici, viens dans mes bras!

LUDOVIC.

Non, je mérite à peine de baiser le sol que tu foules. Par pitié, conduis-moi sur l'heure chez le prieur de ce couvent.

PREMIER CHANOINE.

C'est moi-même, quelque indigne que je sois. Parle, poursuis, qu'hésites-tu?

LUDOVIC.

Si je te disais qui je suis, je craindrais, père, que mon nom ne t'épouvantât et ne te mît en fuite. Mes œuvres sont si abominables que le soleil, pour ne pas les voir, couvre de deuil sa splendeur. Je suis un abîme de péchés, un gouffre de fureurs, un monde de crimes, le pécheur le plus endurci de tout l'univers; pour tout dire en un mot, — ici expire ma voix! — je suis Ludovic Enius. Je viens pour entrer dans la caverne et expier mes fautes au milieu de ses tourments, s'il est possible d'expier des fautes comme les miennes! J'ai déjà reçu l'absolution. L'évêque d'Hibernie a entendu ma confession, et, informé de mon dessein, m'a encouragé avec une bienveillance affectueuse. Il m'a donné pour toi cette lettre.

PREMIER CHANOINE.

Ludovic, une détermination aussi grave que la vôtre ne se prend pas en un jour et mérite mûre réflexion. Soyez quelque temps notre hôte. Vous et moi y penserons plus à loisir.

LUDOVIC.

Non, mon père ; pour cela, non ! (A genoux.) Je ne me relèverai pas que vous ne m'ayez accordé ce que je désire. Ce qui m'amène ici, ce n'est ni l'ambition, ni l'orgueil, ni la curiosité de surprendre des secrets que Dieu nous cache, mais la grâce, l'inspiration divine. Ne vous y méprenez pas, j'obéis à une vocation d'en-haut. Pitié, mon père, assistez-moi dans mes peines, consolez mon angoisse, soulagez ma douleur!

PREMIER CHANOINE.

Prends-tu garde, Ludovic, à ce que tu demandes? Les tourments auxquels tu veux t'exposer, ce sont les tourments de l'Enfer, le sais-tu bien? Auras-tu le courage

d'y résister? Beaucoup sont entrés dans la caverne. mais combien peu en sont sortis!

LUDOVIC.

Tes remontrances ne m'effraient pas. Je n'ai d'autre but, je le proteste, que de purger mes péchés, plus nombreux que les grains de sable de la mer, que les atomes du soleil. Inébranlable en ma foi, je mettrai sans cesse mon espérance en ce Dieu dont le nom est victorieux de l'Enfer.

PREMIER CHANOINE.

Tu l'affirmes avec tant de ferveur que je me sens obligé à t'ouvrir les portes. (Il ouvre.) Voici la caverne, Ludovic.

LUDOVIC.

Dieu m'assiste!

PREMIER CHANOINE.

Tu faiblis déjà?

LUDOVIC.

Je ne faiblis point, mais la vue en est épouvantable.

PREMIER CHANOINE.

Je t'en conjure de nouveau, ne va pas plus loin si ce n'est pour de graves motifs et dans la pensée seulement que tu obtiendras ainsi ton pardon.

LUDOVIC.

Père, me voici dans la caverne. — Hommes, bêtes, cieux, montagnes, jour, nuit, lune et soleil, soyez attentifs à ma voix. Je le proteste mille fois, j'en donne mille fois ma parole! ces tourments, je les affronte parce que c'est peu d'une telle pénitence pour expier les fautes d'un pécheur tel que moi, et parce que j'ai la conviction qu'ici je trouverai mon salut.

PREMIER CHANOINE.

Entre donc, mais aie sans cesse sur les lèvres et dans le cœur le nom de Jésus.

LUDOVIC.

Qu'il ne m'abandonne pas! — Seigneur, Seigneur! j'entre, armé de votre foi, en lutte ouverte avec mon ennemi. Mais j'en sortirai vainqueur, par la vertu de votre nom et du signe de la croix. — Dieu m'assiste!... (Il s'enfonce dans la caverne, qui devra être la plus horrible qu'on pourra faire. On ferme la porte derrière lui.)

PREMIER CHANOINE.

De tous ceux qui ont pénétré dans la caverne, nul n'a montré autant d'intrépidité. Divin Jésus en qui il a mis sa confiance, faites, Seigneur, qu'il résiste aux tentations de l'enfer. (Sortent les deux chanoines.)

Entrent LESBIA, FILIPO, LEOGARIUS, LE CAPITAINE et POLONIA.

LESBIA.

Avant d'arriver là où tu nous emmènes, nous pouvons te dire dans quel but nous sommes tous venus te voir. C'est dans une intention bien arrêtée.

POLONIA.

Expliquez-vous chemin faisant et suivez mes pas. Je désire vous rendre témoins de l'événement le plus extraordinaire qu'aient jamais admiré yeux humains.

LESBIA.

Ecoute ce que nous attendons de toi. Tu t'es retirée sur cette montagne, Polonia, où il t'a plu de vivre dans la solitude, après avoir abdiqué l'empire en ma faveur. Je veux, à mon tour, te faire juge d'un projet que je viens te communiquer. J'abdique toute volonté entre tes

mains. Ce n'est pas un conseil, ma sœur, mais une décision que je te demande. Une femme seule est incapable de gouverner et il est nécessaire qu'elle se marie.

POLONIA.

Rien de plus juste. Si Filipo est le fiancé, je suis heureuse, Lesbia, d'avoir pu te laisser un mari en même temps qu'un royaume, et que tu doives tout à mon affection.

FILIPO.

Puisses-tu vivre aussi longtemps que le soleil qui, chaque jour, naît, meurt et renaît, phénix de ses propres rayons!

POLONIA.

A présent que vous avez l'un et l'autre obtenu ce que vous désiriez, écoutez tous pourquoi je vous ai amenés ici avec tant de soin. Transporté d'une ferveur extrême un homme est venu en ces lieux, un homme que nous connaissons tous. Il cherchait la caverne de Patrice, prêt à passer par ses épreuves. Il y pénétra, en effet, et c'est aujourd'hui qu'il doit en sortir. Votre étonnement, à la vue de ce divin miracle, n'aura d'égal que votre effroi. Je ne vous ai pas dit plus tôt ce dont il s'agissait, de crainte qu'une lâche terreur ne vînt s'opposer au but audacieux que je poursuis. C'est ainsi que j'ai pu vous emmener avec moi.

LESBIA.

J'approuve ton dessein et ma frayeur sera mêlée de plaisir.

FILIPO.

Nous désirons tous nous convaincre par nos yeux de ce que nous venons d'entendre.

POLONIA.

S'il a manqué de courage, s'il est resté au fond de la

caverne, du moins connaîtrons-nous son châtiment. S'il en sort, nous apprendrons de sa bouche les mystères de cet abîme. Ceux qui y échappent, il est vrai, en sortent si tremblants qu'ils ne sauraient prononcer une parole, et que, fuyant leurs semblables, ils se consacrent à la solitude.

LEOGARIUS.

Ce sont là des mystères inouïs!

LE CAPITAINE.

Nous arrivons à point nommé. Voyez! baignés de larmes, les religieux se dirigent en silence vers la caverne dont ils vont ouvrir la porte.

Entrent, en habits de chanoines, le plus de comparses que l'on pourra réunir

PREMIER CHANOINE.

Tenez, Seigneur, ouverte à nos prières et à nos larmes la porte du ciel! Faites que ce pécheur ait triomphé de ces atroces cachots, privés à jamais de votre vue! (Il ouvre la porte.)

POLONIA.

La porte est ouverte.

LUDOVIC, frappé de terreur, sort de la caverne.

PREMIER CHANOINE.

Quelle consolation !

FILIPO.

N'est-ce pas Ludovic?

LUDOVIC.

Le ciel m'assiste ! Est-ce possible ? Ai-je bien le bonheur de me voir, après tant de siècles, rendu enfin à la lumière ?

LE CAPITAINE.

Comme il est ému !

LEOGARIUS.

Comme il est troublé !

PREMIER CHANOINE.

Tends-nous à tous les bras.

LUDOVIC.

Mes bras seront moins des liens que des chaînes. — Te voyant ici, Polonia, je m'en remets à ta clémence pour obtenir d'elle mon pardon. Toi, Filipo, apprends qu'un ange te sauva la vie. Deux nuits de suite j'ai cherché à te tuer. Pardonne-moi, je t'en prie. Et laissez-moi, maintenant, me fuir moi-même et me cacher à tous les yeux. Mon intention est de me retirer du monde. Qui a vu ce que j'ai vu n'a plus, vous pouvez m'en croire, qu'à vivre dans la pénitence.

PREMIER CHANOINE.

Au nom de Dieu, Enius, je t'ordonne de dire ici ce que tu as vu.

LUDOVIC.

Je ne puis que me conformer à un ordre aussi saint. Afin que le monde frémisse, afin que l'homme ne vive plus frappé de mort par le péché, afin qu'il s'éveille à ma voix, grave assemblée, écoute mon récit. — Après avoir écouté les justes et solennelles admonitions qu'exige et requiert une entreprise aussi hasardeuse, après m'être affectueusement séparé de vous, je me sentis plein d'une foi ardente et d'une bravoure intrépide, prêt à pénétrer dans la caverne. Répétant mille fois les mystérieuses paroles qui font trembler les Enfers, j'en franchis le seuil et attendis quelques instants qu'on fermât la porte derrière moi. Elle se ferma enfin et je me trouvai dans une obscurité

profonde, si tristement privé de lumière que je me mis à fermer les yeux, — mouvement instinctif à qui veut voir dans les ténèbres. Je pus ainsi marcher jusqu'à la paroi d'en face. Après l'avoir suivie à tâtons une vingtaine de pas, je rencontrai un rocher et m'aperçus que, par une étroite fissure, pénétrait à regret une lumière qui n'en était pas une, une lueur semblable à celle du crépuscule, lorsque l'aurore hésite à poindre. Je tournai à main gauche et suivis avec précaution un sentier, au bout duquel je sentis la terre s'ébranler et sur le point de s'effondrer sous mes pas. J'allais perdre le sentiment lorsque le bruit d'un horrible coup de tonnerre vient réveiller mes esprits. Le sol que je foulais s'entr'ouvre et je suis précipité dans les profondeurs de ses entrailles, où je crus rester enseveli sous la terre et les cailloux que j'entraînais dans ma chute (18). Mais je me trouvai dans une salle de jaspe dont l'architecture était l'œuvre de ciseaux habiles et experts. D'une porte de bronze sortent et s'avancent vers moi douze hommes, uniformément vêtus de blanc, qui m'accueillent avec modestie et m'adressent un salut courtois. L'un d'eux, qui semblait être leur supérieur, me dit : « Aie soin de mettre en Dieu ta foi et de ne pas faiblir, pour tant que les démons te persécutent. Si, ému de leurs promesses ou de leurs menaces, tu essayais de revenir sur tes pas, tu resterais à jamais en Enfer, en proie à de cruels tourments. » Ces hommes furent pour moi de bons anges. Leurs exhortations me donnèrent tant de courage que je m'éveillai de nouveau. Tout à coup, à l'improviste, je vois la salle entière peuplée de visions infernales et d'esprits rebelles sous les formes les plus horribles, les plus hideuses qu'ils puissent revêtir, — formes dont aucune comparaison ne saurait donner une idée. L'un d'eux me

dit : « Imprudent, fou, niais ! Veux-tu donc, avant le temps, t'offrir de toi-même au châtiment qui t'est réservé, aux peines que tu mérites ? Tes crimes sont si grands que tu ne saurais échapper à la damnation, ni trouver grâce aux yeux du Seigneur. A quoi bon, s'il en est ainsi, venir réclamer ta part de supplices ? Retourne, retourne au monde ; achève le cours de ta vie et meurs comme tu as vécu. Tu reviendras alors nous voir ; l'Enfer te réserve la place que tu dois occuper durant l'éternité entière. » Je ne répondis pas un mot ; mais eux, après m'avoir accablé de coups, me lient pieds et mains, me saisissent avec des crochets de fer et, par ma chair déchirée, me traînent à travers les cloîtres. Là, ils allument un brasier et me jettent au milieu des flammes. « Jésus, m'écriai-je, secourez-moi ! » Aussitôt les démons fuient, le feu s'apaise et meurt. On me conduisit ensuite dans un champ dont la terre noire produit, au lieu de roses et d'œillets, des épines et des ronces. Là, court un vent subtil qui pénètre tous les membres et dont le soupir le plus faible est aigu comme une épée (19). Là, dans de profondes cavernes, les damnés gémissent tristement, maudissant leurs pères et leurs aïeux. Leurs cris sont si désespérés, leurs blasphèmes si insolents, leurs imprécations et leurs reniements répétés tant de fois, qu'ils font trembler les démons eux-mêmes. Je passai outre et me trouvai dans une prairie dont les plantes étaient des flammes, tels, au mois d'août s'embrasent les épis et les moissons. Cette prairie était si vaste que l'œil n'en pouvait distinguer la fin. Des gens de toute sorte y étaient couchés dans le feu, les membres transpercés de pointes et de clous ardents. L'un avait les pieds et les mains cloués au sol, tandis que des vipères de feu lui dévoraient les entrailles. Un

autre, dans sa rage, mordait la terre de ses dents. Un troisième se déchirait lui-même, espérant mourir d'une fois, et vivait pour mourir sans cesse. C'est dans ce champ que me jetèrent les ministres de la mort; mais, au doux nom de Jésus, leur fureur s'évanouit. Je passai outre. Ici l'on pansait les cruels tourments des blessés en versant sur leurs plaies, pour les cautériser plus profondément, du plomb et de la résine fondus. Qui ne s'affligerait à ce spectacle? qui ne se sentirait hors de soi? qui ne pleurerait et ne soupirerait? qui ne resterait tremblant et confondu? Je vis ensuite une maison d'où, à travers les portes et les murs, des flammes s'élevaient, de même que, en ce monde, l'incendie se fait jour comme il peut à travers une maison qui brûle. « Ceci, me dit-on, est le Palais des Délices, le Bain des Voluptés, où sont plongées les femmes qui, de leur vivant, furent assez frivoles pour ne se plaire qu'aux eaux de senteur, aux onguents, aux bains et aux fards. » J'entrai dans cette maison et j'y vis un étang de neige où se baignaient quantité de beautés parfaites. On les apercevait, sous l'eau, parmi les serpents et les couleuvres qui sont les sirènes et les poissons de cet étang (20). Sous le cristal limpide, leurs membres étaient glacés, leurs cheveux hérissés, leurs dents faméliques. Au sortir de ce lieu, on me conduisit sur une montagne si haute que, pour s'élever au-dessus du ciel, elle avait bossué, sinon déchiré de son front l'azur du voile céleste. Au centre du sommet se trouve un volcan qui exhale et répand des flammes qu'il semble cracher à la face des cieux. De ce volcan, de ce puits, jaillissent par intervalles des feux, parmi lesquels une foule d'âmes s'élancent pour s'engloutir de nouveau et recommencer sans cesse à monter et à descendre. Là, un souffle embrasé me saisit à l'im-

proviste et, m'arrachant au seuil, me précipita dans les profondeurs de l'abîme. J'en sortais à peine qu'un autre souffle survient, apportant mille légions. Elles me bourrent, me houspillent et m'entraînent en un autre endroit où, me semble-t-il maintenant, se trouvaient réunies toutes les âmes que j'avais vues jusqu'alors. Quoique ils y fussent exposés à des supplices plus cruels que les précédents, je remarquai que tous, ici, avaient des visages joyeux, des figures souriantes. Ils ne poussaient pas des cris de révolte, mais, les yeux fixés au ciel, comme pour implorer sa pitié, ils répandaient des larmes de tendresse et d'amour. Je reconnus à ces signes que ce lieu devait être le Purgatoire, où se purgent les fautes les plus légères. Les démons m'ayant menacé de m'y laisser, leurs menaces, loin de me vaincre, me donnèrent un courage nouveau. Eux alors, voyant ma constance, tentent sur moi l'épreuve du supplice le plus effroyable, celui qui plus particulièrement porte le nom d'Enfer. Ils me conduisent sur le bord d'un fleuve dont les rives produisent des fleurs de feu et qui roule des flots de soufre; des hydres et des serpents sont les monstres marins qui l'habitent. Ce fleuve était très large et n'avait qu'un pont, aussi délié qu'un trait de plume, si mince et si frêle qu'il me parut impossible de le traverser sans le rompre (21). « Tu dois, me dirent les démons, passer par cet étroit chemin. Vois de quelle manière! Regarde bien comment le traversent ceux qui te précèdent, et frémis! » Et je vis distinctement que ceux qui voulurent y passer tombèrent dans le fleuve où les serpents les déchirèrent de leurs griffes et de leurs crocs. J'invoquai alors le nom de Dieu, qui me donna la force de passer sur l'autre rive sans me laisser effrayer par le courant, ni par les vents qui s'acharnaient contre

moi. Je passai, enfin, et me trouvai dans une forêt si douce et si fertile que je pus y oublier toutes mes précédentes misères. Je suivis un chemin de cèdres et de lauriers, arbres du Paradis qui poussaient là sur leur sol natal. La terre, semée de roses et d'œillets, avait les nuances d'une étoffe brochée de rouge, de blanc et de vert. On entendait les douces et tendres plaintes des oiseaux, qu'accompagnaient de leurs murmures les ruisselets de mille sources cristallines. A mes yeux apparut une cité dont le soleil couronnait les hautes tours et les toitures. Ses portes étaient d'or, finement cloutées de diamants, d'émeraudes, de topazes, de rubis et d'escarboucles. Elles s'ouvrirent à mon approche et vers moi s'avança en bon ordre une procession de saints, où femmes, enfants, adolescents, vieillards, se montraient tous pleins de joie et d'allégresse. Derrière eux, Anges et Séraphins, formant mille chœurs, chantaient de suaves motets sur leurs instruments harmonieux. Le dernier de tous marchait, dans tout l'éclat de sa gloire, Patrice, notre grand patriarche. Il me souhaita la bienvenue, me félicita de lui avoir tenu parole avant de mourir et me serra dans ses bras, tandis que tous me témoignaient combien ils étaient heureux de mon propre bonheur. Après m'avoir encouragé, il me congédia, disant que des hommes mortels ne peuvent entrer dans la Cité céleste et me recommandant de retourner en ce monde. Je m'en revins donc par le même chemin sans recevoir aucune offense des esprits infernaux, et je venais d'arriver à cette porte lorsque vous êtes venus me chercher et m'ouvrir. Et, puisque j'ai pu échapper à tant de périls, permettez-moi, mes bons pères, accordez-moi la faveur de vivre et de mourir parmi vous, dans l'espérance de la vie éternelle. — Et ainsi finisse

l'histoire que nous rapportent Denys le grand chartreux, Henri de Saltrey, Césaire d'Heisterbach, Mathieu Paris, Ranulph Hygden, Mombritius, Marcus Marullus, David Rothe le prudent primat de toute l'Hibernie, Bellarmin, Béda, frère Dimas Serpi, Solinus, Messingham (22), et, enfin, la croyance et l'opinion chrétienne qui en soutient l'authenticité. Qu'ici finisse la comédie pour faire place à l'admiration.

NOTES

1. Textes consultés par le traducteur :

I. — *Primera parte de comedias de D. Pedro Calderon de la Barca*, Madrid, viuda de Juan Sanchez, 1640.

II. — *Famosa com^a del Purgatorio de Sanpatriçio*, manuscrit Res. 7^a, 54 de la Biblioteca Nacional de Madrid, avec licences et observations datées d'octobre 1640 et 1652.

III. — *Primera parte de comedias del celebre poeta español Don Pedro Calderon de la Barca...*, Madrid, Francisco Sanz, 1685.

IV. — *Comedia famosa El purgatorio de San Patricio, de Don Pedro Calderon de la Barca*, s. l. n. d. ni nom d'imprimeur; *suelta* ancienne datant selon toute apparence du XVIIe siècle.

V. — *Las comedias de D. Pedro Calderon de la Barca... dadas á luz por Juan Jorge Keil*, Leipsick, Ernesto Fleischer, 1827-1830, (t. I).

VI. — *Comedias de Don Pedro Calderon de la Barca, colección... hecha é ilustrada por Don Juan Eugenio Hartzenbusch*, Madrid, Rivadeneyra, 4 vol. de la *Biblioteca de autores españoles* (t. I de Calderon, VII de la collection).

2. Autrefois : Nemthur; aujourd'hui : Kirckpatrick. Montalban écrit : Emptor.

3. *Ch'ei non peccaro : e s'egli hanno mercedi,*
Non basta, perch' é non ebber battesmo,
Ch'è porta della Fede che tu credi.

L'Inferno, c. IV.

Je ne crois pas que Calderon, en écrivant son drame, se soit appliqué à imiter telle ou telle pensée de Dante. Je signalerai néanmoins quelques passages où le poète espagnol, soit hasard, soit réminiscence, s'est rencontré avec le poète florentin.

4. Le récit de ces miracles se trouve déjà dans Jocelin. Les plus anciens biographes de Patrice racontent aussi le songe que l'on a lu aux premières scènes de ce drame.

5. Polonia prédit elle-même son avenir. Procédé familier à Calderon et dont nous avons déjà vu des exemples dans *Les cheveux d'Absalon*, pp. 71 et 72.

6. C'est seulement en 1642 que Richelieu prit Perpignan aux Espagnols.

7. Chacun sait qu'il n'y eut jamais en France roi portant le nom d'Etienne. Il s'agit ici d'Etienne de Blois, lequel fut roi d'Angleterre. « Le roi Henri Ier venait de mourir (1135) et ses restes n'étaient pas encore ensevelis, lorsque Etienne, son neveu, fils de sa sœur Adèle, épouse de Thibaut, comte de Boulogne, et frère de Thibaut-le-jeune, comte de Blois, seigneur célèbre par sa bravoure et son intrépidité, tenta Dieu et s'empara du diadème, quoiqu'il eût fait à l'impératrice serment de fidélité pour le royaume d'Angleterre. » Mathieu Paris, *Grande chronique de Mathieu Paris*, traduite par A. Huilard-Bréholles, Paris, Paulin, 1840-41, t. I, p. 305.

8. Ces enlèvements de religieuses étaient chose fréquente, comme en font foi nombre de textes plus ou moins anciens. Le roi Alphonse-le-Savant, dans les *Siete partidas* (Par. I, tit. XVIII, l. VI) prévoit « quelle peine méritent ceux qui enlèvent les nonnes des monastères pour coucher avec elles » et les frappe d'excommunication. Son fils, Sancho el Bravo, dans son livre *Castigos é documentos* (cap. XVIII), raconte avec une belle énergie trágique l'histoire d'une nonne prête à abandonner son monastère pour suivre un amant : «... Dès que cette malheureuse vit toutes ses compagnes plongées dans le sommeil, elle sortit de sa cachette, l'heure étant venue où elle devait retrouver le cavalier. Elle s'avança au pied de l'autel, et se prosterna à genoux devant un crucifix pour dire son *Ave Maria*, comme elle avait coutume. Alors, une image de la Vierge, qui était au pied de la croix, se mit à parler et lui adressa ces paroles : « Où vas-tu, malheureuse femme ? Nous abandonnes-tu, mon fils et moi, pour le diable ? » A ces mots le Christ, se détachant de sa croix, sauta à terre et se mit à courir à travers l'église à la poursuite de la nonne. Il avait encore aux pieds et aux mains les clous qui le fixaient à la croix. Et, avant que la nonne eût atteint la porte, le Crucifié leva la main droite et la frappa si violemment au visage que le clou pénétra par une joue et ressortit par l'autre. »

Dans le récit catalan dont nous avons parlé (p.276), le vicomte de Perellos, ou celui qui écrivit sous son nom, rencontre au Purgatoire : « *Frayre Frances am loqual aissi meteys jeu parliey*

suffria sa major pena per una monca que trayssec d'un monestier e fora estat dampnat se no fos per grand penedenssa e contrictio que ac de son peccat e penedenssa facha en sa vida. » Ce texte, de même que la loi d'Alphonse-le-Savant, sans parler de bien d'autres exemples postérieurs, prouve que les ecclésiastiques ne reculaient pas plus que les séculiers devant ce rapt sacrilège.

« Cela n'avait rien d'étonnant au XVIIe siècle, et il y a maint exemple de couvents pris d'assaut, de religieuses enlevées avec leur consentement, que l'on peut lire dans les lettres des Jésuites et dans différents auteurs. Un fait, relaté par Jorquera en ses *Anales inéditos de Granada*, prouve bien que la passion amoureuse était plus forte que la dévotion du peuple, que les grilles et les vœux, que l'excommunication et toutes les rigueurs de la justice : « Au mois de septembre 1615, on exécuta en cette ville de Grenade un certain Gaspar Dávila, lequel avait violé la clôture du couvent de Santa Isabel la Real, pour en enlever une religieuse. Il fut pendu sur la Plaza Nueva. Ladite religieuse, que je ne nomme pas parce qu'elle est femme de qualité, fut emmurée dans ledit couvent. »... Il existait alors ce que l'on appelait les correspondants, dévots ou galants de nonnes; hommes qui les visitaient souvent et familièrement à leurs parloirs. Fray Antonio de la Anunciacion adressa à Philippe IV un mémoire dont il circule encore des exemplaires imprimés et dans lequel il déplore la conduite de ces amoureux platoniques de nonnes. « Car certaines personnes vertueuses ayant lu par hasard les papiers qu'ils écrivent, y ont relevé des expressions lascives ou peu modestes, qui ne sauraient être qu'un objet de scandale. De plus, quelques-uns de ceux qui fréquentent ces parloirs n'hésitent pas à confier à autrui, fût-ce sur les places publiques ou dans une nombreuse réunion, les faveurs (comme ils disent) qu'ils ont reçues de leurs nonnes... Les parents, dont les filles vivaient chez eux dans la retraite, sont scandalisés de ces mœurs des couvents. Mais leurs plaintes ne servent à rien, car les prélats, s'ils s'adressent à eux, font la sourde oreille et se contentent de répondre que « telle est l'habitude ». D. Adolfo de Castro, *Discurso acerca de las costumbres públicas y privadas de los Españoles en el siglo* XVII, *fundado en el estudio de las comedias de Calderon*, Madrid, 1881, cap. XXVII.

Que dut penser de ce mémoire le galant monarque auquel ces mœurs avaient inspiré, dit-on, le spirituel, satirique et libre *sainete* intitulé *Lo que pasa en un torno de monjas*, et qui lui-même, s'il faut en croire la tradition, ne dédaigna pas les amours conventuelles ? Son règne fini, on n'entend guère plus parler de ces

intrigues étranges qui, sans doute, ne survécurent pas longtemps aux railleries de Quevedo. Elles laissèrent néanmoins une trace durable dans la littérature espagnole, depuis *Los felices amantes* d'Avellaneda (*Don Quijote*, cap. XVII-XX) jusqu'à *Margarita la tornera* de José Zorrilla; et si l'on voulait analyser, réelles ou fictives, toutes les aventures qui, comme ces dernières, rappellent les amours de Ludovic Enius et de Teodosia, cette note prendrait les proportions d'une longue étude.

9. Peut-être Calderon s'est-il souvenu en écrivant cette scène d'une situation semblable, entre saint Pierre et saint Paul, dans *El vaso de elección*, drame de Lope qui porta primitivement le titre de *Amigos hasta la muerte*.

10. Il existe, sous le titre de *La guarda cuidadosa* (Le gardien vigilant) une comédie de Miguel Sanchez et un intermède de Cervantes.

11. *¿ Mas donde desta suerte*
Voy, pisando las sombras de la muerte?

Ce sont, je suppose, ces deux vers qui ont induit M. Magnabal en une erreur des plus plaisantes. Les traducteurs espagnols de Ticknor disent : « Au moment où Enius va pénétrer dans le monde des esprits, il parle avec toute la force du Dante. » Voulant enchérir sur cette appréciation, M. Magnabal — connaît-il ces vers de l'*Enfer* :

Noi passavam su per l'ombre, ch'adona
La greve pioggia, e ponevam le piante
Sopra lor vanità, che par persona...?, —

ajoute : « Quand Enio va entrer dans le monde infernal, il dit, avec l'énergie du Dante, *qu'il marche sur les véritables ombres des hommes* ». *Histoire de la littérature espagnole de G. Ticknor*, traduite par J.-G. Magnabal, Paris, Hachette, 1864-72, t. II, p. 398, *n.*

Or *pisar sombras*, expression que l'on retrouve souvent chez Calderon, signifie tout simplement : « marcher dans l'ombre, marcher dans les ténèbres. »

12. Ces vers rappellent l'entrée de saint Barthélemy, dans *Las cadenas del demonio*, drame religieux de Calderon.

13. Le sonnet que dit Patrice est ce que les Espagnols appellent *soneto estrambótico*. Cette composition, en plus des deux qua-

trains et des deux tercets réglementaires, admet un *estrambote*, sorte de refrain ou strophe de supplément.

14. Shelley, admirateur passionné de Calderon, a imité ce passage dans *Les Cenci*, acte III, sc. I, ainsi qu'il le déclare lui-même dans la préface de ce drame. On peut le comparer à divers passages de *La Vierge de Sagrario*, p.p. 177 et 183.

15. *Gocéisla un sigto, sin huesped*
De aposento.

On aurait pu traduire : billet de logement. Il s'agit ici de l'obligation où étaient certains propriétaires de Madrid de loger chez eux des fonctionnaires de la Cour. Ce n'était pas le seul droit que le roi eût sur les maisons de sa capitale : « Le premier étage de chacune luy appartient, et si l'on ne le rachete, il peut le vendre à qui bon luy semble; d'ordinaire les proprietaires mesmes se l'acquierent, ou bien s'ils n'en ont pas le moyen, ils ne bastissent que l'appartement bas. De là vient qu'à Madrid on voit tant de petites maisons, et qui n'ont point de degré pour monter au galetas. » *Voyage d'Espagne, curieux, historique et politique, fait en l'année* 1655, Paris, Robert de Ninville, 1666, ch. xx.

16. Cette aventure macabre, si chère aux vieux auteurs espagnols, se retrouve à toutes les époques de leur littérature. Elle prit peut-être son origine dans un ancien romance, qui raconte la conversion de Raymond Lulle. Il avait suivi jusque dans une église certaine passante dont la gracieuse tournure le séduisit. Mais la dame relevant son voile, ne montra à ses yeux qu'un squelette. Cette légende se confond avec celle de *Lisardo l'étudiant*, un galant de nonnes que nous aurions pu citer *note* 8, et qui, lorsqu'il se présenta pour enlever sa dame, ne trouva dans la chapelle qu'une réunion de fantômes occupés à célébrer ses propres funérailles. On peut lire la plus ancienne relation de cette légende dans le *Jardin de flores curiosas* de Antonio de Torquemada (Dialogue 3e), traduit en français par Jean Beraud, sous le titre de *Hexameron*, Lyon, 1579. En 1572, un aveugle, « Cristóbal Bravo, privé de la vue corporelle et naturel de la ville de Cordoue, » la met en complainte et la fait imprimer à Tolède. Lope de Vega lui donne place dans son drame *El vaso d'elección*; Cristóbal Lozano, dans ses *Soledades de la vida y desengaño del mundo*. Le P. Juan de Cardenas, dans sa *Breve relacion de la muerte, vida y virtudes del venerable caballero D. Miguel de Mañara*, Sevilla, (1679) attribue à son héros deux aventures semblables. Espron-

ceda, dans *El estudiante de Salamanca*, Zorrilla, dans *El capitan Montoya*, s'emparent de cet épisode. Mérimée l'introduit en France dans sa nouvelle *Les âmes du purgatoire*. Un romance racontant la vision de Lisardo, et le plus généralement connu, a été inséré par A. Durán dans son *Romancero general*, nos 1271-72. L'apparition inattendue d'un squelette a fourni aux auteurs dramatiques une scène, qui se répète dans *El esclavo del demonio* de Mira de Amescua, *El mágico prodigioso* de Calderon, *Caer para levantar* de Moreto, etc., etc.

17. Ici Calderon oublie que son drame se passe en Irlande, et c'est lui qui parle par la bouche de Polonia.

18. *Cosi prendemmo via giù per lo scarco*
Di quelle pietre, che spesso moviensi
Sotto i miei piedi per lo nuovo carco.

DANTE. *L'Inferno*, c. XII

19. C'est, dans *L'Enfer* de Dante, le supplice des luxurieux. Chant V.

20. Dante. *L'Enfer*, chant XXXII.

21. Ce pont rappelle le pont *al Sirât* du Koran. « Il paraît que Mahomet a pris cette circonstance des Mages, qui enseignent qu'au dernier jour tout le genre humain sera obligé de passer sur un pont qu'ils nomment *Pûlchînavad*, ou *Chînavar*, c'est-à-dire le pont étroit, qui mène droit dans l'autre monde : ils supposent que Dieu placera deux anges au milieu du pont, pour faire rendre à chacun un compte exact de ses actions, et pour les mettre dans la balance. Il est vrai que les Juifs parlent aussi du pont de l'enfer, qui, suivant eux, n'est pas plus large qu'un fil... » G. Pauthier, *Les livres sacrés de l'Orient*, Paris, Daffis, 1875, p. p. 499-500.

22. Je n'ai pas cru devoir conserver les erreurs de Calderon, et j'ai rétabli tous ces noms, ainsi qu'il est indiqué dans la Notice, pp. 293-294.

APPENDICE

LA VIE
DU BIENHEUREUX SAINT AMARO;
ET DES PÉRILS
QU'IL COURUT AVANT D'ARRIVER
AU
PARADIS TERRESTRE

En terre d'Asie, en une ville qui est à présent détruite, il y eut un saint homme, de bonne vie, riche et puissant. Il aimait beaucoup Dieu, observait ses commandements, et partageait son bien avec les veuves, les pauvres et ceux qui étaient dans le besoin. Tels étaient l'occupation et le but de sa vie. Cet homme avait nom *Amaro*, ce qui veut dire *plein d'amertume*. Ce nom lui fut donné parce qu'il avait été révélé de nuit à son père et à sa mère par une voix qu'ils ouïrent comme en l'air, neuf jours avant sa naissance. Et cet homme le reçut à bon droit, car, par la suite, il éprouva mainte amertume sur mer et sur terre, pour l'amour de Dieu. Et, à qui veut servir Dieu, il convient d'endurer en cette vie bien des périls et des épreuves, comme lui-même les endura pour nous, et, après lui, ses disciples et les autres saints et saintes, martyrs et vierges. Et l'Écriture dit : « Étroite est la voie, et peu la suivent pour aller directement en Paradis. »

En sa maison, cet homme de Dieu hébergeait toujours

nombre d'hommes de Dieu, doctes et de bonne vie, et des pèlerins, par suite de la réputation qu'il avait de leur faire beaucoup de bien. Et il avait grand plaisir à apprendre d'eux de bons exemples et la vie que menaient les saints. Il s'informait spécialement si quelqu'un d'eux avait ouï dire en quelle région était le Paradis terrestre. Mais il n'en pouvait rien savoir d'homme au monde. Or, étant grandement affligé, il se mit à jeuner rigoureusement et adressa à Dieu mainte oraison, le priant qu'il lui plût de le lui montrer avant qu'il quittât cette vie, soit par révélation, soit par vision corporelle. Et il passa longtemps dans les soupirs et les larmes.

Étant une nuit en son lit, ni endormi, ni éveillé, il ouït une voix qui lui dit très suavement : « Amaro, sache que Dieu a entendu tes prières. Quitte ce pays, va du côté de la mer et entre en une nef ou en une barque qui t'appartienne. Ne t'inquiète pas de quel côté tu veux aller. Tu passeras par mainte épreuve et par de grandes tribulations. » Alors il se mit à pleurer. « Et, dit encore la voix, après que tu auras fait et souffert cela, tu verras ce que tu désires. » Lui, entendant tout cela, reprit ses sens et se mit à soupirer et à pleurer, disant : « Seigneur, père dont la puissance s'étend sur toutes choses au monde, créateur du ciel et de la terre, Seigneur aie pitié de moi et me donne courage, pouvoir et savoir, afin que je puisse mener à bout, accomplir et voir ce qui m'a été révélé cette nuit, et que mes désirs soient satisfaits. »

Alors il prit tout ce qu'il possédait, le vendit et en distribua une bonne partie aux pauvres et autres nécessiteux ; le reste, il l'emporta avec lui pour la barque, pour sa dépense et pour celle de ses compagnons et des serviteurs qui devaient aller avec lui. Il s'en fut vers une cité qui était sur le rivage de la mer et y demeura quelques jours, en attendant qu'il eût fait faire une nef très bonne et solide le plus qu'il put. Quand elle fut entièrement achevée, il la munit très soigneusement de vivres et de tout ce dont ils avaient besoin ; et quand elle fut en état d'appareiller, le bienheureux Amaro y entra avec ses compagnons, et ils mirent à la voile.

Ils voguèrent sur la mer sept jours et sept nuits, sans prendre de repos. Ensuite ils arrivèrent à une île que l'on appelait Terre-Déserte. Elle était bien à quinze journées de marche de tout lieu habité. Il y avait en elle cinq cités et aussi des châteaux. Et cette terre était d'une grande fertilité, très luxuriante, et abondante en animaux de diverses espèces. Les hommes y étaient très laids et cruels, et les femmes très belles. Il resta en cette terre six mois, et une nuit qu'il dormait, il ouït une voix qui lui dit : « Amaro, serviteur de Dieu, sors de cette terre que Dieu a maudite à cause des nombreux péchés qui s'y sont commis et qui s'y commettent, péchés très pervers et abominables. Va où Dieu te guidera. » Alors il réunit ses compagnons et, étant entrés dans la nef, ils mirent à la voile. Ils passèrent par la mer Rouge, à travers laquelle Dieu guida les fils d'Israël, lorsque le roi Pharaon et ceux qui l'accompagnaient entrèrent à leur poursuite et moururent tous dans la mer. Et les fils d'Israël restèrent sains et saufs, car Dieu les guida et leur ouvrit un passage à travers la mer Rouge. C'est à ce propos que fut composé ce cantique qu'on chante à l'Église, qui commence : *Cantemus Domino gloriose...* C'est ce qu'il veut dire et signifie lorsque, en la sainte église, on bénit les fonts, la veille de Pâques.

Tandis que Amaro et ses compagnons passaient la mer Rouge, ils virent une île très grande, qui était une terre très fertile, où abondaient toutes les délices du monde. Elle avait nom Fontclaire, et il y aborda. Les habitants de cette île, aussi bien les hommes que les femmes, étaient les plus beaux du monde et très courtois ; lesquels le reçurent fort bien, lui firent beaucoup d'honneur et lui donnèrent tout ce dont il avait besoin. Cette terre était si salubre que jamais homme n'y était malade ni n'éprouvait la moindre infirmité, et toujours ils étaient gais et bien portants. Nul n'y mourait de maladie, mais seulement de vieillesse, et ils vivaient communément trois cents ans. Amaro resta en cette île trois semaines. Alors vint le trouver une digne matrone de très sainte vie, qui lui dit : « Amaro, ami de Dieu, je te conseille de t'en aller de cette terre. Je sais bien que tu chemines pour le service de Dieu. Or, après que tes compagnons se seront

accoutumés à cette terre et auront vu les délices qu'il y a en elle, ils ne voudront plus en sortir et t'abandonneront. C'est pourquoi je te conseille de sortir d'ici cette nuit. » Et Amaro fit ainsi. Il fit appeler tous ses compagnons, ils entrèrent dans la nef, mirent à la voile, et voguèrent longtemps sur la mer, ne sachant en quels parages ils se trouvaient.

Étant ainsi très chagrins parce qu'il y avait longtemps qu'ils ne savaient où ils se trouvaient, il advint qu'un jour, à l'aube, ils virent immobiles sur la mer sept navires très grands sans voiles; et eux tous eurent très grand plaisir. Et Amaro dit à ses compagnons : « Soyez tous très joyeux. Voyez-vous sept navires à l'ancre ? Je pense que la terre est proche. » Eux, voyant les navires, avancèrent environ une course de cheval et se trouvèrent pris dans la mer figée. Ils y restèrent retenus, ne pouvant en sortir, sinon par la grâce de Dieu Notre-Seigneur et par ses miracles. Et ayant observé, ils virent des bêtes marines très féroces, qui étaient grandement terribles. Elles étaient grandes comme les plus grands chevaux et entraient à l'intérieur de ces navires, d'où elles tiraient les hommes morts qui avaient péri de faim. Et ils voyaient là tant de ces bêtes marines qu'ils ne les pouvaient compter, tant elles étaient nombreuses. Et ces bêtes se disputaient les unes aux autres cette chair des morts qu'elles tiraient des navires. Quand ils virent cela, Amaro et ses compagnons furent en grande affliction par la crainte qu'ils éprouvèrent, redoutant pour eux-mêmes ce qu'ils voyaient advenir aux autres. Ils se mirent tous à pleurer et à prier Dieu de les délivrer du péril si grand où ils se trouvaient, cependant qu'Amaro se mettait en oraison, disant ainsi : « Hélas! glorieuse Vierge, mère de mon Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, reine des cieux sublimes qui es appelée étoile de la mer et louée par tous les peuples, médecine et réconfort de tous les pécheurs; lumière et flamme des affligés ; rempart et avitaillement de tout bien; avocate des malheureux et tristes enfants d'Ève; bénie et célébrée par-dessus toutes les femmes, hisse et déploie nos voiles, infortunés pèlerins! Couronne des vierges, fleur précieuse au suave parfum, espérance des malheureux, tu es le noble lit

nuptial de la chambre des cieux. Tu es l'impératrice des vierges et de tous les autres martyrs, saints et saintes. Tu es fille et très loyale épouse du Roi des Anges. Tu es fenêtre de clarté. Tu es l'aide et le secours de ceux qui sont dans la tribulation et les ténèbres. Tu es la récompense qui nous est promise. Jamais tu n'oublias ni n'abandonnas qui te sert. Dame pleine de beauté, de douceur, d'humilité, (n'est-ce pas à cause de ton humilité que descendit en toi Celui qui te créa et te fit dans sa sagesse ?) ce que nous enleva la triste Ève, tu l'as recouvré et nous l'as rendu. Je te supplie, madame, par ta sainte virginité et ta piété, de nous tirer d'un si grand péril et de cette affliction où nous sommes. Ce n'est pas, madame, que je sois digne de t'implorer, ni de te supplier, mais je te prie de te laisser vaincre par la pitié et de nous avoir en miséricorde. Sauve-nous et nous conduis à bon port ! »

Tandis qu'il était à faire cette oraison, disant mainte autre chose et louant la Vierge de mainte autre manière qui ne se pourrait conter, les autres, las de pousser des cris et de pleurer, commencèrent tous à tomber de lassitude et à s'endormir un peu. Mais Amaro, qui ne dormait pas, vit tout à coup une vision. Une damoiselle lui apparut, pleine de noblesse, vêtue de vêtements blancs aussi éclatants que le soleil, et il n'y avait homme qui ne l'admirât. D'autres damoiselles l'accompagnaient, pleines de noblesse et belles à ravir. Elles étaient de même très richement vêtues et portaient toutes sur leurs têtes des couronnes de fleurs d'où s'émanaient de suaves parfums, et il n'y avait homme, pour malade qu'il fût, qui ne fût guéri aussitôt. Toutes chantaient à haute voix une mélodie si douce que quiconque l'avait entendue n'éprouvait plus ni affliction, ni froid, ni faim, ni soif, ni chagrin, ni colère. C'est la mélodie que chante l'Église et qui dit ainsi : « O Glorieuse toujours exaltée par-dessus le chœur des vierges et des anges ! » Au-devant de la dame marchait une troupe nombreuse de damoiselles d'une grande beauté. Toutes étaient jeunes, d'un âge égal, et vêtues de vêtements vermeils comme le sang. Et toutes ces compagnes de la grande dame la servaient et lui témoignaient grand respect. Amaro pensa que le monde entier

était en flammes, tant les chandelles qui étaient là lui parurent nombreuses. Le saint homme regardant tout cela, tandis que ses autres compagnons étaient endormis, la dame vint à lui et lui dit très suavement : « Reprends courage, Amaro, aie grand foi et ne crains aucune chose. Je te sortirai d'ici sain et sauf avec tous tes compagnons. Je t'inspirerai et te donnerai le moyen de sortir d'ici. Fais seulement ce que je te dirai. »

Alors la dame s'en fut, et toutes ses compagnes avec elle. Et aussitôt vint une voix, qui dit : « Amaro, tu feras ainsi. Prends toutes les outres que tu as apportées pleines d'eau, de vin et de vinaigre. Vide-les, gonfle-les de vent, attache-les très solidement au bateau et les jette à la mer. » Alors Amaro éveilla ses compagnons, et, les ayant réconfortés, leur commanda de faire tout comme il leur était commandé. Et, quand ils eurent fini de le faire, vinrent ces bêtes marines qui se jettèrent sur les outres très cruellement (1). Elles les tirèrent très fort à elles, tellement qu'elles sortirent le bateau hors de la mer figée. Et eux, lorsqu'ils se virent hors de ce mauvais pas, détachèrent les outres ; et les bêtes s'en furent avec elles, pensant emporter des corps morts pour s'en repaître. Et la nef fut sauvée. Alors saint Amaro conta la vision qu'il avait vue et comment la dame lui avait commandé de faire ainsi ; ce pourquoi tous rendirent grâce à Dieu. Et nul ne doit s'émerveiller de ce que le Seigneur, qui de rien fit le ciel, la terre, la mer et toutes les autres choses, qui créa les anges et forma l'homme à sa ressemblance, ait fait ce miracle en faveur de ce sien esclave.

Après avoir échappé à ce péril, grâce à la miséricorde de Dieu qui voulut bien les délivrer et les conduire à bon port à la prière de la sainte Vierge Marie, ils abordèrent à une île,

1. Il faut, pour bien comprendre ce passage, se rappeler que les outres dans lesquelles les Espagnols enferment le vin sont faites d'une peau de bouc, aux coutures enduites de poix, et dont on a retranché seulement la tête et les jarrets. Ces peaux, gonflées par un liquide ou par du vent, conservent encore leurs formes d'animaux ; c'est ce qui explique comment les monstres se jetèrent sur les outres pour les dévorer. On les range souvent debout, le long des murs ; et c'est ce qui explique comment Don Quichotte les pourfendit, les ayant, dans l'obscurité, prises pour des corps humains.

au bout de trois jours et trois nuits qu'ils allaient sur mer sans trouver de port. En icelle vivaient nombre d'ermites, et elle avait nom Ile-Déserte, car elle avait été dépeuplée par de nombreux animaux féroces qui en avaient tué et dévoré les habitants. Mais ils y trouvèrent une abbaye qui avait une enceinte de murs merveilleusement hauts, par crainte de ces animaux. Amaro s'y achemina pour prendre de l'eau douce, seul, parce que ses compagnons restaient dans la nef, l'attendant. Et arrivé auprès de cette abbaye, il trouva un bon homme ermite qui lui dit : « Ami, que désires-tu ou que cherches-tu en ces lieux sauvages, où depuis longtemps homme n'a pénétré ? » Et il lui dit : « Ami, je te le dirai. Nous naviguons sur cette mer et avons éprouvé de très grandes tourmentes et maint malheur. A présent, en vue de cette terre, l'eau douce nous a manqué, et d'autres choses encore, et nous y sommes descendu prendre quelque soulagement. » Et l'ermite lui : « Ami, cette terre est dépeuplée, hormis cette abbaye que tu vois, par de nombreux lions et autres bêtes féroces de diverses espèces qui sont ici ; d'autant plus que, ne pouvant souffrir leur propre puanteur, elles se tuent les unes les autres et se combattent le jour de saint Jean. Et il en meurt un si grand nombre ce jour-là que toute cette terre en est infectée et qu'il n'y a homme qui puisse y demeurer. Mais, si tu veux suivre mon conseil, qui n'a pour but que ton salut, tu coucheras ici cette nuit. »

Alors l'ermite lui donna de l'eau et d'autres choses, et le fit rester là jusqu'au matin. Et le lendemain matin il lui dit : « Ami, va retrouver tes compagnons, entre dans la nef et te dirige vers où naît le soleil. Tu trouveras une terre très belle, où tu trouveras toutes les choses dont tu pourras avoir besoin. » Amaro fit comme il lui avait été commandé, et le jour suivant, quand vint l'heure de sexte, ils virent la terre qu'avait dit l'ermite. En y arrivant ils sortirent hors de la nef et trouvèrent un noble monastère au pied de la montagne. Il était de moines blancs, hommes de bonne vie, et ce monastère avait nom Val-de-Fleurs. Des ruisseaux y couraient, qui sortaient de sources abondantes ; il y avait quantité de vergers, de prairies et d'arbres de diverses espèces qui portaient d'excellents fruits. Alors Amaro dit à ses

gens : « Vous autres, attendez-moi ici et jetez l'ancre. J'irai, moi, voir et savoir en quelle terre nous sommes, et vous ferai apporter à manger. »

Il s'en fut vers ce monastère et, avant d'y arriver, rencontra un moine qui était très vieux et avait la tête blanche comme laine; car il était chargé d'ans. Ce moine était sous un arbre très haut et avait nom Lionatis, lequel nom on lui donnait parce que tous les lions de ce pays venaient à lui et ne le quittaient pas qu'il ne les eût bénis; après quoi ils s'en retournaient en leurs retraites accoutumées. Ce moine était naturel de Babylone-la-Déserte, et lorsqu'il vit venir Amaro, il sortit de sous son arbre, s'avança à sa rencontre, l'entoura de ses bras et lui donna avec grand respect le baiser de paix; et il lui dit : « Ami, serviteur de Dieu, sois le très bien venu. Gratitude et reconnaissance reçoive de moi et de toutes ses créatures Notre-Seigneur, qui me forma à son image; car je vois en ce jour la chose que je désirais le plus voir en ce monde. Sache, ami Amaro, que ta venue me fut révélée il y a très longtemps, par la grâce de Dieu, en une vision que me montra l'ange de Dieu. Je ne t'interrogerai pas sur tes aventures, les sachant fort bien. Ne sois pas émerveillé de toutes les épreuves que tu as traversées, car je te dirai comment tu trouveras et verras ce que tu vas cherchant. » Cela dit, ils commencèrent à s'embrasser et, du grand plaisir qu'ils éprouvèrent, restèrent unis, en pleurs, et ne pouvant se séparer l'un de l'autre.

Ensuite Amaro dit : « Frère et ami, messire, donne-moi, je te prie, ta bénédiction. » Et le moine lui dit : « Messire frère, donne-moi d'abord la tienne, toi qui es plus digne que moi. » Sur quoi ils furent en grande contestation et ensuite se bénirent l'un l'autre. Et Amaro, par respect pour son ordre et pour son âge, dit au moine de le bénir le premier ; et ainsi fut-il.

Eux étant ainsi sous cet arbre, vinrent cinq lions des plus grands et des plus féroces, la tête inclinée vers le sol. Amaro fut en grand trouble de la très grande peur qu'il éprouva. Alors lui dit Lionatis : « Ami, n'aie crainte ; ils ne te feront aucun mal. » Et Amaro perdit aussitôt toute crainte. Les lions vinrent baiser les mains et les pieds d'Amaro, et,

après lui, de Lionatis; et après les avoir baisés se couchèrent sur le sol et se mirent à gémir. Lionatis dit à Amaro : « Sais-tu pourquoi ils gémissent? C'est afin que tu les bénisses et leur donnes ta bénédiction. » Alors Amaro leva la main et les bénit; et aussitôt ils s'éloignèrent et s'en furent, très doux, faisant une très grande révérence. Après cela ils s'en furent tous deux au monastère et Lionatis envoya aussitôt à la nef abondance de pain, de poisson, de fruits, et tout ce dont ils avaient besoin. Et l'on eut pour Amaro toute sorte de soins, tant spirituels que corporels (1).

Amaro resta là une quarantaine, faisant pénitence; et il ne faisait autre chose, ses oraisons terminées, que de parler des œuvres de Dieu. La quarantaine finie, il reçut le corps de Dieu, et Lionatis dit à son bon ami Amaro: « Ami, il est temps que tu retournes à tes compagnons. Donne-leur courage et côtoie à la rame le rivage de la mer. Tu trouveras un port où il n'y aura pas plus de trois maisons, et là tu trouveras toutes les choses dont tu auras besoin. Restes-y un mois et ensuite sors, tout seul, dans un vallon très grand et très escarpé. Remonte ce vallon et tu verras ce que tu souhaites. » Alors ce moine vint accompagner Amaro jusqu'à l'arbre où ils s'étaient rencontrés, et là ils se séparèrent avec une grande affliction de cœur, après s'être bénis l'un l'autre et recommandés à Dieu. Alors Lionatis dit à Amaro : « Ami messire, je te prie de me donner encore une fois ta bénédiction, car jamais plus tu ne me verras en ce monde. Mais, confiant en Notre-Seigneur Jésus-Christ, j'espère que nous nous reverrons au Paradis. »

Alors tous deux se bénirent l'un l'autre et Amaro s'en fut au port où étaient ses compagnons. Il se mit à ramer et ils firent beaucoup de chemin le long du rivage de cette mer, ainsi que l'avait dit Lionatis. Et Lionatis resta sous son arbre, et se mit à faire une très grande plainte, disant : « Hélas! pauvre pécheur, en quelle affliction demeurè-je à présent, seul et privé d'un si bon compagnon que j'ai perdu,

1. L'auteur, dans ce passage, s'est évidemment rappelé l'entrevue des deux saints ermites Paul et Antoine.

avec qui je me consolais ! Avec qui me consolerai-je à présent? Jamais je ne trouverai sur terre pareil ami, ni pareil seigneur, qui donne médecine à mon âme et santé à mon corps. Ah! Amaro, mieux eût valu ne pas te connaître, puisque tu me laisses si brisé et si triste! Tout le bonheur, toute la joie que m'a causé ta venue s'est changé en chagrin et en tristesse. Ah! mon Seigneur, créateur du ciel et de la terre, toi qui es consolateur des affligés et médecine des malades, réconforte-moi et me rassérène en cette affliction, et ôte de moi toute tristesse. » Disant ces choses et beaucoup d'autres, il s'endormit, et ensuite se trouva très réconforté et très allègre. Et vint à lui une femme, nommée Baralides, qui était de sainte vie et servante de Dieu Notre-Seigneur. Il y avait quarante ans qu'elle vivait dans les déserts, faisant grande pénitence. Cette femme était très amie de Dieu qui, en récompense de sa piété, lui dévoilait bien des choses. Et Dieu lui montra le Paradis terrestre où elle vit deux tiges très belles chargées de très belles fleurs. L'une était l'arbre que l'on appelait *arbre de réconfort*, et l'autre tige s'appelait *l'arbre de doux amour*.

En se voyant ils se saluèrent l'un l'autre, et Lionatis, s'adressant à cette femme, dit : « Dame, dis-moi qui tu es. » Et elle dit : « Messire, je suis une humble femme à qui Dieu, par égard pour sa piété, fit mainte grâce, sans que je les aie méritées. J'ai nom Baralides et je suis naturelle du mont Sinaï. » Et Lionatis, qui avait ouï parler de sa sainteté, dit : « Ah! femme de grande sainteté, béni soit Notre-Seigneur Dieu qui t'a envoyée ici. Je te prie, madame, de me consoler d'une très grande angoisse, douleur et tristesse que j'éprouve par le fait d'un mien frère et ami qui vient de s'éloigner de moi. » Et elle lui dit : « Ami, prends cette tige que je porte et aie-la toujours avec toi. Elle est d'un arbre du Paradis que l'on appelle *arbre de réconfort*. Porte-la avec toi. » Et aussitôt qu'il l'eut prise, il fut réconforté, et toutes les afflictions qu'il avait souffertes se changèrent en plaisir et allégresse. Alors la femme se mit à dire un vers qui disait : « Béni soit Notre-Seigneur qui ici m'envoya. » Et après que cela se fut passé, au bout de peu de jours, elle s'en fut au monastère ; et Dieu rappela à lui son ser-

viteur Lionatis et opéra par sa médiation maint miracle.

Maintenant, laissons Lionatis et revenons à Amaro. Au bout d'un mois qu'il fut arrivé à ce port, tout ce mois il le passa dans le jeûne et les veilles, avec d'abondantes larmes. Et, après que ce mois fut écoulé, il assembla tous les siens et leur demanda pardon, s'il leur avait fait ou dit quelque chose qu'il n'eût pas dû. Ils lui pardonnèrent et lui demandèrent pardon à lui-même. Et ce port était très beau, en un noble pays, aux eaux abondantes et bonnes, au climat tempéré et salubre; mais la terre n'était pas peuplée. Et Amaro se mit à dire : « Amis et frères, je vous prie d'avoir bon courage et de partager entre vous tout ce qui nous reste. Pour moi, vous ne me reverrez jamais plus. » Disant cela, il pleurait très fort et leur donnait à tous le baiser de paix. Et ils lui dirent : « Seigneur père, donne-nous ta bénédiction. » Alors il les bénit, les recommanda à Dieu, et s'avança à l'intérieur du vallon, comme le lui avait commandé Lionatis.

Cette nuit-là, il arriva à une cellule où demeuraient deux ermites chargés d'ans, qui menaient très sainte vie. Quand ils le virent, les ermites le reçurent très bien, lui donnèrent tout ce dont il avait besoin, le conduisirent dans un verger, se montrèrent très charitables envers lui et lui lavèrent les pieds. Puis ils le laissèrent un peu et il se mit à pleurer et à dire ainsi : « Pécheur, comment me suis-je séparé de mes compagnons, que je tenais pour frères et qui me tenaient pour père! Mais, père, Seigneur, créateur des cieux et de la terre, Seigneur, toi qui envoyas le Saint-Esprit sur tes Apôtres pour les réconforter, réconforte mes compagnons afin qu'ils perdent le désir de me voir. » Alors entrèrent les ermites qui lui dirent : « Amaro, qu'avez-vous et pourquoi gémissez-vous? » Et il leur dit que c'était à cause de ses compagnons. Et les ermites lui parlèrent de cette Baralides dont nous avons parlé ci-dessus; comment, par sa médiation, Dieu avait fait quantité de miracles, et comment elle avait été au Paradis terrestre. Amaro leur demanda comment elle avait nom. Ils répondirent : « Baralides. » Et Amaro, qui avait ouï parler d'elle, leur dit : « Amis, sauriez-vous où je pourrais trouver cette femme? » Ils lui dirent :

« Ami, rares sont ceux auxquels elle se montre, encore faut-il qu'ils soient hommes saints. » Et il dit : « Amis, sauriez-vous me dire où est le Paradis terrestre ? » Le plus vieux dit : « Il est en ce pays, mais nous ne savons où. Mais cette femme dont nous te parlons le sait. »

Cette nuit-là, Amaro resta avec eux. Quand vint le matin, il s'avança dans un vallon et vit loin de lui un très beau monastère, au pied d'une montagne très haute. Il était habité par des femmes de sainte vie, et très bien entouré d'une enceinte. Toutes ces femmes étaient de sang noble, et, étant de haut lieu, étaient disposées et vouées à servir le plus haut et le plus noble seigneur, qui n'eut pas et n'aura point de pair. Il y avait là des logis séparés, pour le cas où des hommes y viendraient de dehors. Et ce monastère avait nom Fleur-de-Duègnes. Avant qu'Amaro arrivât à ce monastère, s'y trouvait cette femme que l'on appelait Baralides ; car elle avait coutume d'y venir chaque année trois fois recevoir le corps de Dieu : la première fois à Noël, l'autre à Pâques, et l'autre pour la Pentecôte. Et chaque fois qu'elle venait, sortaient la recevoir toutes les nonnes, comme étant celle de qui elles recevaient bons conseils, tant pour les âmes que pour les corps. Et, à présent, elles firent ainsi et sortirent la recevoir à grande distance de leur monastère et la virent venir. Quand elle fut arrivée à elles, elles voulaient lui baiser les pieds et les mains ; mais elle s'y refusa et leur dit : « Amies et dames, je suis venue ici aujourd'hui pour voir un saint homme qui ne tardera pas à venir vous demander l'hospitalité ; lequel est serviteur de Dieu et, par amour pour lui, a éprouvé bien des tourments sur mer et sur terre. Il n'a d'autre désir que de le servir et de l'aimer de toutes ses forces. C'est à lui que vous devez baiser les mains et les pieds, ainsi que la terre qu'il aura foulée. Il a nom Amaro ; non pas qu'on me l'ait dit, mais je l'ai appris par révélation. Et je vous prie de le recevoir très bien et d'avoir de lui l'opinion qu'il mérite. »

Alors elle les fit toutes appeler et elles sortirent le recevoir. Toutes s'assirent auprès d'une très jolie source qui descendait de collines très élevées, et, dirigeant leurs regards vers un vallon, le virent venir très recru. Toutes se

levèrent et allèrent à sa rencontre. Et, quand elles furent arrivées à lui, elles voulaient lui baiser les pieds et les mains. Mais lui n'y voulait point consentir, et elles lui baisaient les mains et les vêtements. Elles s'en retournèrent avec lui au monastère, pleines de joie. Amaro entra à l'église, y fit son oraison, et Baralides lui dit : « Seigneur, donne ta bénédiction à ces femmes. » Il fit ainsi et on le conduisit à une chambre très noble, comme il le méritait, qu'il y avait à part pour ceux tels que lui. Ensuite Baralides recommanda qu'on le tînt en haute opinion, et on lui donna tout ce dont il avait besoin.

Il resta là dix-sept jours, au bout desquels vint Baralides, qui lui dit : « Ami messire, comment vous va? Avez-vous besoin de quelque chose? » Et il lui dit : « Dame, grâce à Dieu et à vous, j'ai eu en suffisance tout ce dont j'avais besoin. » Et elle lui dit : « Messire, j'ai ici une nièce et je voudrais qu'elle entrât au service de Dieu. Je te prie, messire, de lui donner l'habit. » Ce qui lui plut beaucoup, et il le fit. Et, par la suite, cette femme fut sainte, et elle avait nom Brigitte.

Cela fait, le bienheureux Amaro dit à Baralides : « Dame amie, il serait temps, s'il plaisait à Dieu et à vous, que j'eusse consolation de ce que je cherche. » Et elle lui dit : « Demain, à l'heure de prime, vous sortirez d'ici et je vous dirai ce que vous aurez à faire. Ensuite j'irai réconforter vos compagnons, qui sont très contristés. » Et le jour suivant, au matin, vint avec les autres nonnes Baralides, qui lui dit ainsi : « Messire, bénis ces femmes qui, en ce monde, ne te reverront jamais plus. » Il fit ainsi et leur dit : « Amies et mesdames, je vous recommande à Dieu. Priez Dieu pour moi qu'il me dirige à son service. » Et elles lui dirent qu'elles le feraient, pleurant et se jetant à ses pieds qu'elles baisèrent. Le bienheureux Amaro leva les yeux au ciel et les bénit encore une fois. Et Baralides prit sa nièce Brigitte et dit à Amaro : « Messire, bénis cette jeune nonnain. » Et il la bénit. Alors les nonnes rentrèrent en leur cloître et Baralides lui dit : « Ami, viens par ici, je t'accompagnerai un peu. » Et ils s'acheminèrent ensemble vers une chaîne de montagnes très hautes, jusqu'à un très grand fleuve qui

sortait du Paradis terrestre et qui portait sur ses bords grand nombre d'arbres fruitiers de diverses espèces et quantité de très nobles fleurs. Et Baralides dit : « Mon ami et messire, suivez à présent cette rive et me bénissez. Priez Dieu pour moi et me prenez sous votre protection. Emportez ce vêtement; vous en aurez besoin. » Il le prit, et le vêtement était blanc comme la neige. Et elle lui dit : « Messire, ce vêtement a été fait par cette jeune nonnain, votre fille et ma nièce. Donnez-moi cet autre que vous portez, afin que je lui apporte un souvenir de vous. Et priez pour elle que Dieu la fasse sa servante. » Il prit le vêtement et lui donna l'autre qu'il portait. Baralides lui baisa les mains et ils se recommandèrent tous deux à Dieu Notre-Seigneur.

Amaro s'en fut alors en amont du fleuve, et la femme s'en retourna aussitôt au monastère. Elle prit congé des nonnes et s'en fut vers le port où étaient les compagnons d'Amaro. Elle les trouva tous très tristes et déchirés, car tous avaient mené grand deuil par amour de leur seigneur et père. Et la dame les salua et leur dit : « Amis, paix ayez-vous. » Et ils lui dirent : « Toi, dame, aie toujours santé et plaisir. Pour nous, nous ne les pouvons plus avoir, puisque notre père et seigneur nous a laissés sur ces terres étrangères, comme orphelins sans père ni mère, sans parents ni amis. » Alors leur dit Baralides : « Amis, si vous saviez son heur, votre chagrin se changerait en plaisir. Il m'envoie vous dire de partager entre vous la nef et tout ce qu'elle contient, selon qu'il vous l'a dit en se séparant de vous, et de peupler cette terre. » Ils le firent ainsi, et ce fut plus tard une très riche cité. Et la dame prit congé d'eux et s'en fut dans les montagnes servir Dieu.

Amaro, suivant la rive en amont, dut gravir une montagne. Et, lorsqu'il fut au sommet, il vit au loin un château qui était le plus beau qu'il eût vu en toute sa vie, et qui étincelait comme le soleil. Au sommet de cette montagne, il y avait la plus belle plaine du monde. Et le château était grand à merveille, et il semblait qu'il fallût, pour en faire le tour, une grande journée de marche. Les mâchicoulis en étaient très élevés et les tours épaisses et nombreuses. Les

créneaux étaient tous d'or fin. Les tours, de rubis et de pierres précieuses. L'enceinte était faite aussi de pierres de diverses espèces. Les unes étaient vertes, les autres jaunes, les autres bleu-indien, les autres blanches, les autres vermeilles, les autres noirâtres, les autres azurées; d'autres étaient des saphirs, des émeraudes, et beaucoup d'autres de diverses manières qu'homme ne saurait conter. En ce château étaient quatre maîtresses tours, et de chacune d'elles respectivement sortaient quatre fleuves très grands qui, tous quatre, vont se mêler à la mer (1).

Avant d'arriver à ce château, Amaro trouva une tente, la plus grande, la plus haute et la plus belle qu'il eût jamais vue de sa vie; si grande qu'elle pouvait contenir bien plus de mille hommes armés, et si haute qu'à grand peine pouvait-on voir sa hauteur. Elle était de telle nature qu'elle étincelait comme le soleil naissant. Et cette tente n'était pas comme les autres tentes d'ici-bas, car aucun mât ne la soutenait, mais elle était en forme d'arc; et l'arc était de rubis, les parois de cristal, et le sol d'une matière qui échappe à l'entendement. Il y entra et s'y réjouit. Et, quand il fut dedans, tous les malheurs et épreuves qu'il avait soufferts, froid, chaleur, faim, soif, tout se changea en grand plaisir et joie. En cette tente étaient quatre sources, les plus belles du monde entier. Et il fut, sous cette tente, en grande délectation:

Après qu'il s'y fut réjoui plus longtemps qu'il ne pensait, il en sortit, s'en fut vers le château et arriva à la porte. A l'entrée étaient des arcs de voûte et les murs pouvaient avoir environ trois milles. Alors Amaro s'approcha des portes du château et voulut entrer dedans. Et le portier lui dit: « Ami, tu n'entreras pas dedans; il n'est pas temps encore. » Et Amaro lui dit : « Ami, je te prie de me dire à qui est ce chà-

1. « Au milieu (du Paradis terrestre) est une source d'où sortent quatre fleuves, à savoir : Phison, que l'on appelle Gange; Gion, qui s'appelle Nil; Tigre et Euphrate. En ce lieu, depuis le péché du premier père, nul homme n'a pu arriver... De cette source qui est dans le Paradis descend une merveilleuse abondance d'eau, avec un bruit si grand et si impétueux que tous les habitants d'une île voisine naissent sourds .. » Mossen Diego de Valera, *La cronica de Hyspaña*, Salamanca, 1495, part. I, cap. I.

teau si noble et si riche que voici. Car j'ai beaucoup parcouru le monde et vu bien des nobles châteaux et des nobles demeures de rois et d'empereurs, mais jamais je n'ai vu lieu aussi riche que celui-ci. Je suis émerveillé surtout des grandes richesses et joyaux qu'il contient. Qui a pu toutes les réunir en ce lieu, et qui furent ceux qui ont su ainsi les mettre en œuvre? » Alors le portier, comprenant qu'il était homme de bonne vie, pensa qu'il était venu jusque là par le commandement de Dieu Notre-Seigneur, et lui dit : « Ami, sache que c'est ici le Paradis terrestre, si tu en as ouï parler, que Dieu fit et où il forma Adam. » Et dès que Amaro ouït que c'était là le Paradis terrestre, il leva les yeux au ciel, se mit à pleurer beaucoup, et dit : « O Seigneur, mon Dieu, père tout puissant, créateur des cieux et de la terre, et de toutes les autres choses qui sont au monde, grâces et louanges te soient données, Seigneur, pour tout le bien que tu m'as fait, que tu me fais à présent et que tu me feras. Seigneur, aie de moi bon service, bonnes grâces et bonnes louanges. A présent j'ai perdu toute affliction et ennui. A présent je suis riche. A présent je suis affranchi et libre. A présent je suis en possession de ce que je désirais. » Et il resta en ce plaisir plus longtemps qu'il ne pensait.

Il pria le portier de le laisser entrer, et le portier lui dit : « Ami, ne cherche pas à entrer; le temps n'est pas encore venu. Mais je ferai une chose pour toi; je t'ouvrirai les portes et tu pourras voir quelques-unes des choses qui sont à l'intérieur du saint Paradis terrestre. » Alors le portier ouvrit les portes qui étaient grandes comme il était nécessaire pour un pareil lieu; mais de quelle matière elles étaient faites, il n'y a pas homme qui le sût dire. Et quand Amaro regarda à l'intérieur, il vit tant de choses, et si riches, qu'il ne savait s'il se trouvait au ciel ou sur terre. Et le portier lui dit : « Sois attentif. » Et entre autres choses qu'il lui montrait, il lui montra cet arbre dont Adam avait mangé la pomme, et bien d'autres nobles choses que nul homme ne saurait dire.

Amaro regardait de côté et d'autre et voyait tant de nobles choses, délices et parfums qui de là sortaient, qu'homme au monde ne les saurait conter ni imaginer. De

même tous les arbres, toutes les variétés d'herbes, de fleurs et de bonnes odeurs, de quelque espèce qu'ils soient au monde, étaient là. Les arbres, si hauts et si grands qu'on n'en voyait pas la hauteur; chacun avec ses fruits et d'autres avec leurs fleurs. Les champs, tout verts, avec des fleurs d'où sortait un parfum très suave. Il y avait là beaucoup de bains, de diverses manières et couleurs. Et il n'y avait ni froid, ni chaud, ni gelée; mais une température toujours égale et très tiède. Amaro considéra et vit qu'à l'intérieur étaient quantité de tentes très grandes, très hautes et couvertes d'étoffes telles qu'homme ne les saurait imaginer. Autour d'elles, des arbres aux très nobles fruits étaient pleins d'oiseaux qui chantaient le plus doucement qu'homme ait jamais ouï. Et, serait-on resté là mille ans, que ces sons les auraient fait paraître plus brefs qu'un jour.

Ensuite il vit de grandes troupes de damoiselles, toutes vêtues d'étoffes de diverses couleurs. Toutes étaient jeunes et portaient des couronnes de fleurs sur leurs têtes, et toutes s'avançaient en chantant les louanges de Dieu. Ensuite venaient des jouvenceaux avec tous les instruments de musique que l'on peut imaginer au monde, et beaucoup d'autres encore. Ils en tiraient de si nobles sons qu'on ne saurait les exprimer par la parole et qu'entendement humain ne les pourrait retenir. Tous s'avançaient, très beaux de visage, et bien paraissait-il que tous étaient très contents. Ils chantaient un verset qu'on dit à l'église, qui dit : « Je suis descendu me réjouir dans le jardin qui fut fait pour l'amour de la bienheureuse reine sainte Marie, mère de Jésus-Christ, toujours vierge. » Ensuite il vit des troupes de vierges et d'autres saintes aussi belles que les roses et vêtues de vêtements blancs comme la lune; et d'autres, de vêtements vermeils comme le sang; toutes couronnées de très riches et nobles couronnes. Les unes tenaient à la main des palmes avec leurs dattes; les autres, des rameaux avec leurs fleurs de très belles couleurs. Et toutes ces vierges marchaient autour d'une dame qui était la plus belle créature de toutes, la plus gracieuse, celle qui avait meilleur air et meilleure gentillesse. Et toutes les autres allaient formant des danses, et toutes, quand elles passaient devant elle, flé-

chissaient le genou, et toutes chantaient devant elle un verset que chante l'église, et qui dit : « O que belle et pure, ô qu'aimée tu es de Dieu le Père, sainte Marie ! » Ensuite elles allaient sous les tentes; la dame s'asseyait et toutes s'asseyaient et fléchissaient le genou devant elle, et chacune lui présentait sa palme ou son rameau, et elles ôtaient les couronnes de leurs têtes. Là venaient se poser sur la tente où était la dame tant d'oiseaux, de tant de couleurs et de tels plumages que l'on ne saurait dire. Tous chantaient si haut et si suavement qu'il n'y a pas d'homme les ayant ouï qui voulût ouïr autre chose.

Amaro considérait tout cela qu'il avait plaisir à voir, et dit au portier : « Ami, je te prie de m'accueillir là-dedans. » Et le portier lui dit : « Ami, ne me suis pas. Pour rien au monde tu ne peux entrer là-dedans. Si tu as vu quelques unes des choses qu'il y a, c'est afin que tu puisses en rendre foi et témoignage. Et toi, ami, depuis que tu es arrivé ici, tu n'as ni mangé, ni bu, ni vieilli davantage que lorsque tu es arrivé; ainsi la grâce du Seigneur t'a soutenu. A présent tu es plus frais et plus beau que lorsque tu es arrivé ici, et tes vêtements même sont plus nobles et plus blancs. »... (1) Et le portier dit à Amaro : « Ami, sache en vérité qu'il y a aujourd'hui deux cent soixante-six ans que tu es arrivé ici et que tu ne t'es pas écarté de cette porte. »... Et le portier lui dit : « Ami, va-t'en aujourd'hui; il est temps. Et tiens pour certain que jamais plus tu n'entreras ici; mais bientôt tu iras à la gloire du Paradis des cieux, laquelle est bien supérieure à celle-ci et beaucoup plus noble. Si tu veux des pommes ou autres fruits qu'il y a ici, je t'en donnerai. » Et Amaro lui dit : « Je te prie de me donner plutôt de la terre de sous ces arbres. » Et le portier lui en donna ce qu'il voulut en emporter.

Amaro prit congé du portier, s'émerveillant fort de ce qu'il lui avait dit qu'il s'était attardé là si longtemps. Il s'en fut vers le port où il avait laissé ses compagnons et y

1. Quoique le fac-simile de l'édition de Burgos dont je me suis servi pour cette traduction n'indique ni ici, ni plus bas, la moindre lacune, il semble que l'imprimeur ait omis deux répliques d'Amaro. Je les remplace par des points.

trouva bâtie une grande cité qu'avaient fondée ses compagnons pendant le temps qu'il était au Paradis terrestre. Quand il entra dans la cité, les gens, le voyant aller très honnêtement vêtu, s'émerveillaient fort. Ils se mirent à l'interroger, disant : « Ami, dis-nous, au nom de Dieu, ce que tu vas cherchant et d'où tu viens. » Et il leur dit : « Amis, j'ai quitté ce lieu il n'y a pas très longtemps, à ce qu'il me semble, et je laissai ici une nef avec mes compagnons qui vinrent avec moi en cette terre ; et à présent je vois ce lieu tout différent de ce que je le laissai. Je ne laissai ici que quatre maisons et je m'étonne qu'en si peu de temps ait été faite et peuplée cette cité, et tant de choses que je vois en elle. » Là se trouvaient quelques saints hommes de Dieu qui lui demandèrent comment il avait nom. Et il leur dit qu'il avait nom Amaro. Quand ils ouïrent son nom, ils furent très émerveillés et se jetèrent à ses pieds qu'ils baisaient. Et ils firent appeler tous les habitants, et leur dirent : « Amis, voyez ici notre seigneur Amaro qui est allé à la porte du Paradis terrestre. Ses compagnons, qu'il amena ici, peuplèrent cette cité et toutes ces terres, et c'est d'eux que nous descendons tous. » Et eux tous fléchissaient les genoux devant saint Amaro, et lui baisaient les pieds et les mains.

Ils regardèrent les chroniques de ce temps et y trouvèrent qu'il y avait deux cent soixante-six ans que cette cité était fondée. Et tous disaient : « Amis, il y a tant de temps que notre seigneur Amaro se tient aux portes du Paradis terrestre. » Alors ils le conduisirent avec beaucoup d'honneurs au palais de l'autorité, et là lui rendirent tous les honneurs qui se pussent rendre. Et ils eurent de lui très haute opinion.

Après qu'il se fut réjoui quelques jours, il se mit à parcourir toutes ces terres, et, ayant trouvé de beaux vallons, il leur dit qu'il voulait y fonder un lieu à l'écart afin d'y vivre, et leur demanda de l'aider à le fonder. Ils dirent qu'ils le feraient volontiers et même qu'ils lui donneraient toutes les choses dont il aurait besoin. Alors il s'en fut à l'endroit qui lui plut davantage et y fit bâtir un monastère. Il était voisin de l'autre monastère de nonnes où l'hébergea Baralides, et qui avait nom Fleur-de-Duègnes, et où elle était

enterrée ainsi que sa nièce Brigitte. Ensuite il y mena très sainte vie. Et c'est là qu'il trépassa au service de Dieu. Et quand vint l'heure de sa mort, Notre-Seigneur fit par sa médiation maint miracle. Il se fit enterrer, par amour pour son hôtesse, en son monastère, auprès de cette sainte Baralides et aussi auprès de sa nièce sainte Brigitte.

Deo gracias.

LA PRÉSENTE VIE DU BIENHEUREUX
SAINT AMARO FUT IMPRIMÉE
EN LA TRÈS NOBLE ET PLUS LOY-
ALE ENCORE CITÉ DE BURGOS.
CHEZ JUAN DE JUNTA,
LE 20e JOUR DU MOIS
DE FÉVRIER DE L'AN
MIL CINQ CENT
ET
.LII.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Introduction V

LES CHEVEUX D'ABSALON

Notice. 3
Les cheveux d'Absalon 25
Notes. 127

LA VIERGE DU SAGRARIO

Notice. 141
La Vierge du Sagrario. 171
Notes 259

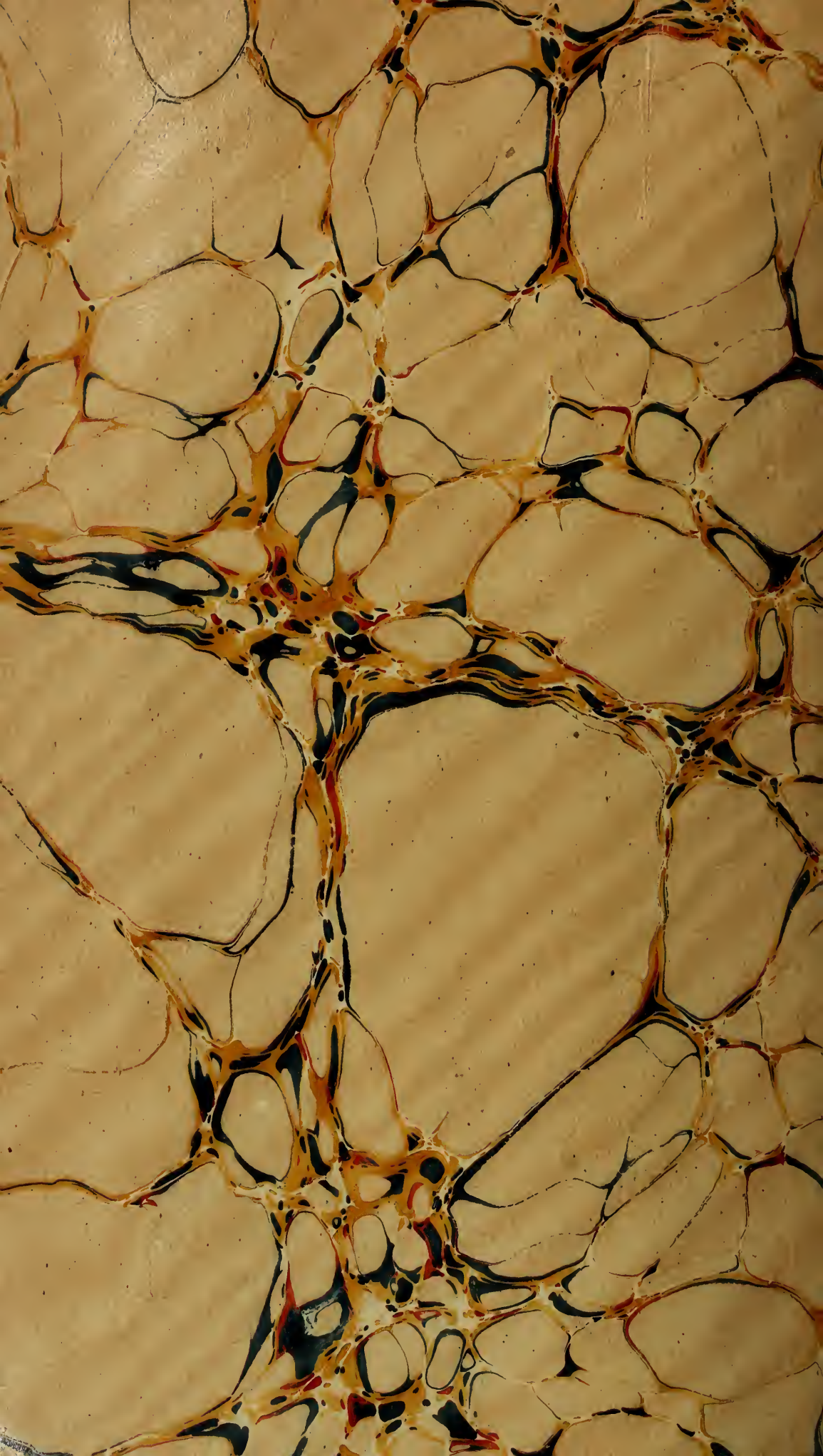
LE PURGATOIRE DE SAINT PATRICE

Notice. 269
Le purgatoire de saint Patrice. 295
Notes. 377

APPENDICE

La vie du bienheureux saint Amaro. 385

Imprimerie Noizette et Cie, 8, rue Campagne-1re, Paris.



109572

LS
C146bdr

Author Calderon de la Barca, Pedro

Title Drames religieux (tr.Rouanet)

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston